

HISTOIRE UNIVERSELLE

Les Égyptes (de 5000 à 715 av. J.-C.)

Par Marius Fontane

CHAPITRE PREMIER

Inde, Iran et Égypte. - Le Nil. - Les grands lacs, - Affluents. - Le Nil-Blanc, le Nil-Bleu, le Nil-Vert, le Nil-Rouge. - L'inondation à Khartoum. - Le Nil décroissant. - Puissance du fleuve. - Le problème des sources. - Les cataractes. - Les variations du cours du Nil : obstacles de Philæ et de Silsileh. - Le delta. - Le Nil-dieu. - Le rôle de l'Égypte

CHAPITRE II

L'Égypte et son uniformité. - La terre noirâtre. - Les chaînes arabique et libyque. - La Basse-Égypte. - Du Caire à Assouan. - D'Assouan à Philæ. - De Philæ à Ouadi-Halfa. - Climat. - Saisons. - Végétation. - Récoltes. - Le désert jaune. - Zoologie. - Troupeaux. - L'eau du Nil. - Les Égyptiens. - Destinées de l'Égypte

CHAPITRE III

Les Égyptiens. - Le Copte. - Kenous, Barabras, Nubiens. - Éthiopiens. - Abyssiniens. - L'Égypto-Abyssin. - Bisharis. - Coloration des Africains. - Nahasou, Nigritiens, Négroïdes, Nègres. - Asiatiques. - Berbères, Libyens, Tamahou. - L'Égypto-Berbère. - La Bible et les fils de Misraïm. - L'Égypte, asile et institut

CHAPITRE IV

Les influences étrangères. - Types divers : Libyens, Asiatiques, Éthiopiens, Grecs, Tatares, Hébreux. - La vie aux bords du Nil. - Le scribe. - L'écriture hiéroglyphique. - La pierre de Rosette. - Langue. - Dialectes. - Vocabulaires. - Littérature et correspondance. - Courriers. - Rhétorique. - Style. - Documents historiques positifs

CHAPITRE V

Histoire. - Documents. - Villes et nécropoles. - Temples et tombeaux. - La liste royale de Manéthon. - Les tables d'Abydos et de Saqqarah. - Dynasties. - Monuments et papyrus. - Chroniques. - Chronologie et synchronismes. - Astronomie. - Fondation de la monarchie. - L'Égypte païenne, chrétienne et musulmane. - Les trois empires. - Les Égyptes. - L'empire avant Ménéès

CHAPITRE VI

DE 5004 A 4235 Av. J.-C. - Premiers rois, premiers dieux. - Horus, fils d'Isis et d'Osiris. - Première dynastie (5004-4751). - Ménéès, fondateur de Memphis. - Deuxième dynastie (4751-4449). - Arts. - Troisième dynastie (4449-4235). - Snewrou, roi des deux Égyptes. - Abydos, ville sainte. - Premiers monuments : cavernes. - Sphinx de Gizeh et temple d'Armachis. - La vie égyptienne sous les premières dynasties

CHAPITRE VII

DE 4235 À 3951 Av. J.-C. - Quatrième dynastie. - Chéops. - Chéphren. - Les Pyramides. - Offrandes au pharaon mort. - Les gardiens du sépulcre. - La mort en Égypte. - L'appel pour le voyage d'outre-tombe. - Provisions nécessaires. - La maison des gardiens. - Civilisation culminante de l'Ancien-Empire. - Échanges, vie, arts. - La statue de Chéphren. - Le Sphinx

CHAPITRE VIII

DE 3951 À 3500 Av. J.-C. - Cinquième dynastie (3951-3703). - Aristocratie naissante. - Éléphantine supplante Memphis. - Sixième dynastie (3703-3500) - Mission et gouvernement d'Ouna. - Guerre en Éthiopie et en Syrie. - Armée. - Mérenra. - Deuxième mission d'Ouna; sa mort, son œuvre. - Papi II. - Mérenra II. - La reine Nitaqrit. - Prophètes. - L'art de la sixième dynastie

CHAPITRE IX

DE 3500 À 3064 Av. J.-C. - Septième, huitième, neuvième et dixième dynasties. - Héracléopolis, nouvelle ville capitale. - Fin de l'Ancien-Empire. - Culte pharaonique. - Fonctionnaires sacrés. - Ancêtres divinisés. Tombeaux. - Les deux voyages d'outre-tombe. - L'Amenti. - Le Nil céleste. - Voyage à Abydos. - Funérailles. - Le mort : l'Osiris. - Prophètes, Chefs et Prêtres. - Le Rituel, ou « Livre des morts »

CHAPITRE X

DE 5000 À 3064 Av. J.-C. - Mœurs de l'Ancien-Empire. - Matériaux. - Travaux publics. - Architecture - Écriture. - Littérature. - Gravure. - Sculpture. - Dessin. - Glyptique. - Statuaire. - Bijouterie. - Orfèvrerie. - Musique. - Jeux. - Pêche et chasse. - Agriculture. - Administration des fermes. - La famille. - La femme, l'épouse, la mère. - Les amours égyptiennes. - Amitié. - Favorites

CHAPITRE XI

DE 5000 À 3064 Av. J.-C. - Civilisation de l'Ancien-Empire. - Fêtes. - Réunions. - Armée. - Société. - Agrandissement des domaines et accroissement des villes. - Emploi du fer. - Navigation. - Transports. - Commerce. - Importation du dieu Bès. - Morale. - Bibliothèques. - Philosophie. - Cosmographie. - Astronomie. - Les années. - Le corps et l'âme. - Fin de l'Ancien-Empire

CHAPITRE XII

DE 3064 À 2851 Av. J.-C. - Le Moyen-Empire. - Onzième et douzième dynasties. - Thèbes. - Religiosité et philosophie. - Art nouveau. - Sarcophages enluminés. - Superstitions. - Impôts. - Défense. - Sineh en Édom. - Le lac Moeris. - Le labyrinthe. - Politique nouvelle. - Le « pays de Kousch ». - L'Égypte divisée en nomes, ou provinces. - Féodalité. - Races diverses

CHAPITRE XIII

DE 3064 À 2851 Av. J.-C. - Mœurs du Moyen-Empire. - Illusion d'une unité nationale. - Seigneuries. - Le nome de Meh. - Tombes de Béni-Hassan. - Architecture, statuaire, sculpture, gravure. - Funérailles. - Artisans. - Toilette. - Fards et bijoux. - Jeux. - Musique et danse. - La chanson du roi Entew. - Plaisirs. - Repas. - Nains. - La famille. - Importance de la mère. - La femme. - Concubines. - Militarisme : exercices et manœuvres

CHAPITRE XIV

DE 3064 À 2851 Av. J.-C. - Civilisation du Moyen-Empire. - Gardiens des tombes, officiants, prophètes. - Influence des Asiatiques et des Africains. - Religiosité et superstitions. - Multiplication des fêtes. - Morale. - Maîtres et étudiants. - L'art d'écrire. - Médecine. - Conseils du scribe Douaour-se-Kharda à son fils Papi. - Littérature. - L'hymne à l'Indus et l'hymne au Nil

CHAPITRE XV

DE 2851 A 2214 Av. J.-C. - Anarchie. - Treizième dynastie (2851-2398). - Monuments. - Hypothèses. - Pharaons et vassaux. - Prêtres et guerriers. - Quatorzième dynastie (2398-2214). - Invasion des Pasteurs. - Shalit. - Les « ignobles Asiatiques ». - Les Hyksos : leur origine, leur type, leurs œuvres.- Introduction du cheval en Égypte. - Héthéens, ou Khétas

CHAPITRE XVI

DE 2214 A 1703 Av. J.-C. - Quinzième, seizième et dix-septième dynasties. - Le camp d'Avaris. - Les rois Pasteurs. - Les deux Égyptes : Thèbes et Tanis. - Ahmès Ier expulse les Pasteurs. - Fin du Moyen-Empire. - L'œuvre des Pasteurs. - Mélange de prêtres, de cultes et de dieux. - Les Hébreux. - Abraham et Sarah en Égypte (2173). - Jacob. - Joseph, ministre du pharaon (1967). - Égyptiens et Israélites

CHAPITRE XVII

DE 1703 A 1607 Av. J.-C. - Le Nouvel-Empire. - Dix-huitième dynastie (1703-1678). - Confédération des Asiatiques. - L'Alphabet. - Ahmès Ier. - Pharaons-dieux. - Les bijoux de la reine Aah-Hotep. - Amenhotep Ier (1678-1665). - Civilisation thébaine. - Féodalité militaire. - Thoutmès Ier (1665-1644). - Rotennou et Khétas. - Thoutmès II (1644-1622). - La régente Hatasou. - Expédition au « pays de Pount ». - Thoutmès III : régence d'Hatasou continuée (1622-1607)

CHAPITRE XVIII

DE 1607 A 1574 Av. J.-C. - Thoutmès III. - Réaction contre la régente Hatasou. - Révolte des Syriens. - Prise de Mageddo. - Nouvelle campagne en Syrie. - Prise de Kadesch. - Soumission des Syriens. - Thoutmès en Mésopotamie. - Poids et monnaies : or et argent. - Littérature. - Le roman de la prise de Joppé. - Architecture.- Multiplication des divinités. - Pharaon asiatique

CHAPITRE XIX

DE 1574 A 1462 Av. J.-C. - Fin de la dix-huitième dynastie. - Les colosses de Memnon. - La reine Taïa. - Les mammisi. - Amenhotep IV impose le culte solaire. - Tell-el-Amarna, ville capitale. - Lutttes religieuses. - Ammon générateur. - Déesses. - Triades. - Haremheb rétablit le culte égyptien. - Les « Livres des morts ». - Guerre des dieux. - Corps et âmes. - Immortalité

CHAPITRE XX

DE 1703 A 1462 Av. J.-C. - Mœurs et civilisation de la dix-huitième dynastie. - L'Égypte en Asie. - Renaissance artistique entravée. - Sculpture. - Architecture. - Religion. - Canopes. - Littérature et orfèvrerie. - Symbolisme. - Corporation des scribes et corporation des prêtres. - Despotisme du pharaon. - Offrandes nouvelles. - La grande suzeraineté

CHAPITRE XXI

DE 1405 A 1338 Av. J.-C. - Dix-neuvième dynastie. - Ramsès Ier (1462-1456). - Sési Ier (1456-1405). - Révoltes en Syrie. - Traité d'alliance avec les Khétas. - Architecture. - La salle hypostyle de Karnak. - Assemblées publiques. - Canal de Sési. - Ramsès II (1405-1338), Sésostri - Soulèvement de la Syrie. - La confédération asiatique. - Ramsès II devant Kadesh. - Traité de paix. - Monuments. - Le pharaon et les prêtres

CHAPITRE XXII

DE 1405 A 1338 Av. J.-C. - L'Égypte asiatique. - La soumission de l'Égyptien. - Ramsès II vient au delta. - La ville de Rhamsès. - Prisonniers employés aux travaux publics. - Architecture. - Le temple d'Ibsamboul. - Fastes de Ramsès. - Littérature. - Le poème de Pentaour. - Paix avec les Khétas. - Les Libyens. - La mode syrienne. - Les Israélites exploités et humiliés. - Moïse

CHAPITRE XXIII

DE 1405 A 715 Av. J.-C. - Fin de la dix-neuvième dynastie (1405-1288). Ramsès II. - Ménéphthah Ier. - Exode des Israélites. - Le Syrien Arisou. - Vingtième dynastie (1288-1110). - Les Ramessides. - Usurpation des prêtres. - Vingt-et-unième dynastie (980-810). - Sheshonk Ier. - Sac de Jérusalem. - Vingt-troisième dynastie (810-721). - Vingt-quatrième dynastie (721-715). - Bocchoris

CHAPITRE XXIV

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - L'Égypte des Ramsès. - Architecture. - Cariatides. - Sculpture. - Gravure ou glyptique. - Outils. - Peinture. - Statuaire. - Bijouterie et orfèvrerie. - Musique. - Littérature. - Sciences. - Divisions du temps. - Médecine. - Hygiène

CHAPITRE XXV

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Fonctionnaires et grands vassaux. - Divinisation du pharaon. - Harem de Ramsès II. - Le grand eunuque de Sêti. - Les femmes d'Asie. - Amours égyptiennes. - L'homme et la femme. - La famille. - Jouets. - Villes. - Meubles. - Les grands domaines. - Institutions militaires. - Armes. - Équitation. Stratégie

CHAPITRE XXVI

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Société. - Politique de Ramsès II. - Nourriture, - Exploitations pastorales, agricoles et industrielles. - Échanges. - Transports. - Troupeaux. - Moissons et vendanges. - Costume. - Ateliers et chantiers. - Grèves. - Poids, mesures et monnaies. - Divisions territoriales. - Gouvernement. - Justice. - Impôts, - Villes rivales. - La vie aux bords du Nil

CHAPITRE XXVII

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Ancêtres, dieux, rois. - Le culte des pharaons. - Funérailles. - Prisonniers. - Administration des temples. - Recettes sacrées. - Hiérarchie cléricale. - Prêtresses et prophétesses. - Chants et chansons. - Magiciens. - Superstitions et amulettes. - Mystères, miracles et reliques. - Oracles. - Avènement des dieux

CHAPITRE XXVIII

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Les divinités. - Religiosité. - Râ-Ammon, Indra, Adonai. - Osiris, dieu principal. - Dogme. - Péchés. - Le nouveau rituel, « guide de l'âme ». - La vie des dieux. - Triades. - L'Olympe égyptien. - Animaux sacrés. - Apis. - Le jugement après la mort. - Corps et taies. - Formation de la lumière, de la terre, des eaux - L'homme. - La vie et la mort. - Morale

CHAPITRE XXIX

Les Égyptiens. - Leur caractère. L'art, unique expression du génie égyptien. - Optimisme. - Patrie restreinte. - Pas de nation. - L'Égypte devenue asiatique. - Races connues sous la dix-neuvième dynastie. - L'invasion des « blonds ». - Victoire inutile de Ménéphthah. - Égypte et Syrie. - Corruption sociale. - Les Éthiopiens conservateurs. - L'Égypte absorbe ses vainqueurs

CHAPITRE PREMIER

Inde, Iran et Égypte. - Le Nil. - Les grands lacs. - Affluents. - Le Nil-Blanc, le Nil-Bleu, le Nil-Vert, le Nil-Rouge. - L'inondation à Khartoum. - Le Nil décroissant. - Puissance du fleuve. - Le problème des sources. - Les cataractes. - Les variations du cours du Nil : obstacles de Philæ et de Silsileh. - Le delta. - Le Nil-dieu. - Le rôle de l'Égypte.

Au moment même où Zoroastre, voulant organiser l'Iran, inaugurerait sa réforme en Bactriane, c'est-à-dire vers l'an 2200 avant Jésus-Christ, — l'Égypte, soudainement envahie, se révélait à ses vainqueurs comme une étonnante merveille. La Chine seule semble pouvoir disputer aux Égyptiens l'antériorité d'une véritable vie historique. Pour nous, qui tâchons de dire simplement, avec les origines de la grande famille européenne, les influences qui ont pesé sur le développement de notre propre civilisation, l'Égypte n'existe qu'à dater du jour où elle intervient dans le conflit des races auxquelles nous appartenons.

Le résumé de la première civilisation européenne pourrait tenir dans un triangle dont l'Inde, l'Iran et l'Égypte seraient les côtés. Que l'esprit conçoive une sorte de poussée intellectuelle rompant ce cadre, et ce sera comme une diffusion de faits, une rupture de limites au delà desquelles l'esprit ne peut que s'égarer. Certes, l'humanité ne s'est pas contentée des leçons et des lois que donnèrent au monde les admirables poètes du Sapta-Sindhou, le législateur profond de l'Iran, les artistes merveilleux des temps pharaoniques ; mais peut-être serait-il difficile de trouver dans nos mœurs, comme dans nos pensées, beaucoup de fructifications heureuses dont les germes n'aient reçu, d'abord, jadis, le chaud baiser du ciel de l'Égypte, de l'Inde ou de l'Iran.

Dans l'Inde, et trop vite, les brahmanes livreront les Aryas du Sapta-Sindhou à la civilisation corrompue des *hommes jaunes* qui peuplent les bords du Gange, et la désolante *loi de Manou*, cruellement rédigée, sèche, impérieuse, cléricale, viendra fausser l'esprit aryen ; — en Iran, les successeurs de Zoroastre, destours ou magiciens, n'hésiteront pas, pour servir leurs intérêts personnels, à dénaturer l'œuvre toute saine du législateur de la Bactriane ; — de Ninive à Byblos, les Asiatiques, incohérents, capricieux, imagineront des divinités bizarres, des cultes révoltants ; — Jérusalem et Samarie, avec outrecuidance, feront un Jéhovah terrible, armant les hommes, régnant par le fer de la guerre, purifiant par le feu des incendies ; — l'Arabie, avec Mahomet, décrètera le poids du glaive ; - la Chine, avec les Mongols, enverra ses hordes outrager l'Aryen ; - Carthage, endoctrinée par la Phénicie, prêchera le mercantilisme ; — et l'Europe, tour à tour domptée ou séduite, vaincue ou charmée, s'abandonnera aux dieux de la force ou du plaisir ; — mais, continuellement, l'esprit aryen qui est en elle se révoltera, et d'immenses consolations viendront apaiser ses folies, combattre ses erreurs, la ramenant ainsi à ses origines délicieuses, à ses jouissances nobles, à ses glorieuses destinées.

C'est pendant ces périodes de renouveau, ces sortes de retours printaniers, que nos poètes chantent comme chantaient leurs aïeux du *pays des sept rivières*, que nos moralistes légifèrent comme légiférait Zoroastre, que nos artistes se complaisent dans leurs œuvres simples comme le faisaient les artistes égyptiens. Et c'est alors qu'apparaissent les consolateurs suprêmes, les simplificateurs résolus, les révolutionnaires impatientes ; les uns, comme Jésus, nous rendant

Zoroastre et Bouddha ; les autres, comme Raphaël, revenant à l'art vrai des dessinateurs de l'ancienne Égypte, ou, comme Voltaire, projetant l'éclat du *bon sens* aryen sur les obscurités du mensonge et de l'hypocrisie.

Les grandes sources de cet aryanisme, par lequel l'Europe est la meilleure des humanités, sont en Inde et en Iran, mais obstruées, corrompues, et telles que nos lèvres ne peuvent y boire qu'avec précaution. Les bibles de ces origines, — le Rig-Vêda et le Zend-Avesta, — sont dans nos bibliothèques, mais combien surchargées, le Zend-Avesta surtout, de gloses perfides ! Bouddha lui-même, que n'a-t-on pas fait pour abuser de sa leçon ? Cependant, l'esprit aryen, la charité bouddhique et le catholicisme zoroastrien sont venus jusqu'à nous. L'histoire doit nous dire la grande part que prit l'Égypte dans la transmission des doctrines par lesquelles l'Europe vit le Beau et apprit le Vrai.

L'Égypte c'est le Nil. Le grand fleuve n'a pas seulement *fait le pays* » ; il a surtout façonné l'esprit des hommes, en tourmentant leur raison, en stimulant leur curiosité. Ce fut la gloire et le malheur des Égyptiens, que cette fertilité miraculeuse des terres arrosées par le *fleuve-roi*. Les convoitises les plus audacieuses ne cessèrent jamais d'être excitées vers ce *couloir africain* où la semence donne trois fois ce qu'on lui demande. Il faut avoir vu le fleuve devant Memphis, devant Thèbes, devant Philæ, surtout devant Ibsamboul, pour comprendre l'attrait de l'Égypte, pour éprouver la fascination du Nil.

En faisant du Nil le *Jupiter égyptien*, les Grecs exprimaient bien la pensée craintive qui vient à l'esprit lorsque, dans le silence lumineux des lourdes journées égyptiennes, l'homme, qu'il soit de Perse, de Grèce, de Rome ou de Byzance, voit descendre, et couler, lentement, inévitablement, ce fleuve magnifique portant en soi toute la richesse d'un pays. Tel despote pourra décréter la destruction des temples, la flagellation du peuple, le bouleversement du sol ; l'Égyptien sait que le Nil viendra à l'heure dite, et que la terre lui sera rendue, comme si le despotisme n'avait rien ordonné. L'Égyptien, par le Nil, a appris à attendre ; et lorsqu'il souffre, il compte sur le *grand ami* qui sait le consoler.

La constante régularité avec laquelle depuis tant de siècles le Nil accomplit ses bontés, fut pour l'homme plus qu'un sujet d'étonnement. L'Égyptien ne pouvait pas prévoir les lois scientifiques qui devaient expliquer un jour ce phénomène. Il croyait autant à l'intervention d'un maître inconnu qui *créait* le fleuve et l'envoyait, qu'à l'intelligence du fleuve lui-même, agissant de sa propre volonté, venant à l'Égypte avec résolution.

Depuis des milliers d'années, le jour même qui correspond au 16 janvier du calendrier grégorien commence la *période du Nil*. Dès ce moment, et jusqu'à la fin complète du phénomène, l'Égyptien n'a pas d'autre préoccupation que celle de questionner les eaux du fleuve. Le calendrier copte, qui est demeuré comme le témoignage persistant, et très curieux, du passé de la vieille Égypte, donne au regard de ce jour cette phrase indicative : *La bénédiction du ciel descend sur l'eau du Nil*.

Le *livre* copte, incompris de ceux qui le rédigent maintenant, signale bien, et à sa date, le commencement du prodige qui s'accomplit, alors, non point en Égypte, mais au centre du continent africain. Les vents qui règnent généralement sur le plateau central de l'Afrique intérieure viennent de l'est, en inclinant tantôt vers le nord, tantôt vers le sud, suivant la marche du soleil. Ces vents amènent de

l'océan indien des vapeurs intenses qui se résolvent en pluie dans les vallées, ou se condensent en neiges sur les hauteurs. Le point central vers lequel les nuages indiens semblent se diriger ordinairement, c'est l'Onnyamouesi, nom de pays que Speke a traduit par les mots *terre de la lune* ; constatation singulière qui vient donner une lueur franche de réel aux fables que l'antiquité nous a léguées sur les origines des *sources du Nil*.

Ces pluies deviennent violentes en février ; elles sont comme des cyclones que la puissance des courants aériens pousse de l'Inde à l'Afrique. Ces *trombes* coïncident, dans le centre africain, avec la *venue du soleil chaud* qui fait fondre les neiges, et c'est alors que de toutes parts des torrents se précipitent, des marais s'étalent, des lacs s'emplissent, des sortes de mers intérieures se forment, immenses, mais peu visibles à cause de la végétation extraordinaire, géante, des bas-fonds. Les ajoncs inextricables, et les taillis enchevêtrés, et les lianes désordonnées qui s'entrecroisent, retenant tous les détritiques que les neiges fondues apportent des hauteurs, forment comme des obstacles ininterrompus, solidement reliés entre eux, tout autour des lacs nouveaux, qui, chaque jour, grossissent et s'élèvent ; de telle sorte que, parfois, souvent même, les eaux étalées sont plus hautes que le sol les environnant. Mais les pluies sont persistantes, les torrents, bien que moins fougueux, ravinent encore les coteaux, des milliers de ruisselets descendent continuellement vers les grands marécages, et voici qu'un jour, le poids des eaux étant devenu supérieur à la résistance des obstacles, les lianes se rompent, le bourrelet cède, une brèche est faite par où les eaux se précipitent, vers le nord, vers l'Égypte, dans une dépression territoriale que les siècles ont consacrée, et c'est le Nil.

Ces eaux de crues apparaissent à Gondokoro le 24 février, entraînant avec elles de nombreux nuages chargés de pluie. Il pleut à Gondokoro, sérieusement, dès mars. Cependant, ni le flot de crue, ni les pluies, ne donnent au fleuve encore une importance exceptionnelle. On dirait que jusqu'à ce moment le Nil, sur sa longue route, a mis comme à contribution, pour s'alimenter, toutes les humidités du sol que son cours traverse, et que le premier déversement des lacs intérieurs ne sert qu'à suppléer aux humidités absorbées, à maintenir le fleuve coulant.

C'est de l'Abyssinie que doit venir le premier flot de véritable crue. Là aussi des neiges sont tombées qui couvrent les hauteurs et que le soleil d'avril fondra avant que les pluies d'été n'arrivent. Le lac Tsana, qui reçoit l'eau de cette fonte, se déverse, à l'ouest, vers l'Égypte, par une rivière qui porte le nom de Nil-Bleu. Le lac Tsana ayant une altitude de deux mille mètres, et le trajet du Nil-Bleu se rendant au Grand-Nil étant relativement court, les eaux du lac, limpides, bleues, vont en toute hâte, et chantantes, par un lit de roches et de cailloux, jusqu'à Khartoum, où passe le Nil-Blanc venant du centre de l'Afrique, et dont les eaux, encore purement déversantes, c'est-à-dire reposées, ont une couleur opaline, quasi laiteuse. Les eaux du Nil-Blanc et du Nil-Bleu, réunies, vont au nord, ne se confondant guère définitivement qu'à Abou-Hammed, soit à cinq cents kilomètres de Khartoum.

C'est au centre du continent africain que se prépare la grande crue. Les eaux nouvelles, descendues des hauteurs, et qui ont formé ces immenses réservoirs dont le poids va bientôt emporter toutes les retenues, vont se répandre sur les vastes marais qui, stagnants depuis de longs mois, se sont épaissis de la moisissure des herbes, de la déjection des pachydermes, de l'entassement des insectes aimant à vivre dans ces grasses et tièdes eaux. Ces marécages de plat pays, sans bords pour ainsi dire, lourds et gluants, comme refoulés par les eaux

nouvelles, s'allègent de leurs puanteurs dans le Nil déjà grossissant, vont augmenter la crue du Nil-Bleu à Khartoum, et c'est ainsi que le premier signal de la grande crue annuelle, bienfaisante, arrive au Caire, le 6 juin, en une eau verdâtre, gélatineuse, dangereuse à boire, jusqu'au moment où, le Nil-Bleu l'emportant sur le Nil-Vert, les Égyptiens se réjouissent, célébrant la *nocta céleste* qui symbolise *le fleuve naissant*. C'est dans la nuit du 17 juin que l'ovation se manifeste.

Le Nil-Rouge, fécondant, va succéder au Nil-Vert. Le grand flot a passé à Khartoum le 27 avril, comme un mascaret ; il est à Dongola le 16 mai, à Ouadi-Halfa douze jours après, au Caire le 17 juin. La *nocta*, ou *goutte*, est tombée du ciel, purifiant le Nil vert, déposant dans son sein, qui se gonfle, le ferment précieux des fécondités. Dans le centre africain, des orages incessants ont battu les eaux des marécages, détruit les bourrelets de détritiques qui obstruaient les issues des lacs, fouetté les écumes, dispersé les fermentations ; les eaux, désormais libres, impatientes, vont largement vers l'Égypte, emportant des quantités de terres brunes, rougeâtres, qui se sont enrichies depuis la dernière crue, par le dessèchement d'une végétation luxuriante qu'aucune humidité malsaine n'est venue polluer. Le Nil-Rouge, bienfaisant, généreux, adoré, passe au Caire le 31 juillet. Le *Nil-Rouge* et le *Nil-Bleu* caractérisent les deux extrêmes du grand œuvre.

Sur les murs du palais de Louxor, Aménophis, allaité par sa mère et caressé par le dieu Ammon-Râ, est présenté aux divinités par un *Nil* peint en bleu et un *Nil* peint en rouge, symbolisme évident de l'importance du fleuve dans ses deux extrêmes manifestations.

La crue, très énergique dès le début, s'accroît encore jusqu'au milieu d'août ; elle atteint à son maximum, ordinairement, le 20 août à Khartoum, le 30 à Assouan, le 5 septembre à Thèbes, le 13 à Siout et le 26 au Caire. Cette lenteur dans la marche du flot définitif s'explique par les nombreuses *saignées* que les Égyptiens font au fleuve, tout le long de son cours, chacun le sollicitant pour sa terre. La hauteur de la crue varie suivant la distance ; elle n'est que d'un mètre dans les lacs du centre africain ; elle est de deux mètres à Gondokoro, et de trois mètres à vingt kilomètres au nord de ce point, des affluents venant déjà au Nil. A Khartoum, malgré la vaste étendue des terres inondables, les eaux grossies par le Nil-Bleu atteignent jusqu'à sept mètres. C'est là seulement que le Nil *inonde*, dans le sens littéral du mot, la terre qu'il favorise. Le lit du fleuve n'y a pas moins de deux et trois kilomètres de largeur, et les plaines que le Nil couvre, au moment du maximum de la crue, s'étendent des deux côtés, au loin.

L'inondation de Khartoum, après celle de Thèbes, est le plus beau spectacle qui se puisse voir. Les eaux, rouges, bronzées, très reflétantes, lumineuses par larges plaques, couvrent entièrement les vastes plaines à l'occident du Nil ; à l'orient, l'or brun des ondes entoure comme d'un cadre sévère de charmants villages, aux jardins frais, d'où s'élancent les palmes vertes, frémissantes, et les minarets blancs, un peu raides, mais sveltes et très élégants. Sur l'autre rive l'inondation est absolue ; le flot, bruyant parfois, avec des miroitances enflammées, se heurte à des oasis de palmiers que le courant tourmente, à des groupes de mimosas ou de baobabs, très robustes, et qui résistent aux tournolements écumeux. Sur cette immensité mouvante, qui marche au nord, résolument, vont au courant, ou le remontent, les barques nubiennes aux longues voiles blanches époutées, toutes au vent, penchées, audacieuses, confiantes, le pilote sachant bien les routes et les écueils qui sont sous le flot.

Après Khartoum, grossi par de nouveaux affluents, mais surtout arrêté par l'obstruction des cataractes, le Nil monte toujours. Il est à huit mètres près de Chendy, à neuf mètres et demi à la cataracte d'Hannek ; il n'a plus que huit mètres à l'amont de Kaïbar, mais il touche dix mètres et demi à l'aval de cette cataracte. C'est à Semneh que le Nil atteint à sa plus grande hauteur ; près de douze mètres. A Assouan, il ne s'élève plus que de neuf mètres. Dans le delta, la crue est la même qu'à Khartoum, soit de sept mètres.

Le 26 septembre, le phénomène est terminé ; les eaux commencent à baisser, presque aussitôt. Cependant, quelquefois une seconde crue se manifeste vers octobre. La période de croissance du Nil donne bien les *cent journées* dont parle Hérodote, d'après l'indication des prêtres de Memphis.

Pendant la période de sa décroissance, qui est de cinq à huit mois, le Nil, depuis Khartoum, ne recevant aucune pluie, aucun affluent, subit une évaporation puissante sur un cours de mille quatre cent soixante lieues, et, cependant, il coule sans s'interrompre jamais. C'est là cette *merveille des siècles* que les chroniqueurs arabes ont qualifiée.

Pour que l'œuvre bienfaisante du Nil s'accomplisse, la crue doit arriver à *seize coudées* ; si elle est inférieure à *treize coudées*, c'est un malheur public ; les récoltes manquent, la famine peut en résulter. Ce *Nil désastreux* fut celui du Joseph biblique. Le Nil en pleine crue vaut vingt fois le Nil moyen.

Amrou écrivait à son maître, le calife Omar : *Le Nil a son temps auquel les fontaines et les sources de la terre lui sont ouvertes, suivant le commandement qui lui est fait par son créateur qui gouverne et dispense son cours pour fournir de quoi vivre à la province ; et il court, suivant ce qui lui est prescrit, jusqu'à ce que, ses eaux étant enflées et ses ondes roulant avec bruit, et ses flots étant parvenus à sa plus grande élévation, les habitants ne peuvent passer de village en autre que dans de petites barques, et l'on voit tournoyer les nacelles qui paraissent comme des chameaux noirs et blancs dans ces imaginations... Puis, lorsqu'il est dans cet état, voici qu'il commence à retourner en arrière et à se renfermer dans son canal, comme il en était sorti auparavant, et s'y était élevé peu à peu.* Ce qu'Amrou constatait, les Égyptiens d'il y a cinq mille ans le constataient de même, ainsi que l'a démontré notre Biot, et les fellahs du dix-neuvième siècle le constatent à leur tour, chaque année.

Mais l'Égyptien de notre siècle, comme celui du temps d'Amrou, et du temps de Ménès, émerveillé, plein de confiance, comptant sur le Nil, ne semble pas avoir la curiosité de surprendre le secret de la merveille dont il jouit. D'où vient le Nil ? où va-t-il ? quelle est la raison de sa régularité prodigieuse, qui le fait blanc, et vert, et bleu, et rouge tour à tour ? Quel ami, quelle puissance met en lui ce limon fécondant ? A quelle source inépuisable emprunte-t-il sa richesse ?... Qu'importe ! Il est le maître de son mystère, et son despotisme est si bon qu'il y aurait de l'ingratitude à le questionner. Il n'a jamais failli à son devoir ; il entretient l'Égypte qui est son œuvre ; il sait, sans doute, ce qu'il veut, et nul au monde ne serait capable, eût-il des armées innombrables, de faire avancer d'un jour ou retarder d'une heure le flot bienfaisant qu'il apporte de l'inconnu. Qu'est l'homme devant cette puissance qui, si elle se détourne, détruit un monde par le seul fait de son abandon, et le vivifie malgré tout si elle continue à l'aimer ? Tout dépend du Nil ; les pharaons ne sont que ses esclaves ; l'Égypte n'existe que parce qu'il est là. Sous la dépendance du Nil, l'Égyptien accepte les munificences du fleuve, sans oser, sans vouloir rechercher les causes des bienfaits qu'il reçoit.

Il n'en est pas de même de ceux que l'Égypte attire et qui, de loin, ont entendu les récits *fabuleux* du Nil. Exploiteurs avides ou conquérants glorieux, il n'est pas d'étranger devenu le maître de l'Égypte qui ne se soit tourmenté du désir de *savoir* les sources du fleuve, de connaître les secrets de ses dons. Depuis Cambyse jusques à Bonaparte, le *problème du Nil* ne cessa pas un instant de préoccuper les esprits.

Dix fois, des grands lacs à la mer, des roches granitiques arrêtent le Nil dans son cours. Ces obstacles, exagérés dans les récits antiques, ne furent pas sans donner à l'Égypte la réputation d'un pays d'accès difficile, redoutable, et au centre africain l'aspect d'un séjour mystérieux. La cataracte de Philæ, qui n'est en réalité qu'une succession de rapides dont les Nubiens se jouent, était encore pour Cicéron une infranchissable chute. *C'est ainsi, disait-il, que vers les lieux où le Nil se précipite avec fracas du haut des monts, la peuplade voisine est devenue sourde à ce bruit qui retentit incessamment.* Sénèque Pline, Solin, Ammien Marcellin, ne sauront que répéter ces exagérations. *Après avoir dépassé l'Éthiopie, le Nil, en possession de tout le volume de ses eaux, arrive aux cataractes, rochers abrupts, du haut desquels, tombant, il se précipite plutôt qu'il ne coule.* Le Nil ne se précipite pas ; il s'arrête devant des successions de roches accumulées, grossit, s'étale, monte, et passe au-dessus de la large barrière, rapide, écumant, avec un bruit sourd, continu, sans colère, souriant presque, dédaigneux.

Il semble, à lire ces récits outrés du passé, que l'on entend les prêtres de Memphis, questionnés par les Grecs curieux, se complaire à épouvanter leurs auditeurs, et c'est une impression qu'il importe de ressentir, une diplomatie qu'il est nécessaire de connaître, pour arriver à la vérité de tout ce qui fut la vie des Égyptiens et des pharaons. Les hiérophantes des bords du Nil dirent leurs dieux comme ils expliquèrent leur fleuve, se moquant un peu de la crédulité des étrangers, défendant ainsi, non sans succès, leur magnifique domaine. L'histoire nous montrera souvent des étrangers, venus en maîtres, s'intimider au seuil des temples qu'habitaient, dans une obscurité profonde, de redoutables divinités, et des guerriers très braves hésiter devant le Nil.

Cependant, l'avenir pourrait nous apprendre que les prêtres de Memphis eux-mêmes, sachant leurs mensonges, ne faisaient que répéter, pour défendre leur pays, des épouvantements qui avaient été vrais jadis. Le Nil, comme le Congo, n'a pas toujours été ce qu'il est. Des cataractes existaient peut-être qui ont disparu, et de véritables chutes, effroyables, ont pu retentir là où le fleuve ne fait maintenant que franchir un obstacle. C'est une question sérieusement posée que celle de savoir si le Nil arrêté à Silsileh, peu après la première cataracte, par une haute muraille de grés, n'allait pas se jeter à la Méditerranée par une voie plus occidentale, ou se perdre dans les sables de la Libye ? et si, plus antérieurement encore, les granits de Philæ n'arrêtaient pas, net, le fleuve-roi qui formait alors un immense lac au sud d'Éléphantine ?

Le fleuve apporte continuellement, du centre de l'Afrique, de prodigieuses quantités de terres, qu'il répand à sa droite et à sa gauche au moment des inondations, mais qui se déposent au fond de son lit pendant la longue période des eaux calmes. Ces dépôts exhausent nécessairement le fond du fleuve. Cette surélévation continue du lit fluvial, par le dépôt des matières transportées, est une donnée satisfaisante pour l'explication de la cataracte de Philæ. Il semble difficile, en effet, que le Nil ait pu *rompre* la barrière de granit qui y retenait ses eaux. N'est-il pas vraisemblable que le Nil, là, s'élevant toujours, a fini par

atteindre à un niveau qui lui a permis de franchir la barrière, de passer au-dessus d'elle simplement ? La diluvion continuelle de l'obstacle ainsi immergé l'abaissant avec continuité, le Nil, au sud de Philæ, n'a pu que décroître à mesure que, l'obstacle s'usant, de plus grandes quantités d'eau se déversaient. Il n'est pas douteux qu'au sud de Philæ le niveau du Nil descend. Peu après la deuxième cataracte, au village de Semneh, des roches bordant le fleuve à pic ont, à sept mètres au-dessus des plus hautes eaux, des inscriptions hiéroglyphiques prouvant que depuis quarante siècles le Nil, sur ce point, s'est abaissé de sept mètres. Avant ce cycle, tout le plateau de Khartoum n'aurait été qu'un immense lac semblable aux lacs actuels du centre africain. Alors, de ce lac sortaient plusieurs fleuves qui fertilisaient la Nubie maintenant déserte.

Par un phénomène contraire, tandis que le Haut-Nil s'abaissait, le Bas-Nil, le Nil-Nouveau, au nord de Philæ, et surtout au nord de Silsileh, s'exhaussait. Les terres apportées par le fleuve élèvent le fond de son lit continuellement, pendant la période calme, et le limon répandu pendant la période d'inondation augmente les rives du fleuve chaque année. Ces apports, mélangés de sable au début, se simplifient en argile à mesure que les eaux s'avancent, et, quasi liquéfié à l'extrémité du parcours, le limon s'étend sur de vastes espaces, se dépose, s'avance vers la mer, crée des terrains nouveaux et forme le Delta.

Les prêtres de Memphis dirent à Hérodote que le roi Ménès, — il peut y avoir soixante et dix siècles de cela, — avait trouvé la mer à Memphis, et que de Memphis à Thèbes l'Égypte n'était alors qu'un marais. L'application stricte au delta égyptien des lois de l'accroissement des deltas ne permet pas d'accepter définitivement cette affirmation d'Hérodote. Les plages basses du delta actuel s'accroissent chaque année, sur deux points, de quatorze et de seize hectares. Si cet accroissement était pris comme un maximum normal annuel, le Nil aurait mis plus de sept cents siècles à combler son estuaire. Comment appliquer à un pareil fleuve, si prodigieusement tourmenté dans le passé, la loi des habitudes relativement tranquilles qui le régissent actuellement ? Quoi qu'il en soit, une époque fut où la mer Méditerranée baignait les murs de Memphis, où l'isthme de Suez n'existait pas, et, antérieurement, une époque où le Nil ne dépassait pas l'obstacle de Philæ. Alors, il n'y avait pas d'Égypte, et pas d'Égyptien.

Le delta formé des alluvions du Nil eut un premier littoral dont on a sûrement retrouvé la trace à Athribis. La plaine, basse, marécageuse, repoussant la mer, donne au fleuve trois branches principales, — Pélusiaque au nord-est, Canopique au nord-ouest, Sebennyitique au nord — mais une quantité de canaux naturels se formèrent, au moment des crues, qui vinrent modifier chaque année le réseau des embouchures ; ces modifications se continuent. Il y eut jusqu'à quatorze *bouches* principales. L'étendue actuelle du delta est de vingt-trois mille kilomètres carrés ; le sol s'y élève progressivement de quatorze centimètres par siècle ; la hausse du fleuve s'y manifeste, — à Tantah et à Mansourah, - vers la fin de juin ; l'eau y est au niveau des terres au commencement d'août et ne se retire qu'en octobre. Au milieu de novembre les eaux sont à leur niveau moyen.

Le Nil féconde, actuellement, cinq millions de feddans de terres, ou plus de deux millions d'hectares. Là où les eaux du Nil ne vont pas, l'Égypte n'est plus ; le Nil est à lui seul et la cause et l'effet. Tout vient du Nil, tout va ! au Nil, tout s'explique par le Nil. Il n'a pas seulement *fait l'Égypte*, il a encore donné à l'Égypte l'Égyptien, et à l'Égyptien le gouvernement des pharaons. Qu'ils aient régné à Napata, à Memphis ou au Caire, les maîtres de l'Égypte n'ont jamais eu qu'une préoccupation principale, celle de la réglementation des eaux du fleuve à

l'époque de l'inondation. Pourrait-on s'imaginer le désordre et le bouleversement qui eussent résulté, et qui résulteraient encore, d'un état d'anarchie où chacun, librement, et sans se préoccuper de son voisin, prendrait au Nil, comme il lui plairait, l'eau nécessaire à l'arrosage de son domaine ? Il est indispensable qu'un pouvoir central, instruit et vigilant, apprécie, régleme, distribue la crue du fleuve, mesure ses réservoirs, ordonne ses digues, limite, dans l'intérêt de tous, les droits de chacun.

Il, a été dit de cette nécessité de réglementation qu'elle est *la cause principale et urgente qui a constitué le despotisme en Égypte et l'y a maintenu plus ou moins violent jusqu'à nos jours* ; que, *cette cause devant subsister*, le despotisme y gouvernerait tant que le Nil y coulerait, le Nil étant un *intérêt commun* imposant un *pouvoir supérieur*. Il est évident que sans l'intervention d'un pouvoir central la distribution équitable du Nil serait impossible ; mais il ne serait pas indispensable que ce pouvoir central émanât définitivement d'un souverain absolu ; des lois pourraient suffisamment y suppléer. Dans le passé, il est incontestable que le despotisme spécial des pharaons, absolu, inexorable, mais non détesté, explique par le Nil son absolutisme et sa bienveillance.

L'Égyptien, ne vivant que par le Nil, incapable de le comprendre, ignorant ses origines et ses fins, comptant sur une part du fleuve, mais trop faible pour se l'assurer, devait nécessairement attendre d'un maître la protection sans laquelle sa propre vie eût été compromise. Le souverain, le pharaon, le *dispensateur du Nil*, exerçait bien son despotisme, non sans intelligence. Tandis que les *sujets* du pharaon pouvaient croire que *le maître* savait les mystères du fleuve, le souverain, lui, n'ignorait pas sa propre ignorance, et, pressentant une puissance supérieure à la sienne, l'orgueil du pouvoir ne l'aveuglait point. De là cette douceur, cette patience, cette soumission de l'Égyptien ; de là ce despotisme hésitant des souverains qui gouvernèrent l'Égypte, et de là, surtout, cette perpétuité des choses qui caractérise la vie aux bords du Nil. Comment oser modifier quoi que ce soit dans l'ordre des faits établis, lorsque le Nil, de qui tout dépend, demeure, lui, toujours le même ? Qu'il soit peuple ou qu'il soit souverain, l'homme, devant le Nil, a l'impression la plus profonde de son impuissance. Et c'est ainsi que, dans ce pays même où des milliers de divinités surgiront, le Nil seul, imposant le respect, ne sera jamais dieu dans le sens précis du mot.

Le *Discours d'initiation hermétique* résumant l'ancienne doctrine égyptienne caractérise l'Égyptien devant le Nil. *Rappelez-vous*, dit Hermès à Asclépios, *le passage si souvent cité de l'hymne au Nil, où il est dit de ce dieu : qu'on ne taille pas dans la pierre des statues le représentant avec le diadème royal ; qu'on ne l'aperçoit pas ; qu'on ne le sert pas ; qu'on ne lui fait pas d'offrandes ; qu'on n'agit pas sur lui par de mystérieuses cérémonies ; qu'on ne sait le lieu où il réside ; qu'on ne trouve pas ce lieu par la vertu des livres sacrés*. Il ne semble pas que dans l'histoire des hommes on puisse citer une divinité plus noblement adorée que ne l'a été le Nil ; c'est que le Nil fut, sans doute, le seul dieu que ses propres prêtres crurent possible, le redoutant.

Les brahmanes qui avaient fait Indra et qui l'expliquaient aux Hindous, pouvaient sans scrupules, et tour à tour, adorer, négliger, abandonner ou reprendre la divinité qu'ils avaient imaginée ; les sectateurs de Zoroastre, héritiers des magiciens du Touran autant, et plus peut-être, que du grand législateur de la Bactriane, sachant l'origine des divinités iraniennes et l'importance des jongleries, bien maîtres de l'influence qu'ils avaient acquise, se livraient aux

capricieuses volontés de leurs esprits ; les prêtres égyptiens, eux, libres de réglementer des cérémonies, de combiner des croyances, de formuler des divinités secondaires, innombrables, croyaient à cette divinité principale, effrayante, inconnue, par laquelle le Nil existait, si elle n'était le Nil lui-même ! Ce respect du Nil, que les prêtres de toutes les religions pourraient qualifier d'indifférence, parce qu'il contraste étrangement avec les excès de tous les cultes, et qui n'est cependant que l'unique manifestation de la vraie foi, était tel, que presque jamais, — sinon jamais, — un Égyptien n'eut la pensée d'aller jusqu'à ses sources troubler le fleuve-roi, le fleuve-dieu.

Il ne devait pas en être ainsi des étrangers, ne connaissant du Nil que ses richesses, n'éprouvant pas la même l'impression que l'Égyptien. Très convoitée, admirablement située, sorte de nœud géographique, de point central réunissant trois mondes, — l'Europe, l'Afrique et l'Asie, — l'Égypte devait être comme le carrefour où s'échangeraient les pensées humaines, diverses, et hâter ainsi l'émancipation intellectuelle de l'humanité. Les conquérants les plus audacieux y viendront constater, mieux que partout au monde, l'instabilité de la gloire ; les esprits troublés y viendront jouir d'une nature admirablement équilibrée ; et c'est ainsi que, mus par l'ambition ou par la sagesse, les conquérants et les philosophes attirés vers l'Égypte y éprouveront la salutaire influence du Nil.

Les nations enfin devront au Nil, à l'Égypte, dans la suite des siècles, la jouissance suprême de leur émancipation : par la mer Rouge, un grand commerce s'établira entre les hommes, des échanges matériels et intellectuels se feront largement sur cette terre bénie ; toutes les races, tous les peuples s'y rencontreront ; tous les produits du sol et de la pensée y afflueront, et par la stimulation des intérêts, autant que par l'émulation des intelligences, les commerces et les industries, comme les philosophies et les arts, y exposeront leurs découvertes, y compareront leurs progrès.

Ménès, cinquante siècles avant Jésus, avait déjà le sentiment de l'avenir lorsqu'il fondait Memphis, le *bon port*, le dédiant à Phtah le *vainqueur des ténèbres* ; et cette *demeure* de Phtali — *Ha-Ka-Phtah*, - devint l'*Aiguptos* des Grecs, l'*Ægyptus*, notre Égypte. Cinq siècles seulement après Ménès, le Nil était déjà relié à la mer Rouge par un canal. Par le Nil, l'Égypte unissait l'Afrique et l'Europe ; par la coupure de l'isthme de Suez, l'Égypte devait unir l'Europe et l'Asie. Depuis Ménès jusqu'à nos jours, les évolutions fécondes de l'humanité, les évolutions véritablement *universelles* et bienfaisantes, ont eu l'Égypte pour foyer. C'est à l'Égypte que les Grecs emprunteront, pour nous le transmettre, ce culte des arts qui est la religion par excellence, parce qu'il veut la splendeur du vrai, et cet amour de la science qui est la consolation suprême, parce qu'il promet la possession de la vérité ; et c'est en Égypte qu'un Français, en coupant l'isthme de Suez, a fait la démonstration pratique des nécessités de la solidarité universelle par la solidarité des intérêts, donnant à notre dix-neuvième siècle la gloire d'une œuvre par laquelle la paix, pour la première fois, s'est manifestée comme indispensable en un point du globe.

Successivement éthiopienne, perse, grecque, romain, arabe, turque et française, par les conquérants qui y établirent leur domination, l'Égypte, essentiellement pacificatrice, a donné jusqu'ici l'exemple perpétuel de la neutralité religieuse, philosophique et sociale. Elle a charmé ses despotes, elle a imposé aux hommes qui sont venus à elle, la séduction tolérante qui est son caractère distinctif. Elle est comme la place libre, publique, où tout le monde passe, fatalement, et qui doit obligatoirement demeurer ouverte à tous ; elle est ce point étroit de rendez-

vous universel que la querelle de deux hommes ne saurait troubler désormais sans outrager l'humanité tout entière. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie fut un désastre universel ; s'imagine-t-on la ruine universelle que produirait l'obstruction du canal maritime de Suez ?

C'est ainsi que n'appartenant à l'Europe, ni par sa langue, ni par ses mœurs, l'Égypte a en cependant, sur le développement de la civilisation européenne, une influence continuelle, quelquefois prépondérante, bienfaisante presque toujours.

CHAPITRE III

Les Égyptiens. - Le Copte. - Kenous, Barabras, Nubiens. - Éthiopiens. - Abyssiniens. - L'Égypto-Abyssin. - Bisharis. - Coloration des Africains. - Nahasou, Nigritiens, Négroïdes, Nègres. - Asiatiques. - Berbères, Libyens, Tamahou. - L'Égypto-Berbère. - La Bible et les fils de Misraïm. - L'Égypte, asile et institut.

JUSQU'À l'époque de l'expédition française, le type des Coptes habitant l'Égypte fut accepté comme représentant le type de l'ancien Égyptien ; et pour que l'exemple confirmât la théorie, on cherchait volontiers parmi les Coptes ceux dont le visage se rapprochait le mieux des plus anciennes statues découvertes. C'est ainsi que les Coptes croisés de Nègres, à face plate, aux joues gonflées, aux yeux ronds, globuleux, proéminents, aux lèvres épaisses, au nez court, furent donnés comme des exemplaires perpétués des Égyptiens des temps pharaoniques. C'était une erreur ; le Copte ne représente qu'un type en qui se mélangent, en qui se confondent, les traits de toutes les races venues en Égypte.

Le type définitif, scientifique, de *l'ancien Égyptien*, de l'Égyptien du temps des premiers pharaons, n'est pas encore exactement déterminé. Cette lacune est d'autant plus singulière, que les artistes égyptiens ont de très bonne heure dessiné, gravé, sculpté leurs contemporains, avec une exactitude, une recherche du réel, véritablement étonnantes. Sur les parois des hypogées, sur le plat des stèles, à la marge et dans le texte des papyrus, parmi les milliers de figurines retrouvées, dont un grand nombre sont de véritables *portraits sculptés*, et sans parler des merveilleuses statues que les musées ont recueillies, partout enfin de *vieux Égyptiens* nous sont montrés.

Il résulte bien de cet ensemble un type généralisé, et tel que, par exemple, en voyant un dessin, une gravure, une statue, on n'hésite pas un instant à y reconnaître l'Égyptien. Il semble qu'on devrait en extraire le *type* positif de cet *Égyptien*, et qu'un ethnographe pourrait déterminer, décrire, fixer ce type. Non, l'impression d'unité qui résulte d'une collection d'images égyptiennes s'explique par l'uniformité du procédé qu'employèrent les dessinateurs, les graveurs et les sculpteurs se répétant sans cesse, évidemment, pendant des siècles et des siècles, dans la disposition générale du sujet traité, la pose, l'attitude, le caractère ; mais à bien voir, à considérer de près ces œuvres d'apparence uniforme, l'esprit y découvre vite, et très nombreuses, d'importantes, de radicales oppositions.

De l'histoire même de l'ancienne Égypte ressortira la difficulté de la constitution d'un type ethnographique égyptien, et l'étude géologique de l'Égypte viendra compliquer de plus en plus ce problème. Il est certain que le delta, vite occupé, est de formation récente, qu'on n'y doit pas trouver les traces d'un *peuple primitif original* ; mais, la vallée du Nil elle-même, de la mer à la première cataracte, était-elle habitée avant l'époque géologique où le fleuve, franchissant la première cataracte, livra aux hommes ces vastes espaces qui, d'Assouan à Ouadi-Halfa, ne devaient être alors qu'un immense lac ?

Il est probable que la vallée du Bas-Nil, avant l'arrivée du fleuve, n'était pas absolument inhabitable, et de nombreux documents recueillis dans cette partie de l'Égypte, — à Thèbes notamment, — ont permis de poser sérieusement la question de l'existence, là, d'une humanité préhistorique. L'Égypte était encore

boisée à cette époque, des traces de pluies torrentielles s'y rencontrent incontestablement, des cours d'eau devaient y exister au moins pendant une partie de l'année ; mais l'esprit a de la peine à concevoir, alors, dans cette vallée sans Nil, la réalité d'une agglomération humaine compacte, et suffisamment organisée pour constituer un groupe sinon national, au moins ethnographique.

A ce moment, l'Éthiopie, traversée par le grand Nil, existait. Les anciens n'hésitaient pas à faire de l'Éthiopie l'origine de l'Égypte ; ils considéraient les premiers Égyptiens comme une *colonie éthiopienne* ; l'étude des hiéroglyphes les plus anciens a fait qualifier *d'injustifiable* cette prétention.

Après la grande expédition française, les égyptologues admirent le type *Égypto-abyssin* comme dominant ; ce type avait de grands yeux à l'angle interne incliné, des pommettes saillantes donnant à la face, avec la proéminence de la mâchoire, la forme d'un triangle régulier, des lèvres charnues, mais franches, non molles et tombantes comme le sont celles des Nègres, de belles dents, un *teint cuivré*. Les Nubiens-Barabras s'éloignaient peu de ce type ainsi résumé.

Sur leurs monuments, les Égyptiens s'étant toujours coloriés en rouge, les partisans de l'*origine méridionale* ont dû relever un très grand nombre de particularités intéressantes, susceptibles de préparer la solution du problème ethnographique posé. Vers le Haut-Nil, actuellement, parmi les Foulbes, qui ont la peau d'un jaune très caractérisé, ceux que leurs contemporains considèrent comme de race pure sont plutôt rouges ; les Bisharis, eux, sont exactement de la couleur briquée que donnent les monuments égyptiens. Ces *hommes rouges*, seraient, pour d'autres ethnographes, des Éthiopiens modifiés par le temps et par le climat, des Nègres parvenus à la moitié de la période nécessaire pour que la peau d'un Nègre devienne blanche ? On a constaté que dans les *pays calcaires* le Nègre est moins noir que dans *les pays granitiques et plutoniens* ; on a cru remarquer même que le ton de la peau se modifiait suivant la saison. Les Nubiens, dans ce cas, ne seraient qu d'anciens Nègres, mais quant à la peau seulement, leur ostéologie étant restée absolument négritique.

Les Nègres figurés sur les peintures pharaoniques, et que les graveurs ont si nettement déterminés, que les hiéroglyphes nomment Nahasou, ou Nahasiou, sont sans affinité avec les Éthiopiens qui descendirent les premiers en Égypte. Ces derniers, donc, seraient des Nègres atténués, des Nubiens ? Le canon dit de Lepsius, et qui donne, mis au carreau, les proportions du corps de l'Égyptien parfait, à les bras courts, est négroïde ou nigritien. Au point de vue anthropologique, l'Égyptien vient après les Polynésiens, les Samoyèdes, les Européens, et il est immédiatement suivi des Nègres d'Afrique et des Tasmaniens. Il y a une tendance scientifique, d'ailleurs, à ne trouver en Afrique, au fond, dégagement fait bien entendu des influences étrangères, de la ruer Méditerranée au Cap, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, que des Nègres ou Nigritiens diversement colorés ? Les anciens Égyptiens seraient des Nègres, mais des Nègres du dernier degré.

A la théorie ethnographique de l'Égypte colonisée par les Éthiopiens, — les Éthiopiens rouges, ou Nègres africains venant au blanc, — on a opposé la théorie historique voulant, au contraire, que non seulement l'Éthiopie n'ait pas colonisé l'Égypte, mais encore que l'Égypte ait colonisé l'Éthiopie, et cela sous la XII^e dynastie, c'est-à-dire vingt-cinq à trente siècles avant notre ère. A cette époque l'Égypte étant déjà très peuplée, il resterait à dire quelle race, avant la XII^e dynastie, avant les Éthiopiens, habitait la vallée du Nil. Ceux qui adoptent cette théorie pensent que le delta était tout formé avant la période historique que

Ménès inaugura, — 5000 ans avant Jésus, — et ils se demandent même si *la formation de ce delta* n'était pas déjà complète *lorsque la race égyptienne mit pour la première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure*. Cette question, d'intérêt purement géographique ou géologique, montre que dans les deux camps, chez ceux qui font coloniser l'Égypte par l'Éthiopie au début, comme chez ceux qui font coloniser l'Éthiopie par l'Égypte plus tard, on admet la « venue » d'un groupe humain dans la vallée du Nil-Nouveau, ce qui exclut absolument l'existence d'une race égyptienne autochtone.

Si les premiers Égyptiens ne venaient pas du Nil, d'où vinrent-ils ? Était-ce des Asiatiques ? La *parenté de Misraïm et de Chanaan*, c'est-à-dire des Égyptiens et des Syro-Araméens, se présente d'abord à l'esprit. Venue d'Asie, la civilisation égyptienne aurait *remonté le Nil* du nord au sud ; c'est l'opinion formelle des principaux égyptologues. Comment le retrouver ; ce type asiatique, dans cette Égypte où vinrent, successivement, les Perses, les Assyriens, les Hébreux, les Araméens, les Syriens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, chacun de ces groupes se faisant de sa conquête une nouvelle patrie ?

Contre les partisans de l'origine asiatique, les partisans de l'origine africaine n'argumentent pas exclusivement d'une colonisation éthiopienne venue avec le Nil, à l'origine, jusqu'à la mer. S'il est démontré que la civilisation égyptienne s'est faite du nord au sud, de la Méditerranée à l'Éthiopie, successivement, il n'en résultera pas que cette civilisation soit asiatique ; elle peut être encore africaine, mais venue de l'ouest au lieu du sud. Ce sont les Berbères ou Berbères de l'Afrique septentrionale qui, dans ce cas, auraient *civilisé* l'Égypte.

Parmi les Berbères actuels, un bon nombre ont une ostéologie essentiellement égyptienne. L'ancien Berbère aurait été brun, et c'est à l'influence de la race européenne, à l'immigration des *hommes du Nord* qu'il faudrait attribuer cette description des Tamahou, des Libyens de la XIX^e dynastie, *à la face pâle, blanche ou rousse, avec des yeux bleus*. Ces blancs, engagés par les pharaons comme mercenaires, ont fortement métissé l'Égyptien, et aussi le Libyen ; il faut donc en faire abstraction, et remonter au Libyen brun, au vrai Berbère, pour trouver le peuple qui aurait civilisé l'Égypte primitivement. C'est un grand labeur, car les Berbères africains disparaissent de plus en plus en Algérie ; en Égypte, le type berbère ne se rencontre que trop mélangé. D'après cette théorie, le Berbère africain de l'ouest, le Libyen brun, aurait peuplé la vallée du Nil-Nouveau ; mais, presque aussitôt, ou peu après, une invasion d'Européens ayant métissé le Libyen du nord de l'Afrique, ce Libyen métissé, *à la peau blanche et aux yeux bleus*, serait venu modifier l'Égyptien primitif. Cet Égyptien, par le sang venu d'Europe, tiendrait à la race indo-européenne, aurait en lui de l'Arya ?

Le Berbère brun était grand, bien proportionné, musculeux, un peu lourd, à peau blanche, aux cheveux noirs et droits, aux yeux sombres ; l'ovale de son visage, peu régulier, ne se caractérisait par aucun allongement ; une dépression transversale à la base du front, avec des crêtes sourcilières très accentuées, lui donnait sa physionomie spéciale ; le nez relevé à l'extrémité et des oreilles loin des yeux distinguaient le Berbère de l'Arabe. Plus tard, le Berbère subira l'influence des « blonds » du nord, des *jaunes* de l'Arabie et des *noirs* du centre africain ; de même qu'il viendra influencer, lui, les habitants des côtes méditerranéennes, à l'ouest, au nord et à l'est. L'application de la philologie à la recherche du type berbère l'a fait classer parmi les Indo Européens ? Par la même voie, on est arrivé, d'ailleurs, à trouver des Indo-Européens chez les

Bedjarins ou Bisharis de la Haute-Nubie, et chez les Barabras ou Kenou de la Basse-Nubie ?

Africains ou Asiatiques, les *civilisateurs* de la vallée du Nil-Nouveau, de l'Égypte, trouvèrent-ils, en arrivant, et installé, un groupe d'hommes qu'ils durent refouler vers le sud ? A cette époque l'Égypte n'existait presque pas ; le Nil était hésitant, mal défini ; le delta se formait à peine ; des marais couvraient de grands espaces. Les immigrants s'emparèrent de cette Égypte *sortie des eaux*, maîtrisèrent le fleuve, endiguèrent ses rives, utilisèrent ses générosités, civilisèrent, en un mot, la terre envahie. Il y a une clarté projetée par la bible hébraïque sur ces origines obscures. Il est probable que Moïse avait appris des prêtres égyptiens beaucoup de choses vraies qu'il utilisa avec une extrême habileté. Le chapitre x de la Genèse signale quatre tribus distinctes, représentées chacune par un *fil de Misraïm*, qui occupaient l'Égypte au commencement. Or l'auteur de la Genèse voulant diviser le monde entre les trois fils de Noé, — Sem, Cham et Japhet, — se trompe quand il en vient à donner sa place à l'Égypte dans le partage : il oublie que les Chananéens sont des Sémites, et il les confond avec les Koushites, qui sont des Chamites appartenant à Cham. Cette confusion devient une réalité. Il semble que les opinions diverses tendent à se concilier dans cette théorie acceptable, d'une population africaine, relativement barbare, occupant la vallée du Nil, — groupe chamite, suivant la division arbitraire de la bible hébraïque, — auquel se superposa un autre groupe, — sémite ou japhétique, — apportant avec lui les éléments de la civilisation. Ainsi se justifierait cette confusion de races que Moïse dut évidemment constater à Memphis pendant qu'il s'instruisait pour la réalisation de son entreprise.

Par les Éthiopiens du sud, par les Africains de l'ouest et par les Asiatiques de l'est, l'Égypte a donc reçu, dès ses origines, le sang des races principales occupant le monde. Son histoire ne sera que la continuation de cette destinée dominante ; en elle se fusionneront sans cesse les éléments de la vie humaine généralisée.

La civilisation, dans le plus haut sens du mot, partie de l'Inde et de l'Iran, ébranle l'Assyrie, stimule l'Asie Mineure, fait surgir la Grèce, crée Rome, jette en Gaule toute l'agitation de l'Europe septentrionale soulevée, descend en Espagne, traverse la Haute-Afrique, révolutionne l'Abyssinie, heurte les Arabes, va frapper les Hébreux, descend la mer Rouge, retourne à l'Inde après avoir exécuté son immense tourbillon, y trouve le Bouddha, c'est-à-dire la tradition de l'aryanisme, et revenant à l'Europe par le Golgotha, nous donne le Christ. Au centre de ce vaste cyclone, lent, formidable, qui a tout remué, tout bouleversé, tout entraîné, l'Égypte demeure calme, dédaigneuse de ses conquêtes malgré l'incommensurable orgueil de ses pharaons, ouverte à tous, bonne, excellente, aimant la paix et le doux vivre. Ennemi des ombres, des vues louches et des pensées tortueuses, bâtissant à angles droits, sculptant à ciseau résolu, exprimant le simple, laissant se manifester les religions et les philosophies, l'Égyptien voit passer les monarques et les divinités, sans élever la voix contre le despote, sans oser une moquerie contre le dieu. Et cette tolérance inouïe, qui ressemblerait à un suicide, qui devrait donner un peuple mou, lâche, indifférent, c'est, au contraire, la caractéristique d'un groupe d'hommes qui accomplit les merveilles de cet art patient devant lesquelles, encore stupéfaits, nos ingénieurs, nos architectes, nos graveurs, et nos orfèvres même sont bien forcés de se déclarer inhabiles ou impuissants.

Dès que nos ancêtres, — Européens, — préparés par les Aryas de l'Inde et les Iraniens de la Bactriane, inaugureront leur cycle historique, l'Égypte, ainsi qu'une

véritable mère d'adoption, leur dira ce qu'est la vie et quelles consolations l'art peut donner en atténuation des maux inévitables. Il n'y aura plus d'événements historiques au monde où l'Égypte n'interviendra. Et elle recevra comme dans un asile, les gardant, les façonnant à son climat, à ses mœurs, les améliorant d'ordinaire, les instruisant comme dans un Institut, tous ceux que le destin jettera dans la *vallée bénie*. C'est ce mélange continuel, ce grand *brassement d'hommes*, qui rend si difficile, presque impossible, la fixation ethnographique du type égyptien proprement dit.

CHAPITRE III

Les Égyptiens. - Le Copte. - Kenous, Barabras, Nubiens. - Éthiopiens. - Abyssiniens. - L'Égypto-Abyssin. - Bisharis. - Coloration des Africains. - Nahasou, Nigritiens, Négroïdes, Nègres. - Asiatiques. - Berbères, Libyens, Tamahou. - L'Égypto-Berbère. - La Bible et les fils de Misraïm. - L'Égypte, asile et institut.

JUSQU'À l'époque de l'expédition française, le type des Coptes habitant l'Égypte fut accepté comme représentant le type de l'ancien Égyptien ; et pour que l'exemple confirmât la théorie, on cherchait volontiers parmi les Coptes ceux dont le visage se rapprochait le mieux des plus anciennes statues découvertes. C'est ainsi que les Coptes croisés de Nègres, à face plate, aux joues gonflées, aux yeux ronds, globuleux, proéminents, aux lèvres épaisses, au nez court, furent donnés comme des exemplaires perpétués des Égyptiens des temps pharaoniques. C'était une erreur ; le Copte ne représente qu'un type en qui se mélangent, en qui se confondent, les traits de toutes les races venues en Égypte.

Le type définitif, scientifique, de *l'ancien Égyptien*, de l'Égyptien du temps des premiers pharaons, n'est pas encore exactement déterminé. Cette lacune est d'autant plus singulière, que les artistes égyptiens ont de très bonne heure dessiné, gravé, sculpté leurs contemporains, avec une exactitude, une recherche du réel, véritablement étonnantes. Sur les parois des hypogées, sur le plat des stèles, à la marge et dans le texte des papyrus, parmi les milliers de figurines retrouvées, dont un grand nombre sont de véritables *portraits sculptés*, et sans parler des merveilleuses statues que les musées ont recueillies, partout enfin de *vieux Égyptiens* nous sont montrés.

Il résulte bien de cet ensemble un type généralisé, et tel que, par exemple, en voyant un dessin, une gravure, une statue, on n'hésite pas un instant à y reconnaître l'Égyptien. Il semble qu'on devrait en extraire le *type* positif de cet *Égyptien*, et qu'un ethnographe pourrait déterminer, décrire, fixer ce type. Non, l'impression d'unité qui résulte d'une collection d'images égyptiennes s'explique par l'uniformité du procédé qu'employèrent les dessinateurs, les graveurs et les sculpteurs se répétant sans cesse, évidemment, pendant des siècles et des siècles, dans la disposition générale du sujet traité, la pose, l'attitude, le caractère ; mais à bien voir, à considérer de près ces œuvres d'apparence uniforme, l'esprit y découvre vite, et très nombreuses, d'importantes, de radicales oppositions.

De l'histoire même de l'ancienne Égypte ressortira la difficulté de la constitution d'un type ethnographique égyptien, et l'étude géologique de l'Égypte viendra compliquer de plus en plus ce problème. Il est certain que le delta, vite occupé, est de formation récente, qu'on n'y doit pas trouver les traces d'un *peuple primitif original* ; mais, la vallée du Nil elle-même, de la mer à la première cataracte, était-elle habitée avant l'époque géologique où le fleuve, franchissant la première cataracte, livra aux hommes ces vastes espaces qui, d'Assouan à Ouadi-Halfa, ne devaient être alors qu'un immense lac ?

Il est probable que la vallée du Bas-Nil, avant l'arrivée du fleuve, n'était pas absolument inhabitable, et de nombreux documents recueillis dans cette partie de l'Égypte, — à Thèbes notamment, — ont permis de poser sérieusement la question de l'existence, là, d'une humanité préhistorique. L'Égypte était encore

boisée à cette époque, des traces de pluies torrentielles s'y rencontrent incontestablement, des cours d'eau devaient y exister au moins pendant une partie de l'année ; mais l'esprit a de la peine à concevoir, alors, dans cette vallée sans Nil, la réalité d'une agglomération humaine compacte, et suffisamment organisée pour constituer un groupe sinon national, au moins ethnographique.

A ce moment, l'Éthiopie, traversée par le grand Nil, existait. Les anciens n'hésitaient pas à faire de l'Éthiopie l'origine de l'Égypte ; ils considéraient les premiers Égyptiens comme une *colonie éthiopienne* ; l'étude des hiéroglyphes les plus anciens a fait qualifier *d'injustifiable* cette prétention.

Après la grande expédition française, les égyptologues admirent le type *Égypto-abyssin* comme dominant ; ce type avait de grands yeux à l'angle interne incliné, des pommettes saillantes donnant à la face, avec la proéminence de la mâchoire, la forme d'un triangle régulier, des lèvres charnues, mais franches, non molles et tombantes comme le sont celles des Nègres, de belles dents, un *teint cuivré*. Les Nubiens-Barabras s'éloignaient peu de ce type ainsi résumé.

Sur leurs monuments, les Égyptiens s'étant toujours coloriés en rouge, les partisans de l'*origine méridionale* ont dû relever un très grand nombre de particularités intéressantes, susceptibles de préparer la solution du problème ethnographique posé. Vers le Haut-Nil, actuellement, parmi les Foulbes, qui ont la peau d'un jaune très caractérisé, ceux que leurs contemporains considèrent comme de race pure sont plutôt rouges ; les Bisharis, eux, sont exactement de la couleur brique que donnent les monuments égyptiens. Ces *hommes rouges*, seraient, pour d'autres ethnographes, des Éthiopiens modifiés par le temps et par le climat, des Nègres parvenus à la moitié de la période nécessaire pour que la peau d'un Nègre devienne blanche ? On a constaté que dans les *pays calcaires* le Nègre est moins noir que dans *les pays granitiques et plutoniens* ; on a cru remarquer même que le ton de la peau se modifiait suivant la saison. Les Nubiens, dans ce cas, ne seraient qu d'anciens Nègres, mais quant à la peau seulement, leur ostéologie étant restée absolument négritique.

Les Nègres figurés sur les peintures pharaoniques, et que les graveurs ont si nettement déterminés, que les hiéroglyphes nomment Nahasou, ou Nahasiou, sont sans affinité avec les Éthiopiens qui descendirent les premiers en Égypte. Ces derniers, donc, seraient des Nègres atténués, des Nubiens ? Le canon dit de Lepsius, et qui donne, mis au carreau, les proportions du corps de l'Égyptien parfait, a les bras courts, est négroïde ou nigritien. Au point de vue anthropologique, l'Égyptien vient après les Polynésiens, les Samoyèdes, les Européens, et il est immédiatement suivi des Nègres d'Afrique et des Tasmaniens. Il y a une tendance scientifique, d'ailleurs, à ne trouver en Afrique, au fond, dégagement fait bien entendu des influences étrangères, de la ruer Méditerranée au Cap, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, que des Nègres ou Nigritiens diversement colorés ? Les anciens Égyptiens seraient des Nègres, mais des Nègres du dernier degré.

A la théorie ethnographique de l'Égypte colonisée par les Éthiopiens, — les Éthiopiens rouges, ou Nègres africains venant au blanc, — on a opposé la théorie historique voulant, au contraire, que non seulement l'Éthiopie n'ait pas colonisé l'Égypte, mais encore que l'Égypte ait colonisé l'Éthiopie, et cela sous la XII^e dynastie, c'est-à-dire vingt-cinq à trente siècles avant notre ère. A cette époque l'Égypte étant déjà très peuplée, il resterait à dire quelle race, avant la XII^e dynastie, avant les Éthiopiens, habitait la vallée du Nil. Ceux qui adoptent cette théorie pensent que le delta était tout formé avant la période historique que

Ménès inaugura, — 5000 ans avant Jésus, — et ils se demandent même si *la formation de ce delta* n'était pas déjà complète *lorsque la race égyptienne mit pour la première fois le pied dans la vallée qui devint sa demeure*. Cette question, d'intérêt purement géographique ou géologique, montre que dans les deux camps, chez ceux qui font coloniser l'Égypte par l'Éthiopie au début, comme chez ceux qui font coloniser l'Éthiopie par l'Égypte plus tard, on admet la « venue » d'un groupe humain dans la vallée du Nil-Nouveau, ce qui exclut absolument l'existence d'une race égyptienne autochtone.

Si les premiers Égyptiens ne venaient pas du Nil, d'où vinrent-ils ? Était-ce des Asiatiques ? La *parenté de Misraïm et de Chanaan*, c'est-à-dire des Égyptiens et des Syro-Araméens, se présente d'abord à l'esprit. Venue d'Asie, la civilisation égyptienne aurait *remonté le Nil* du nord au sud ; c'est l'opinion formelle des principaux égyptologues. Comment le retrouver ; ce type asiatique, dans cette Égypte où vinrent, successivement, les Perses, les Assyriens, les Hébreux, les Araméens, les Syriens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Arabes et les Turcs, chacun de ces groupes se faisant de sa conquête une nouvelle patrie ?

Contre les partisans de l'origine asiatique, les partisans de l'origine africaine n'argumentent pas exclusivement d'une colonisation éthiopienne venue avec le Nil, à l'origine, jusqu'à la mer. S'il est démontré que la civilisation égyptienne s'est faite du nord au sud, de la Méditerranée à l'Éthiopie, successivement, il n'en résultera pas que cette civilisation soit asiatique ; elle peut être encore africaine, mais venue de l'ouest au lieu du sud. Ce sont les Berbères ou Berbères de l'Afrique septentrionale qui, dans ce cas, auraient *civilisé* l'Égypte.

Parmi les Berbères actuels, un bon nombre ont une ostéologie essentiellement égyptienne. L'ancien Berbère aurait été brun, et c'est à l'influence de la race européenne, à l'immigration des *hommes du Nord* qu'il faudrait attribuer cette description des Tamahou, des Libyens de la XIXe dynastie, *à la face pâle, blanche ou rousse, avec des yeux bleus*. Ces blancs, engagés par les pharaons comme mercenaires, ont fortement métissé l'Égyptien, et aussi le Libyen ; il faut donc en faire abstraction, et remonter au Libyen brun, au vrai Berbère, pour trouver le peuple qui aurait civilisé l'Égypte primitivement. C'est un grand labeur, car les Berbères africains disparaissent de plus en plus en Algérie ; en Égypte, le type berbère ne se rencontre que trop mélangé. D'après cette théorie, le Berbère africain de l'ouest, le Libyen brun, aurait peuplé la vallée du Nil-Nouveau ; mais, presque aussitôt, ou peu après, une invasion d'Européens ayant métissé le Libyen du nord de l'Afrique, ce Libyen métissé, *à la peau blanche et aux yeux bleus*, serait venu modifier l'Égyptien primitif. Cet Égyptien, par le sang venu d'Europe, tiendrait à la race indo-européenne, aurait en lui de l'Arya ?

Le Berbère brun était grand, bien proportionné, musculeux, un peu lourd, à peau blanche, aux cheveux noirs et droits, aux yeux sombres ; l'ovale de son visage, peu régulier, ne se caractérisait par aucun allongement ; une dépression transversale à la base du front, avec des crêtes sourcilières très accentuées, lui donnait sa physionomie spéciale ; le nez relevé à l'extrémité et des oreilles loin des yeux distinguaient le Berbère de l'Arabe. Plus tard, le Berbère subira l'influence des *blonds* du nord, des *jaunes* de l'Arabie et des *noirs* du centre africain ; de même qu'il viendra influencer, lui, les habitants des côtes méditerranéennes, à l'ouest, au nord et à l'est. L'application de la philologie à la recherche du type berbère l'a fait classer parmi les Indo Européens ? Par la même voie, on est arrivé, d'ailleurs, à trouver des Indo-Européens chez les

Bedjarins ou Bisharis de la Haute-Nubie, et chez les Barabras ou Kenou de la Basse-Nubie ?

Africains ou Asiatiques, les *civilisateurs* de la vallée du Nil-Nouveau, de l'Égypte, trouvèrent-ils, en arrivant, et installé, un groupe d'hommes qu'ils durent refouler vers le sud ? A cette époque l'Égypte n'existait presque pas ; le Nil était hésitant, mal défini ; le delta se formait à peine ; des marais couvraient de grands espaces. Les immigrants s'emparèrent de cette Égypte *sortie des eaux*, maîtrisèrent le fleuve, endiguèrent ses rives, utilisèrent ses générosités, civilisèrent, en un mot, la terre envahie. Il y a une clarté projetée par la bible hébraïque sur ces origines obscures. Il est probable que Moïse avait appris des prêtres égyptiens beaucoup de choses vraies qu'il utilisa avec une extrême habileté. Le chapitre x de la Genèse signale quatre tribus distinctes, représentées chacune par un *fil de Misraïm*, qui occupaient l'Égypte au commencement. Or l'auteur de la Genèse voulant diviser le monde entre les trois fils de Noé, — Sem, Cham et Japhet, — se trompe quand il en vient à donner sa place à l'Égypte dans le partage : il oublie que les Chananéens sont des Sémites, et il les confond avec les Koushites, qui sont des Chamites appartenant à Cham. Cette confusion devient une réalité. Il semble que les opinions diverses tendent à se concilier dans cette théorie acceptable, d'une population africaine, relativement barbare, occupant la vallée du Nil, — groupe chamite, suivant la division arbitraire de la bible hébraïque, — auquel se superposa un autre groupe, — sémite ou japhétique, — apportant avec lui les éléments de la civilisation. Ainsi se justifierait cette confusion de races que Moïse dut évidemment constater à Memphis pendant qu'il s'instruisait pour la réalisation de son entreprise.

Par les Éthiopiens du sud, par les Africains de l'ouest et par les Asiatiques de l'est, l'Égypte a donc reçu, dès ses origines, le sang des races principales occupant le monde. Son histoire ne sera que la continuation de cette destinée dominante ; en elle se fusionneront sans cesse les éléments de la vie humaine généralisée.

La civilisation, dans le plus haut sens du mot, partie de l'Inde et de l'Iran, ébranle l'Assyrie, stimule l'Asie Mineure, fait surgir la Grèce, crée Rome, jette en Gaule toute l'agitation de l'Europe septentrionale soulevée, descend en Espagne, traverse la Haute-Afrique, révolutionne l'Abyssinie, heurte les Arabes, va frapper les Hébreux, descend la mer Rouge, retourne à l'Inde après avoir exécuté son immense tourbillon, y trouve le Bouddha, c'est-à-dire la tradition de l'aryanisme, et revenant à l'Europe par le Golgotha, nous donne le Christ. Au centre de ce vaste cyclone, lent, formidable, qui a tout remué, tout bouleversé, tout entraîné, l'Égypte demeure calme, dédaigneuse de ses conquêtes malgré l'incommensurable orgueil de ses pharaons, ouverte à tous, bonne, excellente, aimant la paix et le doux vivre. Ennemi des ombres, des vues louches et des pensées tortueuses, bâtissant à angles droits, sculptant à ciseau résolu, exprimant le simple, laissant se manifester les religions et les philosophies, l'Égyptien voit passer les monarques et les divinités, sans élever la voix contre le despote, sans oser une moquerie contre le dieu. Et cette tolérance inouïe, qui ressemblerait à un suicide, qui devrait donner un peuple mou, lâche, indifférent, c'est, au contraire, la caractéristique d'un groupe d'hommes qui accomplit les merveilles de cet art patient devant lesquelles, encore stupéfaits, nos ingénieurs, nos architectes, nos graveurs, et nos orfèvres même sont bien forcés de se déclarer inhabiles ou impuissants.

Dès que nos ancêtres, — Européens, — préparés par les Aryas de l'Inde et les Iraniens de la Bactriane, inaugureront leur cycle historique, l'Égypte, ainsi qu'une

véritable mère d'adoption, leur dira ce qu'est la vie et quelles consolations l'art peut donner en atténuation des maux inévitables. Il n'y aura plus d'événements historiques au monde où l'Égypte n'interviendra. Et elle recevra comme dans un asile, les gardant, les façonnant à son climat, à ses mœurs, les améliorant d'ordinaire, les instruisant comme dans un Institut, tous ceux que le destin jettera dans la *vallée bénie*. C'est ce mélange continuel, ce grand *brassement d'hommes*, qui rend si difficile, presque impossible, la fixation ethnographique du type égyptien proprement dit.

CHAPITRE IV

Les influences étrangères. - Types divers : Libyens, Asiatiques, Éthiopiens, Grecs, Tatares, Hébreux. - La vie aux bords du Nil. - Le scribe. - L'écriture hiéroglyphique. - La pierre de Rosette. - Langue. - Dialectes. - Vocabulaires. - Littérature et correspondance. - Courriers. - Rhétorique. - Style. - Documents historiques positifs.

LA visite rapide des monuments égyptiens donne l'impression d'une persistante uniformité ; on dirait que tous les tombeaux sont les mêmes, que des tableaux identiques ornent les hauts murs de tous les temples. L'intensité de la lumière ne permet pas de saisir les éléments différentiels de l'art égyptien, et le regard, trompé, trompe l'examineur hâtif. Le phénomène est semblable pour qui veut, sans approfondir son sujet, sans préparer son regard avant de le mettre en œuvre, *voir l'Égyptien et le déterminer*. Il faut ici, pour arriver à la vérité, plus que de l'observation ; une certaine érudition, une étude préalable très raisonnée, sont indispensables ; car ce n'est pas seulement la lumière qui trouble la pensée.

Si, brutalement, l'on rapprochait un fellah du Caire, ou des rives du lac Menzaleh, d'un fellah de Thèbes, d'Edfou, de la première cataracte, la différence des traits frapperait fortement l'observateur ; mais si le même observateur, quittant le delta, remontait le Nil à petites journées, le fellah lui apparaîtrait constamment le même ; et comparant ce fellah moderne aux figures qui, depuis tant de siècles, font l'ornement des hypogées, il s'émerveillerait de l'identité du type. Mais s'il détaille l'ensemble de ce merveilleux musée, des impressions nouvelles assailliront le voyageur, l'amèneront à suspendre son jugement.

Les différences continues qu'il constatera désormais détruiront le sentiment d'uniformité qu'il avait ressenti. C'est ainsi que par la succession des modifications partielles remarquées, il ne serait pas impossible de fixer ethnographiquement chaque période de l'histoire d'Égypte, et cela, sans que les mille types divers enregistrés cessassent de donner un ou plusieurs traits qualifiables d'*égyptiens*.

Fatalement, le sol aplatira le pied de l'émigrant, l'eau du Nil rougira sa peau si elle est blanche, l'éclaircira si elle est noire, pendant que la nourriture spéciale aux bords du Nil, excellente, jointe à la quiétude d'une vie facile, lui donnera, avec des joues pleines, des membres arrondis. Lorsque les pharaons imposeront au peuple des travaux de force, des générations à épaules larges en résulteront ; au contraire, les muscles pectoraux s'affaibliront, l'embonpoint se généralisera, lorsque le peuple sera laissé en repos. Ces modifications, nécessairement très lentes, seront délicates à définir ; il en sera autrement lorsque des invasions, ou des guerres intestines, viendront jeter en Égypte, en masse, des Libyens, des Asiatiques ou des Éthiopiens.

L'influence libyenne, l'influence asiatique et l'influence éthiopienne se distinguent facilement ; il n'en est pas de même de l'influence des autres races. On a le type ionien aux tombeaux de Béni-Hassan ; mais on ne trouve guère de traits grecs dans les physionomies égyptiennes ; les Tatares, auxquels les mamelouks appartenaient, ont occupé la vallée du Nil, mais sans y laisser une trace ethnographique de leur passage ; l'Hébreu, enfin, ne semble pas avoir fait une grande impression sur l'Égyptien.

Il faut, cependant, arrêter un ensemble des traits divers caractérisant plus spécialement l'Égyptien dans le mélange des traits divers qui le composent. C'est en s'impressionnant des sarcophages, des stèles, des momies, des statues, des gravures et des peintures de toutes les époques, que G. Maspero a pu dire : *L'Égyptien était, en général, grand, maigre, élancé. Il avait les épaules larges et pleines, les pectoraux saillants, le bras nerveux et terminé par une main fine et longue, la hanche peu développée, la jambe sèche, les détails anatomiques du genou et les muscles du mollet assez fortement accusés, comme c'est le cas pour la plupart des peuples marcheurs ; les pieds longs, minces, aplatis à l'extrémité par l'habitude d'aller sans chaussure. La tête, souvent forte pour le corps, présente d'ordinaire un caractère de tristesse instinctive. Le front est carré, peut-être un peu bas, le nez court et rond ; les yeux sont grands et bien ouverts, les joues arrondies, les lèvres épaisses, mais non renversées ; la bouche, un peu longue, garde un sourire résigné et presque douloureux.* Cette *douleur résignée* de l'Égyptien a souvent frappé les voyageurs ; c'est la lèvre supérieure, relevée, qui donne cette expression, purement sculpturale, à la physionomie du fellah. La résignation de l'Égyptien, souvent mise à l'épreuve, malheureusement, n'est pas endolorie ; elle est au contraire toute pleine d'espérance. Les tyrans passent, et le Nil reste ; or un seul sourire du Nil compense, et au delà, toutes les instabilités de la fortune humaine. L'Égyptien qui souffre, tyrannisé, attend *la fin* de la tyrannie, croit à cette fin, à la venue de jours meilleurs.

A toutes les époques, la vie aux bords du Nil fut considérée comme la meilleure des existences. Les Aryas védiques demandaient aux dieux, comme une faveur extrême, mais cependant possible, de vivre *cent hivers* ; les prêtres égyptiens, dans l'énumération de leurs vœux, ne croyaient pas formuler l'impossible en demandant une existence de cent dix années. La longévité des Égyptiens, non démontrée scientifiquement, à défaut de preuves positives, est cependant admise par de sérieux archéologues. Des inscriptions hiéroglyphiques semblent constater dans l'Égypte pharaonique une vie moyenne de trente ans, ce qui justifierait la prétention votive des prêtres.

L'Égypte semble faite pour la quiétude, pour le bonheur ; l'air qu'on y respire, si léger ; le soleil qui l'éclaire, si pur ; le Nil qui la forme et qui la traverse, si fécond, procurent à l'homme toutes les jouissances physiques et intellectuelles, comme naturellement, embaument ses palais, endorment sa souffrance, lui font supporter avec patience, non sans dignité, les outrages des hommes et du temps. L'Égyptien entreprend, et poursuit, et achève, avec une constante ténacité, des œuvres pour lesquelles il semblerait que l'existence de plusieurs générations fût indispensable. *La température toujours uniforme de l'Égypte*, a dit Bossuet, *y faisait les esprits solides et constants.*

La persévérance résolue, le respect, presque l'amour de la discipline, l'admiration reconnaissante des lois présidant aux œuvres de la nature, la crainte de l'inconnu, mais en même temps la pleine confiance en la bonté de cet *inconnu*, et, en conséquence, la vénération de tout ce qui, réellement ou apparemment, a de l'autorité, caractérisent l'esprit des groupes humains qui se succédèrent dans la vallée du Nil. Sobre, et facilement, l'Égyptien peut supporter toutes les avanies ; grave, et non pas triste, il sait, quand le Nil est bas par exemple, que les eaux fécondantes reviendront, très généreuses, à la date voulue ; il croit, quand le maître est dur, qu'un maître meilleur lui succédera, et il attend ; silencieux, et non muet, il a l'expérience des harmonies naturelles que l'Égypte chante continuellement, et il les écoute, quasi somnolent, tout à son plaisir.

L'Arya védique avait le concert bruyant des fauves dans ses forêts moites ; le grouillement des bêtes pullulantes et meurtrières, insupportables, dans ses jungles ; le crépitement des orages dans le ciel, le grondement des tempêtes à l'horizon, l'impétuosité des torrents venant des montagnes, la colère des cyclones venant de la mer, et son impuissance l'abîmait. — L'Iranien de la Bactriane, bien mal loti, né ou conduit sur une terre ingrate, désolée, traqué par des ennemis continuels, croyait au mal, et n'ayant vu la bonté, ni dans le cœur des hommes, ni dans les œuvres de la nature, ne sachant pas, faute d'exemple, se faire bon, cherchant en soi sa jouissance, se corrompait. — L'Égyptien, privilégié, avait le Nil, avec sa bienfaisance, avec sa poésie, et il l'aimait. Le désert menaçant, le Nil l'arrête ; le crocodile meurtrier, le Nil le garde ; les rongeurs qui détruisent tout, le Nil les noie ; les fauves, le Nil les épouvante ; les pharaons tyranniques, le Nil les inquiète et les améliore ; les magiciens, les prêtres, les dieux, le Nil les domine ; et s'il y a des superstitions dans la longue vallée, c'est encore le Nil mystérieux qui les explique : La marche des nuages, le vol des oiseaux, l'épanouissement des premières fleurs, le craquement des terres brunes ensoleillées, autant de *signes* qui annoncent l'importance de la crue et l'enrichissement du fellah.

Aménager les canaux d'irrigation une fois l'an, voir le Nil féconder les terres, jeter les semences, récolter les moissons, est peu de chose pour l'Égyptien ; son activité cérébrale se manifeste par la conception et l'exécution de monuments gigantesques, couverts de gravures, et s'il n'est ni architecte, ni sculpteur, ni graveur, il est scribe infatigable, écrivain perpétuel, administrateur, comptable, romancier, rhétoricien, *homme de lettres* dans l'acception la plus complète du mot. Et c'est ainsi que depuis Champollion jusqu'à Mariette les archéologues artistes furent les seuls qui comprirent sainement l'Égypte et l'Égyptien.

La hâte impatiente avec laquelle l'Égyptien veut *écrire* compliquera singulièrement son écriture. En même temps, l'écrivain représentera son idée, par idéographisme, et sa parole, le son des mots, par le phonétisme : le soleil, ce sera un disque ; la lune, un croissant. Ou bien, par des signes spéciaux, le scribe résumera toute sa pensée. Le symbolisme vint ainsi s'adjoindre à l'idéographisme : le *disque-soleil* signifia *clarté, jour* ; une flamme voulut dire *feu* ; puis, l'image d'un lion traduisit l'idée de force ; l'abeille, la guêpe, l'idée de *royauté*. Le génie d'un Français devait un jour éclairer ce chaos, faire le départ de ces écritures. Quelle était la langue que les Égyptiens parlaient et écrivaient ?

La langue dite *copte* est la langue des anciens pharaons. L'abbé Barthélemy fut le premier qui soupçonna un nom propre dans les encadrements légers, en forme de cartouche, dont les textes hiéroglyphiques sont parsemés. En creusant un retranchement près de Rosette, les soldats de l'expédition française mirent au soleil une pierre qui avait trois inscriptions, dont deux en *langue égyptienne* et la troisième en grec. Il était probable que le même texte se répétait en trois écritures différentes, et qu'en conséquence, par le texte grec on arriverait au déchiffrement des autres caractères. L'entreprise exigeait un grand courage, car des deux écritures égyptiennes, l'une, hiéroglyphique, était réservée aux prêtres, l'autre, cursive, était l'écriture du peuple. Champollion, le premier, lut ces inscriptions.

La langue copte, au moyen de laquelle la langue égyptienne fut lue, a sa période littéraire du II^e au VII^e siècle après Jésus. Son vocabulaire, enrichi par le temps, est nécessairement plus complet que ne l'était celui de l'égyptien antique. La langue égyptienne elle-même, à supposer qu'on la possédât complètement, dut

se modifier suivant les époques, et c'est ce qui explique les divergences d'opinion qui divisent encore nos philologues. La forme grammaticale de la langue égyptienne la rapproche des langues dites sémitiques ; les racines hébrao-araméennes y sont en nombre. Il est vrai qu'il y a identité de racines entre les pronoms dits sémitiques et les pronoms dits chamitiques, et *identité de procédé pour la formation du pluriel, par l'adjonction d'une terminaison*. L'origine commune du copte et des dialectes sémitiques, si elle était démontrée, nécessiterait la détermination de l'époque à laquelle il y eut séparation, car l'identité absolue n'existe plus, et les langues dites chamitiques sont devenues un groupe spécial. C'est à ce groupe qu'appartiennent la langue égyptienne, la langue libyenne et la langue éthiopienne.

Si la langue égyptienne devait suivre toutes les vicissitudes de la formation du groupe ethnographique égyptien, il y aurait une réelle concordance de conclusion. De même que les Égyptiens, presque dès leur groupement dans la vallée du Nil-Nouveau, tenaient déjà de l'Asiatique, de l'Africain, et de l'Européen même, c'est-à-dire de l'Arya, par l'intervention du Libyen-Berbère, ainsi la langue égyptienne se serait formée d'éléments divers venus de races diverses, et différentes, vivant à l'est, au sud et à l'ouest du Nil. La grammaire égyptienne, très impressionnée de sémitisme, n'empêche pas le vocabulaire de contenir des mots où les éléments aryens se peuvent facilement noter. En écoutant parler les Berbères, dont la langue fut le principal sujet d'étude pour la constitution de leur individualité ethnique, on a sérieusement remarqué de nombreuses affinités avec l'égyptien. Il resterait à dire si le libyen-berbère est le débiteur de l'égyptien, ou si l'égyptien doit au libyen-berbère les mots signalés comme identiques dans les deux langues. Le type Libyen-Berbère et le type Égyptien, tel que ce dernier se résume, se ressemblent beaucoup ; à ce point que des observateurs ont noué un lien solide entre les *Africains du Nord* et les habitants de l'Égypte. D'un autre côté, on a relevé dans la langue berbère des affinités avec la langue des Gaëls, des Celtes et des Kymris. Mais les Berbères emploient autant de mots égyptiens que de mots africains, et, suivant le point de vue que l'on adopte, le fond en devient indo-européen, asiatique ou africain. Les langues libyques sont en effet africaines, et c'est par elles que les Ligures et les Sicules, venus en Europe de l'Afrique septentrionale, y auraient importé un langage africain, dont le basque serait un des représentants ?

Quelle que soit l'origine de la langue copte ou égyptienne, il faut reconnaître qu'elle a si admirablement soudé à son vocabulaire original, — asiatique ou africain, — les éléments hétérogènes qu'elle s'appropriés, que cette langue a sa physionomie distincte. Le copte thébain, par les difficultés de ses tournures, l'ensemble de sa syntaxe et la claire énergie de ses expressions, a été comparé à la langue française parmi les langues modernes

Le copte se divise en trois dialectes : le dialecte de Thèbes, le dialecte de Memphis et le dialecte du Nord. Cette division n'est pas la seule difficulté que le traducteur ait à vaincre pour lire un document ; chaque groupe de la civilisation égyptienne, chaque corporation, pourrait-on dire, avait son vocabulaire spécial. Le prêtre n'écrivait pas comme écrivait l'agriculteur ; le scribe, le comptable, l'artisan, l'ouvrier, etc., avaient chacun sa *manière de parler et d'écrire* ; et c'était autant de langues introduites comme d'usage dans la langue mère.

L'Égypte étant le *pays conservateur par excellence*, tout scribe prenant le calame et le papyrus n'écrivait qu'avec le désir de la *conservation de son écriture*. Les papyrus étant rares, ou coûteux, tout devenait bon à l'écrivain ; innombrables

sont les débris de poteries, les planchettes, les cubes de bois, les lambeaux de linge, les omoplates de mouton que l'on trouve couverts d'écritures. Ce sont des copies d'œuvres littéraires, des essais, des rapports, des correspondances. Les Égyptiens correspondaient surtout au moyen de papyrus roulés, que liaient des cordons de choix, que fermaient des sceaux d'argile.

Les *correspondances* se transmettaient tantôt par des courriers, dont les pharaons entretenaient les relais avec zèle, et tantôt par des amis qui partaient en voyage, ou se déplaçaient sur l'ordre exprès d'un *grand*. Celui qui recevait ainsi des lettres les collectionnait dans une cassette de bois, et cette *bibliothèque* portative, augmentée de divers morceaux littéraires ou liturgiques, était ensevelie avec son corps, dans son tombeau.

Ces collections, très délicates, n'ont presque pas résisté à l'œuvre destructive du temps. Le premier rouleau de papyrus ne fut trouvé qu'en 1780. C'était une liste d'ouvriers employés au creusement d'un canal. Cependant, à partir d'une certaine époque, il n'y eut pas d'Égyptien dont on osât étendre le cadavre dans un sarcophage sans placer auprès de lui un papyrus donnant le Rituel funéraire, ou *Livre des morts*.

Les scribes étaient des rhéteurs ; l'on voit constamment, dans leur style, la préoccupation de l'effet voulu sur le lecteur. Il n'est pas jusqu'aux nomenclatures les plus sèches, jusqu'aux documents les plus strictement administratifs, qui, par un rien, n'aient un tour littéraire. Mais cette préoccupation ne donne pas à l'écrivain l'art principal de toute rhétorique, c'est-à-dire la coordination des idées, la mise en suite logique des divers sujets exposés. Le scribe égyptien passe d'un sujet à l'autre, va, vient, retourne, revient, sans autre transition qu'un signe brutal, — le monosyllabe *ki*, — nettement dessiné, et qui veut dire : autre chose maintenant.

Heureusement pour l'histoire, la *manie d'écrire* de l'Égyptien ne s'est pas seulement exercée sur des papyrus, des linges, des os, des copeaux et des poteries. Sur les monuments, de merveilleux artistes ont gravé, ont sculpté les annales de leur temps. Les hymnes védiques nous sont parvenus intacts, grâce à l'admiration de ceux qui les entendirent improviser, et de ceux qui les transmirent avec un superstitieux respect ; mais encore peut-on craindre qu'une défaillance de mémoire, une intrigue sacerdotale, un intérêt national n'aient, à un moment, modifié le texte du recueil précieux. L'œuvre de Zoroastre — le *Zend-Avesta* — ne nous est arrivé que mutilé, détruit en partie, augmenté peut-être, interpolé certainement, et ce n'est qu'avec une critique consciencieuse qu'il faut lire cette bible des Iraniens. En Égypte, aucune crainte. Les traducteurs liront plus ou moins facilement tel ou tel passage, des signes hiéroglyphiques nouveaux viendront susciter de longues discussions de détail, mais une fois l'accord établi sur un point, quelque minime qu'il soit, c'est une conquête définitive. Et point d'intermédiaires ! Il n'y a pas là de brahmane récitant un hymne, de destour dictant un chapitre de l'*Avesta* ; les monuments sont les contemporains de l'époque qu'ils racontent ; ils sont eux-mêmes, par leurs propres ornements, par leur propre existence, un fait, un argument positif.

CHAPITRE V

Histoire. - Documents. - Villes et nécropoles. - Temples et tombeaux. - La liste royale de Manéthon. - Les tables d'Abydos et de Saqqarah. - Dynasties. - Monuments et papyrus. - Chroniques. - Chronologie et synchronismes. - Astronomie. - Fondation de la monarchie. - L'Égypte païenne, chrétienne et musulmane. - Les trois empires. - Les Égyptes. - L'empire avant Ménès.

C'EST la mort, en Égypte, qui raconte la vie ; les nécropoles y sont les documents principaux. Comme des livres grands ouverts, les temples et les tombes nous disent l'histoire et les mœurs de ce lointain passé. Les temples célèbrent surtout la gloire des pharaons qui les construisirent ; sur les immenses panneaux de pierre des hauts murs, intérieurement et extérieurement, sur les parois des longues galeries sombres et des escaliers obscurs, sur le plat fuyant des colonnes, partout enfin, les maîtres de l'Égypte ont fait illustrer leurs victoires, imager leurs prouesses, graver et enluminer l'apothéose de leur divinisation. Ce sont là de véritables documents historiques, mais suspects, parfois, à cause de la destination de l'édifice et de la courtoisie des graveurs récitant, des conteurs ayant sculpté la chronique.

Les obélisques, les colosses, les stèles, les murs des temples et des palais, parlent constamment des souverains. Mais à mesure que le temps va, que les dynasties se succèdent, l'imitation, même grossière, de ce que firent ses prédécesseurs tente le pharaon régnant, et voici qu'avec une naïveté charmante, — le cas est fréquent, — le pharaon fait simplement graver sur le temple qu'il vient à peine d'édifier à sa propre mémoire, le récit textuel d'une victoire remportée par un autre pharaon, ou bien tel passage d'un poème disant les mérites d'un aïeul. On voit avec quels scrupules ces documents historiques doivent être consultés.

Les nécropoles, tout aussi bavardes, exigent moins de précautions. La mort y est véridique, généralement, un peu exagérée quelquefois, mais toujours sincère. C'est sa propre vie que *la momie* raconte, ou encore la vie qu'elle voudrait vivre *au delà de ce monde*, et qui ne serait, et qui ne doit être que la continuation de sa *première vie* vécue sur les bords du Nil. Car les tombes ont cela de remarquable en Égypte, qu'alors même qu'elles représentent ou formulent des vœux, elles disent des réalités, les désirs des Égyptiens ne s'écartant jamais de la possibilité des choses, leurs rêves de bonheur les plus excessifs n'étant, presque sans exception, que la continuation idéale, heureuse, de leur existence actuelle.

Les villes des morts étaient nécessairement plus étendues que les villes des vivants. A Gizeh, les monuments funéraires, symétriquement bâtis, formaient des rues ; à Saqqarah il y avait moins d'ordre : des vides et des entassements, avec des pyramides isolées ou groupées, de hauteurs diverses, les unes de sept ou huit mètres, d'autres de cent cinquante. Les nécropoles de Memphis, d'Abydos et de Thèbes ont livré à l'histoire des quantités de documents. C'est par la lecture de ces documents bâtis qu'il a été possible d'apprendre, de constituer, d'écrire une histoire de l'Égypte.

On savait exactement que l'Égypte avait toujours été gouvernée par un pharaon, et le but principal des historiens, des archéologues, avait été, en conséquence,

de dresser la liste de ces souverains. L'antiquité nous avait légué une *liste* dressée par Manéthon, grand prêtre instruit, scribe sacré, contemporain du Ptolémée Philadelphie, et qui avait écrit une histoire de l'Égypte *d'après les archives officielles conservées dans les temples*. On suppose que ce grand ouvrage, divisé en trois parties, donnait l'histoire des Égyptiens jusqu'à la conquête d'Alexandre. Il ne nous est parvenu de cet ouvrage que quelques fragments recueillis par Jules l'Africain et par Eusèbe. Le recueil de Jules l'Africain est perdu ; mais George le Syncelle avait précisément reproduit de Jules le passage emprunté par ce dernier à Manéthon ; c'est en combinant cette reproduction de troisième main avec la reproduction d'Eusèbe, qu'il a été possible d'avoir la *liste de Manéthon*, sinon complète, au moins sérieusement rétablie dans les parties reconstituées. Cette nomenclature de souverains faisait reculer l'Égypte, et sans calcul, par la seule impression logique d'une lecture, jusques à trente siècles au delà du temps que la bible hébraïque fixait, dans sa genèse, comme date de la création ; cela n'était pas sans troubler les consciences autant que les esprits. Manéthon fut donc considéré comme une sorte de fabuliste endoctriné.

Sur les parois d'un monument de Karnak, le pharaon Thoutmès III, qui appartient à la XVIII^e dynastie (1703 à 1680), est représenté *faisant des offrandes* à soixante et un de ses prédécesseurs. C'était beaucoup, mais pas assez, les *prédécesseurs* ne figurant pas sur le tableau en série régulière, en ordre chronologique, et douze noms étant illisibles. Dans la grande vallée de Thèbes, à Biban-el-Molouk, des tombes royales, creusées dans le roc, abondamment illustrées, semblaient devoir apporter à l'historien de précieux éléments d'information chronologique. On reconnut vite que les pharaons avaient désigné l'emplacement de leurs tombeaux sans se préoccuper d'un ordre quelconque, et que parmi ces grands morts se trouvaient des fonctionnaires traités comme des souverains.

Ces incertitudes impatientaient les chercheurs, lorsque l'on mit à jour, dans le temple d'Abydos, une *liste de rois*, une sorte de *table* dressée par ordre de Ramsès II, le Sésostris des Grecs, rendant hommage aux souverains qui l'avaient précédé. Pour la première fois, la concordance de la *table de Sésostris* avec la *liste de Manéthon* fit profondément réfléchir ceux qui dédaignaient Manéthon de parti pris. Cette table n'était pas complète, de grandes lacunes s'y étalaient, toutes nues, des noms nouveaux y figuraient, et l'on y pressentait un choix plutôt qu'un ordre rigoureux. Une seconde table fut découverte, à Abydos encore, qui copiait presque la première, avec quelques noms nouveaux cependant, et un classement correct, au moins en quelques parties. A Saqqarah, enfin, dans la tombe d'un prêtre du temps de Ramsès II, nommé Tounar-i, cinquante-huit rois étaient désignés, en désordre encore ; mais, — et ce fut un événement, — les six premières dynasties y figuraient presque aussi complètes que dans Manéthon. Manéthon devint définitivement le premier, le meilleur des guides. Par les stèles, par les papyrus, par les monuments, surtout par les monuments funéraires, on voulut éclaircir, critiquer, compléter la liste de Manéthon.

Les Égyptiens avaient eu, de tout temps, la préoccupation constante de la conservation de leur dépouille ; il n'est pas de précaution qu'ils ne prissent pour *demeurer éternellement* dans leurs tombes. Ces documents funèbres, retrouvés intacts, furent ardemment questionnés, ainsi que les temples. Malheureusement, d'importantes périodes de la vie historique des Égyptiens se sont écoulées sans nous laisser un seul témoin monumental, et parmi les édifices encore debout, le

seul caractère artistique ne permet pas toujours de leur assigner une date certaine.

Les papyrus livrent de précieuses indications ; mais le temps a dévoré ces *preuves écrites*, et ce n'est qu'avec une extrême difficulté que l'on parvient, souvent, à en rapprocher les débris. Un papyrus du temps de Ramsès II, et dont on possède 164 fragments, donne une liste de *tous les personnages, mythiques et historiques, qui ont régné sur l'Égypte*. La fin du papyrus manquant, on ne peut le lire qu'avec précaution. L'extrême rareté des papyrus, des *livres égyptiens*, complique singulièrement les recherches, désole à juste titre les historiens.

Aux monuments pieux et aux papyrus, il faut ajouter les milliers de statuettes funéraires, les stèles, les bijoux, que collectionnent les musées. Ces témoignages se divisent en religieux, funéraires, civils et historiques. Tout ce qu'ils disent est vrai, mais l'absence de dates y est une grande déception.

L'Égyptien n'appréciait pas l'intérêt de la chronologie ; il écrivait pour le plaisir d'écrire. Les scribes ne comptaient le temps historique, d'ailleurs, que par les années du pharaon régnant, et ces *années* elles-mêmes étaient sans point de départ fixe. La date de la mort du dernier pharaon ou celle du couronnement du pharaon régnant étaient indifféremment employées. Le scribe, quelquefois, indiquait le lieu où il écrivait sa chronique, et c'était tout. Peut-être faut-il voir dans ce dédain de la chronologie un instinct de mystère, les scribes étant généralement des prêtres aimant l'obscurité. On a essayé de déterminer certaines dates par les phénomènes célestes, notamment le lever héliaque de Sirius, que les Égyptiens notaient. Ici encore la base est incertaine, car les Égyptiens, ne possédant pas d'instruments astronomiques, ne pouvaient pas constater avec précision le lever d'une étoile.

Les écrivains par lesquels les dires de Manéthon nous ont été transmis ont probablement altéré sa nomenclature, soit en défigurant des noms, soit en les transposant. Les chiffres varient suivant le transmetteur ; les additions dynastiques n'y sont pas définitives. Il y a de longues lacunes, notamment après la vie dynastie, où s'ouvre un vide de quatre cent trente-six années. Les systèmes historiques déduits de cette liste devaient donc se ressentir de toutes ces incertitudes. Parmi les écrivains qui voulurent reconstituer ce passé, les uns imaginèrent des commencements mythologiques fabuleux ; d'autres, timorés, ne virent partout que des exagérations, des erreurs. Ces contradictions ne sont pas à dédaigner ; certaines *affirmations invraisemblables* sont devenues des réalités.

Lorsque les découvertes archéologiques eurent rendu à Manéthon l'importance qu'il a, les chronologistes ne se permirent plus de critiquer sa liste royale ; et si quelques-uns persistèrent à le combattre, ce ne fut plus qu'avec un bienveillant respect. On chercha avec beaucoup de zèle à expliquer les erreurs évidentes du chroniqueur, et l'on arriva, avec une merveilleuse sagacité, à en corriger les invraisemblances. On supposa que Manéthon avait indiqué comme ayant régné successivement, des pharaons dont les règnes avaient été simultanés, et qu'en conséquence sa liste, très sérieuse, cessait d'effrayer par le total des siècles qui résultait de la nomenclature des rois.

Strictement, ce n'est qu'à partir du vite siècle avant notre ère qu'une chronologie égyptienne positive, incontestable, peut s'établir ; les difficultés s'accroissent, naturellement, à mesure que, remontant dans le lointain, on veut assigner à chaque dynastie sa place chronologique exacte. Il ne faudrait pas en conclure

que l'histoire de l'Égypte n'est, avant Psammétichus, qu'une longue incertitude ; les hésitations ne portent en réalité que sur les détails ; pour l'ensemble de l'histoire, la succession des dynasties, et surtout l'affectation des monuments historiques, l'accord est suffisant. On peut discourir sur l'importance de Ménès, rechercher s'il fut le *premier souverain de l'Égypte*, l'organisateur du pays nouveau, ou s'il ne fut que le continueur d'une série déjà longue de souverains ; mais on ne nie pas le règne de Ménès. Depuis Ménès jusqu'aux Romains, l'histoire générale de l'Égypte, sauf quelques divergences de détail, est fixée.

L'histoire générale de l'Égypte depuis Ménès, c'est-à-dire depuis l'an 5000 environ avant notre ère, est tellement fixée, que divers systèmes existent déjà de la classification de ce passé. Pour faciliter les recherches, pour obtenir des points de repère ingénieux, on a d'abord admis trois grandes périodes : la période païenne, la période chrétienne et la période musulmane. Ce sont bien là, en effet, les divisions importantes, frappantes, de la destinée politique de l'Égypte. La période païenne se termine en l'an 381 de notre ère, au moment où l'empereur Théodose, proscrivant les anciens dieux, décrète la religion chrétienne.

La véritable division locale se base sur les dynasties de Manéthon, qui sont au nombre de trente-deux, et auxquelles on a ajouté deux « dynasties romaines », ce qui donne, en tout, trente-quatre dynasties. La division en trois périodes étant beaucoup trop restreinte, la division par dynasties se trouvant, au contraire, trop compliquée, cinq divisions nouvelles furent faites : il y eut l'Ancien-Empire (5004-3064 avant Jésus), comprenant les dix premières dynasties ; il y eut le Moyen-Empire (3064-1703), allant de la XI^e dynastie, régnant à Thèbes, jusqu'à la XVII^e dynastie, qui fut une occupation étrangère très grave ; et il y eut le Nouvel-Empire (1703-332), qui s'inaugura par un pharaon rendant l'Égypte aux Égyptiens. Cette dernière période, très glorieuse d'abord, mais qui subit l'invasion des Perses, se termine au moment où commence *l'Égypte des Grecs* (332-30), donnant deux dynasties, — la XXXII^e et la XXXIII^e, — et à laquelle succède *l'Égypte des Romains* (30 avant Jésus à 381 de notre ère), comprenant une dynastie, la XXXIV^e.

Il est une autre division, ou, pour dire mieux, il a été adopté des désignations spéciales qui caractérisent, dans le langage historique, chaque dynastie par un qualificatif géographique. Les dynasties sont dites memphites, thébaines, éléphantines, ou tanites, suivant que les souverains leur appartenant régnèrent à Memphis (*Myt-Rahynet*), Thèbes (*Médinet-Abou*), Éléphantine (*Gézireh, Assouan*), ou Tanis (*San*). Les dynasties étrangères sont dites Éthiopiennes, Persanes, Grecques ou Romaines.

En dehors de l'occupation persane, grecque et romaine, les dynasties memphites, thébaines et éthiopiennes furent celles qui se disputèrent la possession de la vallée du Nil. Au commencement Memphis règne, puis Thèbes, ensuite Napata ; c'est donc du nord au sud que, successivement, le gouvernement des Égyptiens fut déplacé. Lorsque Thèbes l'emporte sur Memphis, et lorsque Napata l'emporte sur Thèbes, une révolution profonde se produit ; c'est comme un changement radical, un *autre monde* qui s'inaugure. Le génie de l'Égypte des Memphites diffère du génie de l'Égypte des Thébains, et le génie de l'Égypte éthiopienne a également son originalité. L'Égypte du nord ou Basse-Égypte, l'Égypte du centre ou Moyenne-Égypte, l'Égypte du sud ou Haute-Égypte, ont chacune leur caractère religieux, social, politique. Ce ne sont pas trois nations ennemies ; mais ce sont trois Égyptes différentes, absolument ; et

lorsque des dynasties régneront séparément, en Basse-Égypte, en Moyenne-Égypte et en Haute-Égypte, il ne faudra pas y voir, historiquement, un *peuple* divisé par des ambitions souveraines, rechercher où se trouve la légitimité ; il conviendra de constater simplement, qu'à ce moment de l'histoire les trois Égyptes ont cessé d'obéir à un unique pharaon. Considérer autrement la vallée du Nil, admettre une unité qui n'existe pas, concevoir *une Égypte* allant de la mer Méditerranée jusques au fond de l'Éthiopie, ce serait s'exposer à ne rien comprendre aux événements qui, dans le temps, vont se succéder.

Les Égyptiens se doivent donc diviser en Memphites, Thébains et Éthiopiens ; et des subdivisions viendront encore rompre la relative cohésion de chacune de ces trois Égyptes. L'Égypte memphite surtout, avec son delta et le voisinage de la Syrie, de la Libye et de la mer Méditerranée, perdra de plus en plus son caractère, s'éloignera de plus en plus du type thébain. Cette division de la vallée du Nil en Nord, Centre et Sud, s'impose aux hommes, quoi qu'ils fassent, par les différences de climat, de cultures, d'existence en un mot. Elle s'impose même à l'Éthiopie, qui, lorsqu'elle gouvernera les Égyptes, se divisera d'elle-même en deux.

Thinis, en pleine Égypte centrale, un peu au nord de Thèbes, près d'Abydos, fut le siège de la première dynastie de Manéthon. Là, Ménès, 5.000 ans avant notre ère, *détruit une domination*, s'illustre par l'exécution de grands travaux. Il existait donc avant Ménès, dans la vallée du Nil-Nouveau, une *organisation égyptienne*, une civilisation spéciale ? Il y avait déjà, certainement, sur les bords du fleuve, de vastes cités, des constructions importantes. L'avenir nous livrera ce passé que Platon voyait tout organisé *dix mille ans* avant lui. On a trouvé sur le plateau rocheux qui domine Thèbes, des témoignages de l'âge de pierre, des pointes de flèches, des couteaux, des grattoirs, des percuteurs, des hachettes et des *nucleis*, ou noyaux, blocs-matrices d'où les ouvriers des temps préhistoriques extrayaient leurs silex ouvragés. L'usage de ces silex, par les Égyptiens, ne leur donne pas nécessairement une antiquité préhistorique, mais des faits démontrent qu'à l'avènement de Ménès l'Égypte avait déjà vécu tout une civilisation.

Le premier souverain de Manéthon a-t-il inauguré son règne en réunissant sous son sceptre des groupes épars ? a-t-il réellement renversé un pouvoir théocratique que les Égyptiens détestaient ? Il y a du militarisme dans les agissements de ce *maître*. L'art de bâtir était complètement connu à cette époque ; les pyramidés de Saqqarah ne vont pas tarder à témoigner de la puissance de ce peuple enfin gouverné, et l'étonnant temple d'Armachis, avec son sphinx formidable, à Gizeh, ne permet guère de faire commencer la civilisation égyptienne à Ménès. Les *mânes* d'Eusèbe, les *serviteurs d'Horus*, ont précédé le *fondateur de l'unité nationale*. Sur les listes royales de Thèbes, le *dieu Ammon* est à la tête des dynasties, comme *premier roi*.

Les légendes sont les seuls échos qui nous arrivent de ces lointaines époques ; il faut les écouter avec soin. Râ, Osiris, Horus, Ammon, ne sont plus que des dieux pour les Égyptiens des empires organisés ; mais, Ammon, qui est devenu le Jupiter de Thèbes ; Râ, dont il est dit *qu'il détruisit les premiers hommes dans un accès de fureur* ; Osiris, enfin, dont la légende fut pendant des siècles comme l'émotion continuelle des Égyptiens, pourraient bien, un jour, représenter distinctement une ou plusieurs dynasties antérieures à *l'Ancien-Empire*, et qu'il faudrait appeler, alors, *Premier-Empire* ou *Empire-antérieur*. Les Égyptiens auraient divinisé leurs premiers rois : Ammon, Osiris, Horus...

CHAPITRE VI

DE 5004 à 4235 av. J.-C. - Premiers rois, premiers dieux. - Horus, fils d'Isis et d'Osiris. - Première dynastie (5004-4751). - Ménéès, fondateur de Memphis. - Deuxième dynastie (4751-4449). - Arts. - Troisième dynastie (4449-4235). - Snewrou, roi des deux Égyptes. - Abydos, ville sainte. - Premiers monuments : cavernes. - Sphinx de Gizeh et temple d'Armachis.- La vie égyptienne sous les premières dynasties.

HORUS, fils d'Isis et d'Osiris, aurait été en Égypte le *dernier des dieux ayant régné*. D'après Diodore, les Égyptiens n'estimaient pas à moins de 18.000 ans la période du gouvernement des dieux jusqu'à Horus, et il ajoute : *Depuis, le pays a été gouverné par des hommes*. » Manéthon, suivant ce qu'en disent ceux qui nous ont conservé sa liste des rois, désignait comme prédécesseurs de Ménéès, des dieux et des demi-dieux : *Après le règne des demi-dieux et celui des mânes*, dit-il, *vint la Ire dynastie, composée de huit rois*. L'époque antérieure à Ménéès, qui est celle des dieux, des héros, des mânes, des *Hor-schesu* ou *serviteurs d'Horus*, suivant les textes hiéroglyphiques, bien que ténébreuse encore, semble se dégager un peu des fables qui l'obscurcissent. Le moment est proche, sans doute, où les prédécesseurs de Ménéès, cessant d'être des *dieux ayant gouverné les hommes*, deviendront des *hommes ayant gouverné comme des dieux*.

Mais, l'histoire voulant des certitudes, il faut reconnaître Ménéès comme le premier roi des Égyptiens, puisque ni sa personnalité souveraine, ni son gouvernement ne peuvent être mis en question. Hérodote, répétant ce que lui apprirent les prêtres, dit que Ména, ou Ménéès, régla le cours du Nil qui *allait alors vers la Libye*, endigua le fleuve vers ses embouchures, et bâtit, sur le terrain qu'une *digue énorme* protégeait, la ville de Memphis, *Mannover*, la *bonne place*, le *bon port*.

Immédiatement avant Ménéès, Thinis était la ville capitale des Égyptiens. Par Étienne de Byzance, nous pourrions croire que Thinis avait été là où *se trouvait Abydos*. Cette affirmation n'est pas absolue ; Thinis devait être plus rapprochée du Nil qu'Abydos ?

Guerrier, Ménéès dut combattre, en Égypte même, les tribus qui résistaient à son vœu de constitution monarchique, ou encore des hordes qui, venues du sud, tourmentaient les Égyptiens. La nécessité de se grouper, d'accepter le commandement d'un maître, ne peut résulter que de la crainte qu'inspire un ennemi.

Téta, qui fut le successeur de Ménéès, bâtit les fondations d'un grand palais à Memphis. Au commencement de son règne, l'apparition d'une grue à deux têtes fut l'heureux présage de la prospérité que ce souverain donna à l'Égypte. Ata, qui succède à Téta, élève sa pyramide dans la nécropole de Saqqarah. Hésepti règne après Ata, et Mériba vient ensuite, dont le pouvoir aurait été violent, cruel même, produisant une révolte qui entraîna la chute de la Ier dynastie.

De la Ier dynastie, allant de l'an 5004 à l'an 4751 avant Jésus, on connaît, et dans l'ordre suivant, Ménéès, Téta, Atoth, Ata, Hésepti, Mériba et Qabouh'ou. Entre Mériba et Qabouh'ou, la place d'un monarque est indiquée. Les rois de cette dynastie étaient instruits, lettrés même. Téta est cité par Manéthon comme ayant étudié la médecine, composé des traités d'anatomie. On a des textes importants qui sont attribués au *roi des deux Égyptes, le véridique Hésepti*.

La 11^e dynastie, — de l'an 4751 à l'an 4449, — comprend Boutsou, Kakéou, Bainouterou, Outsas, Send, Nowerkara, Nowerkasokar, et un dernier roi dont le nom égyptien est inconnu ; il existe, en outre, entre Send et Nowerkara, un pharaon dont le nom est également ignoré. Du règne de Boutsou, le fondateur de la 11^e dynastie, Manéthon ne cite qu'un événement désastreux. Dans le delta, à Bubaste, un gouffre s'ouvrit subitement, qui *engloutit beaucoup de peuple*. Bubaste, la *Tell-Basta* moderne, était donc à la presque extrémité du delta en formation, et il ne serait pas impossible que les terrains d'apport, encore fluides, de cette partie de la Basse-Égypte, eussent été emportés par une haute crue du Nil, ou un ras de marée méditerranéen.

Kakéou aurait inauguré une *série de rois législateurs*. Qualifié de *mâle des mâles*, de *taureau des taureaux*, on lui attribue la constitution religieuse et politique de l'Égypte. Sous Nowerkara, qui vint après Send, l'Égypte fut absolument heureuse : *le Nil coula du miel pendant onze journées*. La 11^e dynastie s'éteint avec Nowerkasokar et son successeur inconnu.

Le tombeau de Thothotep à Saqqarah, et la statue de Sépa, que possède le Louvre, donnent à cette époque une grande valeur artistique. Les sculpteurs, comme les graveurs, sont rudes, sincères, vigoureux ; ni *l'ordre*, ni le *fini* ne les préoccupe. Leurs figures sont trapues, fortes, dans une ébauche qui semble avoir épuisé la fougue de l'artiste devenu dédaigneux de l'achèvement, satisfait d'avoir vu sa pensée prendre une forme, ne se souciant guère de perdre son temps pour autrui. Les hiéroglyphes, désordonnés, sans relation de mesure avec les figures qu'ils accompagnent ou ornent, disent brièvement ce que leur auteur a voulu dire, sans phrases, et par l'emploi de signes figuratifs, ce qui est une simplification. Il y a certainement de la sauvagerie dans l'art de cette dynastie ; le décousu, le dédain même y sont bien égyptiens, mais le manque de goût étonne ; l'impatience surtout surprend. Des étrangers ne seraient-ils pas venus jeter leur influence dans ce renouveau de l'art égyptien ? Le second roi de la 11^e dynastie, Neb-Ka, combattit pour l'indépendance de l'Égypte, contre des *étrangers*.

C'est Bébi qui inaugure la 11^e dynastie, en l'an 4449 avant Jésus. De ce monarque nous ne savons rien. Neb-Ka, qui lui succède, marche *avec son armée* contre *une armée ennemie*. La lune, miraculeusement, intervient en faveur du pharaon ; son disque s'accroît, devient énorme, et les ennemis épouvantés se soumettent sans avoir combattu. De Neb-Ka à Snewrou, le dernier roi de cette dynastie, passent, sans réclamer plus qu'une mention, Tsésar, Tsésar-Téta, Sétès, Nowerkara, Neb-Ka-Ra et H'ouni. Le dernier, Snewrou, achevant ce que Ménès avait commencé, soumet les *tribus nomades qui harcelaient sans cesse la frontière orientale du delta*. Snewrou délivre l'Égypte jusqu'au Sinaï.

Pour assurer à l'Égypte tous les fruits de sa victoire, ce pharaon mit le *delta à l'abri des incursions*, en érigeant une série de travaux de défense sur la ligne frontière qui séparait la vallée du Nil de la Syrie. Il conserva le territoire sinaïte, qui avait été le témoin de ses succès, et mit en exploitation les mines de cuivre et de turquoise qui s'y trouvaient, très riches apparemment. Sa mort termina la 11^e dynastie en l'an 4235 avant notre ère.

En ordonnant la construction de Memphis, Ménès avait déplacé le centre de l'Égypte royale, constitué l'Égypte de l'avenir, rapprochée de la mer Méditerranée. Le déplacement du peuple ne pouvait se faire que progressivement, à mesure que les architectes édifieraient la cité nouvelle. La 10^e et la 11^e dynastie demeurèrent thinites, Memphis n'existant pas, bien que Thinis

fût déchue de son titre de capitale. Cette déchéance était radicale, car en même temps que Memphis se fondait, Abydos s'élevait à côté de Thinis même, sur un emplacement où dormait dans la mort le corps vénéré d'Osiris. La III^e dynastie consumma effectivement la révolution nationale inaugurée par Ménéès ; ses souverains régnèrent à Memphis pendant qu'Abydos s'emparait du caractère sacré de Thinis, devenant la *ville sainte* par excellence, la *nécropole d'Osiris*.

Sous Snewrou, et pour la première fois sans doute, le *royaume* fondé par Ménéès fut une *unité*. Les chefs de tribus, ou de groupes, les princes qui avaient résisté à Ménéès et que Ménéès dut combattre, devinrent de *hauts dignitaires* à la cour du pharaon, avec le titre de *premiers officiers*. La civilisation égyptienne reçut de ces premiers organisateurs une empreinte qu'elle conserva inaltérablement jusques au delà des conquêtes persane, grecque et romaine. Cette conception monarchique ne perdit jamais son originalité, son individualisme, pourrait-on dire ; et cela rend presque évidente une civilisation- antérieure, très complète, ayant donné aux Égyptiens l'expérience de leur caractère, de leurs aspirations, de leurs besoins. Le type de la monarchie qui fut instituée par Ménéès devint définitif, tant il s'appliquait bien aux nécessités de la vie égyptienne.

De nombreux détails sont venus déjà confirmer l'existence d'une longue civilisation égyptienne antérieure à Ménéès. L'art rude de cette époque procède d'un art antérieur, qu'il imite grossièrement, avec le désir de trouver un art nouveau. Mais ce ne seront ni les sculpteurs, ni les graveurs qui, par leurs œuvres, caractériseront cette période historique. Les constructeurs des pyramides seront les traducteurs des tendances contemporaines.

La légende d'Osiris, qui domine ce temps, ne se termine pas à sa disparition. Osiris ne meurt pas ; reconstitué par l'amour, il vit dans un autre monde, un monde réel, où il continue sa première existence. Chaque Égyptien voit en soi un Osiris qui se survivra, et, sans désirer la mort, car la vie est douce sur les bords du Nil, la *fin* ne sera pour lui, ni un châtement, ni une épouvante ; mourir, pour l'Égyptien, ce n'est pas cesser de vivre, mais *passer d'une vie à l'autre*, commencer une deuxième existence. Les villes des morts deviennent ainsi aussi importantes, sinon plus, que les villes des vivants, et les *demeures des trépassés* doivent être semblables aux *demeures des hommes qui vivent*. Depuis le pharaon jusques au plus humble des Égyptiens, cette préoccupation de la *seconde demeure* est incessante. Il faut bâtir des temples aux dieux qui ont quitté la terre, et des tombes aux hommes qui la quitteront. Les souverains étant des hommes-dieux, leurs *secondes demeures* seront en même temps des temples et des tombeaux.

La tombe d'Osiris, à Abydos, était l'exemple intellectuel et matériel qui s'imposait. La nature égyptienne, la *terre* égyptienne, fournissait aux architectes les modèles impressionnant leur inspiration. Sur toute la longueur du Nil, presque, des falaises se dressent, qui, friables, semblent solliciter la main de l'ouvrier. Il est si facile de creuser dans ces montagnes de longs couloirs, de profondes cavernes ! Et cela dispense de rechercher, pour construire des habitations solides, les bois et les métaux qui manquent à l'Égypte complètement. Les premières habitations égyptiennes durent être creusées dans la montagne ? Il est certain, dans tous les cas, que les tombeaux y furent généralement troués dans le roc, et que les deux monuments caractérisant le mieux l'Égypte, aux deux extrémités de sa grande carrière originale, — le sphinx de Gizeh et le grand temple d'Isamboul, — ont été taillés dans des blocs immenses, naturels, tenant au sol. Le temple du Sphinx, — ou temple

d'Armachis, — et les merveilleux monuments de Thèbes, de Karnak, d'Abydos, de Denderah, de Philæ et de la Haute-Égypte, seront bâtis avec des pierres énormes, transportées ; mais, simplifiés dans leurs lignes, résumés, ramenés à la première idée de leur conception architecturale, ce ne seront jamais que des cavernes.

Le temple ainsi édifié convenait bien aux dieux ; mais les hommes, très soucieux de la conservation de leurs dépouilles mortelles, voulaient pour leurs tombeaux toute la sécurité des longs couloirs creusés dans le roc, aboutissant à la chambre sépulcrale, obscure, silencieuse, inabordable aux hommes et aux animaux. Les montagnes nombreuses dans lesquelles ces tombes pouvaient être creusées avaient souvent la forme pyramidale. Pourquoi les pharaons, autour de leurs propres tombeaux, ne construiraient-ils pas la montagne où leurs restes charnels reposeraient ? La forme de la pyramide, cette *montagne artificielle*, vint de cette idée à laquelle l'art ajouta la rectitude d'orientation, la hardiesse de la chambre funéraire centrale, le dessin mystérieux des couloirs conducteurs, le calcul précis de l'effet voulu. Les premières dynasties eurent la passion des pyramides. C'est une pyramide qui, dans les hiéroglyphes, détermine Memphis devant le signe générique de *ville* ou *contrée*.

Pendant que les pharaons édifiaient les pyramides, les artistes sculptaient le Sphinx de Gizeh, à pleine pierre, emplissant de quelque maçonnerie les trous et les creux que le roc naturel laissait béants. Cette figure énorme, et qui cesse d'être monstrueuse lorsqu'on la regarde avec attention, représentait l'*Horus des deux horizons*, une divinité, si l'on veut, un pharaon peut-être, celui qui régna sur les deux Égyptes, sur les *deux horizons*, avant Ménès ? Le Sphinx n'est certes pas un chef-d'œuvre ; on ne saurait cependant refuser à cette gigantesque composition la grâce relative des choses bien proportionnées, le caractère de l'immuable, l'effet pleinement obtenu de l'étonnant.

Le temple d'Armachis, qui est proche du Sphinx, complète admirablement l'ensemble des œuvres égyptiennes vieilles de cinq mille ans avant Jésus. Le Sphinx, seul, isolé, peint d'un rouge sombre, regardait l'est avec des yeux grands ouverts, hardis ; au sud du Sphinx était le temple, sorte de *cube énorme de maçonnerie*, lourd, nu, tout de calcaire, et simplement orné à l'extérieur de rayures s'entrecroisant. Une porte basse, étroite, était la seule entrée du monument. A l'intérieur, tout y est rectiligne, dessiné, bâti carrément, sans qu'un trait, un ornement, un hiéroglyphe quelconque vienne détruire la magnifique nudité des blocs de granit et d'albâtre. Il reste à décider si le Sphinx ne serait pas antérieur à Ménès, et si le temple d'Armachis ne serait pas la *tombe du roi qui ordonna l'exécution du Sphinx* ? Pline pensait que le Sphinx lui-même était une tombe ?

Les carrières de Tourah, près de Memphis, devaient fournir aux pharaons constructeurs des blocs d'un calcaire excellent ; les granits d'Hammamât, descendus au fleuve sur des traîneaux que tiraient des bœufs, arrivaient en barques jusqu'à la rive du Nil, au droit du chantier ; aux environs de Siout et de Béni-Souef, les architectes trouveront les albâtres ; plus tard, les basaltes de la Haute-Égypte seront hardiment travaillés par les sculpteurs. La terre d'Égypte leur donnera, en outre, des marbres curieusement veinés.

Les statues de cette époque distancent l'architecte du sculpteur. La religion du vrai maîtrise l'artiste, et ce sont comme des portraits qui ont, même au point de vue ethnographique, une incontestable valeur. Deux Égyptiens, le prince Ra-Hotep et la *parente du roi*, Nefer-t, conservés au musée de Boulac, montrent que

le type de la race qu'ils représentent, et qui était contemporain de Snewrou, est sans rapport avec la race qui va peupler la Basse-Égypte aux prochaines dynasties. Sur un panneau de bois trouvé dans le tombeau d'un Hosi, certainement antérieur à la IV^e dynastie, un Égyptien, étonnant de vie sculpturale, a les joues osseuses, le nez fortement aquilin. Ce type, exceptionnel dans l'Ancien-Empire, se retrouve sur une stèle de la III^e dynastie. L'Égyptien de l'Ancien-Empire avait généralement *la figure pleine, le nez rond, les lèvres épaisses et souriantes*. Il est évident que des races étrangères à l'Égypte vivaient, mélangées aux Égyptiens, dans la vallée du Nil-Nouveau, déjà.

Une peinture du tombeau de Meydoun, à la gouache, sur stuc et pisé, donne le récit naïf de la vie sous les premiers rois. L'Égyptien y est d'abord représenté dans sa maison, entouré de sa famille, calme, satisfait, heureux ; puis, chassant dans un marécage ; une troisième peinture énumère les animaux de la ferme, défilant un à un ; et dans une autre, le *maître* préside aux travaux de ses champs, sans morgue, pendant que paissent des troupes d'oies. C'est là l'image d'une existence, et en même temps la formule d'un vœu. Cet Égyptien, cet homme d'il y a soixante siècles, ne désire pas autre chose, pour sa seconde vie, pour sa *vie d'au delà*, que le recommencement de sa vie actuelle ; et lorsqu'il imagine, pour la représenter sur les parois de son tombeau, la réalisation de son vœu, il ne sait concevoir mieux que ce qu'il possède. La récompense suprême ne serait, pour lui, qu'une continuation. Il ne demande rien de plus.

CHAPITRE VII

DE 4235 A 3951 Av. J.-C. — Quatrième dynastie. - Chéops. - Chéphren. - Les Pyramides. - Offrandes au pharaon mort. - Les gardiens du sépulcre. - La mort en Égypte. - L'appel pour le voyage d'outre-tombe. - Provisions nécessaires. - La maison des gardiens. - Civilisation culminante de l'Ancien-Empire. - Échanges, vie, arts. - La statue de Chéphren. - Le Sphinx.

LA IV^e dynastie, memphite, s'inaugure par Khouwou, le Chéops d'Hérodote, en l'an 4235 avant notre ère. La pyramide de Gizeh est son chef-d'œuvre. Pharaon constructeur et guerrier, Chéops, vainqueur, ramenait en Égypte les quantités de prisonniers qui devaient exécuter de grands travaux publics ; beaucoup d'Égyptiens furent adjoints à ces vaincus pour l'édification de la grande pyramide. C'est en voulant immortaliser sa mémoire, par la grandeur d'un monument capable de défier les siècles, que Chéops nuisit le plus à sa renommée dans l'avenir ; on le considéra longtemps comme un souverain dont la vanité devait se mesurer à l'*immense tas de pierres* qui fut sa tombe. Hérodote affirme que longtemps après le règne de Chéops, *le souvenir des peines qu'avait coûtées l'érection de la pyramide survivait dans l'esprit des Égyptiens*. Il fut acquis que Chéops, roi détestable, vaniteux, cruel, interdit les hommages rendus aux divinités, enrégimenta son peuple en armée de travailleurs. Avec leur imagination surexcitée, les historiens grecs perdirent le sentiment de la vraisemblance ; on écrivit que Chéops, *à bout de ressources*, et pour s'en procurer, *vendait sa propre fille à tout venant*. Manéthon affirme qu'avant sa mort Chéops se repentit de *ses folies monumentales*, revint aux dévotions, écrivit même un livre sacré.

En réalité, pendant son règne, et non pas à la fin seulement, Chéops se montra respectueux des croyances de son peuple. À côté même de sa pyramide, sur le plateau, il honora Isis et Hathor ; il fit également réédifier le temple de Denderah, disparu.

La construction de la grande pyramide dut évidemment exiger une énorme dépense d'efforts ; les Égyptiens, certainement, y travaillèrent en grand nombre. Mais rien encore n'est venu confirmer la *haine* que les ouvriers auraient vouée au pharaon constructeur. On peut dire, au contraire, que des témoignages sérieux, bien qu'indirects, détruisent les affirmations des historiens grecs. Si le peuple d'Égypte avait détesté le pharaon constructeur de la première grande pyramide, comment le successeur de ce pharaon aurait-il eu l'idée d'édifier un monument semblable, immédiatement, et au même endroit ?

Doud-ew-Râ succède à Chéops, et Chéphren succède à Doud-ew-Râ. Le premier soin de ce pharaon est d'ordonner l'édification de son tombeau en forme de pyramide. Chéphren aura le sort de Chéops. Ignorant que Doud-ew-Râ avait régné entre Chéops et Chéphren, Hérodote réunit les deux monarques et compte cent six ans *pendant lesquels les Égyptiens*, dit-il, *souffrirent toutes sortes de malheurs*. Diodore ajoute, comme preuve, que ni Chéops ni Chéphren ne jouirent de leurs tombeaux, le peuple, furieux, révolté, ayant *arraché leurs corps des sarcophages*. Il est exact que des statues de Chéphren ont été trouvées mutilées, brisées, près du temple du Sphinx, dans une excavation. Rien ne dit que ce soit là le témoignage incontestable d'une révolte, d'une colère du peuple

contre son souverain, contre le despote, contre l'exploiteur. L'Égypte fut assez ravagée par des hordes ayant la manie de la destruction, pour que la mutilation de ces statues s'explique par la stupide rage des vainqueurs. Le successeur immédiat de Chéphren, — Menkéra, — vient comme un dernier argument contre les fables qui assaillirent la mémoire de ses prédécesseurs.

Hérodote dit de Menkéra, que *les actions de son père ne lui furent pas agréables* ; qu'il rouvrit les temples ; qu'il rendit les hommes au culte des dieux, à la vie publique, libre ; qu'il fut enfin le roi le plus juste et le plus équitable. Or, Menkéra ordonna l'exécution d'une troisième pyramide. Faut-il répéter que si la construction des pyramides avait jeté de la haine dans le cœur des Égyptiens, Menkéra n'eût pas fait cette troisième manifestation d'un despotisme exécré ?

Ases-ka-w succède à Menkéra, et il se fait bâtir, également, une pyramide, mais de brique, non de pierre. Faut-il voir dans ce fait un argument favorable à la théorie de l'abominable despotisme de Chéops et de Chéphren, une concession au peuple ? Au contraire, la pyramide d'Ases-ka-w est un argument contre les historiens grecs. Les immenses pyramides de Gizeh étaient si peu, aux yeux du peuple d'Égypte, des souvenirs monstrueux de souffrances endurées, que le constructeur de la pyramide en brique s'excuse publiquement de n'avoir pas renouvelé les merveilles de Chéops et de Chéphren ; craignant qu'on ne le méprise, il se hâte d'expliquer comment son œuvre à lui est bien autrement ingénieuse que ne le fut l'œuvre de ses prédécesseurs. Chéops et Chéphren n'ont eu qu'à entasser des pierres pour édifier leur tombeau ; Ases-ka-w, lui, a *créé des pierres*. Voici ce qu'il dit à son peuple, et aux générations à venir, en inscrivant sur la pyramide elle-même ces paroles que le monument est censé prononcer : *Ne me méprise pas à cause des pyramides de pierre ; je l'emporte sur elles, car, en plongeant une pièce de bois dans un marais et en réunissant ce qui s'y attachait d'argile, on a fait la brique dont j'ai été construite*. Diodore qualifie Ases-ka-w de législateur, de géomètre et d'astronome. Ce pharaon termine la IV^e dynastie, en l'an 3951 avant Jésus.

Œuvres d'art, les pyramides demeurent incomprises à ceux qui ne les ont jamais considérées que comme une formidable curiosité. Debout devant elles pour la première fois, Ch. Lenormant disait : *C'est avec une sorte d'ébahissement stupide que l'on parcourt tout cela... L'inutilité a des bornes comme tout le reste... On est tenté de ranger les pyramides parmi ces grandes badauderies dévolues à l'amusement et à l'occupation éternels des sots qui composent la majorité du genre humain*. Le même Ch. Lenormant, peu de temps après, écrivait : *Déjà j'en suis aux regrets d'avoir blasphémé contre les pyramides, que mon esprit a fini par accueillir pour ne s'en jamais séparer*.

Cet entassement vertigineux de blocs superposés, formant une série de gradins gigantesques, s'inutilisant en quelque sorte à mesure qu'ils s'élèvent, puisqu'ils vont finir en pointe et ne conduisent à rien, étonne d'abord, choque ensuite, finit même par irriter. Un mot exprime l'impression ressentie : Pourquoi ? Un peu d'attention accentue l'impression première, déplorable. La construction, en fait, est un enfantillage ; placer des pierres les unes sur les autres est une puérilité évidemment, et la disproportion de l'effort accompli, de la persévérance dépensée, de la ténacité mise en œuvre, avec le résultat obtenu, froisse l'esprit, le chagrine. Malgré soi, comme d'instinct, devant cette énormité l'homme de nos siècles se révolte. Il y a souffrance positive, pour notre civilisation, à constater une *dépense inutilisée*, la *perte* d'une force.

Les pyramides ne sont, au regard du passant, qu'une architecture monotone, calme, dont la simplicité l'inquiète. L'artiste et le philosophe se recueillent devant ces monuments extraordinaires. Voici la grande pyramide de Chéops. Sa largeur à la base est de 232 mètres ; sa hauteur, de 146 mètres ; elle couvre 8 hectares de terrain ; elle absorbe 2.560.000 mètres cubes de pierres, avec lesquelles on bâtirait un mur haut de 2 mètres et qui enceindrait la France tout entière. Est-ce un entassement brutal ? Non, certes. Les pierres en furent bien appareillées, taillées à arêtes vives, et chacune, d'un poids effrayant, mise exactement à sa place. L'orientation des pyramides en fut calculée et exécutée avec tant de précision, qu'elles purent servir de gnomons, déterminer les solstices et les équinoxes, servir à fixer la durée de l'année solaire.

La constatation de tant de recherche dans l'exécution d'une telle énormité impose l'attention, excite le respect ; le dédain absolu de l'effet factice qui caractérise le monument, fait de l'architecte des Pyramides un artiste convaincu ; la grandiose simplicité de son œuvre dit sa foi artistique, la netteté de sa pensée, la haute conception de son génie. L'art qui dissimule sa science, où, pour dire mieux, qui dédaigne de l'étaler, de la crier aux yeux, qui cache le labeur, qui ne se vante pas de l'effort et ne donne que la solution ramenée à son expression la plus réduite, c'est le grand art, et il n'est pas surprenant que l'artiste seul en puisse saisir, en puisse exprimer la beauté sereine. *Ces montagnes de calcaire, a écrit Charles Blanc, ne sont pas seulement le produit de la force et de l'audace, elles ne sont pas une accumulation uniforme de pierres superposées ; elles sont, au contraire, d'une régularité parfaite et inconcevable pour le temps qui les vit s'élever. Dans leur grandeur démesurée on trouve des mesures d'une prodigieuse exactitude ; leurs dimensions sont des proportions ; leur immensité est finie ; elles sont délicatement énormes.*

L'art que les Pyramides cachent exprès est aussi grand que l'art résumé qu'elles montrent. C'est dans l'intérieur qu'il faut aller chercher une surprise. Sur la face nord, à la hauteur de la quinzième assise, une entrée, qu'il a fallu découvrir, donne accès à une sorte de *tuyau* rectangulaire, incliné, qui descend d'abord une pente raide et remonte ensuite, pour se diviser en deux branches, dont l'une, descendante, et de même dimension, va jusqu'à trente mètres au-dessous de la base du monument, tandis que l'autre, élargie, monte. Peu après ce point d'intersection, une galerie nettement horizontale conduit à un vide ou *chambre, dite de la Reine*, dont les blocs du plafond, en forme de toit, donnent un angle très hardi. La galerie, large, montante, flanquée de banquettes, et ayant dans ses parois comme des niches destinées peut-être à recevoir des flambeaux, aboutit à la grande chambre centrale, au tombeau du pharaon. L'entrée, précédée d'une petite salle et d'un corridor très étroit, est basse au point d'obliger le visiteur à se courber.

La chambre sépulcrale est une merveille de l'art de la construction. Un bloc de granit, comme suspendu, *menace d'écrasement* le téméraire qui vient troubler le sommeil du pharaon. Le plafond, d'un poids redoutable, et qui n'aurait pas pu supporter la charge de toute la partie de la pyramide pleine qui est au-dessus de lui, est admirablement protégé : immédiatement au-dessus du plafond, cinq blocs de granit, séparés par des intervalles, sont surmontés à leur tour par des *blocs inclinés* formant un triangle et laissant un vide qui allège complètement le plafond de la chambre inférieure. Ces blocs inclinés reposent, par leur extrémité basse, sur la pyramide elle-même, des deux côtés, et conduisent ainsi hors de la chambre tout le poids supérieur du monument. De ces pierres énormes, pas une seule n'accuse le moindre infléchissement. Est-ce que la dissimulation voulue de

ce prodige ne donne pas au monument une grandeur proportionnelle, au moins, à la somme de travail que la solution du problème architectural représente ? Et n'est-ce pas accomplir une œuvre d'art de premier ordre, qu'exprimer aussi simplement que l'a fait l'architecte de Chéops, et en un seul fait, la destination de l'œuvre exécutée et l'importance de son exécution ?

La pyramide défie les siècles, parce que le pharaon qui y repose défie la mort ; l'œuvre devait signifier éternité, et non seulement réaliser son symbolisme, en effrayant les hommes qui songeraient à détruire le monument humain, mais encore tromper la curiosité de l'avenir en dissimulant les secrets de l'exécution magnifique. Les Pyramides sont une œuvre d'art, parce qu'elles expriment complètement une pensée, et n'expriment que cette pensée. Elles sont belles, parce que leur auteur chercha la perfection, comme l'a dit Renan, dans l'absolue sincérité. En ne les comprenant pas, les voyageurs hâtés les classent. Elles sont œuvre d'art, en effet, précisément parce que hors de leur but, de leur époque et de leur milieu, elles deviennent incompréhensibles ; elles sont chefs-d'œuvre, parce qu'elles résument une idée complètement, simplement, sans impatience, sans bruit.

L'édification d'une pyramide était une grande préoccupation pour le pharaon qui l'entreprenait ; on y travaillait dès le début de son règne. Des *fonctionnaires* étaient envoyés à la recherche du bloc de granit ou d'albâtre dans lequel on devait tailler le sarcophage du souverain. Des troupes d'Égyptiens étaient employés aux carrières pour y tailler, à plein roc, les pierres du monument, les transporter, les mettre en place. Il a été souvent écrit que des *populations de villes entières* avaient été ainsi distraites de leur vie libre pendant de longues périodes d'années pour l'exécution du chef-d'œuvre. On a évalué à dix années le temps employé à la seule construction de la chaussée par laquelle les blocs devaient être apportés sur le plateau. Cette chaussée était de pierre, et son exécution est un travail presque aussi important que celui de la pyramide. On peut dire que pendant vingt années une centaine de mille hommes furent employés à la construction de la grande pyramide de Chéops.

Les Pyramides n'ayant aucun caractère religieux, chacune d'elle était flanquée d'un monument spécial, où des scribes *voués au culte funéraire du roi* recueillaient les offrandes destinées au grand mort. En Sapta-Sindhou et en Iran, chez les Aryas védiques comme chez les Iraniens, les premières offrandes, nécessaires aux prêtres pour assurer leur existence d'abord, et recherchées ensuite par le corps sacerdotal comme un mode d'enrichissement, étaient apportées pour être *offertes aux dieux*, en sacrifice, en témoignage de respect, d'adoration.

Pour l'Arya, l'offrande de bêtes vivantes que l'on égorgait devant l'autel, de mets exquis que l'on faisait cuire au bûcher sacré, de libations laborieusement préparées, exprimait, était réellement un *sacrifice*, un abandon de propriété, une dîme, une perte, et les prêtres, à l'origine, obéissaient exactement au vœu des fidèles en faisant détruire par le feu tout ce que l'Arya avait offert, avait abandonné aux dieux. Bientôt on fit la part de la divinité, et cette part devint de plus en plus petite, à mesure que la part des prêtres augmentait, jusques au jour où le clergé sacerdotal réclama des offrandes personnelles, énumérées, imposées.

En Iran, l'offrande ne semble pas avoir été jamais un sacrifice. L'Iranien apportait au prêtre son offrande, sachant bien que cette offrande servirait surtout à nourrir le *serviteur d'Ormuzd*, mais qu'il participerait, lui, fidèle

mazdéen, au repas sacré, qu'il partagerait la libation de homa avec l'athorné, devant l'autel. Ce n'était pas un abandon, une perte, un sacrifice, mais une *communion* entre l'homme et la divinité, cette dernière représentée par le prêtre. Et cette idée était si nette dans les esprits, la possibilité de cette communion était à ce point admise, que bientôt le mazdéen crut à la présence réelle de la divinité dans ce qu'il mangeait ou buvait devant l'autel.

En Égypte, l'offrande abonde dès le commencement ; au moins la trouve-t-on très abondante, déjà, lorsque l'histoire nous montre l'Égypte. La mort, pour l'Égyptien des temps pharaoniques, n'est que le passage *d'une existence à une autre existence*, d'un premier monde à un deuxième monde où l'homme vivra une vie exactement semblable à celle qu'il a déjà vécue, mais améliorée, perfectionnée, heureuse. Cette théorie est presque une croyance ; l'idée de l'anéantissement définitif n'entre pas dans le cerveau de l'Égyptien ; il ne conçoit pas davantage, même au delà de la vie, autre chose que ce qui a été organisé, que ce qui existe en deçà. L'homme survit à la mort, et il n'y a pas deux manières de vivre. Cependant, un mystère, une incertitude au moins subsiste : on ne sait pas exactement où *l'autre monde* est situé, et il est probable que ce *séjour des morts* est très éloigné de l'Égypte, car s'il était proche, ou bien des vivants s'y seraient rendus pour le visiter, ou bien des morts en reviendraient parfois, pour consoler ceux qui les regrettent, pour rassurer ceux qui les pleurent.

C'est donc, après la mort, un *voyage* à accomplir. Grave préoccupation pour celui qui demeure, ayant aimé celui qui n'est plus ! S' imagine-t-on le *mort adoré*, couché dans sa tombe, appelé à effectuer le voyage qui doit le conduire au lieu où vivent les ancêtres, heureux, et incapable de répondre à l'appel de la divinité bienfaisante, son corps, liquéfié par la pourriture, ne pouvant plus se reconstituer ? De là cette momification générale des corps, ces bandelettes superposées, ces sarcophages solides, ces tombes monumentales, silencieuses, bien fermées. Le corps ainsi conservé reprendra vie au premier appel.

Voici le corps, non pas ressuscité, mais remis en mouvement, en existence, revivifié pour accomplir le grand voyage. Combien durera-t-il, ce voyage ? Et pendant le voyage, comment le voyageur se nourrira-t-il ? Nul n'étant revenu du dernier séjour, l'ignorance est entière ; on ne sait même pas à quel moment *l'appel* retentira aux oreilles du mort. Au jour des funérailles, donc, au moment où le mort entre dans son tombeau, ceux qui l'ont aimé placent à côté de lui de la farine, des grains, des fruits, qui nourriront son premier réveil ; et continuellement, au moins une fois chaque année, mais en général plusieurs fois par an, et jusqu'à chaque semaine, on viendra renouveler les *provisions du mort*. C'est la charge de la famille que ce culte spécial, et nul n'oserait y manquer ; il faut, en réalité, peu de chose au mort.

Les souverains sont plus exigeants ; ils ont une majesté onéreuse ; ils ne sauraient se rendre au *grand séjour* comme le peuvent faire de simples Égyptiens. Leur famille, d'ailleurs, c'est le peuple ; le peuple sera donc chargé d'approvisionner la tombe du pharaon. Un collège de *fonctionnaires sacrés* servira d'intermédiaire entre le peuple et le roi ; ces fonctionnaires recevront des offrandes, en disposeront, et c'est pourquoi le pharaon, en même temps qu'il faisait ériger sa tombe, sa pyramide, ordonnait la construction d'un monument voisin, où vivaient, en attendant, les fonctionnaires honorés d'un service funèbre. Ces monuments furent un jour consacrés à des dieux, et les fonctionnaires devinrent des prêtres.

La IV^e dynastie est certainement *le point culminant* de la civilisation de l'Ancien-Empire. La société est constituée, civilisée, vivante. Il y a de grandes villes, très peuplées, et de vastes fermes exigeant une administration importante. L'Égypte jouit d'une paix agréable, et elle s'enrichit visiblement. Un goût réel, très mesuré, élégant même, préside à la construction des habitations. La chasse, la pêche, la culture de fleurs choisies, sont les distractions préférées.

L'art resplendit. L'architecture nous a laissé les Pyramides ; l'admirable statue de Chéphren nous dit ce qu'était la sculpture de ce temps. Le pharaon est assis ; derrière sa tête, un épervier aux ailes éployées le protège ; il a dans sa main droite une bandelette roulée ; sa main gauche, ouverte, est à plat sur sa cuisse. Le siège du pharaon termine ses bras en têtes de lions, et sur les côtés, en haut relief, des ornements d'une extrême sobriété, — les tiges de deux plantes, — désignent les deux Égyptes qu'il gouvernait, réunies. La *majesté tranquille* du pharaon est étonnamment exprimée, et l'on retrouve, ici encore, par une réflexion bien dirigée, la loi du grand art qui explique les Pyramides et les fait admirer.

Le sculpteur qui voulut représenter Chéphren, n'eut pas un seul instant l'idée de chercher d'autre modèle que le pharaon lui-même. Il lui a donné son âge ; il a reproduit ses épaules, ses pectoraux, ses genoux puissamment modelés, et c'est un homme ; mais cet homme devait avoir ce que le sculpteur a également reproduit, une attitude calme, quiète, cette majesté du souverain ayant la conscience de sa force, le dédain des joies que l'exercice du pouvoir a dissipées, cette bienveillance qui est la résignation des autocrates désillusionnés. La sobriété des lignes, le caractère d'un ensemble très noble résultant d'une appropriation intelligente des détails très vrais, font de cette statue une œuvre d'art. Il n'y manque, pour être un chef-d'œuvre, que la dissimulation du travail, de l'effort qui l'exécuta, et de la matière qui la compose. Au point de vue historique, quelle distance entre cette statue vraie, simple, d'un pharaon tout puissant, et ce Sphinx de Gizeh, mi-bête, mi-homme, plein de grossièretés dans son corps et de finesses inutiles dans sa face, avec une bouche de deux mètres et un tiers, un nez de deux mètres, des oreilles de plus d'un mètre et demi ! Les yeux de ce colosse sont doux, sa bouche est bonne, mais le regard n'a jamais rien vu, la bouche n'a jamais rien dit ; et l'homme qui passe, voyant le Sphinx, ne songera sans doute, ni à se dérober s'il est coupable, ni à réclamer un conseil s'il est perplexe. Rocher sculpté, et rien de plus, le Sphinx est à peine une œuvre d'art. Bien autrement belles sont les Pyramides ; bien autrement stylée est la statue de Chéphren.

CHAPITRE VIII

DE 3951 A 3500 AV. J.-C. - Cinquième dynastie (3951-3703). - Aristocratie naissante. - Éléphantine supplante Memphis. - Sixième dynastie (3703-3500). - Mission et gouvernement d'Ouna. - Guerre en Éthiopie et en Syrie. - Armée. - Mérenra. - Deuxième mission d'Ouna ; sa mort, son œuvre. - Papi II. - Mérenra II. - La reine Nitagrit. - Prophètes. - L'art de la sixième dynastie.

EN l'an 3951 avant notre ère, une dynastie nouvelle, — la ve — prend le pouvoir à Memphis ; neuf rois, se succédant, y règnent en paix, semble-t-il, jusqu'à l'année 3703. Un évènement de haute importance marquera la fin de cette dynastie : Memphis cessera d'être la ville capitale des Égyptiens ; le siège de la royauté sera transporté à Éléphantine, à Géziret-Assouan, à la première cataracte du Nil. Des rois de la ve dynastie on ne connaît pas de monuments fastueux ; leur gouvernement n'a pas attiré l'attention de l'histoire ; l'un termine bien une guerre dans le Sud, inévitable ; un autre change les traditions gouvernementales du pays. L'art ne subsiste que par la construction de monuments privés.

Les neuf rois de la ve dynastie furent Ousour-Ka-w, Sah'oura, Kaka, Nowerarkara, Aseskara, Ousourenra-An, Menkeh'or, Tatkera-Ana et Ounas. Un cylindre de calcaire noir, trouvé à Assouan, donne le cartouche du fondateur de la dynastie. De nombreux scarabées, des amulettes en forme de cartouche royal signalent les noms de ces souverains, que l'on n'a pas encore rencontrés sur une œuvre architecturale importante.

Les Égyptiens de marque, à cette époque, se montrent supérieurs aux pharaons. Il semble qu'à ce moment, et pour la première fois, le *peuple égyptien* agisse à côté des monarques qui le gouvernent. Il ne serait pas surprenant que dans cette période, les Égyptiens de la Basse-Égypte, de Memphis à Assouan, se fussent organisés socialement quelque peu en dehors du gouvernement autocratique des pharaons. Les stèles, avec leurs inscriptions, nous révèlent comme un monde nouveau. Il y a des espèces de patriarches, des chefs de famille tout spécialement vénérés, fiers de leur autorité, unissant parfois à l'influence d'une situation aristocratique la consécration d'un titre sacerdotal. Comme par un héritage dû, ces sortes de seigneuries morales se transmettent dans quelques familles privilégiées. D'autres familles, moins indépendantes, jouissaient auprès du pharaon de certaines immunités, possédaient une somme de droit, et se trouvaient en situation d'en abuser.

L'autorité des pharaons de la ve dynastie s'était amoindrie jusques à ce point où les familles aristocratiques songent à se partager la puissance souveraine. Memphis, effacée, ne représente plus l'Égypte dignement ; au sud, à la première cataracte, à Éléphantine, un pouvoir nouveau vient de se manifester. Lorsque la Ve dynastie se termine, Memphis est séparée d'Éléphantine complètement ; il y a deux Égyptes.

La vie dynastie s'inaugure avec deux noms : Téta, qui règne à Memphis, au nord ; Ati, qui règne au sud, à Éléphantine. Téta se donne comme le descendant de Ménès, le représentant légitime des dynasties nationales. De Téta, l'histoire ne nous apprend rien ; il disparaît à Memphis, pour ainsi dire, n'ayant laissé aucune trace de son passage. D'Ati, nous savons qu'il fut tué par un de ses gardes et

que Mérira-Papi lui succéda. Le règne de Mérira-Papi, ou Appapus, n'est pas seulement un grand règne ; il inaugure un véritable gouvernement. Memphis étant compromise par la désorganisation que les querelles des familles aristocratiques avaient dû produire, Éléphantine n'offrant aux Égyptiens aucun souvenir royal susceptible de les impressionner, Mérira-Papi Ier, très habilement, revint aux traditions antiques, transporta son trône à Abydos, près du tombeau d'Osiris, où Ménès avait régné. Les monuments témoignent, à Abydos, des hauts faits de la vie dynastie.

Un page du roi Téta, son *porte-couronne*, nommé Ouna, avait été élevé à la dignité sacerdotale et chargé du *ministère du labourage*. C'était un administrateur habile, un scribe merveilleux, et si actif, que son activité l'étonnait lui-même : *Je faisais*, dit-il, *toutes les écritures avec l'aide d'un seul secrétaire*. Dès son avènement, Papi Ier, voulant vivre en pharaon, se préoccupant de son sarcophage, charge Ouna d'aller chercher *un bloc de pierre blanche au sud*. Le serviteur s'acquitta de sa mission *à la grande satisfaction du roi*. — *Jamais*, dit-il, *œuvre pareille ne fut faite*.

Pour récompenser Ouna, le pharaon le fit *surveillant des prophètes, surintendant de la maison de la reine*, le qualifia d'*ami royal, d'auditeur*, lui confiant le gouvernement de *quatre provinces* du *pays de Khenterah*, en Éthiopie. Papi Ier possédait-il ces quatre provinces, ou bien, en y envoyant Ouna, le chargeait-il de les annexer, comme une troisième Égypte, aux *deux Égyptes* soumises à sa loi ? On voit, bien que vaguement, Ouna approcher plutôt que combattre les Oua-Oua éthiopiens, noirs, et revenir au pharaon avec tout le prestige d'un grand succès. Une mission autrement importante l'attendait au retour. Au nord, des nomades arabo-syriens, les Hérouscha, s'étaient emparés des mines du Sinaï, en empêchaient l'exploitation, et menaçaient la Basse-Égypte. Ouna fut chargé d'attaquer les Hérouscha. Il les vainquit. Nous avons le récit, dicté par le héros lui-même, des préparatifs de l'expédition, de l'ordre du combat, de l'importance de la victoire et du châtement infligé aux vaincus.

Les Aamou étant alliés aux Hérouscha, un très grand effort s'imposait. Ouna organisa l'armée égyptienne, en mélangeant aux nationaux recrutés *dans le pays tout entier, depuis Éléphantine jusqu'à la terre du Nord*, des nègres *du pays d'Anam, du pays d'Ouaouat, du pays de Kaaou, du pays de Toman*, etc. L'armée égyptienne proprement dite, nationale, et dont le fonds se composait de contingents instruits, exercés en temps de paix, dans les *places fortes*, les *temples*, les *villes*, et d'anciens guerriers rappelés, était prête à marcher à l'ennemi ; mais les Nègres encadrés dans les groupes égyptiens ignoraient l'art de la guerre, et il fallait les instruire. *Voici*, dit Ouna, *que les généraux, les chambellans, les amis du palais, les chefs, les princes des villes du Midi et du Nord, les amis dorés, les chefs des prophètes du Midi et du Nord, les intendants des temples, les capitaines du Midi et du Nord, des villes et des temples, instruisirent les Nègres de ces régions, et c'est moi qui les dirigeais*. L'année du pharaon, l'armée de *Sa Sainteté*, comptait *plusieurs fois dix mille hommes*, dit Ouna.

On voit qu'au temps de Papi Ier la royauté était surtout militante ; qu'une hiérarchie guerrière existait, avec ses généraux et ses capitaines ; que les fonctionnaires de tout rang et les prêtres de tout ordre portaient les armes, savaient l'art du combat. Ouna dit qu'*il entra comme il voulut au pays des Hérouscha* ; qu'il fut victorieux dès le premier jour, écrasant les ennemis, renversant leurs enceintes fortifiées, coupant leurs figuiers et leurs vignes,

incendiant leurs blés, massacrant leurs soldats, s'emparant des populations, *emmenant en grand nombre les hommes, les femmes et les enfants, comme prisonniers, ce dont Sa Sainteté le pharaon se réjouit plus que de toute autre chose*. La satisfaction du souverain se manifesta par l'ordre cinq fois donné à Ouna, et cinq fois exécuté, d'aller ravager le pays des Hérouscha.

La défaite des *barbares* paraissait achevée, lorsque le pharaon apprit qu'ils s'étaient rassemblés de nouveau *au pays de Takhéba*. Ouna organisa une expédition maritime, débarqua *aux extrémités reculées de cette région, au nord du pays des Hérouscha*, et extermina ces ennemis. Papi Ier, enthousiaste, exalta le vainqueur ; Ouna put, désormais, par la volonté du souverain, et en récompense des services rendus, garder ses sandales lorsqu'il entrait dans le palais du pharaon, lorsqu'il se trouvait en la présence du monarque.

Pour consolider sa victoire, Ouna fit élever des *enceintes fortifiées* dans le pays des Hérouscha, et l'Égypte, en paix, délivrée de ses ennemis au nord et au sud, ayant un *grand pharaon à Abydos*, renouvela la gloire des temps passés. Les mines du Sinaï, régulièrement exploitées, produisirent immensément ; une route fut tracée qui réunit Abydos, par Coptos, à la mer Rouge, traversant le désert ; les carrières de Rohannou furent ouvertes, et le vieux temple de Denderah, antérieur à Ménès, fut réédifié, en respectant avec scrupule le plan du temple primitif. Cette œuvre nationale valut à Papi Ier le titre de *fils d'Hathor* qu'il adopta pour son cartouche royal. Le pharaon glorieux tenait, en suzerain, la Nubie, la Libye et la partie de la Syrie confinant au delta. Il couvrit l'Égypte de constructions. Son nom se lit sur les monuments édifiés à Éléphantine, à El-Kab, à Kasres-Sayad, à Cheykh-Saïd, à Zawyet-El-Maitin, à Saqqarah, à Sàh, c'est-à-dire partout, de la cataracte à la mer. Apparus, formule égyptienne de Papi, signifie *géant*. La légende lui donne neuf coudées de taille et le fait régner cent années. Un scarabée de schiste émaillé le qualifie de *Fils du soleil, vivant à toujours*.

Papi eut pour successeur Mérenra, fils de la seconde femme de son père, la reine Raoumeri-Ankh-nas. L'impression des victoires de Papi était encore trop récente pour que le gouvernement de Mérenra n'en ressentit pas les heureux effets. Ni du nord, ni de l'est, ni du sud, aucun ennemi ne vint tourmenter les Égyptiens. Le pharaon, d'ailleurs, confirma Ouna dans ses fonctions et dans ses charges ; le faisant en outre, *gouverneur du pays du sud*, c'est-à-dire de la partie de l'Égypte comprise entre Éléphantine et la pointe du delta. C'était la moitié du royaume, à peu près ; celle où résidait le pharaon. *Jamais*, dit Ouna dans son épitaphe, *jamais sujet n'avait eu cette dignité auparavant*.

Le premier ordre donné par *Sa Majesté* à Ouna fut, suivant l'usage, d'aller chercher en Haute-Égypte le granit du *tombeau royal*. Ouna, dans le récit de cette expédition, nous a laissé les détails bien intéressants de son voyage. Mérenra voulait, en outre du bloc de granit pour son sarcophage, une *image de dieu*, ainsi qu'un *naos, avec sa grande porte et son pyramidion*. Les naos étaient des sortes de chapelles, plus ou moins grandes, généralement portatives, creusées dans un monolithe, fermées par une porte à double battant, et qui recevaient l'image, la statue d'un dieu, d'un roi, ou d'un Égyptien de marque. Ces naos, nombreux, énormes quelquefois, d'autre fois assez petits ou assez légers pour être portés en procession, se plaçaient dans les temples et dans les monuments funéraires. Un naos spécial, enfin, ordinairement de grande dimension, véritable *tabernacle* contenant la divinité patronale, existait dans

chaque temple. Mérenra chargea donc Ouna de lui procurer le naos qui ornerait son monument funéraire, et *l'image de dieu* qui reposerait dans le naos.

Ouna s'en fut au *pays d'Abhat*, puis au *pays d'Abou*, et *tout fut fait*, dit-il, *conformément aux ordres de Sa Majesté*. Une flotte avait été construite dans ce but à Éléphantine : six chalands, trois radeaux et trois bateaux de transport. Le voyage s'effectuant vers le sud, et bien que le sage Ouna eût, sous Papi Ier, noué des relations d'amitié avec les Nègres d'Afrique, il fit, par prudence, construire à Éléphantine même un navire spécial, solide, destiné à recevoir des guerriers qui protégeraient le convoi. C'était une innovation. *Jamais*, dit Ouna, *dans le temps d'aucun ancêtre, Abeha ou Éléphantine n'avaient construit des navires de combat*. Ouna, heureux dans cette nouvelle expédition, rapporta au souverain *le sarcophage royal avec son couvercle, le pyramidion précieux de la pyramide funéraire, le granit du naos et du seuil, le granit des corniches et des linteaux*.

Ouna fit davantage. Il partit à la recherche d'une grande table d'albâtre, *du pays de Ha-noub*. Le bloc fut trouvé et mis sur *une barque en bois d'acacia* qui avait soixante coudées de longueur (31 mètres 50) et trente de largeur. Dix-sept jours furent employés au chargement de la table ; pendant ce temps, le Nil ayant baissé, le transport du monument fut suspendu. *Voici*, dit Ouna, *qu'il n'y eut pas assez d'eau pour aborder la pyramide*. Le pharaon fit alors construire des barques de charge, plus plates probablement que ne l'était la barque d'acacia, et la table put ainsi, l'année suivante, pendant la période du Haut-Nil, être transportée avec les autres pierres que rapportait Ouna. Un canal avait été creusé depuis le Nil jusqu'à l'emplacement où se construisait la tombe du pharaon, pour amener le bloc à pied d'œuvre.

Le gouvernement d'Ouna fut excellent. Il fit construire des navires en grand nombre, creuser des canaux et des bassins au sud d'Éléphantine ; il entretint des relations amicales et suivies avec *le prince des pays des Arrethet, des Oua-Oua, des Aman... qui fournissaient des bois*. Le pharaon vint en personne visiter les *travaux extraordinaires de son serviteur*, et c'est pour perpétuer le souvenir de sa satisfaction qu'il fit graver son image souveraine sur les rochers d'Assouan.

Ouna mourut peu de temps après ce triomphe. Sa tombe, à Abydos, en cinquante lignes d'inscription, raconte ses travaux, énumère les faveurs dont il fut honoré par trois pharaons successifs, Téta, Papi Ier et Mérenra. La première ligne de l'inscription est une invocation à Osiris, sans caractère religieux.

Mérenra eut pour successeur son frère Nowerkara, que les listes grecques nomment Papi II. De nombreuses et belles tombes portant le cartouche royal de Nowerkara témoignent d'une réelle prospérité sous son règne. D'une inscription de l'Ouadi-Magarah résulterait que ce pharaon, continuant à exploiter les mines du Sinaï, dut plusieurs fois repousser les *attaques des barbares*. Un pied de vase brisé, trouvé à Matarieh, qualifie Nowerkara de *roi de la Haute et de la Basse-Égypte, vivant comme le soleil*. Les princes noirs de l'Égypte éthiopienne, toujours indépendants, demeuraient fidèles au pacte d'alliance qu'Ouna avait su leur faire accepter.

A la mort de Nowerkara, des troubles accueillirent son successeur, Mérenra II, qui fut assassiné dans une émeute, une année à peine après son avènement. Mérenra II avait épousé sa sœur Nitaqrit, la *belle aux joues roses*, qui lui succéda.

Les documents historiques énumèrent sept ans du règne de Nitaqrit, pendant lesquels elle termina la troisième des grandes pyramides, restée inachevée, dont elle augmenta considérablement les dimensions en leur donnant ce revêtement de syénite qui fit, plus tard, l'admiration des voyageurs. Morte, Nitaqrit fut ensevelie dans un sarcophage de basalte bleu que reçut la grande pyramide terminée.

Les monuments de la VI^e dynastie parlent souvent de *prophètes* attachés aux temples, ou figurant à la cour des pharaons. Ouna lui-même, parmi ses nombreux titres, a celui de *prophète de la pyramide du roi*. Une statue de femme, en albâtre, trouvée à Eléphantine, ornée de la grande perruque tombant carrément sur le sein, caractéristique de cette époque, qualifie le mari, Ouser-a, de *prophète d'Anoukis*. Les prophètes n'étaient pas des inspirés ayant reçu le don de prédiction absolue, mais simplement des *sages* ayant une longue clairvoyance, et que l'on consultait sur les probabilités de l'avenir. Il y eut de ces prophètes, de ces conseillers, dès les commencements.

A partir de la VI^e dynastie, les prophètes semblent prendre de l'importance ; ils se targuent d'infailibilité ; ils se donnent des allures mystérieuses, laissant croire à leur don de divination. Les relations établies avec les Négroïdes du sud, constantes, modifiaient sensiblement l'esprit égyptien.

L'art, pendant toute la VI^e dynastie, conserve un caractère de grand calme. Les monuments se succèdent pour ainsi dire sans interruption tout le long du Bas-Nil, de la Méditerranée à la première cataracte. Les *constructions funéraires* abondent, toutes semblables. C'est le mastaba, édicule carré où se célébraient les anniversaires funèbres ; c'est le puits conduisant à la tombe, à la *chambre* ayant reçu le sarcophage.

Les parois des mastabas racontent, simplement inscrites ou illustrées, les biographies des morts ; ce sont des scènes de la vie égyptienne où figure le *personnage* à honorer, chassant, pêchant, surveillant sa moisson, comptant les têtes de son troupeau. La sculpture est vigoureuse et fine, les récits biographiques sont nets et détaillés. Au commencement de l'Ancien-Empire, l'écriture hiéroglyphique était incohérente, clairsemée, avec des détails rudes, ainsi que le montre le tombeau d'Amten ; les statues, *trapues*, exagéraient le détail anatomique. Le tombeau de Ti, à Saqqarah, grand œuvre de la Ve dynastie, a déjà des écritures plus soignées, plus harmonieuses. Le sculpteur garde la proportionnalité des signes hiéroglyphiques qu'il fait se succéder, de même que le scribe qui fournit le texte a substitué, autant qu'il l'a pu, l'élément alphabétique, plus simple, à l'élément syllabique très compliqué qui dominait dans les premiers temps.

La VI^e dynastie semble avoir donné aux artistes toute liberté d'exécution, comme aux scribes, — et chaque Égyptien est alors un scribe, — toute liberté de langage. Sur les murs des mastabas, les textes s'allongent, correctement, bonnement, les *représentations* s'étalent avec complaisance ; les récits biographiques ressemblent à des confidences instructives ; les invocations, rapides, ne sont entachées d'aucune sorte de religiosité. On ne voit pas une seule figure de dieu sur les panneaux.

A mesure que les Égyptiens s'éloignent de l'époque préhistorique d'Osiris, la légende de l'*Ounnovré*, — l'Être bon, — se nationalise, et chacun voit en soi un Osiris. Les textes funéraires de la VI^e dynastie commencent à évoquer le nom de

l'Ounnovré comme un exemple, on pourrait dire comme le type de l'Égyptien par excellence, vrai, véridique, parfaitement bon.

Les statues de cette époque sont élégantes et élancées ; le type qu'elles reproduisent, tout égyptien qu'il soit, s'atténue d'une correction idéale qui a voulu fondre les traits du sujet, bien reproduits, dans un ensemble convenu. Le visage est rond, mais dur ; la bouche est plus souriante que bonne ; le nez est d'une finesse cherchée ; les épaules, larges, et les jambes, musculeuses, restent seules comme la traduction exacte de la vérité. Cette statuaire s'éloigne de la nature, tout en conservant l'intention de portrait, et c'est un contresens. Il y a là une préoccupation monumentale, que l'on retrouve dans l'exécution, spéciale à la vie dynastie, de stèles énormes, monolithes, auxquelles on a donné la forme conventionnelle d'une *façade d'édifice*. L'esprit égyptien, un peu dévoyé, essaye de représenter ce qui n'est pas. C'est une décadence artistique... trente-cinq siècles avant Jésus-Christ !

CHAPITRE IX

DE 3500 A 3064 Av. J.-C. - Septième, huitième, neuvième et dixième dynasties. - Héracléopolis, nouvelle ville capitale. - Fin de l'Ancien-Empire. - Culte pharaonique. - Fonctionnaires sacrés. - Ancêtres divinisés. - Tombeaux. - Les deux voyages d'outre-tombe. - L'Amenti. - Le Nil céleste. - Voyage à Abydos. - Funérailles. - Le mort : l'Osiris. - Prophètes, Chefs et Prêtres. - Le Rituel, ou « Livre des morts ».

LA reine Nitaqrit cesse de régner en l'an 3500 avant notre ère. Cinq siècles vont s'écouler qui, ne laissant presque pas de documents, seront une lacune, une séparation, un abîme entre deux civilisations. Et c'est la fin de l'Ancien-Empire.

Manéthon signale une viie dynastie, memphite, qui aurait duré soixante-dix ans et aurait eu soixante-dix rois. Une autre théorie indique cinq rois ayant régné ensemble soixante-quinze ans. Manéthon compte ensuite une viiie dynastie, également memphite, composée de vingt-sept rois ayant régné ensemble cent quarante-six ans. Un papyrus cite quelques pharaons, remarquables par le peu de durée de leur gouvernement : c'est Nowerka, qui aurait régné deux ans, un mois et un jour ; c'est Nowrous, qui gouverna Memphis pendant quatre années, deux mois et un jour ; Ab, qui eut un règne de deux ans, un mois et un jour, etc. La viie et la viiie dynastie ont dû être représentées à Memphis par des pharaons légitimes ; mais il est probable que des compétitions de famille, des prétentions héréditaires, des luttes intestines, des révolutions de palais, continuelles, firent passer sur le trône des Égyptes une nombreuse série de pharaons.

Une leur apparaît dans cette obscurité : Un siècle et demi environ après la mort de la reine Nitaqrit, en l'an 3358, la ixe dynastie règne positivement à Héracléopolis. A trente lieues au sud de Memphis, dans une île longue que forme le Nil divisé, du côté de la chaîne libyque, un pharaon que les Grecs nomment Achthoès ordonna la fondation d'une ville qui devint le siège d'un gouvernement respecté. La ixe et la xe dynasties prirent le nom de cette capitale, — héracléopolitaines, — et ce fut tout. On trouve, çà et là, écrits sur des papyrus, gravés sur des stèles, des noms de rois qui semblent bien s'appliquer à ces dynasties ; mais aucunes fouilles n'ayant encore été faites aux environs d'Héracléopolis, dans le Fayoum, tout classement est impossible. On ignore jusqu'aux frontières de l'Égypte à ce moment. La seule certitude, c'est la fin de l'Ancien-Empire, l'achèvement d'une civilisation qui avait duré dix-neuf siècles et qu'il importe d'étudier.

Les premiers pharaons ne sont pas des hommes dignes de gouverner d'autres hommes ; ce sont des *fils du soleil* , exerçant un *droit* de gouvernement. Ce droit, cependant, n'est pas d'essence divine, il n'a pas été octroyé au pharaon par un dieu. Il n'y a rien de déterminé au-dessus du maître ; il n'y a pas de supériorité, céleste ou autre, qui puisse, ni dans le temps, ni dans l'espace, lui être opposée. Sa légitimité est en lui ; il est l'héritage personnifié et nécessaire du pouvoir.

Les honneurs dont le pharaon régnant, vivant, est entouré, les cérémonies qui sont la manifestation de sa supériorité, le culte, en un mot, qu'on lui rend, est semblable aux honneurs, aux cérémonies, au culte que les hommes rendront plus tard aux divinités ; et l'Égypte, en cela, est le modèle que la courtoisie consultera pour apprendre l'art des humilités basses. C'est, au bout d'une hampe, les larges éventails blancs, faits de plumes d'autruche, qui chassent les

bestioles, qui donnent de l'ombre, qui fouettent l'air, le rafraîchissant, et que portent, qu'agitent de hauts fonctionnaires, privilégiés ; c'est l'encens brûlé dans des cassolettes ; ce sont les attitudes courbées, les genuflexions, les prosternations, les baisements de main, de coin de robe, de sandale ; c'est enfin l'intronisation fixe et ambulante, la chaise consacrée, le *saint siège*, élevé sur une estrade, ou porté à dos d'hommes. Ce culte, les premiers Égyptiens le rendaient aux premiers pharaons.

On a écrit des pharaons, qu'ils furent les *succeurs, les descendants des divinités qui avaient régné dans la vallée du Nil*. Il serait plus vrai de dire que les pharaons de l'Ancien-Empire, successeurs et descendants des pharaons d'un empire antérieur, ou préhistorique, étaient, comme leurs prédécesseurs, honorés ainsi que l'auraient été des dieux. Et en effet, il n'existe pas de sacerdoce dans l'Ancien-Empire ; il n'y a pas de religion déterminée, de culte réglé, de corps sacerdotal, de prêtre, en un mot ; et cependant les fonctionnaires et les dignitaires, autour du pharaon, dans son palais, comme dans les palais élevés à la mémoire des pharaons disparus, c'est-à-dire dans les temples annexés aux tombes, *exercent un culte* dans le sens moderne du mot.

Le costume d'un prêtre de l'Ancien-Empire ne diffère pas du costume d'un fonctionnaire du même temps. La statue de l'hiérophante Ra-Nefer et la statue du haut fonctionnaire Ti, ont la même robe flottante, nouée aux reins et ramenée devant en tablier roide, triangulaire.

Au temple, comme au palais, comme à la tombe, le culte du pharaon, vivant ou mort, est le culte unique. Chéphren n'est qu'un roi majestueux, grave, assis sur son trône, avec le symbolisme d'un épervier protecteur ; ce n'est pas un dieu. Et ce n'est pas à un dieu, non plus, que se dévoue ce prêtre, — Neter-hen, — qui vient chaque jour, dans le mastaba de la pyramide funéraire, faire des offrandes aux mânes du pharaon qui n'est plus. Ce serait, en effet, une divinité singulière, que ce dieu qu'il faut nourrir de fruits choisis, de pains sacrés, et désaltérer en emplissant ses godets et ses jarres ; qu'il faut approvisionner de victuailles pour le voyage qu'il doit accomplir par delà ce monde. La vérité est qu'au commencement au moins de l'Ancien-Empire, l'Égypte n'avait pas de dieux ; mais que les Égyptiens honoraient avec zèle, avec excès, avec ostentation, qu'ils divinisaient, si l'on veut, le souvenir, la mémoire des *mânes*, de leurs ancêtres, notamment de ceux qui avaient régné, qui avaient gouverné sur les bords du Nil. Ce culte se perpétuait de génération en génération, dans les *chapelles des tombes*. Par un phénomène spécial à l'Égypte, ce culte des morts était décerné aux vivants. C'est qu'en Égypte la mort, ne terminant rien, continuait tout.

Les tombeaux sont des monuments purement humains, des lieux de repos où le mort attend le signal de son départ pour un monde où il reprendra son existence interrompue. Le malheur le plus désespérant, le plus effroyable pour un Égyptien, était donc d'être privé de sépulture. Les constructions funéraires sont le motif principal de l'architecture des bords du Nil ; or, parmi les peintures innombrables, les gravures et les sculptures qui couvrent les monuments de l'Ancien-Empire, on ne trouverait pas la figuration d'un seul dieu ; cette absence de divinité est même ce qui caractérise cette époque, au point de vue archéologique.

Quand le pharaon mourait, son image, ou sa statue, recevait les honneurs, le culte dont il avait joui pendant sa première vie terrestre ; ce culte était le même, dans ses manifestations, que celui que les Égyptiens rendaient au souvenir des *grands morts* d'autrefois. Ces grands morts, à la tête desquels il faut placer

Osiris, prenaient, vus dans l'éloignement des siècles, et de plus en plus, une forme mythologique ; la légende les enveloppait comme d'un brouillard doré ; l'imagination des hommes commençait à les faire supérieurs à l'humanité. Les pharaons de l'Ancien-Empire, descendants légitimes de ces *héros* quasi divinisés, profitaient de cette tendance à la divinisation. Ainsi, les chants en l'honneur des souverains de cette époque sont des cantiques à l'expression pompeuse et qui s'adressent aussi bien à Osiris qu'au pharaon. La légende d'Osiris ne se noue bien que vers la VI^e dynastie, et c'est alors qu'apparaissent pour la première fois des formules de *prières*.

Les pharaons morts étaient comme les ancêtres du peuple ; le culte qu'on rendait à leur souvenir dépassait donc le cercle d'une famille, devenait général. C'est autant comme *ancêtre*, ou, en d'autres termes, comme *père de pharaons*, que comme *fils d'ancêtres*, de pharaons, que le souverain régnant était honoré. Dans ces représentations imagées de sa gloire, le pharaon, rappelant son origine par le qualificatif que son cartouche renferme, se montre *chef de triade*, père recevant les offrandes de ses sujets, l'adorant. A ce point de vue, le pharaon est un dieu ; mais les dieux ne sont pas autre chose que des pharaons, des hommes, certainement d'une nature plus délicate, supérieure, en force, en intelligence, en ténacité, mais des hommes ; leur immortalité n'est qu'une vie excessivement prolongée, *une vie où la mort vient très tard*.

Le *doux vivre* de l'Égyptien, sur sa terre bénie, s'augmentait d'une inaltérable quiétude, puisque sa croyance, était que la mort se résolvait dans un recommencement. Il n'y avait de trouble que relativement au cadavre, à la momie, qu'il fallait défendre contre les hommes, les, bêtes et le temps destructeur. Le mort est un *voyageur* qui vient d'abandonner ses amis ; son voyage, c'est sa translation de ce monde au monde où séjournent les ancêtres, terre plus privilégiée encore que ne l'est celle que le Nil féconde, et où il recevra *un champ ensemencé de blé et d'orge*. Sur cette terre vivent les *serviteurs d'Horus, y moissonnant leurs grains*. Pour ce voyage, le *voyageur* doit être approvisionné ; de là, ces offrandes de fruits, de gâteaux, de viandes et de liqueurs que les *amis* apportent au tombeau, au moins, une fois l'an. Pour la sécurité du mort, on ajoute quelquefois des armes aux offrandes, arcs et javelines, que le *voyageur* emportera. Ceux qui vont mourir, n'ayant au monde ni parents, ni amis, et qui doutent de la générosité de ceux qui les conurent, en appellent aux passants, par une vigoureuse inscription placée au front de leur tombeau.

Le lieu où se rend le mort est à l'occident ; c'est l'*Amenti*, où règne Osiris, la *région cachée*. Mais ce n'est pas encore là ce *lieu du séjour définitif*, où sont les ancêtres, où s'étendent les pâturages verdoyants d'Hathor, la *bonne dame du sycomore*, où s'ouvre la maison lumineuse de Râ. Il faut, pour arriver à ces lieux de délices, matériellement, sans parler du jugement que doit subir le mort, traverser l'*amenti*, en barque, sur un fleuve idéal, et naviguer à contre-courant. E n'est pas indispensable de remonter le fleuve ; le mort peut traverser l'*amenti* en char. Sur les parois de son sépulcre, tel Égyptien vivant a, parfois, représenté le carrossier travaillant le bois qui, courbé, taillé, équarri, sera la roue, la caisse et le timon du char que le défunt emportera.

Cependant, il est douteux, pour quelques-uns, que le char suffise. Le Nil céleste, qu'il faut absolument traverser, n'a peut-être pas de bords ? Et s'il en est ainsi, que deviendra celui qui ne sera muni que d'un char ? L'Égyptien s'imaginait volontiers que le firmament bleu, tout entier, était un Nil céleste, et les astres

devenaient, à ses yeux, des *ancêtres rayonnants* ; ce furent, plus tard, des *divinités lumineuses* naviguant sur le fleuve d'en haut. Au delà de l'horizon occidental, du côté de l'inconnu, était la partie du fleuve vers laquelle tous les morts se rendaient.

Les barques funéraires étaient de dimensions diverses, suivant l'importance du défunt. La barque principale, grande, devait recevoir *le mort et sa suite*, soit que l'Égyptien emmenât avec lui les parents, les amis, ou les serviteurs morts avant lui et l'ayant attendu, soit qu'il attendît lui-même la mort de ses compagnons de route ? D'autres barques, plus petites, souvent nombreuses, étaient construites pour recevoir les offrandes .et former un convoi. Des bûcherons abattant l'acacia ou le palmier dont le tronc doit être évidé en barque, sont souvent représentés sur les tableaux funéraires des mastabas. Les petites barques de convoi étaient faites de papyrus tassé, durci. Tout étant disposé pour assurer la traversée de l'amenti, l'Égyptien attendait la mort, ne la redoutant ni ne la désirant d'ailleurs.

Rien, dans la vie de l'Égyptien, n'avait l'importance de ses funérailles. La cérémonie était solennelle ; un ordre extrême y présidait. Les complaintes, ou *chœur des femmes*, s'adressaient au mort, au *voyageur* regretté. — *Ô voyageur excellent qui vas vers la terre d'éternité, tu as été vite enlevé à cette terre ! Toi qui avais de nombreux amis, tu te diriges vers la terre qui aime la solitude ! Toi qui aimais à marcher, te voici lié, emmaillotté dans des bandelettes ! Toi qui recherchais les fines étoffes et la parure, te voici couché dans le sarcophage ! Celle qui te pleure est comme une orpheline ; le sein voilé, elle fait entendre sa lamentation, mène le deuil, et se désole, se roulant autour de ton lit funèbre.* Les pleureuses, qui expriment pour ainsi dire l'idée générale, qui n'ont pas à respecter la douleur de la mère, de la veuve, ou des enfants, forment la grande idée de la vie d'outre-tombe ; cette grande idée, c'est la certitude de la justice et de l'égalité : *Allons ! allons à l'amenti ! à l'occident ! à la terre de la double justice ! Ô mort digne de louanges, va en paix ! Nous nous reverrons, quand viendra le jour de l'éternité, car tu vas vers la terre qui mêle les hommes !*

Au commencement de l'Ancien-Empire, il y a, dans les temples, des hommes spécialement consacrés au culte des grands morts ; ce sont des Sages que l'on consulte sur l'avenir, des Officiants qui savent l'ordonnance traditionnelle des cérémonies publiques, des Clercs, enfin, qui exécutent ces cérémonies, ces processions, qui lancent les invocations, qui dirigent les sacrifices, les offrandes, etc. On a appelé les premiers, Prophètes ; les seconds, Chefs ; les troisièmes ; Prêtres. Quel que soit le nom dont on les désigne, on voit nettement leurs fonctions, purement administratives, rituelles, au début ; mais à mesure que l'Ancien-Empire descend vers l'Empire-Nouveau, le *personnel des temples* prend de l'importance ; sous la vie dynastie, un prêtre est représenté sur sa tombe tenant en main le bâton de commandement.

Les relations avec le sud de l'Égypte, fréquentes après Ouna, introduisirent dans le groupe dit sacerdotal un élément nouveau. En racontant son expédition militaire, Ouna cite les *chefs des prophètes* avant les *intendants des temples*. Il se forma un corps sacerdotal, très uni, très compact, et dont l'historien doit se préoccuper, car il s'éleva contre l'autorité pharaonique, lorsque cette autorité fut contraire à ses ambitions, en dénonçant le monarque à la vindicte de la postérité. Jusques au temps d'Hérodote, la haine cléricale poursuivit la mémoire des Chéops, des Chéphren et des Achthoès surtout, en imaginant des fables que l'historien grec fut bien forcé d'enregistrer.

C'est par le culte des morts que les prêtres égyptiens s'imposèrent. Des statues de l'Ancien-Empire ont fréquemment devant elles un papyrus, un *livre*, qui est le Rituel, le *guide du mort* dans son voyage vers l'amenti. Ce rituel funéraire, ou *livre des morts*, acquerra une extrême importance. Il contient tout ce que l'Égyptien doit savoir, il dit tout ce que l'Égyptien doit faire pour arriver sûrement au séjour définitif. Le rituel est attribué à Thoth, le *seigneur des divines paroles, des écrits sacrés*, conseiller d'Horus dans sa lutte contre Set le meurtrier d'Osiris, contemporain, donc, des pharaons antérieurs à Ménès. C'est le fils de Menkéra, pharaon de la IV, dynastie, qui découvrit le rituel de Thoth, *écrit en bleu sur une dalle d'albâtre*. Thoth, qui sera l'Hermès des Grecs, divinisé plus tard, est représenté dans le panthéon égyptien avec une tête d'ibis, l'oiseau du Sud.

L'écriture hiéroglyphique, toute figurative au commencement, nécessitait le choix d'un signe qui représentât les grands morts. Le souvenir encore vivant des œuvres de ces grands morts, ou leur légende, fixa le choix des scribes. Les attributs naturels des personnages mythiques servirent à les représenter : il y eut la barque d'Isis, l'épervier d'Horus, l'ibis de Thoth, etc. L'apparition des animaux fantastiques, des bizarreries hiéroglyphiques, des perversions de l'esprit, coïncide avec la décadence de la civilisation de l'Ancien-Empire, à mesure que les relations nouées avec les Égyptiens du sud se développent. La crainte des crocodiles donna presque naissance à un culte de la peur ; et l'on vit adorer à Éléphantine une statue à large perruque portant le nom étranger d'Anouké, devenue comme la *déesse des cataractes*.

L'Ancien-Empire lègue à l'Égypte un culte parfaitement organisé, mais rendu par des hommes à des hommes, par des sujets à un souverain, par des vivants à un mort, au moyen de fonctionnaires sacrés et non de prêtres, s'adressant à des ancêtres divinisés et non encore à des dieux. Pas de religion et pas de sacerdoce. Si bien, que le livre des morts lui-même, rédigé par ceux qui formeront le corps sacerdotal, et résumant, avec toutes les croyances, tous les rites à respecter dans ce monde et dans l'autre, ne semble pas contenir une ligne qui puisse se commenter nettement à un point de vue religieux. Les œuvres d'art de tout l'Ancien-Empire sont à ce point indemnes de préoccupation religieuse, que les artistes de cette antique civilisation ont été qualifiés de matérialistes, durement.

CHAPITRE X

DE 5000 A 3064 Av. J.-C. - Mœurs de l'Ancien-Empire. - Matériaux. - Travaux publics. - Architecture - Écriture. - Littérature. - Gravure. - Sculpture. - Dessin. - Glyptique. - Statuaire. Bijouterie. - Orfèvrerie. - Musique. - Jeux. - Pêche et chasse. - Agriculture. - Administration des fermes. - La famille. - La femme, l'épouse, la mère. - Les amours égyptiennes. - Amitié. - Favorites.

COMME matières, les artistes de l'Ancien-Empire avaient à leur disposition de l'or, de l'argent, du cuivre, et l'étain dont ils faisaient leur bronze ; des bois, des calcaires, des grès, de l'albâtre et du granit. Les calcédoines de Thèbes, les émeraudes de l'Éthiopie et les turquoises du Sinaï enrichissaient leurs ornements. La poussière du centre africain, *aussi dure que le diamant*, apportée par les eaux du Nil et déposée sur ses bords jusqu'à la mer, permettait aux Égyptiens, comme Pline le remarque, de polir les pierres les plus dures. Un ciel sans nuages, un soleil toujours resplendissant, un air pur, sec, conservateur des choses, incitaient les *hommes de la vallée du Nil* à entreprendre toutes sortes de travaux, parce qu'ils étaient certains de n'être jamais interrompus dans leur labeur, d'achever leurs œuvres, de les pouvoir faire perpétuelles. Une vie facile sur une terre donnant de rapides moissons, laissait en loisir, pendant une bonne partie de l'année, un grand nombre d'hommes, et c'est ainsi que les hautes pyramides, les vastes nécropoles et les endiguements énormes qui nous étonnent, n'étonnaient nullement ceux qui les exécutaient.

L'architecture fut d'abord l'art principal des Égyptiens, parce qu'il satisfaisait leur désœuvrement relatif, leur donnait une noble occasion de dépenser la quantité de temps dont ils disposaient. Dans les nécropoles, chaque tombeau devint un monument complet. Le type de cette construction, comme arrêté, comprenait une sorte de chapelle extérieure, un puits et un caveau. La chapelle, quadrangulaire, avait la forme pyramidale ; les pierres et les briques dont elle était bâtie, inclinées, dessinaient des surfaces allant vers un sommet les réunissant. Du côté de l'orient, une porte, surmontée d'un « tambour cylindrique », ouvragé, sculpté, donnait accès à la salle funèbre où les amis du mort venaient se réunir. Cette chambre recevait sur ses parois des inscriptions ou des dessins racontant la vie du défunt. Une stèle, une table à offrandes, de petits autels, et quelquefois de petits obélisques meublaient cet intérieur. Un puits, ayant son orifice dans un coin de la chambre, ou à l'extérieur de l'édicule, descendant vers des profondeurs variant d'ordinaire entre douze et quinze mètres du plat sol, allant parfois jusqu'à plus de trente mètres, conduisait, par un infléchissement brutal, à un couloir étroit, horizontal, menant au caveau généralement taillé dans le roc, nu, sans ornements, et qui recevait la momie couchée dans son sarcophage de bois, de calcaire, de granit ou de basalte.

Toute l'architecture égyptienne est résumée dans cette conception. Les lignes sont droites, franches, simples ; le sarcophage seul, quelquefois, a le couvercle arrondi, avec des angles se relevant. Les blocs se maintenaient par leur propre poids ; les plafonds étaient carrément posés. La voûte de l'Assassif, que l'on a souvent citée comme un exemple de science architecturale, n'est pas une voûte dans le sens technique du mot ; les pierres y ont été placées les unes sur les autres, horizontalement, et pénétrant vers l'intérieur de l'édifice jusqu'au point de leur rencontre, comme une pyramide terminée. L'ouvrier, ensuite, a abattu

les angles sortants, et cela a fait une sorte de voûte. C'est toujours la ligne carrée, dominante, au fond. Cette construction témoigne d'une intelligence rare, car les blocs sont de plus en plus engagés dans le mur à mesure que le mur s'élève ; l'architecte sachant sa hardiesse, la corrigeait pierre à pierre, mathématiquement. L'ensemble de ces monuments donne l'impression de la solidité, de la simplicité, de la grandeur. Tout y justifie cette désignation des tombes de Saqqarah : *La maison éternelle*.

Vers la ve dynastie, la colonne svelte, au chapiteau de lotus fermé, commence à remplacer les piliers droits ; et il y a déjà, notamment au tombeau de Ti, une certaine recherche d'élégance raffinée.

Le mort racontait sa vie, et ses vœux, sur les parois de sa chapelle funéraire. Le texte hiéroglyphique, en bas-relief très délicat, exigeait la main d'un sculpteur habile et persévérant. Le récit, composé par le scribe, ou par le défunt lui-même pendant qu'il vivait, devait être pénible à composer ; il n'est pas certain que sa lecture, ensuite, en fût facile aux amis qui venaient célébrer le culte de l'ami disparu. Le mélange des signes alphabétiques, syllabiques et figuratifs, compliquait singulièrement la traduction exacte de la pensée. Il est peu de textes qui ne présentent ce mélange ; rares sont les inscriptions qui ne s'offrent qu'avec un seul système d'écriture. Le style, simple d'ailleurs, naïf, n'a de littéraire que sa franchise. Les plus anciennes stèles trahissent une langue et une écriture en formation.

Cette hésitation des scribes, les sculpteurs de cette époque ne l'ont pas. Ce qu'ils exécutent est presque parfait du premier coup. Les hiéroglyphes figuratifs de la ne dynastie, vigoureux, mais inharmoniques et désordonnés, ne formant que des phrases brèves, se régularisent déjà au tombeau d'Amten, sont excellents au tombeau de Ti. Les scribes de la VIe dynastie sont devenus loquaces, décidés ; leurs narrations, complètes, couvrent en entier de longues et larges surfaces de pierre. Le sculpteur racontant la vie du défunt sur les parois du mastaba, en gravant ses titres sur une stèle, ou sur son sarcophage, exécutait autant d'œuvres d'art, et de premier ordre, qu'il achevait de signes hiéroglyphiques, de figures d'hommes ou de bêtes.

Ces gravures, vraiment admirables, exigeaient un artiste, s'exécutaient avec toute la ponctualité d'une réglementation. Sur le mur, ou sur la stèle, on traçait d'abord une série de lignes parallèles, horizontales et verticales, également espacées, les points de rencontre, d'une régularité mathématique, formant des carrés exactement égaux entre eux. Un praticien, maître en l'art du dessin, connaissant les « formules », marquait par des points les principales données des lignes. En suivant ces points, des élèves traçaient en rouge, au moyen d'un pinceau, ou d'une espèce de crayon, la composition des sujets. Alors seulement intervenait le sculpteur intaillant la pierre, modelant en creux les motifs dessinés. Les dessinateurs n'avaient pas étudié leurs modèles au point de vue de la ressemblance, et il ne faudrait pas chercher sur les parois des mastabas un seul portrait ; cependant, le dessinateur fut en général assez consciencieux pour rechercher l'exactitude des ensembles, et le type des groupes, par exemple, n'est pas sans valeur ethnographique. La difficulté du travail explique le mode employé pour l'exécution. La dureté du granit à intailler obligeait le sculpteur, qui ne devait frapper la pierre qu'à coups sûrs, à n'oser aucune fantaisie, à s'en tenir strictement au motif indiqué, connu, adopté, à ne rien innover pour ne rien risquer, à ne compter que sur la vigueur de sa main et l'admirable tranquillité de sa patience. C'est ainsi que l'art de la glyptique égyptienne, presque arrêté dès

son début, fixé, se fait surtout admirer par l'effort prodigieux du labeur et la délicatesse de l'exécution.

La statuaire de l'Ancien-Empire, supérieure à la glyptique, nous a laissé des œuvres qui sont d'un art consommé. Les statues exécutées pour les tombeaux devaient représenter le mort. Lorsque les *parents et les amis* venaient au mastaba, dans la chambre monumentale, pour renouveler les provisions du *voyageur*, ils entendaient faire *revivre* sa mémoire. Dans une sorte de niche spéciale, murée, ne communiquant à l'intérieur du mastaba que par un serdab, ou couloir très étroit, souvent même par une simple ouverture triangulaire, se dressait la statue du défunt. Les visiteurs s'approchaient, parlaient au mort et l'encensaient. La statue devait donc représenter le mort exactement. Ces œuvres nous sont précieuses, en ce qu'elles nous donnent, avec le témoignage d'un art achevé, de bonnes indications ethnographiques.

Deux chefs-d'œuvre placent les sculpteurs égyptiens de l'Ancien-Empire au premier rang. C'est la statue d'un architecte, — Nefer, — toute petite, si admirablement proportionnée qu'elle a les allures d'un colosse ; et c'est la fameuse *statue de bois* de Boulac, pleine de vie, presque nue, n'ayant qu'une jupe aux hanches, ramenée en plis étoffés sur le devant. Debout, tenant dans sa main fermée le long bâton du commandement, cet Égyptien va marcher, va parler, va sourire ; jamais sculpteur ne sut donner à la matière, plus fortement, l'impression saisissante de l'être vrai, et avec moins de recherche. Cet homme n'est qu'un homme, cette statue ne représente ni un pharaon, ni une divinité, elle est un Égyptien, mais un Égyptien résumant en soi l'humanité, la *nature humaine*. L'auteur de cette merveille était un grand artiste, assurément, car à l'époque où il fit son chef-d'œuvre, un goût de convention dut en détruire l'effet. La *statue de bois* fut recouverte d'un stuc peint, rouge et blanc, et des paupières de bronze enchâssèrent les yeux, rapportés. Ces yeux étaient faits d'un morceau de quartz blanc, opaque, ayant au centre une lentille de cristal de roche formant prunelle, avec un clou poli, brillant, fixé au fond du cristal, pour donner un regard réel à la statue. Cette adjonction anti-artistique et la coloration sur stuc sont contradictoires avec la large et simple exécution de la statue.

Déjà des détails conventionnels, illogiques, injustifiables, venaient corrompre les productions de l'art pur. Une sorte de symbolisme explicatif, d'accentuation d'un détail caractéristique, venait détruire l'harmonie pure, naturelle, de la vérité simplement exprimée. Tel sculpteur symbolisait la clairvoyance de son modèle en donnant à sa statue des yeux énormes, disproportionnés ; un autre exprimait l'opulence du défunt, en le représentant très engraisé, avec des replis d'embonpoint ; presque tous croyaient donner à la statue le sentiment de la locomotion en exagérant les genoux.

Les premières *représentations de l'homme* en Égypte, dans les temps préhistoriques, ne durent être qu'une sorte de moulage du corps, de *gaine* destinée à recevoir le cadavre de l'Égyptien après la vie. Ni les bras, ni les jambes, en conséquence, n'étaient détachés ; les sarcophages conserveront cette forme. En séparant du corps les jambes et les bras, les artistes de l'Ancien-Empire devinrent les créateurs de la statuaire.

Ces manifestations d'un art parfait dès son début ont vivement frappé les observateurs, et l'on a parlé de la *spontanéité* de l'art égyptien, d'une *civilisation sans enfance*, d'une loi mystérieuse, qui ferait que plus *on remonterait dans le passé de l'Égypte et plus on se rapprocherait du beau*. Il est certain que la *statue de bois* de Boulac, et la statue de Chéphren, et la statue de l'architecte Nefer,

sont des œuvres parfaites ; que rien, avant elle, dans ce que nous connaissons, ne suffit pour les expliquer. Cependant, les hiéroglyphes, les peintures, les gravures des premiers temps, bien que grossièrement exécutés, sont, en principe, d'une correction de lignes remarquables. La silhouette des sujets représentés, irréprochable, ne peut pas être l'expression spontanée d'une pensée ; il y a là des lignes, et des retours, et des perspectives même, qui sont des formules quasi scientifiques ; il n'est pas douteux, en conséquence, que l'art du dessin ne fut, déjà, à cette époque, une tradition perfectionnée, avec ses règles découvertes et fixées. Combien de tâtonnements et d'expériences pour en arriver à la fixation d'une ligne vraie !

On s'imaginerait volontiers qu'à l'origine, voulant dessiner sur un mur blanc la figure d'un homme ou d'une bête, l'Égyptien traça le contour de l'ombre noire que projetait un modèle vivant placé entre le soleil et le panneau. L'expression par la silhouette est en effet la caractéristique du dessin égyptien, et cette formule est poussée à une perfection telle, que les erreurs de détail les plus grossières, comme l'œil regardant de face bien que placé dans une figure dessinée de profil, ne choqueront pas violemment le spectateur, ne nuiront pas à l'ensemble. Toutes les gaucheries, toutes les fautes, toutes les absurdités même, seront rachetées par la puissance du trait absolument exact. L'art du dessin, complet, domine ; on sent cela, et l'esprit en est satisfait. Les sculpteurs, avant de s'adonner à la statuaire, devaient avoir appris l'art du graveur, et c'est l'application du dessin par la silhouette à leur art spécial, qui les a fait spontanément, alors, ces artistes incomparables qu'il faut admirer.

L'art pouvait s'épanouir librement sous les pharaons de l'Ancien-Empire, parce que le peuple ne doutait ni de sa force, ni de sa valeur, ni de sa durée ; et il fut vrai, parce qu'il appartenait au peuple, qu'aucune convention sociale ne gênait, qui n'avait que la préoccupation de reproduire ce qu'il voyait. A aucune époque, le statuaire ne donna la physionomie égyptienne avec plus de vérité. C'est vers la fin de l'Ancien-Empire que, par convention, un carré de pierre coupé droit, descendant du menton sur la poitrine, en y adhérant, figura la barbe de l'homme. C'est également vers cette époque que les Égyptiennes adoptèrent, pour se garantir du soleil, et comme turban, la lourde perruque éthiopienne.

Le grand art de l'Ancien-Empire ne s'est pas seulement manifesté dans la statuaire. Des bijoux, de menus objets, des fioles, des amulettes, étaient offerts au mort en même temps que des provisions et des armes. Ces riens ont souvent une grande importance artistique. L'or, fondu dans un creuset, très délicatement travaillé, servait à faire des orfèvreries. Une chaîne d'or suspendant une sphère de cristal, et qui date de la vie dynastie, n'est pas sans témoigner d'un certain goût, bien que l'exécution en soit encore relativement grossière. Mais un miroir, où le bronze poli s'entoure d'un cadre de bois, a une tête sculptée qui est une merveille d'expression et de fini.

Les artistes de l'Ancien-Empire n'étaient en réalité que des artisans de génie, appliquant leur goût personnel, en vue de leur satisfaction propre, aux *objets* qui leur étaient commandés. La naïveté des textes gravés, la simplicité des statués, la rigidité des architectures excluent la préoccupation artistique préalable au travail commandé ; mais l'artiste intervient pour exprimer la pensée du scribe, sculpter le corps d'un homme, édifier un tombeau, et le génie de l'ouvrier se manifeste.

De l'art musical, à cette époque, nous ne savons, par le tombeau de Ti, que l'existence de chanteurs à la voix élevée, cherchant de hautes notes, faisant de

réels efforts pour les émettre, et des chansons de travail, cadencées, dites par les ouvriers comme pour rythmer leurs mouvements. Il est probable que des mélodies originales résultaient de cette musique utilitaire, conforme aux mœurs paisibles et réglées des Égyptiens, telles que les images des tombes nous les racontent.

Rien de plus simple, de plus vrai, que la représentation de la vie égyptienne sur les parois des mastabas. Le texte qui accompagne quelquefois le sujet, reproduit simplement des phrases banales. *Viens sur l'eau*, dit un batelier à un vieillard qui se dirige vers le Nil. *Allons ! pas tant de paroles*, répond le vieillard, que rien ne presse. La vie égyptienne est plus ordonnée que laborieuse ; c'est par la continuité du travail lent qu'elle accomplit des prodiges. Aucune impatience, jamais, ni dans le labeur ni dans le plaisir.

L'exploitation des fermes est intense, l'administration des domaines est compliquée ; tout se réglemente, se constate, s'inscrit. Il en est de même des distractions. Il y a l'heure du travail et l'heure des plaisirs, le moment de la moisson et le moment des joutes sur l'eau, des spectacles, de la promenade, de la pêche, de la chasse, des jeux paisibles et des exhibitions de curiosités. Des nains difformes et des singes vivent avec l'Égyptien, dans sa maison ; des montreurs de bêtes, — lions, panthères, hyènes, chiens sauvages, — passant, sont retenus pour se donner en spectacle ; des danseurs, des chanteurs, des joueurs de viole, de flûte, de harpe, courent le pays en bandes. Peut-être quelques hauts fonctionnaires ont-ils chez eux, à demeure fixe, des saltimbanques, des chanteurs et des musiciens ?

La chasse est un art. On court le bœuf sauvage, l'antilope, la gazelle, le lièvre, le renard, le léopard et le lion, avec des meutes de grands lévriers aux oreilles pointues, le chasseur lançant la flèche ou le lasso. La chasse au crocodile ou à l'hippopotame n'effraye pas le chasseur, qui emploie l'arc énorme lançant un trait lourd comme un harpon, ou jetant à la bête monstrueuse un hameçon colossal. L'emploi du filet était fréquent, surtout dans les marécages. Une peinture, à Memphis, représente le jet d'un filet sur un arbre couvert de volatiles perchés et surpris. On chassait également au bâton, dans les marais ; l'arme, vigoureusement lancée, abattait les bêtes aquatiques au moment où, effrayées, elles prenaient leur vol. Dans ce cas, le chasseur avait avec lui des *appelants*.

La pêche s'exerçait avec facilité, sur le Nil et sur les marais. Des étangs poissonneux, venant presque jusqu'au seuil de la maison, s'abritaient, en partie, d'une véranda sous laquelle le pêcheur patient, ligne en main, allait s'asseoir. Sur ces étangs voguaient des cygnes. Après la pêche, après la chasse, le soir, l'Égyptien jouait aux dames, ou aux échecs, avec passion. La légende prétendra que Thoth lui-même, jouant aux dames avec la lune, gagna cinq jours de plus pour l'année égyptienne !

Les travaux du labour, du semis, de la moisson et de l'emmagasinement des récoltes sont continuellement représentés. Des troupeaux de bœufs, de vaches, d'antilopes, de gazelles et d'autruches passent devant le maître, tandis qu'un scribe compte les animaux. Les grues, les oies et les canards sont innombrables. Des tourterelles volent par milliers. Les ânes dociles apportent ce que le maître du domaine s'est réservé, le blé de choix, le fruit préféré, les quartiers de viande, les bouquets de légumes, les herbes, les œufs, le miel, les fleurs. Voici l'aire où les grains vont être dépiqués, car le moissonneur n'a pas toujours fait des gerbes liées avec des roseaux ; les hommes n'apportent que les épis dans des mannes ou des filets. Voici l'endroit où les poissons se salent ; le cellier où sont foulés les

raisins noirs et blancs, les *raisins du nord et du midi* ; le hangar où, fermentés, les raisins secs, bien travaillés, donnent un vin que l'on apprécie, où le froment et l'orge produisent un breuvage enivrant ; la boucherie où les animaux tués sont dépecés ; la basse-cour où les serviteurs gavent les volailles, oies, canards et pigeons ; les docks vastes où les produits de la ferme s'entassent, après avoir été minutieusement enregistrés.

En outre de ses laboureurs, de ses semeurs et de ses moissonneurs, le fermier avait, à poste fixe, ses forgerons, ses cordiers, ses verriers, ses fondeurs, ses bûcherons, ses charpentiers, ses menuisiers, ses ébénistes, ses vanniers, ses tisseurs, ses constructeurs de barques, ses bergers, ses chasseurs et ses pêcheurs. Des intendants, gouvernant tout ce monde par délégation, distribuaient, suivant les cas, et les encouragements et les bastonnades. L'autorité du maître était incontestée ; mais il ne semble pas qu'elle fût despotique. Il y avait, au fond des cœurs, un vif sentiment d'égalité. Une stèle d'Abydos réclamant les prières des passants s'adresse *aux grands de la terre, à ceux qui servent et à ceux qui sont servis*. Le maître a le titre de *chef de la maison*, et sa *maison*, c'est l'ensemble de ceux qui vivent autour de lui. Les serviteurs sont un peu de la famille.

La famille égyptienne proprement dite ne semble pas avoir été très étendue, au moins dans l'Ancien-Empire : le père, la mère et l'enfant paraissent l'épuiser. La *parenté* commence aussitôt après et s'étend très loin. Comme mère, la femme est comprise dans la famille ; comme épouse, elle se confond avec le mari, qui l'aime ; mais comme *femme*, dans le sens technique du mot, elle n'est que ce que l'homme en fait. Sans droits, comme sans devoirs, il lui appartient de prendre sa place au foyer, de la conserver par l'exploitation de son intelligence et de sa grâce. La constance bienveillante de l'Égyptien est la garantie de sa femme, qui sera tout ou rien, à sa volonté, pour son époux.

L'idée ne vint jamais à l'Égyptien, sans doute, d'établir entre l'homme et la femme une proportion conventionnelle, légale, de droits et de devoirs, donnant un maximum et un minimum de condescendances obligatoires. Le climat des bords du Nil, d'une égalité parfaite, excluant tout accès, et tout excès, ne favorisant pas les amours folles, prive la jeune Égyptienne de ce que lui pouvait promettre sa fleur de printemps ; mais si la saison d'amour passe, pour elle, fleur précoce, sans que nul ne soit venu boire son miel nouveau, elle n'a point à se désespérer, car l'été viendra qui fait les fruits savoureux, et donne, autant que les fleurs, du miel aux abeilles. Sans passion, tout naturellement, l'Égyptien désire sa femme, la prend avec loyauté, et lui donne, au monde, exactement la place que la femme prendra. Si elle est pour lui la douce compagne qu'il a rêvée, elle sera son égale, et même quelque chose de plus ; si elle se montre sans zèle dans la vie commune, négligente de ses devoirs affectueux, indifférente aux destinées du mari, le mari, toujours bienveillant, aura pour sa femme toutes les bontés calmes qui sont l'essence de sa nature, mais il ne manifestera pour elle, évidemment, qu'une affection de maître à serviteur. Il ne semble pas, en un mot, dans tout le long développement des civilisations successives des Égyptes, que l'amour ait influé beaucoup sur la destinée des hommes qui habitèrent les bords du Nil. Une tendre affection, quelquefois expansive, y fut l'unique lien des époux.

Dans son mariage, l'épouse conserve sa personnalité, ce que l'on pourrait appeler ses *droits individuels*. Les biens qu'elle possédait avant d'aller à son mari, et les titres dont elle était honorée, demeuraient sa propriété personnelle,

qu'elle transmettait à ses enfants. Par l'exercice de son droit, ou par l'importance de son bien, la mère avait ainsi, parfois, la prépondérance dans la famille. En réalité, la femme, par son sexe, n'était pas fatalement considérée comme inférieure à l'homme ; vierge, épouse ou mère, elle prenait dans la société égyptienne le rang qu'elle y méritait.

Depuis la matrone sévère, filant le lin, au fuseau, dans sa maison, jusqu'à la coquette employant des cosmétiques pour *rajeunir son visage et ses cheveux*, toutes les gradations féminines existaient déjà sur les bords du Nil. Il est probable que des étrangères étaient venues modifier, sur ce point, les mœurs tranquilles des Égyptiens. Une stèle trouvée aux pyramides de Gizeh exalte la mémoire d'une *princesse* qui aurait été, suivant le texte, la *grande favorite* de trois souverains successifs, Snewrou, Chéops et Chéphren ?

CHAPITRE XI

DE 5000 A 3064 Av. J.-C. - Civilisation de l’Ancien-Empire. - Fêtes. - Réunions. - Armée. - Société. - Agrandissement des domaines et accroissement des villes. - Emploi du fer. - Navigation. - Transports. - Commerce. - Importation du dieu Bès. - Morale. - Bibliothèques. - Philosophie. - Cosmographie. - Astronomie. - Les années. - Le corps et l’âme. - Fin de l’Ancien-Empire.

JOUISSANT de nombreux loisirs, les Égyptiens de l’Ancien-Empire avaient institué des fêtes qui se célébraient avec une certaine ostentation. Les principales étaient le premier et le seizième jour du mois, le premier jour de l’année civile, le premier jour de l’année sacrée et le premier jour de chaque saison. Ces fêtes intéressaient la population tout entière. Chaque famille avait, en outre, ses fêtes spéciales, commémoratives, parmi lesquelles, et obligatoires, se distinguait, autant par son caractère que par son universalité, la fête de la *réunion des parents d’un mort*, dans la mastaba. Ce culte spécial se perpétuant, de génération en génération, les fêtes funèbres devaient absorber une grande partie de l’année. D’autre part, les mariages augmentant les familles, *ces réunions* devenaient de plus en plus nombreuses, et le *repas sacré* finissait par exiger de véritables hécatombes de bêtes. Ces *assemblées* modifiaient peu à peu la vie sociale des Égyptiens, en groupant des hommes qui échangeaient leurs vues, formulaient leurs plaintes, exerçaient une influence.

Déjà les pharaons avaient dû, soit pour maintenir leur autorité gouvernementale, soit pour se procurer des avantages matériels, soit enfin pour se défendre contre des convoitises avouées, occuper militairement des points stratégiques, infliger des défaites éclatantes à des ennemis organisés. L’Égypte a donc, dès cette époque, ses stratèges, ses intendants militaires, ses généraux, ses capitaines et ses soldats ; mais, la guerre étant terminée, il semble que l’armée était comme dissoute, et que chacun reprenait, bien qu’en conservant son titre, ses occupations civiles antérieures, dans l’ensemble de la société. Le «guerrier» proprement dit, l’homme « voué au combat », ne sachant pas autre chose que la bataille, type déterminé du groupe social, n’existe pas ; il n’est pas représenté une seule fois sur les monuments. Pour l’Égyptien de l’Ancien-Empire, la guerre n’est qu’un accident.

La manie d’ordre administratif et de prévoyance inquiète qui caractérise l’Égyptien, l’enrichit vite ; les domaines, continuellement augmentés, deviennent de plus en plus grands ; les fermes s’étendent, les troupeaux s’accroissent, de grandes portions du territoire finissent par appartenir à un même individu. La bande de terre exploitable, habitable, qui se trouve de chaque côté du Nil étant relativement étroite, les possesseurs des petits domaines englobés dans des domaines plus grands, ne peuvent guère se créer une nouvelle propriété ; renonçant en quelque sorte à la vie rurale, ces expropriés vont aux villes, qui s’agrandissent ainsi proportionnellement à l’augmentation superficielle des domaines unifiés. Vers la ive dynastie les villes sont déjà très peuplées, et il y a des domaines qui sont comme de véritables petits royaumes.

Les grands domaines s’accroissaient de deux façons par la munificence royale récompensant un serviteur et par héritages réguliers. Le droit de tester était absolu sur les bords du Nil. Par testament, le défunt assignait quelquefois une

partie de ses domaines à la production des offrandes qui devaient être apportées dans son mastaba. L'aroure était l'unité de mesure qui *servait à partager les héritages*, à délimiter les propriétés ; car il existait un cadastre.

Bien que se suffisant à lui-même au point de vue de la vie matérielle, l'Égyptien ne tarda pas à jeter un regard au delà de sa longue vallée, de ses frontières naturelles ; non point avec un désir de conquête, mais pour se procurer des matières qu'il ne rencontrait pas chez lui. Remonter le Nil pour trouver, au Sud, les basaltes et les granits indestructibles des monuments funéraires, était chose simple, d'autant que le Sud, comme de lui-même, descendait le fleuve, venait au Nord avec facilité ; irais, soit pour travailler ces pierres, soit pur se procurer des métaux d'ornement, les Égyptiens devaient aller vers l'Est, au Sinaï par exemple, où gisaient des mines de cuivre ; en Syrie, d'où l'on tirait le fer ; à l'Orient asiatique, d'où provenait, alors, l'étain indispensable à la composition du bronze. Les charpentiers et les menuisiers qui sont si souvent représentés sur les tableaux de l'Ancien-Empire, travaillant, se servent d'outils divers, et surtout de haches parfaitement indiquées. Tantôt ces haches sont coloriées en noir, tantôt en rouge, tantôt en bleu ; on a pensé que ces colorations distinguaient des outils en silex, en cuivre, en fer ? Sans l'emploi du fer, on ne comprendrait pas comment l'auteur de la statue de Chéphren aurait pu tailler la roche plus dure que le porphyre qu'il mit en œuvre. On a trouvé d'ailleurs un *morceau de barre de fer* dans les maçonneries de la grande pyramide de Gizeh.

On a souvent remarqué la crainte superstitieuse qu'inspirait aux Égyptiens l'emploi du fer. C'est avec une *arme de fer* que Set avait frappé de mort, et avait ensuite *dépecé* Osiris ; la rouille était considérée comme le sang de la victime. Pour tailler les calcaires et les grès, les ouvriers se servaient de lourds marteaux de bois, et cela dès les commencements du Nouvel-Empire ; des coins de bois servirent également, plus tard, à détacher, dans les carrières, les blocs de granit monolithes, à forme pyramidale très allongée, et qui seront des obélisques. Mais pour creuser les entailles recevant les coins de bois, pouvait-on ne pas employer le fer ? L'oxydation puissante des bords du Nil a dû détruire ces outils. Les objets de bronze des premiers temps pharaoniques nous ont été seuls conservés.

Le bronze, par l'étain qui sert à sa composition, témoigne de relations extérieures, suivies, et s'étendant au moins jusqu'au Caucase. De véritables caravanes, traversant l'Asie antérieure *encore sauvage*, allaient prendre le métal précieux. Ouna, sous Papi Ier, en faisant tracer une route de Coptos à la mer Rouge, affirme l'existence des relations commerciales de l'Égypte avec l'Orient ; il est probable que des marins naviguaient sur la mer Rouge, déjà.

La navigation du Nil était très développée sous les premiers pharaons. C'est avec une véritable flotte qu'Ouna va chercher au sud le granit des sarcophages royaux, et les transporte. Les tableaux funéraires nous donnent des modèles de barques. Les unes sont toutes faites de planches courtes, épaisses, en bois d'acacia, sortes de *briques superposées* donnant au navire l'aspect d'un monument bâti ; les joints étaient calfatés avec de l'étoupe. — Un texte illustré fait parler ainsi un passant à un calfat : *C'est bon ce que vous faites là, pour que le plancher du fond ne laisse point passer l'eau*. — D'autres barques, d'ajoncs et roseaux bien liés, très légères, pouvaient être transportées à bras d'homme au delà des cataractes. Des rameurs, sur trois, quatre, ou cinq rangs, manœuvraient à la voix du payeur placé à l'arrière. Les voiles de cette époque étaient carrées. Quand l'air était calme, ou lorsque les rameurs étaient las, on remorquait la flottille à la corde. Des chalands plats, sorte de radeaux, recevaient

les matières lourdes ou encombrantes destinées à l'édification des monuments. Lorsque ces chalands, chargés, étaient arrivés au droit de l'emplacement désigné pour la construction de l'édifice, on les amenait à terre avec leur chargement, on les plaçait sur des rouleaux mobiles, et des escouades d'Égyptiens, venus avec des cordes, s'attelant en grappes, les tiraient jusqu'à pied d'œuvre, sur une route bâtie exprès, ou par le moyen de plans inclinés, à longue pente.

Par les barques du Nil, et par les caravanes, les Égyptiens se procuraient des « marchandises » étrangères qui s'échangeaient contre les produits du pays. *Voici de la liqueur douce*, dit un Égyptien représenté sur un tableau, s'adressant à un cordonnier, qui répond : *Voici des sandales, donne-moi en échange ta liqueur*. Un autre achète un collier, un chasse-mouches, un éventail, en donnant des concombres, des poissons, des oignons et du blé. En outre du fer et de l'étain, des figurations ornant les tombes de l'Ancien-Empire témoignent des échanges qui se pratiquaient régulièrement entre Égyptiens et étrangers. La statuaire prouve, d'ailleurs, qu'à cette époque, il y avait en Égypte, sur les bords du Nil, des Africains et des Asiatiques mélangés. La présence de ces *étrangers* n'inquiétait pas l'Égyptien. Ils devaient avoir, cependant, une grande influence sur le développement de la civilisation égyptienne.

Les peintures des premiers tombeaux se caractérisent par l'absence de toute religiosité, de toute représentation divine. Voici que vers la vie dynastie, apparaît un type bizarre, grotesque, un nain aux jambes courtes et torsées, au ventre ballonné, aux muscles puissants, à la barbe large symétriquement frisée en rouleaux, aux oreilles bestiales, velues, et tirant la langue dans une grimace. Le panthéon égyptien, plus tard, acceptera cette divinité, sans dire si l'Égypte la reçut de l'Arabie, du pays de Pount ou de Phénicie. Sous l'Ancien-Empire, ce futur *dieu Bès* n'est encore qu'une curiosité dont les artistes s'emparent, dont ils sculptent l'étrangeté au manche d'un miroir. Accueilli comme une personnalité singulière, Bès finira par s'imposer, et bien qu'en riant on l'ait affublé de la peau de panthère que portent les fonctionnaires attachés au service des temples, ce nain ridicule ne sera bientôt qu'un original ; les Nègres, qui croient en lui, transfuseront leur croyance dans le cerveau de l'Égyptien. Bès fut peut-être la première divinité égyptienne ? le premier personnage redouté dans son étrange mystère ? Quand Osiris, l'*être excellent* tué par Set ou Typhon, deviendra dieu, Bès sera l'image de son meurtrier, le dieu mauvais, redoutable, craint, et par conséquent adoré.

Mais la civilisation égyptienne n'en est pas encore à sa période de terreur. Sa morale n'est pas d'origine céleste, et ce n'est point par l'ordre des dieux que l'Égyptien aime la sincérité, la justice et la bienveillance, respecte la vie d'autrui, pratique la charité, honore son père et sa mère, est doux à ses serviteurs, a l'horreur du mensonge, de la flatterie et de la calomnie. Les contrastes de la destinée humaine ne l'aigrissent point ; il sait que les hommes, au fond, se valent, sont égaux, et que si les circonstances font des riches et des pauvres, des puissants et des faibles, des maîtres et des serviteurs, d'autres circonstances abaisseront les grands et relèveront les petits ; qu'en somme, l'être humain, très noble, est unique. Pendant qu'un sculpteur de génie taille dans un bloc la statue d'un pharaon, Chéphren, un autre immortalise un cuisinier nommé Nem-Hotep. Et ce contemporain du pharaon pour qui fut érigée la grande pyramide, aura un magnifique tombeau à Saqqarah.

L'art d'alors, essentiellement égalitaire, témoigne des sentiments élevés des Égyptiens. Le pharaon a, sur cette terre, une mission différente de celle du

fondeur à son creuset ; ruais ce sont deux hommes que leurs occupations diversifient et non des êtres appartenant à deux classes différentes. Cela est si vrai, que le peintre ou le sculpteur de ce temps appelé à représenter un Égyptien, n'a, pour dire à l'avenir ce qu'était son modèle, au point de vue social, que la ressource d'un emblème explicatif : le sceptre caractérise le souverain ; le bâton, le maître ; la peau de panthère, le prêtre ; l'écritoire, le scribe. Supprimer ces emblèmes, c'est rejeter aussitôt les quatre individualités dans la grande égalité humaine.

Pour l'Égyptien de l'Ancien-Empire, les destinées de l'homme ne sont pas l'œuvre d'un caprice mystérieux ; elles répondent à des nécessités universelles ; il faut en accepter les conditions. Ce n'est pas du fatalisme, car l'Égyptien ne manque pas de travailler à l'amélioration de son destin ; c'est de la résignation sage, avec la conception de l'inutilité des impatiences et le respect de la nature dans son ensemble admirablement coordonné. La destinée la plus cruelle de l'humanité, celle qui arme les hommes contre les hommes, les hommes contre les bêtes, n'émeut pas davantage l'Égyptien. Un artiste qui eût à représenter une grande chasse sur les parois d'une tombe à Saqqarah, développa son idée philosophique : sur le même panneau, un homme poursuit une bête, un lion attaque un bœuf sauvage, un hérisson sort de son trou pour saisir un lézard. La vie est comme une grande chasse justifiée.

La destruction, par le temps et par les hommes, des bibliothèques, des *maisons de livres* que les Égyptiens de l'Ancien-Empire possédaient, ne permet malheureusement pas de connaître toute la philosophie de cette époque. Ces bibliothèques étaient probablement formées de Rituels réglementant le service des temples, les cérémonies funéraires ; de Traités de géométrie, de médecine, d'astronomie ; de Manuels de philosophie et de morale. Les premiers pharaons se vantaient de leur science et de leur littérature. Téta se disait médecin et Ati scribe. Avant Ménès, Thoth aurait été un *grand écrivain* ?

Un papyrus de la XII^e dynastie nous a conservé des fragments d'une œuvre philosophique appartenant à l'Ancien-Empire. Le philosophe donne plutôt des conseils qu'il n'expose un système. D'après cette philosophie, la science est utile, parce qu'elle donne la connaissance du bien ; la douceur est bonne, parce qu'elle procure la tranquillité. C'est par les vieillards étalant leur expérience que les jeunes doivent être instruits ; l'observation de l'homme doit être l'occupation principale du chercheur. Reconnaître ses propres imperfections, pour les corriger ; constater les perfections d'autrui, dans le passé et dans le présent, pour se les approprier ; réagir contre les défaillances, se défier de ses passions et de ses habitudes, résister aux mauvaises tentations, telle est le *mode d'amélioration* qui conduira l'homme *dans le chemin de l'éternité glorieuse*.

Parmi les *livres* de l'Ancien-Empire, plusieurs traitaient de l'art de guérir. Des papyrus de dynasties postérieures ne laissent aucun doute sur l'origine des fragments qu'ils reproduisent, bien qu'en les modifiant. Le respect des morts interdisait aux Égyptiens toute recherche pratique, par la dissection, des effets de la maladie ; et comme ils croyaient à une seconde existence semblable à la première, par l'entière reviviscence du corps, ils ne devaient pas croire à la maladie résultant d'une altération des tissus. Le malade, pour eux, était un homme subissant une mauvaise influence ; et c'est pourquoi ils ne cherchaient à combattre le mal que par des moyens empiriques. La vie, pour l'Égyptien, c'était *le souffle* ; ils confondaient le poumon et le cœur. *C'est par le cœur*, dira le traité de Phtah-Hotep, *que l'homme est maîtrisé ; le cœur est le maître absolu de*

l'homme. Les médecins vivaient en pleine liberté, ne venant *chez le malade* que lorsqu'on les appelait.

L'existence d'un cadastre, l'exécution du partage des propriétés ordonné par testament, l'affectation d'une portion des domaines agricoles à des redevances perpétuelles, impliquent des connaissances géométriques assez étendues ; sans parler de l'architecture pharaonique exigeant le mesurage exact des surfaces, le calcul précis du volume et du poids des corps. Il existait certainement des traités de géométrie pratique.

On a cru pouvoir déduire de certaines indications concordantes, que les Égyptiens *assimilaient la terre aux planètes et lui attribuaient un mouvement de translation analogue à celui de Mars ou de Jupiter*. Se préoccupaient-ils vraiment de la terre ? Et concevaient-ils, au delà des chaînes libyque et arabique, des terres semblables à la leur, très étendues ? La nier Méditerranée ne leur apparaissait-elle pas comme une fin, au nord ? Et vers le sud, s'imaginaient-ils tout un continent ? Les pharaons, les scribes, les prophètes, oui ; mais le peuple ! En plaçant l'amenti, le lieu de la *seconde existence*, à l'ouest, les Égyptiens dénonçaient, par ce fait même, leur ignorance de la géographie occidentale. Cet amenti ne se trouvait pas dans un *ouest* imaginaire, si loin que les bornes de la terre en fussent dépassées ; il était proche, au contraire : c'est en passant la montagne d'Abydos que l'on s'y rendait. L'Égypte suffisait à l'Égyptien ; le Nil, la vallée fécondée par ses eaux, et les deux montagnes limitant cette longue vallée, leur apparaissaient comme une unité, comme un tout, et ils ne regardaient pas au delà de ces horizons fermés.

Le ciel, au contraire, préoccupait beaucoup les Égyptiens, parce que les incidents célestes étaient en corrélation directe, non seulement avec leur existence, mais encore avec les phénomènes du Nil. Pour l'Égyptien de l'Ancien-Empire, le ciel est une immense nappe d'eau, mouvante, coulant tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, — *océan céleste, nou*, — ou fleuve incommensurable, mystérieux. L'atmosphère soutient, ou retient, la masse liquide. Sur cet océan, *navigue* le soleil, effectuant son voyage quotidien, et la lune, capricieuse, mais avec de la régularité dans ses fantaisies, ne faisant que s'éteindre, que mourir, pour renaître. Les étoiles, c'étaient comme des luminaires, suspendus, — *khàbesou*, — ou des étincelles voyageuses ? Ceci quant au peuple, car les collègues d'Égyptiens instruits, près des rois, ou dans les temples, savaient questionner le ciel. Les étoiles étaient parfaitement divisées en fixes, *qui ne bougent jamais*, — *akhimou-sekou*, — et voyageuses, *qui ne reposent jamais*, — *akhimou-ourdou*. A Denderah, à Théni, à Memphis, à Héliopolis, des observateurs signalaient les *phases des astres*, dressaient les tables de leurs *levers* et de leurs *couchers*, les cataloguaient avec soin. Dans les débris venus jusqu'à nous de l'antique astronomie égyptienne, on a cru distinguer l'exacte dénomination des planètes Jupiter, Saturne, Mars, Mercure et Vénus, des Pléiades, des Hyades, etc. L'étoile Sirius était certainement la mieux observée, son lever héliaque coïncidant avec le commencement de l'inondation, inaugurant l'année civile. Toute la chronologie égyptienne se basait sur les incidents de l'étoile Sopt, ou Sirius, la Sothis des Grecs.

La plus ancienne année égyptienne connue se composait de douze mois de trente jours, soit en tout trois cent soixante journées. Trois saisons de quatre mois divisaient l'année : la première, *saison des commencements, Shâ*, période de l'inondation du Nil ; la seconde, *Pro*, saison des semailles, hiver ; la troisième, *Shemou*, saison des moissons, été. Le mois de trente jours comprenait trois

décades, ou bien deux demi mois. Le jour et la nuit comptaient chacun douze heures. Le jour, du lever au coucher du soleil, se divisait en trois parties de quatre heures.

L'année de trois cent soixante jours, absolument incorrecte, ne pouvait pas suffire à un peuple qui, par la régularité démonstrative du Nil, et par l'observation des astres, devait arriver à une exacte notion du temps. Cinq jours complémentaires furent ajoutés à l'année ordinaire, et cette *année vague* fut en coïncidence suffisante avec les phénomènes du Nil. Il y eut un calendrier où cette coïncidence fut annotée, et c'est le plus ancien des monuments astronomiques. Cependant l'adjonction de ces cinq journées ne suffisait pas, l'écart véritable étant de cinq journées et un quart. Les astronomes se contentèrent de leur correction partielle, et il arriva que le lever héliaque de l'étoile Sirius, lequel, correctement, devait coïncider avec le commencement de l'année vraie, fut, chaque année, en retard d'un quart de jour ; ce retard était donc d'un jour entier tous les quatre ans, d'un mois tous les cent vingt ans, d'une année tous les mille quatre cent soixante et un ans. En conséquence, seulement tous les mille quatre cent soixante et un ans, le commencement de l'année vague coïncidait avec le commencement de l'année astronomique ; cette période de temps fut qualifiée de *période sothique*, du nom de l'étoile Sirius, Sopt, Sothis. Des fêtes extraordinaires célébraient cette coïncidence ; l'on a, de cette manifestation, des traces qui, antérieures aux dynasties de l'Ancien-Empire, appartiennent donc au temps où les Égyptiens étaient les sujets, les *serviteurs d'Horus*.

L'adjonction des cinq jours *en sus*, ou épagomènes, est un fait historique précédant l'avènement de Ménès ; mais le calendrier qui rendit publique, et fixée, la notation de cette année astronomique incomplète, ne peut être que postérieur à l'Ancien-Empire. Il n'est guère admissible, en effet, que les Égyptiens de l'Ancien-Empire, si nets, si sincères, si vrais, aient consenti à *noter* d'une façon définitive une année dont l'incorrection frappait pour ainsi dire chaque année les yeux de tous. Après l'Ancien-Empire, tous scrupules disparaissant, la science, comme la philosophie, comme tout ce qui comportait de la difficulté, du mystère, de l'inconnu, se contentera de l'à peu près, sanctionnera l'incorrection. Il en sera de même des croyances encore nébuleuses de l'Ancien-Empire, qui deviendront des dogmes, et d'un certain nombre d'usages répondant à des idées très simples, et qui prendront le caractère d'une abstraction.

Théoriquement, chaque Égyptien de l'Ancien-Empire, au commencement surtout, voulait être enterré à Abydos, près du tombeau d'Osiris. La réalisation de ce vœu devint difficile pour ceux qui, habitant Memphis, ou Éléphantine, y mouraient. Alors, on déposait la momie dans la nécropole voisine, et l'on envoyait à Abydos une stèle votive satisfaisant, au moins symboliquement, au vœu du mort. Mourir, ce fut donc *faire le voyage d'Abydos* ; et c'était d'Abydos que le défunt devait partir pour se rendre dans l'amenti. Cette locution du *voyage à Abydos*, complètement inexacte lorsque le corps demeurait à Éléphantine ou à Memphis, surtout lorsque aucune stèle votive n'était envoyée à Abydos, mit bientôt une confusion dans l'esprit des Égyptiens ; ils ne tardèrent pas à se figurer, en acceptant pour vraie la locution traditionnelle, que *le mort* comprenait deux parties, dont l'une demeurait inerte dans le sarcophage, tandis que l'autre se rendait effectivement à Abydos. Cette *autre partie*, ce fut celle qui, d'Abydos se rendait à l'amenti, y était jugée, et revivait dans le deuxième séjour. Cette *partie* qui passait de la tombe à Abydos, d'Abydos à l'amenti, et de l'amenti au deuxième et dernier séjour, se nommait *khou*, ou *ka*, et bientôt, cette idée

bizarre se solidifiant, les *deux parties* de l'être humain devinrent incontestables, et *ka* devint comme une *âme* ; mais une âme spéciale, sans rapport avec l'âme des Aryas védiques, qui était l'homme vrai dans un corps enveloppe temporaire, ni avec l'âme des Iraniens, qui était un mécanisme.

L'âme des Égyptiens, — le *ka*, — est un corps, plus subtil peut-être que le corps terrestre, que le premier corps, mais corps réel, visible, palpable, et *odorant*. Ce *corps second*, ce *double*, avait exactement les mêmes besoins que le *corps premier* ; il fallait l'approvisionner de victuailles et de boissons pour le voyage d'outre-tombe qu'il devait accomplir. C'est pour assurer à ce *corps second* une enveloppe et des organes, des os et des muscles, que l'on momifiait le corps premier. Cette théorie, absolument illogique, incapable de satisfaire même la raison d'un enfant, n'a rien en soi d'Égyptien ; si elle a été émise en Égypte, et crue, c'est qu'un mystificateur est venu qui, voulant expliquer l'inexplicable, est tombé dans l'absurdité en y entraînant ses auditeurs. Il importe de dire que ces impudences sont postérieures à l'Ancien-Empire.

L'Ancien-Empire possédait des artistes qui sculptaient dans la pierre l'image du mort ; cette image, chef-d'œuvre souvent, immortalisait les traits de l'Égyptien dans son propre tombeau. Plus tard les tombes recevront plusieurs statues ; et plus tard encore, dans les vides du sarcophage, sur le sol, dans la terre qui entoure et presse le cadavre, on jettera des quantités de statuette. Les Égyptiens en étaient arrivés à pousser jusqu'à l'extrême de l'absurde la théorie du *double corps* : Le premier corps, momifié, n'étant pas d'une conservation certaine, le *double* risquait, au jour de l'appel, de ne pas trouver une enveloppe digne de lui ; alors, imitant la nature, un sculpteur taillait dans le bois, ou dans la pierre, moulait en argile durcie, coulait en bronze, un corps indestructible, dont le *ka*, dont l'âme pouvait s'emparer à défaut du corps vrai détruit ? Or, qui sait ? le corps de pierre lui-même n'étant pas à l'abri d'un accident, il était sage d'en faire exécuter plusieurs, et d'assurer ainsi, par la quantité des corps solides mis à la disposition de l'âme, du *ka*, la durée de l'être. Ces spéculations, ces théories explicatives, acceptées peut-être par un peuple devenu dédaigneux de tout effort intellectuel, eussent été inacceptables aux Égyptiens de l'Ancien-Empire, qui croyaient simplement, et raisonnablement, à une seconde vie semblable à la première, en un lieu meilleur encore que les bords du Nil, et qui, par l'embaumement, conservaient les corps appelés à revivre, et par les offrandes, assuraient des provisions au *voyageur* allant vers l'amenti.

Les tombes, monumentales, avec leur salle de réunion ou mastaba, et leur puits menant au caveau bien fermé, et leur sarcophage de granit, opposaient une masse indestructible, un mystère impénétrable, à l'œuvre du temps et de la cupidité. Dans ces tombes, comme dans les temples, des statues reproduisaient non seulement la physionomie, mais encore le corps du défunt, et c'est à ces images des morts, comme si elles étaient les morts eux-mêmes, que s'adressait le culte des vivants. C'était bien, dans ce cas, en réalité, le *double* du mort, honoré, comme dans les temples on honorait les statues, les *doubles* des grands ancêtres, Osiris, Horus, Chéops, Chéphren, etc.

L'idée d'une âme, ou *ka*, en même temps lumineuse et solide, immatérielle et assujettie à tous les besoins des corps matériels, ne pouvant vivre par elle-même, capable de se contenter, pour le vivifier, d'un corps de bois, de pierre ou de métal, est contradictoire avec la pensée égyptienne de l'Ancien-Empire, se manifestant dans son organisation sociale, dans sa politique, dans ses mœurs et dans ses arts, comme ayant, avec l'horreur profonde de l'obscur, le désir

impatience du simple. En littérature, la phrase courte, nette, sèche ; en glyptique, le trait suffisant, fin, constamment reproduit ; en architecture, la base large, le monument s'élevant en diminutif, pour s'alléger, avec la ligne droite toujours ; en peinture, la fixation des tableaux, des scènes vues ; en sculpture, la reproduction vraie des êtres ; en administration, l'enregistrement des choses ; en politique, la défense du territoire et sa protection ; en gouvernement, l'autorité d'un pharaon nécessaire ; en tout la solution simplifiée, réduite à son expression la plus résumée.

Nos découvertes ne nous permettent pas de savoir encore comment la civilisation de l'Ancien-Empire disparut. Il y a, après la vie dynastie, une lacune de quatre cent trente-six années, pendant laquelle, gouvernant d'Héracléopolis, les pharaons laissent l'Égypte se dissoudre comme dans une complète inutilité.

Toutes les races ont envahi la vallée du Nil. Des quantités de pharaons se succèdent, ou gouvernent à la fois. Chaque seigneur a des prétentions au gouvernement de l'Égypte, tente de s'approprier le pouvoir. Le plus habile, qui fut en même temps le plus cruel, Achthoès, réussit à refaire la monarchie. Il est trop tard. Le point culminant de la civilisation voulue par Ménès a été atteint ; la courbe revient fatalement à son point de départ, le cycle se ferme. Les rois ont voulu jouir, de leur vivant, du culte des morts, et les serviteurs des temples, devenus prêtres, allant à l'extrême de la courtoisie sacerdotale, ont divinisé les pharaons. Les gardiens des pyramides et des temples se sont approprié le monopole de ce culte spécial. Instruits, infatués depuis le succès d'Ouna, un des leurs, c'est parmi eux qu'il faudra choisir, désormais, les scribes, les architectes, les généraux, les *amis dorés*, les prophètes et les gouverneurs. Le peuple, ignorant ces convoitises, vit sans dieux, sans prêtres et sans religion ; mais le Rituel se rédige dans les temples, et il ne tardera pas à venir troubler l'Égyptien. Il n'y a de réunions vraiment publiques qu'aux époques anniversaires, aux jours de fêtes, dans les mastabas ; c'est là précisément que les prêtres, ordonnateurs des cérémonies, viendront s'emparer du peuple, en le chapitrant.

La décadence est partout, dans le palais, dans le temple, dans le peuple. Les Nègres viennent d'importer les amulettes et les superstitions ; les Asiatiques ont envahi la cour pharaonique, par le *salamlik* et par le harem. Les chambellans et les pages parlent haut dans la demeure royale, tandis que les favorites, très séduisantes, aux caresses chaudes, amollissent le cœur des pharaons. Cette séduction se répand tout le long du Nil, et l'Égypte, ainsi pénétrée, s'abandonne, oscillante, tantôt asiatique, c'est-à-dire somnolente, jouisseuse, corrompue ; tantôt africaine, c'est-à-dire cruelle, superstitieuse, dévergondée.

CHAPITRE XII

DE 3064 A 2851 Av. J.-C. - Le Moyen-Empire. - XIe et XIIe dynasties. - Thèbes. - Religiosité et philosophie. - Art nouveau. - Sarcophages enluminés. - Superstitions. - Impôts. - Défense. - Sineh en Édom. - Le lac Mœris. - Le labyrinthe. - Politique nouvelle. - Le « pays de Kousch n. - L'Égypte divisée en nomes, ou provinces. - Féodalité. - Races diverses.

TOUT d'un coup, après un long silence historique, en l'an 3064 avant notre ère, l'Égypte apparaît de nouveau, et c'est une nouvelle ville, Thèbes, qui vient de surgir, puissante, ayant en elle les éléments d'une grande civilisation. La XIIe dynastie, thébaine, va commencer avec Entew Ier, qui donnera son nom au groupe des rois ses successeurs.

Thèbes existait depuis longtemps, au sud de Coptos, en un point admirable, sorte de plaine formée par un éloignement des chaînes libyque et arabe, et au milieu de laquelle passe le Nil. Jusqu'à ce moment, la cité qui devait être la grande métropole des Égyptes vivait très isolée, se développant en elle, comme sans vouloir connaître l'existence des villes du nord et du sud, avec son grand ancêtre, son grand pharaon, sa divinité : Ammon.

Il y avait à Thèbes un fonds de sagesse particulier. Les princes qui y vivaient n'avaient jamais eu l'idée, semble-t-il, malgré leur origine royale, de s'imposer au reste de l'Égypte. Lorsque Entew, qui gouvernait les Thébains, fut amené par la force des choses à gouverner l'Égypte nouvelle, tout entière, il ne prit pas le cartouche royal, il conserva son titre modeste d'*erpa*, *noble*. Mentouhotep Ier, son fils, qui lui succède, adopte le cartouche, mais laisse le qualificatif pharaonique : il n'est que *hor*, roi partiel, *vice-roi*. Entew IV, qui vient ensuite sur la liste des rois du Moyen-Empire, et qui ne dut succéder à Mentouhotep Ier qu'après le règne de deux ou trois souverains, se considère comme dégagé de tout lien de vasselage, gouverne enfin en pharaon. Entew IV serait en ce cas le véritable fondateur de la dynastie thébaine. Il se qualifia de *maître des deux pays*, bien qu'Héracléopolis eût encore des souverains tenant le delta.

Mentouhotep III, qui succède à Entew IV, guerrier ; il est représenté sur un monument comme *vainqueur de treize nations barbares*. Entew IV avait battu des Asiatiques et des Nègres qui, convoitant l'Égypte, l'avaient envahie au nord et au sud. Les pharaons de Thèbes, en somme, faisaient la conquête de l'Égypte. Ce furent de rudes combats, et continus, toutes sortes de races étant venues, désirant chacune sa part de pays. Les *treize nations barbares* vaincues par Mentouhotep III ne sont pas une fiction. Une série de victoires permit seule aux princes de Thèbes de refaire l'unité égyptienne. L'œuvre de reconstitution fut achevée, ou sanctionnée, par le pharaon Mentouhotep IV, *maître des deux régions*, et qui gouverna glorieusement. La XIe dynastie semble disparaître dans cette gloire.

Thèbes accomplit encore de grandes choses. Un pharaon, — Ameni, — est signalé comme ayant exploité les carrières de Hammamât, envoyé un fonctionnaire au dehors avec la mission de *relier l'Égypte à l'Arabie, directement*, créé une colonie égyptienne sur les bords de la mer Rouge. Ce monarque se vante d'avoir inspiré de la terreur *à toutes les nations*. Il n'est pas douteux qu'à un moment les pharaons de Thèbes, victorieux, omnipotents, gouvernèrent

l'Égypte unifiée, ayant fait la paix à l'intérieur et à l'extérieur ; il est également certain que les derniers rois de cette dynastie disparurent, après un demi-siècle environ de grand pouvoir, dans une Égypte heureuse, mais amoindrie. Les mines du Sinaï sont abandonnées, la Nubie est détachée ; au sud, la frontière égyptienne est à Éléphantine, exactement.

Mais si la Ire dynastie thébaine disparaît ainsi, ne nous laissant aucune explication de sa déchéance, les monuments nous disent de quelle importance fut la révolution sociale qui coïncida avec l'avènement du Moyen-Empire. La conception rapide des choses, la perception nette des buts, la recherche prompte des moyens les plus simples pour arriver aux résultats, caractérisaient l'Égyptien de l'Ancien-Empire, ne s'embarrassant ni de conventions inutiles, ni de pensées vagues. Avec le Moyen-Empire, apparaissent la religiosité et la philosophie. Les dieux sont là, avec leurs prêtres ; les croyances sont formulées, avec leurs textes mystérieux. La vieille famille thébaine, — Ammon, Mout et Khons, — est devenue une trinité.

On a supposé, d'abord, que les pharaons de la XIe dynastie, les Entew et les Mentouhotep, étaient d'origine éthiopienne, et que c'est eux, en conséquence, qui auraient importé en Égypte ce sentiment de crainte superstitieuse qui est le fonds de l'esprit religieux ; on a écrit ensuite, avec plus de vraisemblance, — car les *princes de Thèbes* eussent été plus impatients s'ils avaient eu du sang d'Éthiopie en eux, — que pour refaire l'Égypte abattue, les princes de la XIe dynastie s'étaient entourés d'Asiatiques *venus par le sud*, avec leurs croyances et leurs dieux. Thèbes, cela est évident, inaugura avec le Moyen-Empire une Égypte nouvelle, complètement. L'art lui-même, encore égyptien cependant, hésite, tâtonne, comme s'il n'y avait jamais eu rien avant lui. Les monuments, grossièrement exécutés, surchargés d'écritures, d'images mal dessinées, sont un véritable commencement. On se croirait revenu à la IIIe dynastie. Les stèles ne sont plus carrées, mais arrondies ; la ligne droite, courte, simple, a perdu son autorité.

La nécropole de Thèbes se fait remarquer par un désordre inextricable, par la non patience des constructeurs. Des cônes limitaient l'aire de chaque tombeau ; aucun plan préalable n'avait réglé le développement de la *ville des morts*. Là, pas un de ces monuments extraordinaires, témoignages du grand calme de l'Égyptien, de sa haute conception du simple, du grand, du vrai ; mais un entassement d'édicules encombrés de meubles et de menus objets, — tables, coffres, chaises, miroirs, fards, vases, paniers remplis de blé, de raisins, de grenades ; vêtements, armes, chaussures et jouets, offerts au mort, mis dans sa tombe, non plus seulement pour lui faciliter son *voyage vers l'amenti*, mais pour préparer son installation au delà de ce monde. L'idée d'une deuxième existence meilleure que la première s'est donc effacée dans les esprits, que tant de précautions, maintenant, doivent être prises ?

Les pyramides de Thèbes sont de briques, vite faites, suffisantes d'ailleurs dans ce climat très sec ; les sarcophages sont de bois, rectangulaires, à couvercle plat ; des imageries violentes les décorent. Rudement, on a tracé de longues lignes prismatiques, troublant le regard, aboutissant à des lotus épanouis, grossièrement exécutés. Partout des dessins faits au hasard de l'imaginative, représentant les objets dont la tombe est remplie, encombrée : coffrets, vases, armes, sandales, etc. Lorsque le Thébain désire pour sa momie un cercueil luxueux, un tronc d'arbre évidé prend la forme humaine, et le couvercle représente la face du mort. Une couleur jaune, ou blanche, ou noire, cache la

figure. Le choix de ce coloris démontre qu'à Thèbes, sous la XI^e dynastie, vivaient des hommes jaunes, blancs et noirs, admis à vivre comme des concitoyens, et reçus à leur mort dans la nécropole égyptienne. D'autres cercueils de cette époque signalent un commencement de religiosité. La momie est protégée par Isis et par Nephthys, à genoux, *dans l'attitude du deuil*, avec de longues ailes couvrant presque tout le sarcophage. Ce ne sont plus ces *femmes excellentes* ayant ramené Osiris, mais des déesses, des anges ailés, des chérubins protégeant les morts.

L'embaumement est imparfait ; les momies, *cassantes*, durent peu ; l'embaumement est souvent négligé. Presque pas de figurines, de statuettes ; mais toujours, au petit doigt du mort, une bague, une amulette préservatrice, un scarabée de pierre. La superstition du Nègre s'est introduite en Égypte ; elle règne à Thèbes complètement. La croyance en la survivance du corps est très entamée ; il n'est plus aussi certain que le ka, que l'âme, reprenne son premier corps, ou un autre, ou un corps quelconque. Des divinités mystérieuses, inconnues, disposant de tout, il importe peu de momifier plus ou moins la chair morte. Si la *divinité* veut rendre la vie au corps inanimé, elle le saura bien faire. Mais il doit y avoir de mauvaises divinités ? Il y en a. On les chasse en prononçant certaines paroles, en portant certains bijoux. Ces raisonnements puérils, ces craintes, ces troubles, essentiellement africains, imprègnent tout ce que la XI^e dynastie nous a laissé. Les armes trouvées dans les tombes de la XI^e dynastie sont des flèches en os épointé ou en arête de poisson ; des sabres courts, sans poignée, en bois ; des bâtons minces, longs, spiralés, ayant une lourde enflure ou une boule à l'extrémité, véritables massues. Tout cela a le caractère éthiopien, africain, nègre.

L'Égypte nouvelle, le Moyen-Empire, débute mal ; il y a de la violence dans ses actes ; rien n'est conservé, comme de parti pris. Les noms propres, le gouvernement, les mœurs, la morale, la philosophie, le culte des morts, tout est renouvelé. La XI^e dynastie rend à l'Égypte ce grand service, de lui donner une capitale, d'intrôner le pouvoir au *centre* du pays, en un point admirablement situé, entre nord et sud, entre Éléphantine et Memphis. Cependant, lorsque cette dynastie glorieuse disparaîtra, son pouvoir ne s'étendra pas au delà de la première cataracte, au sud, tandis qu'au nord il ne semblera pas s'être étendu plus loin que Thèbes même ? On dirait que l'invasion, — asiatique ou africaine, — se heurte à une répugnance nationale, et que, tout déchu qu'il soit, l'Égyptien d'Abydos, de Memphis, d'Héracléopolis même, redoute le Thébain, le méprisant peut-être.

La XII^e dynastie commence avec Amenemhat I^{er}. Il y eut alors de violentes compétitions. Une grande bataille au sud de Memphis, en un point où s'élevait la *forteresse*, la *ville fortifiée* de Tétaoui, donna la victoire à Amenemhat I^{er}, entraînant la totale soumission des Égyptes. Le vainqueur a raconté lui-même comment, surpris pendant son sommeil, en pleine nuit, il combattit de sa personne, fit valoir sa force ; si bien que nul n'osa plus s'élever contre son ordre, qu'il régna comme *roi des deux Égyptes*.

Amenemhat I^{er}, par ses propres paroles, se donne comme un souverain résolu au moment du danger, mais efféminé, ami du repos, dans les périodes de sa vie tranquille. Il était étendu, *prenant une heure de joie*, lorsque ses compétiteurs l'attaquèrent à Tétaoui ; et il nous apprend que pendant la paix, ayant associé son fils à son pouvoir, il aimait à *se parer de fines étoffes*, à paraître aux yeux *comme une des plantes de son jardin*, à se parfumer d'essences *aussi*

abondantes que l'eau de ses citernes. Après dix années d'un règne qu'il avait partagé avec son fils, Amenemhat I^{er} mourut, laissant à son successeur, Ousortésen I^{er}, une souveraineté solidement établie, un système de gouvernement où la prévoyance attentive du pharaon devait éviter la guerre et le désordre. *Soit que les sauterelles aient organisé le pillage, dit le monarque parlant à son fils, soit qu'on ait machiné des désordres dans le palais, soit que l'inondation du Nil ait été insuffisante et que les citernes en aient été desséchées, soit qu'on ait voulu abuser de ta jeunesse, je n'ai jamais reculé.* Il se vante d'avoir atténué les deuils publics, d'avoir supprimé les guerres perpétuelles, d'avoir assuré la vie paisible de tous, *la vie de l'ignorant et du savant*, d'avoir fait renaître l'agriculture *jusqu'à la première cataracte*, d'avoir *répandu la joie* jusqu'en Nubie, d'avoir obtenu du Nil des inondations fécondantes, nourri l'affamé, désaltéré celui qui avait soif, fait aimer son gouvernement, *renversé le lion et pris le crocodile*, réduit les Oua-Oua qui tenaient le Haut-Nil, emmené les Libyens et chassé les Asiatiques, qui *fuyaient comme des lévriers*.

C'est par son fils qu'Amenemhat accomplit ces choses, car Ousortésen I^{er} fut un maître de sagesse, prudent en ses desseins, bienfaisant avec habileté, agissant de son glaive, brave comme personne, s'élançant contre les barbares, fondant sur les pillards, impitoyable quand les multitudes étaient révoltées, extrêmement bon pour son peuple *qui se réjouissait en lui plus qu'en son propre dieu*. Un scribe du temps d'Amenemhat I^{er} avait résumé en trois pages les conseils donnés par le pharaon à son fils. Ce document devint classique. Les paroles du roi contiennent de précieuses indications. Amenemhat dit à Ousortésen : *Écoute ! Tu règnes sur les deux mondes ; tu régis les trois régions. Agis mieux encore que ne l'ont fait tes prédécesseurs. Maintiens la bonne harmonie entre tes sujets et toi, de peur qu'ils ne s'abandonnent à la crainte ; ne t'isole pas au milieu d'eux ; n'ouvre pas ton cœur, ne donne pas ton amitié uniquement au riche et au noble, mais n'admets pas non plus auprès de toi les premiers venus dont l'amitié n'est pas éprouvée.* L'unité de l'Égypte était faite ; les *trois régions, les trois Égyptes, étaient réunies*.

Ousortésen I^{er}, régnant seul, éclipsa la gloire de son père ; mais la *sagesse* d'Amenemhat I^{er} fut pendant des siècles une merveille que nul ne put égaler. Ousortésen dut combattre les Nègres jusqu'à la deuxième cataracte, vaincre *sept peuples noirs confédérés*. Il organisa les *régions*, délimitant le territoire de chaque ville, traçant *leurs frontières* au moyen de stèles dressées, distribuant les eaux avec droiture, *selon ce qui était dans les livres*, répartissant les impôts *selon l'évaluation des produits* et d'après *le grand amour qu'il avait de la justice*. Au delà de la deuxième cataracte, à Kummeh et à Semneh, des forteresses furent bâties pour tenir en respect les Éthiopiens ; à l'est, une série de points stratégiques furent gardés contre les nomades ; une muraille enfin, barrant la vallée — l'Ouadi-Toumilat, — par où venaient les envahisseurs, fut rétablie, ou restaurée.

Le premier Amenemhat et le premier Ousortésen, le père et le fils, ne voulaient pas d'une Égypte agrandie, portée hors de ses limites naturelles : la Méditerranée, la chaîne libyque et la chaîne arabique. Au sud, s'ils avaient marqué la frontière à Ouadi-Halfa, à la deuxième cataracte, et non à la première, à Éléphantine, ils ne considéraient cependant pas les Nubiens comme des Égyptiens véritables. Thèbes avait donné le spectacle de la civilisation méridionale, et les pharaons de la XII^e dynastie, édifiés, redoutaient l'influence du sud. Au nord-est, les Asiatiques, les Shasou, ces *brigands*, ces *pillards*, devaient être châtiés de temps à autre, mais jamais annexés.

Au delà de ces nomades, en Syrie, à Édom notamment, il y avait des royaumes avec lesquels les Égyptiens entretenaient volontiers des relations, où se réfugiaient, parfois, les Égyptiens *bannis d'Égypte*. Un de ces *bannis*, un aventurier, émigrant volontaire peut-être, mais purement Égyptien, ayant nom Sineh, quitte les bords du Nil à cette époque, s'en va dans une tribu asiatique. Ce Sineh écrit ses mémoires, mêlant dans son récit les règnes d'Amenemhat Ier et de son fils Ousortésen. *L'Égypte*, dit Sineh au chef de tribu qui vient de le recevoir, *est aux mains d'un maître qu'on appelle le dieu bienfaisant et dont la terreur s'étend sur toutes les nations environnantes*. Et plus loin : *La terre se réjouit de sa domination, car c'est un agrandisseur de frontières qui saisira le pays du sud et ne convoite pas les pays du nord*.

Le pays d'Édom contenait déjà un certain nombre d'Égyptiens. *Demeure avec moi*, dit le chef à Sineh, *tu pourras entendre le langage d'Égypte*. Sineh s'installe, vit son roman, devient un personnage, épouse la fille aînée du prince, reçoit un domaine *donnant plus de vin que d'eau*, se fait une famille nombreuse, accueille les voyageurs qui passent, guerroye contre les malfaiteurs, oblige les princes environnants à rechercher son amitié, commande les armées du roi de Tennou, impose des tributs, dirige des razzias, devient l'arbitre de ceux qui l'avaient admis sur leur terre. Mais, dans sa gloire fortunée, Sineh ne peut oublier, ni la *bonne terre d'Égypte*, ni la *douce voix des bestiaux*. Il revient au Nil, et il s'incline devant son pharaon : *Laisse les richesses que tu as à toi et avec toi, dans leur totalité. Quand tu seras arrivé en Égypte vers le palais, et quand tu seras dans le palais, prosterne-toi contre terre devant la Sublime Porte*.

Ousortésen II continue Ousortésen Ier. Amenemhat II, qui lui succède, fait du pays des Oua-Oua éthiopiens une province égyptienne que gouverne un fonctionnaire spécial. Ousortésen III achève ce qu'avait commencé son prédécesseur ; il frappe la Nubie, qu'il soumet durement, et porte à Semneh, près de la deuxième cataracte, la frontière méridionale des Égyptes. Ce fut un batailleur redoutable, sans pitié, ou bien dédaigneux des sages et politiques leçons d'Amenemhat Ier, ou bien, et c'est possible, courroucé, obligé de sévir violemment pour tranquilliser les Égyptiens que les *Noirs* du sud harcelaient.

Les victoires de ce pharaon le rendirent trop populaire pour que l'on puisse suspecter ses intentions ; et cependant le calme avec lequel il raconte lui-même les châtements qu'il infligeait aux vaincus fait réfléchir, hésiter. Le retentissement des batailles d'Ousortésen III lui fit attribuer par les historiens grecs les hauts faits de Sésostris. Manéthon le cite comme ayant *conquis le monde*. Lorsqu'il passait, triomphant, Ousortésen III ne laissait derrière lui que des ruines ; il emportait les vaincus : *J'ai pris leurs femmes, j'ai emmené leurs serviteurs, chassant devant moi leurs bestiaux, gâtant leur moisson, y mettant le feu*.

De Ouadi-Haifa à Semneh, les rapides qui forment la deuxième cataracte sont une série d'obstacles défendant bien la frontière ; cela ne parut pas suffisant au pharaon, qui voulut deux forteresses sur les rochers bordant le Nil en falaises, à pic. Ces forteresses, de briques crues, avec de hautes murailles, des tours, des fossés, des contre-escarpes et des glacis, renfermaient des habitations ainsi qu'un petit temple dédié au monarque. Sur les parois de ce monument, Ousortésen III est honoré en même temps que le Nil ; un bas-relief le représente, en pied, revêtu du costume d'Osiris, assis dans un naos, sur la barque du soleil. Ses fondations furent nombreuses. Pendant dix siècles son nom resta dominant de Memphis à Semneh.

Amenemhat III, qui succéda à Ousortésen III, battit encore les Nègres d'Éthiopie ; mais il ne conserva pas le champ de bataille, se contentant d'un tribut et de quelques manifestations périodiques de vassalité. Ce pharaon désira, semble-t-il, en revenir à la politique des fondateurs de sa dynastie. Ses œuvres, moins bruyantes que celles de ses prédécesseurs, mais plus durables, donnent à son époque un beau caractère de grandeur utile. Il endigua le Nil à Semneh, travail qui n'avait été que commencé, qu'un état de guerre incessant n'avait pas permis de poursuivre ; il fit construire une forteresse importante à Pselkis, ou Dakkeh ; il ordonna enfin, après en avoir laborieusement calculé les conséquences, le creusement du lac Mœris.

A l'ouest de la vallée du Nil, entre Héracléopolis et Memphis, le désert entoure une immense oasis de terre cultivable, — le Fayoum, — qui, par une brèche de la chaîne libyque, communiquait avec le fleuve, et de niveau. Le pharaon Amenemhat III eut l'idée de faire creuser là un immense lac artificiel, de dix millions de mètres carrés de superficie, et de mettre ce lac en relation directe avec le Nil, d'une part, et d'autre part avec une vallée se trouvant à l'ouest de l'oasis, au fond de laquelle existait un vaste lac naturel. Ce grand œuvre exécuté, la Basse-Égypte n'aurait à redouter, ni les grandes crues du Nil inondant trop les terres, dévastant les propriétés, ni les crues insuffisantes. En effet, le lac artificiel d'Amenemhat III reçut les eaux du Nil-Haut pour les restituer aux époques du Nil-Bas, régularisant ainsi le débit du fleuve ; et lorsque la crue donnait un trop-plein, par la rupture d'une digue le grand lac artificiel se déversait dans le [Birket-qéroum](#), le lac occidental naturel.

Les Égyptiens nommaient ce lac, *Meri*, c'est-à-dire *le lac par excellence*. Les Grecs prenant cette désignation pour un nom de roi, attribuèrent ce travail gigantesque au pharaon Mœris, qui n'avait pas existé. Et c'est encore le lac Mœris. Les Égyptiens désignaient également ce déversoir immense par le mot *mer*, — [Ph-ioum](#), — d'où dérive l'appellation moderne de Phioum ou Fayoum. Il est remarquable que les eaux du Nil, douces, jetées dans le Birket-el-qéroum, y deviennent salées. Deux canaux alimentaient le lac artificiel ; au point d'intersection de ces deux canaux se réunissant, se trouvaient les écluses de retenue. Les digues du lac mesuraient cinquante mètres d'épaisseur, trois mètres et demi de hauteur.

Au milieu du lac, écrit Hérodote, *s'élevaient, dit-on, deux pyramides couronnées chacune d'un colosse assis, dont l'un représentait Amenemhat, et l'autre la reine sa femme*. Il est certain qu'après avoir achevé son grand œuvre, le pharaon Amenemhat III y vint résider, après s'être fait construire, au centre du lac, un palais et un tombeau. Le palais devint un temple à la mort du souverain, et on le désignait naïvement par la situation qu'il occupait : [loge-ro-hount](#), c'est-à-dire *temple situé à l'entrée du lac*. Les Grecs, prononçant mal ce mot, en firent le fameux labyrinthe. Le massif du monument, quadrangulaire, avait deux cents mètres de longueur et cent soixante-dix mètres de largeur. L'édifice était tout de granit. Une quantité prodigieuse de petites chambres, carrées, uniformes, et reliées entre elles par une série de couloirs étroits, enchevêtrés comme à plaisir, et dans lesquels on ne pouvait pas s'aventurer sans guide, ont fait l'étrange réputation du [labyrinthe de Mœris](#). De grandes salles constituaient le monument proprement dit, et il est probable que les chambres avaient été ainsi disposées pour recevoir toutes sortes d'objets précieux, mis à l'abri de la cupidité des hommes par la bizarrerie même des voies d'accès. Au nord du monument se dressait la pyramide d'Amenemhat III, en briques crues, revêtue de pierres sculptées. Exécuteur incontestable du lac Mœris, Amenemhat III en eut-il l'idée le

premier ? Le deuxième pharaon de sa dynastie, Ousortésen Ier, n'eut-il pas le mérite de cette conception ? Et ne commença-t-il pas les travaux ? Ces questions ont été posées ; il suffit de les reproduire.

Les listes pharaoniques citent un Amenemhat IV et une reine, Sevek-nowre-Râ, la Skémiophris de Manéthon, terminant, sans éclat comme sans faiblesse, la XIIe dynastie.

La XIIe dynastie se caractérise par l'adoption d'une politique nouvelle, consistant à accueillir les étrangers, à châtier bravement les ennemis, à conserver les points stratégiques utiles, mais à ne vouloir pas l'agrandissement de l'empire par la guerre. Jamais les mines de cuivre et de turquoises du Sinaï n'avaient été aussi activement exploitées. Des postes militaires défendaient les travailleurs contre les nomades ; mais hors de cette occupation, les pharaons de la XIIe dynastie ne prétendirent, même sur l'emplacement des mines, bien gardé, à aucun droit territorial.

C'est à ce moment de l'histoire d'Égypte que l'on voit, au sud de la deuxième cataracte, jusqu'en Abyssinie, se former une sorte de confédération de tribus, ayant en elle des représentants de toutes sortes de races, mais où domine une race spéciale, venue d'Arabie, de l'Orient dans tous les cas, et qui va donner son nom au pays. Bientôt, en effet, l'Éthiopie s'appellera le *pays de Kousch*, et les nations échelonnées de Ouadi-Halfa, jusques au centre de l'Afrique, deviendront des Kouschites. En même temps, les pharaons, qui régnaient par droit de naissance, comme étant de race supérieure, commencent à exercer une sorte de droit divin. Sineh dit d'Ousortésen : *Il est roi ; il a commandé dès l'œuf. Depuis sa naissance, il a été le multiplicateur des naissances, mais lui seul est une essence divine*. Les ancêtres des pharaons sont devenus des dieux.

Toutes ces révolutions se sont accomplies de l'an 3064 à l'an 2851 avant notre ère, sous le gouvernement de pharaons appartenant à deux dynasties, la XIe et la XIIe. Ces faits politiques et sociaux sont acquis à l'histoire, définitivement. La succession des deux dynasties est moins certaine. On pourrait constater, un jour, que la XIe dynastie gouvernait à Thèbes pendant que la VIIIe et la VIIe occupaient Memphis, et que la IXe et la Xe régnaient à Héracléopolis ? La XIIe dynastie l'aurait emporté sur les autres, réunissant sous sa loi toutes les Égyptes, de la mer Méditerranée à l'Éthiopie, consommant la révolution la plus radicale, la plus importante que l'Égypte ait subie.

Cette Égypte est divisée en provinces, ou nomes, parfaitement délimitées. Chacune de ces provinces est elle-même coupée en petites principautés, en seigneuries. Il y a des seigneuries appartenant en propre au pharaon, enclavées dans des territoires que gouvernent des vassaux importants. Chaque principauté, chaque seigneurie, a son gouvernement, identique au gouvernement central théorique. Le seigneur doit au pharaon un tribut annuel, des manifestations de vasselage et des contingents armés en temps de guerre. Ces *bandes* suivent la *troupe royale*, en aides résolus, loyaux, mais non identifiés. A cette grande division du territoire, exclusive d'une unité nationale politique, il faut ajouter le désordre ethnographique résultant des émigrations volontaires et forcées, affluence d'Asiatiques et razzias d'Africains.

A l'époque de la XIIe dynastie, quatre races principales sont connues et dénommées en Égypte : les *Rotennou*, ou Égyptiens proprement dits ; les *Manou*, jaunes, au nez aquilin, d'origine asiatique ; les *Nahasou*, ou *Nasou*, noirs,

aux cheveux laineux ; les **Tamahou**, blancs, aux yeux bleus, venus de Libye et des *îles de la grande verte*, la mer Méditerranée.

CHAPITRE XIII

DE 3064 A 2851 Av. J.-C. - Mœurs du Moyen-Empire. - Illusion d'une unité nationale. - Seigneuries. - Le nome de Meh. - Tombes de Béni-Hassan. - Architecture, statuaire, sculpture, gravure. - Funérailles. - Artisans. - Toilette. - Fards et bijoux. - Jeux. - Musique et danse. - La chanson du roi Entew. - Plaisirs. - Repas. - Nains. - La famille. - Importance de la mère. - La femme. - Concubines. - Militarisme : exercices et manœuvres.

LES pharaons des deux premières dynasties du Moyen-Empire donnèrent aux Égyptiens l'illusion d'un royaume puissant ; cette illusion, les ennemis de l'Égypte la partagèrent. La quiétude, sinon la paix, régnant aux bords du Nil, de l'Éthiopie à la mer, la civilisation put y renaître. Mais ce renouveau se ressentit fortement du mélange des races que la politique des Entew, des Amenemhat et des Ousortésen avait favorisé. Non seulement des *peuples entiers*, ainsi que les textes s'expriment, étrangers, vinrent s'installer en Égypte, mais des colonies égyptiennes furent transplantées en Nubie par les pharaons. Il y eut, tout le long du Nil, à cette époque, une grande confusion de peuples, un véritable désordre ethnographique, et il fallut pour la première fois, dans quelques provinces, créer un corps spécial chargé de surveiller et de poursuivre les malfaiteurs. On arrêtait et on volait, sur les routes.

Les grands vassaux qui gouvernaient les provinces, sous l'autorité nominale mais nettement reconnue des pharaons, les gouvernaient comme des monarques indépendants, non sans gloire quelquefois. Ces *monarques* ne *régnait* pas despotiquement ; des *conseils* intervenaient dans l'administration du *nome*, de la province. Les devoirs des vassaux étaient acceptés. Ils devaient suivre le pharaon à la bataille, protéger le convoi, rapporter le butin, assurer la paix intérieure de leur nome, y rendre la justice, s'approvisionner pour les années de disette, veiller à la pleine culture de tous les terrains, soutenir les mineurs, *les veuves et les femmes mariées*, traiter avec égalité tous les hommes, sans distinction de fortune ni de classe, répartir avec équité les eaux du Nil, ne jamais couper un seul des canaux qui portaient au champ les eaux fécondantes du fleuve. En se vantant d'avoir rempli ces devoirs, le monarque du nome de Meh nous signale surtout les abus possibles. Des gouverneurs moins équitables exploitaient sans doute leur monarchie.

Le type du gouvernement égyptien d'alors, que les gouvernements des nomes ne font que reproduire, bien que comportant une somme appréciable d'abus, ne pesait pas sur l'Égyptien. Il y avait dans ce peuple, à ce moment encore, un grand esprit de subordination, d'obéissance. *On fait l'homme pour le chef*, dit un texte, *et le soldat pour le capitaine*. Cette subordination, les grands vassaux l'acceptent, dans une certaine mesure, devant le souverain ; c'est, par exemple, une récompense désirée par le monarque d'un nome, que d'être autorisé à se qualifier d'*ami du pharaon*.

Le pharaon récompensait les grands vassaux de diverses manières, dans la vie et dans la mort ; soit, par exemple, en élargissant les limites du domaine seigneurial, soit en prenant à sa charge les frais d'embaumement et de funérailles du prince décédé, dépenses considérables. Le seigneur payait un tribut au souverain. *J'ai passé, certes, des années comme prince dans mon*

nome, dit le monarque de Meh ; j'ai donné... des taureaux avec leurs vaches, et j'ai été en faveur pour cela dans la maison royale, car, les vaches laitières, j'ai porté tout leur produit au palais royal, et nulle redevance n'a été plus forte que la mienne dans tous ses entrepôts. Le monarque ajoute qu'il a enrichi sa province en la vouant à une culture intense, en surveillant lui-même l'exécution de ses ordres, se vantant, malgré l'enrichissement du nome, de n'avoir pas créé d'impôt nouveau. Des contingents armés, fournis précisément par les grands vassaux, allaient chaque année en Éthiopie chercher, pour le pharaon, le tribut des *seigneurs du sud*, en or.

A mesure que les seigneuries se consolidaient, que les *nobles chefs*, — *erpa-ha*, — augmentaient en Égypte, se partageant le pays, les *amis* et les *parents du roi* — *suten-rekh*, — dont les cours pharaoniques avaient été encombrées, devenaient de plus en plus rares. L'uniformité des gouvernements de nomes, sous l'autorité reconnue du souverain, donnait aux Égyptes une unité gouvernementale théorique, mais illusionnante les pharaons, les grands vassaux, les Égyptiens et les étrangers. Il se formait une sorte de sentiment national, se manifestant par le mépris ou l'horreur des Nègres, des *hommes de Kousch* et des Asiatiques.

Des monuments de la XII^e dynastie, il nous reste surtout l'obélisque de Matarieh, quelques pyramides et les étonnantes hypogées de Béni-Hassan, cette nécropole des *princes héréditaires des princes de Meh*, sur la rive droite du Nil, entre Memphis et Thèbes. Une série de chambres funéraires, taillées dans le roc, aux parois entièrement couvertes de peintures, racontent toute la vie des Égyptiens de ce temps. On y remarque un portique orné, deux mille ans avant les Grecs, de colonnes d'un style dorique pur. Il semble qu'à ce moment les architectes reviennent à la bonne tradition des origines égyptiennes ; le type *caverne* est dominant, mais agrémenté de colonnades, de peintures et de menuiseries.

La statuaire du Moyen-Empire, inférieure à celle de l'Ancien-Empire, a cependant donné quelques œuvres intéressantes ; notamment les statues d'Amenemhat I^{er} et d'Ousortésen I^{er}, si belles, que des pharaons, les usurpant, y feront graver leur propre cartouche. Les sculpteurs exagéraient leur sentiment, les graveurs négligeaient la perspective ; mais les premiers avaient d'amples idées, voulaient le vrai, et les seconds, très finement, s'acharnaient à la perfection du trait, au fini du rendu, rehaussant leur minutie de couleurs vives. C'est la pure tradition memphite qui revient, en partie. On peut relier, en les comparant, les artistes de la XII^e dynastie aux artistes des commencements de l'Ancien-Empire. La sincérité primitive, naïve, délicate, a disparu sans doute ; il y a maintenant de la recherche, de la convention, de l'imitation dans les statues, de la puérilité dans la gravure. On retrouve, pour la dernière fois, le modelé des genoux spécial à l'Ancien-Empire. Les hiéroglyphes, d'abord indécis, mous, disproportionnés, mélangés de signes hiératiques, deviennent nets, fermes, réguliers ; leur finesse est la caractéristique des monuments de cette époque. Les reliefs des figures sont légers, sans exclure la vigueur ; mais les nus reçoivent une couleur jaune. Le coloris brillant, cru, tout or quelquefois, alourdit ces œuvres qui seraient souvent charmantes.

Les cercueils, sculptés, peints, dorés, incrustés de pierres précieuses, crient le faux goût. Au culte du mort s'est substituée la vanité du vivant, qui songe plutôt à perpétuer luxueusement son souvenir qu'à faire respecter sa mémoire ou formuler son vœu pour l'autre vie. C'est ainsi que les princes de Meh firent

creuser leurs tombes dans la chaîne arabe, illustrant sur les parois les fastes de leur dynastie.

Les funérailles sont un événement. Le cadavre a son sarcophage, *sa gaine d'or avec tête de lapis*, qu'un baldaquin surmonte et que traînent des bœufs. Des pleureuses précèdent le convoi ; d'autres, de la porte de la syringe, appellent le mort. On sacrifie des victimes au seuil de la tombe, on dresse des stèles commémoratives, et le peuple tout entier intervient, se lamentant. Les fêtes funéraires se renouvellent plusieurs fois dans l'année, somptueusement. Une grande barque, très ornée, transporte le prince et sa famille au tombeau, et ce sont des entassements d'offrandes, — blé, farine, pains, gâteaux, liqueurs, viandes, lait, beurre et encens. — Le jour de la moisson, une gerbe de blé nouveau était processionnellement portée à la syringe.

Les peintures sépulcrales se sont modifiées. Ce n'est plus, sur les parois, la *deuxième vie* désirée que les peintres expriment, mais la vie première, réelle, qu'ils racontent, une sorte de chronique, exacte, destinée à rappeler l'existence finie du mort, sa richesse, sa force, sa bonté, sa justice. Le héros de ce roman vécu ne dédaigne pas d'immortaliser ceux qui l'ont servi, qu'il a commandés ; sa famille, ses parents, ses amis, ses familiers, ses serfs, ses soldats, ses artisans, ses ouvriers et ses amuseurs y figurent *chacun selon son emploi*. La vie de ces monarques étant surtout agricole, l'appropriation et l'ensemencement des terres, l'aménagement des eaux du Nil, l'élève des bestiaux, figurent en première ligne dans le récit. On voit, sur les tableaux, cinq espèces de charrues, tirées tantôt par des hommes et tantôt par des bœufs ; la moisson du blé et la coupe du lin, leur mise en gerbe et en meule ; le battage des épis, le mesurage des grains pour l'emmagasinement ; le trait des vaches ; la confection des beurres et des fromages ; les soins donnés à la vigne ; la vendange, le foulage, l'emploi d'un pressoir à vis, la mise du vin en jarres et en bouteilles, son dépôt dans des caves bien aménagées.

Les princes honoraient l'agriculture en prenant part, de leurs mains, aux travaux des champs. Les produits de la terre consistaient principalement, dans l'Égypte-Moyenne, où se trouvaient les grandes et riches seigneuries, — entre Thèbes et Memphis, — en blé, lin, vin et huile. De grands troupeaux livraient leur laine et leur lait ; le lait de gazelle, très apprécié, était abondant. Le laboureur et le pasteur jouissaient d'une protection spéciale.

Les artisans étaient nombreux, spécialisés, réunis parfois en ateliers surveillés. Les verriers sont représentés devant le fourneau, soufflant des bouteilles ; les potiers modèlent des vases et les mettent au feu ; les forgerons forgent le fer rougi, sur une enclume ; les charpentiers, les menuisiers, les ébénistes, les corroyeurs, les maroquiniers, les cordonniers, les bijoutiers et les orfèvres travaillent avec animation ; des femmes, groupées, tissent des étoffes ; des peintres, debout devant leur chevalet, enluminent des panneaux ; des sculpteurs fouillent la pierre, le bois et l'ivoire ; des artistes combinent des tabourets élégants, cisèlent des coffrets, les colorient ; des ouvriers de toutes sortes, enfin, achevant des milliers d'objets, témoignent d'une civilisation presque compliquée, d'une organisation sociale très avancée, dans tous les cas.

Les tableaux funéraires racontent l'industrie du Moyen-Empire, son goût luxueux, ses besoins délicats. Les sépulcres ont conservé les œuvres de cette industrie, que l'on ensevelissait avec le mort. Les objets de toilette et d'ornement abondent dans les tombeaux de cette époque. Ce sont des flacons pleins de poudre d'antimoine, ou *kohel*, qui servait à brunir les cils, et des fards apportés d'Asie.

Les épingles de bois, terminées par de délicieuses têtes de chiens, se fichaient dans la carapace toute trouée d'une tortue finement sculptée. Une boîte à cosmétiques est une oie dont le cou se tord en arrière, et qui, par ses ailes ouvertes, laisse voir le récipient. Une simple cuillère à parfum, véritable bijou, représente une jeune Égyptienne, presque nue, aux longs cheveux nattés tombant sur ses épaules, debout sur une barque, naviguant parmi les lotus fleuris. Deux figurines de bronze, agenouillées, tenant un sceptre divin et une nasse d'armes reposant sur l'épaule, forment le manche d'un miroir.

Le costume de ces Égyptiens était recherché ; la dignité coquette de leur attitude faisait bien valoir le choix des étoffes, la coupe simple des vêtements. Des franges très légères ornaient les pagnes blancs, amples, que de fines broderies enrichissaient. Les lits s'embellissaient de draperies que les femmes étaient fières de tisser, d'ornez richement, tandis que les meubles, élégants, étaient marquetés d'or, d'ébène et d'ivoire. Les étrangers donnaient aux Égyptiens les riches matières servant leur luxe. L'Éthiopie fournissait l'or, l'ivoire et l'ébène ; les Asiatiques apportaient les parfums, les bois, les vases émaillés, les pierres précieuses, les étoffes teintées ou brodées.

Les seigneurs consacraient leurs heures de loisir, rares sans doute, à la chasse et aux jeux. Le jeu des échecs les passionnait ; et tandis que, se reposant dans leurs demeures, ils animaient sur l'échiquier les pions jaunes et noirs, les enfants jouaient, eux aussi, avec des poupées articulées, des pantins bizarres, des bêtes en bois, ou des balles en feuilles de papyrus. On connaissait le jeu de paume, la courte paille, la main chaude, le mail, le cricket ; les hommes ne dédaignaient pas d'assouplir leurs membres par des tours d'adresse ou de force, pendant que les jeunes filles jonglaient avec des oranges ou des cailloux ronds.

La musique et la danse étaient déjà des arts classés. Aux sons de la flûte et de la harpe, qu'accompagnaient les spectateurs par les claquements rythmés de leurs mains nues, ou le bruit aigu des crotales nouées aux doigts, les danseurs mimaient avec grâce, sans lascivité, les gestes expressifs des jouissances et des sentiments, ou simulaient des actes de la vie universelle : le balancement des palmiers que la brise ploie, le frémissement des lotus que le Nil tourmente, la volupté des félins, le vol des colombes, ou encore les ardeurs impatientes du combat qui se prolonge, l'ivresse que procurent les harmonies toujours répétées, les lassitudes qui sont la fin des colères et des plaisirs.

Ils chantaient aussi, les Égyptiens, en s'accompagnant du kinnor. Ces chants étaient une consolation, à cette époque de l'histoire égyptienne où les incertitudes de la deuxième vie navraient les cœurs. Il existe un *chant du roi Entew*, qui déplore la mort et demande *ce qu'est, après tout, la prospérité* devant ce problème redoutable : La mort se saisit de tous, sans distinction, sans exception ; les ancêtres s'en vont, les enfants demeurent, pour aller plus tard où sont allés les ancêtres, et il en est toujours de même, pour les bons comme pour les mauvais, pour les riches comme pour les pauvres ! De *là-bas* personne n'est revenu. Nul ne sait, ni *le dire*, ni *les gestes* de ceux qui sont allés vivre l'autre vie, dans le *lieu d'où l'on ne revient pas*. S'il en est ainsi, mieux vaut réclamer une pleine existence, assouvir ses désirs, s'oindre d'huile parfumée, se revêtir d'un lin très pur, bien tissé, orné de métaux précieux, accroître ses richesses, céder à ses fantaisies, manger à sa faim, obéir à son cœur, jouir de ce que l'on a ; — car, au jour de la mort, *personne*, dit le chanteur, *n'emporte son bien avec lui, et les lamentations des pleureuses ne font point que la tombe, s'ouvrant, rende sa proie*.

Les grands vassaux, les *princes* de la XII^e dynastie, vivaient assez généralement suivant les vues de la *chanson du roi Entew*. Leurs fantaisies, amollissantes ou cruelles, ils les satisfaisaient volontiers. L'un, quoique *jeune et fort*, ne va surveiller ses ateliers qu'assis dans une large chaise que portent quatre robustes hommes, pendant qu'un serviteur soigneux, ayant déployé son parasol, fait de l'ombre sur le monarque. Un autre, au contraire, inspecte continuellement ses travailleurs, va, court, du nord au sud, du sud au nord, toujours éveillé, infatigable, poussant la charrue, portant sa motte de limon à la digue, encourageant par son exemple ses ouvriers. Celui-ci aime les bêtes, et dans sa maison, avec lui, vivent les chiens, les chats, les singes, les antilopes, les cygnes et les flamants ; celui-là ne sait pas de spectacle préférable au combat acharné des taureaux. Un prince de Meh, assis sur la rive du Nil, au bord d'un étang, pêche à la ligne. Le pharaon Entew, lui, avec sa meute de chiens énormes, redoutables, et qu'il appelle chacun par un nom, avec lesquels il vit, et qui dorment au pied de son trône, s'en va chasser les fauves. On a cru qu'au temps de la XI^e dynastie les Égyptiens chassaient les gazelles avec des lions.

Revenant de la chasse, ou d'une inspection, les princes trouvaient, servi dans une chambre de leur demeure seigneuriale, un repas dont l'ordonnance indique une certaine convention arrêtée, déjà. Le chef de la famille est assis ; devant lui, sur une table ronde, sont disposés des pains, des fruits et des herbes, ce fond de la nourriture égyptienne. En outre, et hors de la salle, dans des vases élégants, aux couleurs vives, quelque peu bariolés, ou dans des corbeilles délicatement tressées, des oiseaux, des poissons, des fromages et des fruits. Dans des jarres reposent la bière fermentée — *aket*, — et le vin. Dans la figuration d'un repas que les murs de Béni-Hassan détaillent, on a remarqué, sur la table du prince de Meh, deux poules cuites ; c'était une haute et rare curiosité qu'une poule, à cette époque, sur les bords du Nil. Le maître présidait le repas qui réunissait sa famille et ses amis, pendant que des musiciens jouaient de leurs instruments, et que des *légions de nains et de naines* accompagnaient les chanteurs, ou se contorsionnaient, grimaçants, pour distraire les convives. Ces repas, relativement modestes, mais gais apparemment, devenaient excessifs plus au sud. Des peintures montrent qu'à Thèbes, la goinfrerie des hôtes, hommes et femmes, n'avait parfois pour borne que l'impossibilité d'un excès de plus.

La famille de l'Ancien-Empire s'est étendue ; elle va jusqu'à la plus extrême ascendance maternelle, et comprend même quelques parents collatéraux. Une stèle trouvée à Abydos représente le mort, veuf, s'avançant suivi de sa mère, de sa sœur, de ses deux frères, de son fils, de sa grand'mère maternelle, de son père et de deux *parents*. L'ordre de la représentation a une valeur. Le rang qu'occupe la grand'mère maternelle, avant le *père*, témoigne une fois de plus de l'importance qu'avait prise la maternité au commencement du Moyen-Empire. Il semble qu'après les troubles qui avaient suivi l'effondrement des dynasties premières, les Égyptiens, décimés, aient voulu refaire l'empire rapidement, le peupler. Les grands vassaux, d'ailleurs, devaient chercher à accroître l'importance de leurs fiefs par l'accroissement de la population du nome. Les femmes stériles étaient presque méprisées, alors ; et l'on sait que pour devenir mères les Égyptiennes de la XII^e dynastie se livraient à toutes les singularités de superstitions bizarres : elles mâchaient des herbes, elles prononçaient des paroles, elles buvaient des liqueurs *pour peupler la maison*. L'Égyptien, à ce moment, se dit plutôt *fils de sa mère* que de son père. C'est la mère souvent qui, sur la stèle funéraire, amène le mort, son fils, devant la table des offrandes. C'est par la mère que la femme s'élèvera.

Au commencement du Moyen-Empire, la femme est encore sans autres droits que ceux qu'elle obtient, en fait, de la bienveillance de son père, de l'amitié de son frère, de la tendresse de son mari. L'amour, chez l'Égyptien, étant sans noblesse, n'épure pas les sentiments dont il est l'objet. Il y a, sans parler des harems, à côté de la femme légitime, et partageant sa vie, des concubines plaisant au maître par leur talent, leur grâce ou leur beauté. Ce sont en général des étrangères, musiciennes, danseuses, ou simplement belles. L'Égyptien, en cela, agit comme naturellement, sans recherche de l'extraordinaire, sans inquiétude surtout ; et il ne semble pas que l'Égyptienne épousée se préoccupe non plus, elle, outre mesure, de la femme qui vient la menacer, ni du partage probable, ni de la substitution possible. L'Égyptienne ne lutte contre l'étrangère que par sa coquetterie ; son souci ne dépasse pas sa chambre de toilette. Le choix des parfums, des fards, des bijoux, des costumes, et surtout des perruques, absorbait l'existence de l'Égyptienne.

Si l'amour, ni le mariage, ne donnaient à l'Égyptienne aucun droit, pas même une sécurité, elle était entièrement libre, fille ou femme, d'aller et de venir, et pouvait prendre dans la société, malgré son sexe, la place qu'elle se croyait capable d'y occuper. Par le travail, par l'instruction, par l'énergie, l'Égyptienne peut devenir l'égale de l'Égyptien. Son éducation est souvent virile, d'ailleurs ; sur les murs de Béni-Hassan, on voit des femmes exécuter, comme le font les hommes, les exercices d'une gymnastique développée. Quand elle est une digne compagne, l'Égyptienne partage absolument la gloire de son mari, ses dignités, ses titres.

L'Égypte de la XII^e dynastie étant agricole et militaire, il n'est pas surprenant que l'influence de la femme se soit accrue par la maternité. Il importait au grand vassal d'avoir beaucoup de travailleurs et de guerriers. Chaque province, en cas de guerre, doit au pharaon un contingent, et chaque prince de nome veut que son contingent soit remarqué pour son instruction, sa discipline et sa bravoure. Dans les nomes, les exercices des guerriers préoccupent le prince. Ce sont de longues séances de gymnastique, de lutttes à corps le corps, de savantes manœuvres. Siège simulé d'une ville, béliers battant les murs, assiégeants abrités sous de larges boucliers ayant la forme d'une carapace de tortue, lancement de la fronde et de la javeline, maniement de l'arc, de la hache et de la massue, attitudes d'attaque et de défense, rien n'est négligé. Les soldats sont nus, pour que les instructeurs jugent mieux des effets musculaires du travail. Il n'y a pas de caste militaire proprement dite, mais le « militarisme » est complètement organisé.

Les tombes, si parlantes, et qui livrent ainsi la vie militaire et civile des Égyptiens de la XII^e dynastie, ne disent rien de la vie religieuse, des cérémonies, des croyances, des divinités. C'est le moment précis, très grave, où l'Égypte va constituer son panthéon, organiser son sacerdoce, se donner un culte et des dieux.

CHAPITRE XIV

DE 3064 A 2851 Av. J.-C. - Civilisation du Moyen-Empire. - Gardiens des tombes, officiants, prophètes. - Influence des Asiatiques et des Africains. - Religiosité et superstitions. - Multiplication des fêtes. - Morale. - Maîtres et étudiants. - L'art d'écrire. - Médecine. - Conseils du scribe Douaour-se-Kharda à son fils Papi. - Littérature. - L'hymne à l'Indus et l'hymne au Nil.

IMITANT les pharaons, les grands vassaux du Moyen-Empire avaient confié la garde de leurs tombes, et la surveillance des rites qui devaient s'y accomplir, à des Égyptiens instruits dans ce but par les vieux *ordonnateurs* des anciens temples pharaoniques. Ces *maîtres des cérémonies*, installés dans un nome, y vivaient des produits d'un *domaine* que le seigneur leur affectait, les séparant du peuple. Le culte des ancêtres s'était compliqué ; il avait pris l'allure d'un sacerdoce. L'ensemble des officiants formait presque un collège de prêtres avec ses traditions, ses mystères et ses vœux. A la XII^e dynastie, il y a déjà des *sages* qui sont comme des *prophètes*. Le chef de famille n'a cependant pas encore abdiqué ; c'est lui qui, en personne, officie aux jours de grande solennité. Ces jours-là, les *officiants* ornent les tables d'offrandes, brûlent les parfums, immolent les bêtes du sacrifice ; mais le *seigneur* les traite comme des aides, il ne leur reconnaît aucune supériorité.

De l'Afrique intérieure, du sud, sont venus les Nègres, avec leurs superstitions et leurs formules magiques ; de l'Asie vont arriver ceux qui apprendront aux Égyptiens comment on inquiète les hommes, et comment on exploite cette inquiétude. C'est par troupes que les Asiatiques venaient dans la vallée du Nil, avec des cadeaux, demander l'hospitalité aux princes de nomes, aux grands vassaux des pharaons. Ils s'installaient dans la province, échangeaient des broderies et des étoffes apportées, contre quelques provisions, et pendant que leurs filles, musiciennes ou chanteuses, s'employaient à distraire les Égyptiens désœuvrés, leurs jeunes hommes, très habiles, beaux diseurs, insinuants, parlaient de divinités redoutables en termes exquis, édifiaient le peuple par l'onction de leurs homélies chantantes. D'autres Asiatiques, amenés comme prisonniers par des princes victorieux, se mêlaient aux *hommes d'Asie* librement immigrés. Les peintures de Béni-Hassan montrent des vaincus *au nez busqué, aux cheveux et à la barbe du plus beau noir, s'avancant avec leurs femmes, leur bétail et leurs lyres, offrant un cosmétique, — le nest'en, — au vainqueur*. Les pharaons se vantaient de ces *implantations de peuples entiers* dans la vallée du Nil.

L'esprit de religiosité vint en Égypte avec ces étrangers. On crut bientôt, et fermement, à de sottes fantaisies. Le *voyage d'Abydos*, couramment accepté, s'est dégagé de tout symbolisme, est devenu réel. A la mort de l'homme, l'âme se *désincarne* pour se rendre vers un monde nouveau ; il y a dans la montagne d'Abydos une grande fissure ; c'est par cette *fente* que passent les âmes pour se rendre dans l'amenti ; la *barque du soleil* vient, dans le jour, prendre les âmes au delà de la fissure, et les transporte, et les *passé dans la nuit*, sous la protection d'Osiris. Or, il eût suffi de se rendre à Abydos, de regarder *la fente*, de franchir la montagne, pour détruire tout ce symbolisme réalisé. Mais on n'allait plus à Abydos, et le tombeau d'Osiris devenait lui-même comme un mythe ; Osiris prenait toute l'inconsistance d'un dieu.

Pendant que les Asiatiques imposent ainsi à l'Égypte leur religiosité radicale, les Éthiopiens, eux, sans accès, mais sans recul, peu à peu, et comme au hasard de leur pensée, sans plan préconçu, sans intention spéculative arrêtée, troublent bien autrement l'esprit de l'Égyptien, en l'épouvantant, en l'engluant de superstitions. Les bergers qui veulent mettre leur troupeau à l'abri des inondations rapides, comme les voyageurs qui veulent être épargnés par le crocodile ou le scorpion, n'ont qu'à réciter des formules magiques ; ils redouteront *la dame des deux pays*, qui poursuit les hommes, qui habite les marais, qui dort dans une grotte, dont *on ne peut voir la chevelure sans que ses nattes se contractent*, dont *la couleur de la peau ne saurait se définir*. Le fantastique se développe parallèlement à la religiosité ; les monstres naissent avec les dieux. A mesure que les divinités se forment, surgissent, s'imposent, l'humanité se désagrège, s'abaisse, disparaît.

Au culte des morts, tout égyptien, se substitue le culte des dieux, asiatique par l'idée, africain par la forme. Jusqu'alors, les tombes avaient le *serdab*, ce *réduit muré* où se dressaient les statues des morts ; à partir de la XII^e dynastie, les serdabs se vident. Jadis, la momie, descendue au fond du caveau, y attendait, dans le silence et dans l'obscurité, l'heure de la reviviscence certaine, et le respect de cette attente éloignait à jamais les vivants du lieu de repos. Maintenant, le sarcophage est placé dans la chambre même où les parents et les amis se réunissent, et ces réunions deviennent fréquentes. Jamais *fêtes* plus nombreuses ne furent plus scrupuleusement célébrées.

A lire un texte de Béni-Hassan, on se demande si, parfois, au point de vue nouveau de la liturgie embryonnaire, il n'y avait pas dans l'année autant de fêtes que de jours. C'est qu'en effet le prêtre a grand intérêt à multiplier les anniversaires, les célébrations, pour justifier son importance. Ce sont : la fête du nouvel an, la fête du commencement de l'année, la fête de la grande année, la fête de la petite année, la fête du bout de l'an, la fête du grand feu, la fête du petit feu, la fête des cinq jours épagomènes, la fête de la rentrée des grains, la fête du mois, la fête du demi mois, et *toutes les fêtes des vivants et des morts*. Le doublement des fêtes relatives au commencement et à la fin de l'année s'explique par l'existence simultanée, dans la vie égyptienne, de l'année vague et de l'année vraie. Cette indication prouve qu'à ce moment l'année de trois cent soixante-cinq jours et un quart était arrêtée. L'importance du prêtre qui ordonnait ces cérémonies est affirmée dans l'inscription même : *Je choisis un prêtre de Râ et je le constituai maître de champs et maître de serfs, et je décrétai des repas funéraires à toutes les fêtes*.

L'Égyptien aimait encore la vie dans ce trouble intellectuel. Il ne prévoyait pas le despotisme de ces prêtres qui transformaient les ancêtres bien-aimés, si doux, muets, en divinités dont quelques-unes au moins allaient devenir redoutables, exigeantes, bavardes, s'immisçant à tout propos, par la voix des *officiants*, dans l'existence de l'homme inquiété. Il croit qu'en multipliant les offrandes il plaira suffisamment aux dieux, et il se soumet. Sa morale se condensait en une courte série de formules excellentes. Se tenir à sa place, ne jamais s'enorgueillir, ne rien dissimuler, vivre activement sans blesser le droit d'autrui, n'avoir pour but que des desseins graves, sérieux, *lourds de poids* : telle est alors la sagesse égyptienne. Mais voici que l'esprit asiatique s'insinue, et l'obéissance s'explique par l'intérêt, la soumission se justifie par le succès, le respect devient de la platitude. *L'obéissant et l'actif arrivent ; combats les paroles dirigées contre l'obéissance ; remue tes jambes et tu marcheras*, dit celui-ci. *Si tu marches à la suite d'un grand, dit un autre, tu feras ton chemin comme homme riche*. Et

Sineh, qui a vécu chez les Asiatiques, recevant une récompense, manifeste sa gratitude en *se mettant à plat ventre, en s'appliquant contre le sol, en se traînant sur sa poitrine*.

Le goût de l'étude s'était répandu. Les sculpteurs apprenaient laborieusement l'art de graver la pierre et d'élever des statues ; des scribes enseignaient l'art d'écrire. Les instructeurs étaient sévères, leurs leçons rebutaient les étudiants ; mais ils se vantaient de leur persistance. Des raisonnements bien déduits, appuyés d'une bastonnade bien appliquée, combattaient la paresse du fustigé en l'éclairant sur les avantages que lui vaudrait, plus tard, son labeur pénible : *Ô scribe, point de paresse, ou tu seras battu vertement ; ne livre pas ton cœur aux plaisirs, ou tu seras dans la misère*. Un professeur constate *qu'il y a un dos chez le jeune homme, et que le jeune homme écoute quand ce dos est frappé*.

L'art d'écrire est tout ce que les scribes apprennent à leurs élèves ; aucune préoccupation scientifique ne paraît les stimuler. Il existait cependant une science, puisque l'année vraie avait été exactement déterminée, et que les architectes appliquaient avec rigueur certaines lois de la mathématique. La médecine, largement pratiquée, passait de la médication la plus simple à l'emploi des remèdes les plus étranges. Les maladies de peau, d'yeux et de ventre étaient les plus fréquentes. Le miel, le sel, l'encens et les huiles s'ordonnaient ; ou bien faisait-on boire la *poudre d'une cervelle desséchée et pilée*, appliquer sur la partie du corps endolorie *un vieux livre bouilli dans de l'huile*. Les charmeurs et les exorciseurs ne manquaient pas. L'examen des momies de cette époque a démontré que l'art de la chirurgie était nul. Ainsi, toutes les sévérités des professeurs, les longues années passées par les élèves dans les *écoles*, où s'exerçait la discipline la plus rude, n'aboutissaient à la découverte d'aucune vérité, n'apportaient rien, ou presque rien, à la somme des connaissances acquises.

Les écoles de littérature abondaient, très peuplées, car le scribe pouvait prétendre à tous les emplois : devenir architecte, ingénieur, receveur des impôts, général, prêtre, gouverneur de nome, conseiller du pharaon, ministre. Les exemples étaient nombreux de scribes parvenus aux emplois les plus élevés. Toutes les carrières leur étaient naturellement ouvertes, car rien ne se faisait dans les fermes, dans les temples, dans les palais, intérieurement ou publiquement, qui ne fût compté, inscrit, décrit, archivé.

La délicieuse effronterie avec laquelle le scribe Douaour-se-Kharda signale à son fils Papi les avantages du *métier de scribe*, nous vaut une série très intéressante de tableaux de mœurs, un exemple parfait de la littérature égyptienne à cette époque. L'humeur de l'écrivain est gaie ; le terme qu'il emploie est ordinairement précis, courageux ; le trait, rapide, bien choisi, est presque toujours suffisant. L'énumération, qui est l'effet principal de son style, se poursuit sans fatigue, plaisante, observée, allant au but avec entrain, et se faisant, à l'avance, pardonner sa hardiesse par le sourire qu'elle va provoquer. L'auteur, instruit des choses, observateur patient, réaliste, maître de son procédé, développe ses comparaisons comme une litanie, et son fils Papi, à qui il parle, va pouvoir comparer le métier de scribe aux autres métiers, *depuis le forgeron à la gueule de son four, aux doigts rugueux comme la peau du crocodile, plus puant qu'un œuf de poisson*, jusqu'au barbier courant de maison en maison, cherchant les pratiques, *rompant ses bras pour remplir son ventre*, jusqu'au maçon s'accrochant aux aspérités pour arriver au haut de son mur, allant comme le pion du jeu des échecs, *de case en case*, de poutre en poutre.

Il ne reste à Papi qu'à choisir entre deux carrières : le métier des armes et le métier des lettres. Le scribe Douaour-se-Kharda termine ainsi son énumération : *J'ai vu la violence, j'ai vu la guerre ; décidément ouvre ton cœur aux lettres. J'ai vu les hommes qui travaillent de leurs mains ; en vérité, il n'y a rien de bon hors des lettres. Comme on se plonge dans l'eau, plonge-toi dans les livres, et tu verras, si tu as étudié, que le travail du corps ne tourmente pas l'écrivain ; qu'il se rassasie de l'activité d'un autre ; qu'il ne bouge pas, lui ; qu'il se repose. C'est parce que j'ai vu les ouvriers à l'œuvre que je te fais aimer la littérature comme ta mère, et que j'étale ses beautés devant toi. Le métier de littérateur est le plus important de tous les métiers. La littérature n'est pas un vain mot sur cette terre ; celui qui s'est mis à en tirer parti dès son enfance, très honoré, est envoyé en mission au loin ; or, celui qui n'est pas envoyé en mission au loin demeure dans sa misère. Qui donc a jamais obligé un scribe à travailler pour autrui, à exécuter ponctuellement un ordre ? En te conduisant à l'école des lettres, — à Khennou, — certes j'ai agi par amour pour toi ; et si tu as étudié avec profit, ne fût-ce qu'un seul jour, cela te profitera pour l'éternité, car ce que l'on apprend à cette école a la solidité durable des montagnes.*

Les conseils du scribe Douaour-se-Kharda ne sont en réalité qu'un morceau de littérature, mais ils expriment exactement la pensée des Égyptiens de son temps. La fougue d'une civilisation nouvelle exigeait une extraordinaire activité, et la formation des groupes sociaux jusqu'alors indécis favorisait l'ascension rapide des hommes de choix. C'est parmi les scribes que se recrutaient nécessairement les artistes, les intendants, les administrateurs, les conseillers, les *serviteurs des tombes et des temples* devenant prêtres. Les chefs de province, gouverneurs ou grands vassaux, se faisant indépendants de plus en plus, par leur richesse propre et la richesse de leurs serfs, agrandissant chaque jour leurs domaines et par conséquent l'administration de leurs biens, employaient des quantités de scribes ; parmi ces scribes, quelques-uns arrivaient vite à s'imposer, tenant dans leurs mains toute la fortune de leur maître. Les pharaons enfin, relativement délaissés, depuis que les princes vivaient magnifiquement dans leurs fiefs, ne trouvaient que dans le monde des scribes le personnel de conseillers, de missionnaires et de stratèges dont la cour pharaonique était plus particulièrement formée. *Certes*, dit un texte de cette époque, *il n'est pas de scribe qui ne mange de ce qui est servi au palais du roi.*

L'infatuation de l'écrivain dépassera bientôt toutes les bornes ; il n'est pas d'emploi qu'il ne soit capable de remplir, de science dont il ne connaisse les profondeurs, d'habileté dont les secrets lui échappent. Un scribe de la XII^e dynastie, Arouisen, dit ce qu'il sait ; il sait tout : le sens des paroles divines, l'ordonnance des panégyries, les conditions de la construction et du jeu des écluses, le dressement des comptes pour leur règlement, les problèmes géométriques du fractionnement des terrains, les rites funèbres, « la marche de la momie », les formules des incantations, des exorcismes, des enchantements, et le mystère de l'outre-tombe. *Nul, par l'étendue de ses connaissances*, dit ce scribe, *ne se distingue mieux aux yeux de tous, que moi et mon fils aîné.*

La littérature égyptienne, toute florissante à ce moment, est typique ; elle s'est appropriée les procédés de l'art du graveur. Il y a parallélisme évident entre le scribe de la XII^e dynastie exprimant sa pensée, et l'artiste sculptant des hiéroglyphes sur les parois d'un temple. Chaque détail, pris en soi, est parfait, dans le texte ou sur la muraille ; le mot employé est exact, précis, trouvé, comme le trait est correct, juste, habile ; il y a, avec un relief accentué, un non-trop remarquable. Mais le graveur a suivi le texte du scribe, et ses signes

hiéroglyphiques, qui sont chacun une merveille, ne donnent pas au regard un ensemble harmonique satisfaisant, de même que la lecture ne s'en peut faire sans que l'esprit ne soit inquieté. Les mots, qui sont chacun une note juste, ne procurent pas à l'oreille une sensation agréable, logique, et l'auditeur ne peut en suivre la récitation sans effort. Ils se heurtent, au caprice de l'écrivain. Les pensées se succèdent rapidement, données comme elles sont venues, au moment même de leur éclosion, sans préoccupation de ce qui a été dit, ni de ce qui va suivre, l'écrivain passant d'un sujet à un autre sans prévenir autrement son lecteur que par un trait séparatif, un signe matériel, sauf à reprendre le sujet interrompu.

L'irréflexion est le trait caractéristique de cette littérature, rapide, plaisante, toute de forme, qui ne contient ni un sentiment, ni une sensation. L'impression poétique manquant à l'Égyptien, sa rhétorique l'incite à la recherche des effets purement littéraires. Il exprime bien le réel, avec netteté, par l'emploi de mots heureux ; mais il ne sait pas, — s'il y songe ? — réveiller dans l'esprit de qui l'écoute, de qui le lit, cette émotion spéciale qui met en communion de sentiments l'écrivain et le lecteur. Bien autrement humains étaient les Aryas védiques, dont les œuvres, au contraire, toutes pleines de pensées, transportent le lecteur, fût-il ignorant des choses de l'Inde, dans le milieu même où le poète vécut. C'est que l'auteur des hymnes védiques est homme avant tout, à l'impression de l'humain, sent la terreur et la souffrance, et choisit, pour les chanter, les sensations douces, nobles, consolantes, épurées ; tandis que l'Égyptien, qui ne sait rien au delà de l'Égypte, qui ignore l'humanité, qui ne souffre ni de l'inclémence du ciel, ni des exigences de la terre, n'ayant pas de consolation à rechercher pour lui, de jouissance intellectuelle à procurer aux autres, n'écrit que comme parle un bavard, avec esprit, avec goût quelquefois, avec originalité souvent, mais brièvement quant à la phrase, lancée, et longuement quant au récit, qui n'a pas de fin.

L'Indus, ce Nil de l'Inde, fut célébré par les Aryas, et ce chant devint l'épopée du grand fleuve, perpétuant le souvenir de la vie aryenne sur ses bords. Les siècles ont pu disperser la grande famille aryenne ; mais ne restât-il dans les veines du plus infime des parias qu'une goutte, une seule, de sang aryen, que cette goutte suffirait pour qu'à la lecture de l'« hymne à l'Indus », et par un phénomène puissant, un frémissement parcourût ses membres, pour qu'il vécût complètement en une seconde, en un éclair, toute la vie de ses ancêtres disparus. Telle est la littérature védique, vivante, vibrante, toute imprégnée de l'émotion qui la conçut.

Or, un Égyptien de la XII^e dynastie a célébré le Nil, cet Indus d'Afrique. Ici, nulle chaleur ; une littérature correcte, conforme sans doute aux règles convenues, mais ne donnant au lecteur, fût-il Égyptien, et de race pure, aucune impression de ce qu'était la vie de ses aïeux. Qu'est cette œuvre ? La constatation de services rendus, de bienfaits perpétués, sans cri spontané de reconnaissance, sans émerveillement, sans émotion. Pas un trait, pas un mot qui donne l'impression des eaux du Nil toutes grondantes aux cataractes, de la tranquille majesté du fleuve dans son large cours non obstrué, de ses reflets verdâtres, bleus ou rouges, suivant les saisons, de l'harmonie réelle de ses flots pressés à l'époque de la crue bienfaisante, quand ses ondes font chanter ses rives et que le continuel murmure des ajoncs se mêle au bourdonnement des bestioles innombrables.

Le Nil *donne la vie à l'Égypte*, et c'est comme un devoir qu'il accomplit ; par lui est assurée *la durée des temples*, et des *millions de malheureux* se reposent pendant qu'il inonde le pays ! C'est la parole d'un scribe du corps sacerdotal acclamant le *fournisseur de blé et d'orge* procurant à l'Égyptien le moyen de payer l'impôt dû aux prêtres, et qui considère le travail comme une dure nécessité. L'égoïsme a dicté ce chant. Ce n'est même pas une prière, car le Nil mystérieux, le bienfaisant Hapi, n'est pas encore divinisé : *On ne le représente point sous la forme d'une pierre taillée ; parmi les statues qui portent la double couronne, on ne trouve pas la sienne ; il ne jouit d'aucun culte et ne reçoit aucune offrande ; on ne saurait l'attirer dans un sanctuaire.*

On lit cet hymne comme un document, sans éprouver le désir d'entrer en relation de pensées avec son auteur, que rien n'impressionnait, sauf la régularité mathématique des inondations du grand fleuve et la quantité des bienfaits qui en résultaient pour l'Égypte. La nature, trop généreuse, a fait ces hommes trop heureux ; leur imagination est devenue lourde ; ils se sont habitués à leurs jouissances ; ils ont perdu la faculté d'aimer et de souffrir.

CHAPITRE XV

DE 2851 A 2214 Av. J.-C. - Anarchie. - Treizième dynastie (2851-2398. - Monuments. - Hypothèses. - Pharaons et vassaux. - Prêtres et guerriers. - Quatorzième dynastie (2398-2214). - Invasion des Pasteurs. - Shalit. - Les « ignobles Asiatiques ». - Les Hyksos : leur origine, leur type, leurs œuvres. - Introduction du cheval en Égypte. - Héthéens, ou Khétas.

EN plein égoïsme, sans préoccupation de l'avenir, gouvernée par de grands vassaux qui se sont partagé la vallée du Nil, l'Égypte descend une civilisation corrompue. Les ouvriers de toutes sortes, voués à un rude travail, ne vivent plus qu'avec difficulté ; il y a des espèces de manufactures où, surveillées par des gardiens, comme condamnées à un labeur forcé, des femmes filent, tissent et brodent. Les énumérations du scribe Douaour-se-Kharda donnant des conseils à son fils Papi doivent être exagérées, mais le fond en est exact. Il est vrai que les forgerons, pour vivre, sont obligés de prolonger leur journée de travail bien avant dans la nuit ; il est vrai que les bateliers n'ont pas de repos ; il est vrai que les tisserands sont comme des esclaves enfermés dans leurs ateliers, gardés à vue, travaillant pour un maître qui les exploite ; il est vrai enfin que les routes ne sont plus sûres, et que lorsque les courriers partent, ils doivent, s'ils sont sages, régler le sort de leurs enfants *par crainte des bêtes féroces et des Asiatiques*. Les scribes, seuls, demeurés hors de cette corruption, exploitent les exploités ; il est absolument vrai qu'ils s'enrichissent scandaleusement lorsqu'une mission leur est confiée, et qu'en temps ordinaire ils vivent en paix, sans ennui, *pendant que d'autres pourvoient à leur nourriture et à leurs vêtements*. Les Égyptiens, du plus grand prince au plus petit des travailleurs, ne réagissent pas contre cette destinée fatale, parce que les étrangers venus de l'Orient les ont envahis, que les *ignobles Asiatiques*, par leurs femmes, par leurs talents, par leur commerce, ont su captiver le peuple, le corrompre, l'abâtardir.

Mais il y avait chez le scribe une inquiétude ; il se sentait subordonné ; son indépendance était précaire, un caprice du prince pouvait le rendre à la misère épouvantable. Aussi, ce que préféraient les scribes, ce qu'ils recherchaient surtout, c'était d'être commis à la garde d'un tombeau, ou d'entrer dans le personnel d'un temple. Les prêtres, en effet, de mieux en mieux organisés, prenaient une influence. La religiosité n'a pas encore complètement absorbé l'Égyptien, les divinités ne sont pas encore terminées, il n'y a pas de sacerdoce proprement dit, et cependant le *corps sacerdotal* existe, avec ses prérogatives et ses prétentions. Il n'était pas de tombeau qui n'eût, en un point bien apparent, une stèle donnant le nom, les titres et la généalogie du mort, souvent un récit de ses œuvres, une litanie de ses vertus, et quelquefois la représentation gravée de son image recevant les offrandes funéraires, avec une invocation, une *prière banale* aux occupants de l'amenti. Une stèle de cette époque, trouvée à Abydos, n'a pas de tableau d'adoration ; mais un texte de quinze lignes y dit une *oblation* à Osiris et à Anubis, *pour que ces divinités accordent les offrandes funéraires consistant en mille pains, mille vases pleins de liqueur fermentée, mille bœufs et oies, mille encens, mille baumes*. Le service des tombes, on le voit, est devenu très onéreux ; le corps sacerdotal a de grandes exigences.

La XII^e dynastie, thébaine, a disparu sans bruit, et sans bruit la XIII^e dynastie se manifeste, à Thèbes encore, par le nom de Sevekhotep I^{er}. L'avènement de son

successeur immédiat, Sevekhotepe II, caractérise la situation de l'Égypte. Ce pharaon est le fils d'une princesse royale et d'un simple prêtre nommé Mentouhotep. Les pharaons de cette dynastie ayant laissé peu de chose, leur classement historique est demeuré indécis. Des omissions sont évidentes dans la liste. Il y a un Sevekhotepe IV, puis un Nowerhotep II *qui règne par sa mère Kama, princesse royale* ; on sait enfin le nom de Râsmenkhka-Mermerchon, terminant la dynastie. Ce dernier pharaon semble n'être qu'un *chef de troupes*, un général d'armée ayant temporairement usurpé le pouvoir ; c'est dans le delta, à Xoïs, qu'il aurait régné. Xoïs, la Sakka moderne, était une des villes les plus anciennes du Bas-Nil, mais qui n'avait encore eu aucune importance historique.

D'après Manéthon, la XIII^e dynastie aurait été formée de soixante pharaons ayant régné ensemble quatre cent soixante-trois ans. L'historien ne dit rien de plus, et les monuments n'ont encore jeté que peu de lueur sur les obscurités de cette période. L'Égypte se corrompait lentement, sans secousse, ne se plaignant pas. La fortune des grands vassaux se développait, le pouvoir nominal des pharaons s'étendait par les empiétements des princes, et la frontière sud des Égyptes était revenue à la deuxième cataracte, très probablement. La dynastie se termina dans des troubles qui n'affectèrent pas outre mesure l'Égypte des Égyptiens. Les pharaons, monarques nominaux à Thèbes, tendaient à se reporter vers le nord, vers le delta, pour y constituer au moins une monarchie partielle. On voit en effet les souverains régnant à Thèbes favoriser les villes du delta : Mendès, Saïs, Bubaste et Tanis.

Les monuments de cette époque tourmentée signalent cependant une certaine unité d'intention. Du Haut-Nil jusqu'à la mer Méditerranée, les statues retrouvées ont un caractère identique, bien qu'exécutées par des mains différentes, plus ou moins habiles ; à en est de colossales et qui, par leur style, appartiennent à l'art pur. Les pharaons inconnus de la XIII^e dynastie accomplirent de grandes œuvres ; l'oubli dans lequel l'histoire les maintient pourrait n'être qu'une injustice. Par eux, Abydos, Thèbes, Bubaste et Tanis furent considérablement embellies. Un Sevekhotepe fit *relever et inscrire la hauteur de la crue du Nil pendant les quatre premières années de son règne*, à l'observatoire de Semneh ; un autre érigea des colosses en pleine Éthiopie, à cinquante lieues au sud de Semneh ; enfin, les travaux hydrographiques des Amenemhat et des Ousortésen furent continués sous la XIII^e dynastie. Et cependant, l'ombre tombée sur ces dynastes est telle, que le tâtonnement des hypothèses est encore justifié.

On s'est demandé si *les Sevekhotepe et les Nowerhotep* de la XIII^e dynastie n'étaient pas les mêmes que ces *dix-huit rois éthiopiens* dont parle Hérodote, qui *surent conserver les conquêtes de leurs prédécesseurs, parfois même les étendre* ? Cette hypothèse exigerait une Égypte complètement unifiée, de la troisième cataracte à la mer. Une autre opinion veut qu'à ce moment l'Égypte fut nettement divisée en *deux royaumes indépendants*, Nord et Sud. La vérité pourrait être entre ces deux propositions : les pharaons régnant à Thèbes, acceptant leur rôle de suzerain, laissant à leurs vassaux toute l'indépendance de leur situation acquise, s'occupant de l'intérêt général, continuant les travaux de leurs prédécesseurs, édifiant des temples, ordonnant, tout le long du Nil, le dressage de colosses témoignant de la grandeur et de l'étendue théoriques de leur monarchie ?

La féodalité égyptienne eût été prospère, les pharaons eussent régné en paix, non sans gloire, si les divisions sociales n'avaient pas préparé la ruine du pays. L'importance que les scribes et les prêtres avaient prise suscitait déjà de

profondes jalousies dans l'armée ; les pharaons eux-mêmes n'étaient peut-être pas sans ameuter les guerriers contre les écrivains. Il est remarquable qu'à cette époque les inscriptions royales cessent de donner les titres des *prêtres*, des scribes attachés aux monuments funéraires, ainsi que cela se pratiquait au temps de l'Ancien-Empire ; maintenant, le pharaon affecte de mettre partout son cartouche personnel. Les souverains s'inquiétaient des exigences toujours croissantes du personnel sacerdotal. La statue d'un prince royal, debout, et dont le nom est inscrit deux fois sur le socle et sur le pilier d'appui du monument, porte sur la plinthe, gravée, l'image d'un fils avec le titre de *prêtre*. Cela a l'allure d'une usurpation, résolue, risquée.

Les pharaons se maintenaient au-dessus de leurs vassaux par la munificence de leur cour, et c'était un contraste avec la vie difficile, très laborieuse, du peuple ; ils luttèrent contre l'influence des prêtres en favorisant l'armée, et ils se préparaient ainsi des compétiteurs ; ils tendaient à déplacer le centre national pour le porter au nord, accroissant donc l'importance des petites monarchies intérieures qu'ils abandonnaient à elles-mêmes. Politiquement et moralement, l'Égypte était toute en anarchie. De simples particuliers osaient placer leurs propres statues dans les temples, comme le faisaient les rois ; et tandis qu'Osiris, devenu dieu, était adoré sur quelques points des bords du Nil, ailleurs le culte des ancêtres demeurait persistant et exclusif.

Les tombeaux disent bien l'état des esprits. Les anciennes croyances se transforment. Les momies sont mal embaumées ; on ne les emmaillote presque plus, on les enveloppe dans des étoffes nouées, flottantes. Le texte des stèles est plein de confusion ; les noms s'y accumulent ; toute la famille du mort y est énumérée, comme s'il s'agissait d'établir des degrés de succession légale. Le cercle de la famille, qui s'était ouvert, se referme ; chacun défend son bien. Sauf de rares exceptions, les divinités ne sont pas représentées sur les stèles. C'est une période de lutte sourde où pharaons, vassaux, prêtres et généraux, rêvant la prépondérance, convoitent l'avenir, pendant que le peuple agonise.

L'avènement de la xive dynastie (2398) coïncide avec une révolution. Les dynastes furent au nombre de soixante-quinze, et régnèrent, dit-on, ensemble, quatre cent quatre-vingt-quatre ans ? E n'a pas encore été possible de nommer ces pharaons, qui ont existé cependant, puisque leurs cartouches ont été lus sur un papyrus. L'invasion qui fut le résultat de l'anarchie générale dut commencer à la chute de la xiii^e dynastie, et se continuer pendant que la xive dynastie gouvernait nominalement à Xoïs (2398 à 2214). Manéthon raconte ainsi l'invasion : *Il nous vint un roi nommé Timæos. Sous ce roi, je ne sais pourquoi Dieu souffla contre nous un vent défavorable ; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, venant à l'improviste, envahirent le pays et le prirent par force, aisément, sans aucun combat.*

La légende a fait de cette invasion un déchaînement d'horreurs. On affirma pendant longtemps, et sans hésitation, que l'Égypte fut pillée, ruinée, détruite par le fer et par le feu, systématiquement ; qu'une partie de la population mâle, livrée à la fureur des *Asiatiques ignobles*, succomba dans un massacre, *l'autre partie* étant réduite en esclavage. Ce roman devint historique, et l'on raconta que les *barbares*, à Memphis, firent pharaon un des leurs nommé Shalit, — Salatis, Saitis, — lequel *organisa un gouvernement régulier et frappa d'un impôt ses sujets égyptiens*. Cette conclusion, contradictoire avec le récit des massacres, des incendies, des destructions, les monuments la confirment. L'invasion est certaine ; indiscutable est le règne de Shalit inaugurant une dynastie, la xve ;

beaucoup moins sûre est l'origine de ces envahisseurs qui, dénoncés comme des *Asiatiques ignobles* par Manéthon, vont bientôt, d'après le même historien, défendre l'Égypte contre les Asiatiques.

Donc, sans combat, des hordes envahissantes, menées par Timaos, ou Timæos, occupent le delta, vont à Memphis introniser un des leurs, Shalit, *séparant ainsi*, dit l'historien, *la Haute-Égypte de la Basse-Égypte*. Shalit lève des impôts, — ce qui exclut l'idée d'une destruction systématique du pays — place çà et là des garnisons surveillantes, *fortifie particulièrement la partie orientale du delta*, — se protégeant en conséquence bien plus contre l'Asie que contre l'Égypte qu'il vient de prendre. — Dans le delta, à l'est de la branche bubastique du Nil, en un point nommé Aouaris, Shalit fit un camp entouré de hautes murailles, *où il rassembla deux cent quarante mille hommes qu'il visitait dans la belle saison, qu'il nourrissait, qu'il comblait de présents, qu'il exerçait aux manœuvres de guerre, afin d'inspirer aux nations étrangères la crainte et le respect*. Shalit, toujours d'après Manéthon, régna dix-neuf ans.

Manéthon dénomme les envahisseurs. *Leur peuple entier*, dit-il, *fut appelé Hyksos, c'est-à-dire rois pasteurs, car hyk, dans la langue sacrée, signifie roi, et sos, selon le dialecte vulgaire, pasteur ou pasteurs ; de là le mot composé Hyksos*. — *Il en est*, ajoute Manéthon, *qui prétendent que c'étaient des Arabes*. Les Égyptiens contemporains de l'événement qualifiaient les envahisseurs de maudits, de pestiférés, de lépreux ; ces qualificatifs ne sont pas sans caractériser une race ; ils excluent, dans tous les cas, la pensée d'une invasion libyenne, méditerranéenne. Les lépreux ne pouvaient venir que d'une partie de l'Asie loin du pays des Arabes. Les Égyptiens, ordinairement, qualifiaient les Asiatiques nomades pressant leur frontière orientale, et les tourmentant, de *pillards*, de *voleurs*, — *Shou, Shasou*, — et le chef de ces hordes c'était pour eux le *roi des Shou, Hyk-Shou*. C'est ce mot Hik-Shou que les Grecs auraient prononcé et écrit *Hykoussou, Hyksos* ? Les textes qui parlent de cette invasion nomment les envahisseurs, *Mentiou, pasteurs*, et *Satiou, archers*.

Ces Hyksos, ou Shasou, seraient les mêmes, croit-on, que les Sati, ces nomades chez lesquels Sineh, au commencement de la XII^e dynastie, fit une fortune si rapide. Ces Shasou, pacifiés à l'époque de Sineh, et redoutant alors l'Égypte, appartenaient à cet ensemble de tribus hostiles aux pharaons, qui convoitaient la riche vallée du Nil et tourmentaient les ouvriers égyptiens exploitant les mines du Sinai.

Josèphe, qui veut voir ses ancêtres partout, dit que les Hyksos étaient des Juifs, venus en *brigands armés* sans doute, mais ayant réellement assujéti et gouverné l'Égypte. Par les monuments, par les récits, par les invectives et par les faits, on a essayé de reconstituer le type de ces nomades pasteurs. Pour les uns, ce furent des hommes *aux traits anguleux, sévères, vivement accentués, aux pommettes extraordinairement saillantes*, mélange de Sémite et de Touranien, type fréquent dans l'ensemble des populations qui habitèrent la Chaldée et la Babylonie. La taille *haute et grêle* des envahisseurs les a fait qualifier de Scythes, ce qui les rapprocherait des Touraniens. On croit retrouver les Pasteurs dans la colonie évidemment d'origine étrangère qui vit actuellement autour du lac Menzaleh, et dont les individus ont, avec des membres robustes, *la face sévère et allongée*. Un sphinx de Sâh, la ville des Pasteurs par excellence, a cette physionomie. Une statue colossale trouvée à Mit-Farès (Crocodylopolis), a *les pommettes fortement saillantes, les lèvres épaisses et la barbe ondulée couvrant le bas des joues*. Un groupe de deux personnages, trouvé à Tanis (Sâh), donne

les rois pasteurs coiffés de perruques énormes, ayant *la lèvre supérieure rasée, mais les joues et le menton ornés d'une longue barbe, ondulée* ; ce type est le même que celui du sphinx de Sâh : face ronde, anguleuse, petits yeux, nez épaté, bouche dédaigneuse. Une épaisse crinière de lion encadre le visage de ce sphinx. Ce monument, fait de main égyptienne, résume par un choix de lignes conventionnelles l'idée que les Égyptiens s'étaient faite des envahisseurs.

Les Pasteurs étaient des Asiatiques, incontestablement. Vouloir localiser la horde envahissante, c'est peut-être poser un insoluble problème. De l'Arabie à l'Euphrate, de la Chaldée à la mer de Syrie, chaque groupe d'hommes, chaque tribu, forme pour ainsi dire une *nation*, plus ou moins nombreuse, plus ou moins spécialisée, mais indépendante. Avec l'invasion coïncida l'introduction en Égypte du cheval.

A l'orient de l'Égypte, à la frontière orientale du delta, des Asiatiques nomades, campés, très nombreux, en relations continues avec la vallée du Nil, exploitant la vanité corrompue des princes, la placide crédulité du peuple, n'attendaient que l'occasion d'envahir un pays privé de gouvernement central, faible, en pleine anarchie. Le delta, tout ouvert, était envahi déjà, en ce sens que la terre y était couverte de populations asiatiques, notamment autour du lac Menzaleh, dont les pêcheries, comme de nos jours, étaient continuellement miraculeuses. Voici qu'à Thèbes l'antagonisme entre les pharaons et le corps sacerdotal, et dans toute la Basse-Égypte l'antagonisme entre le corps sacerdotal et les soldats, fournirent précisément aux Asiatiques l'occasion qu'ils attendaient. Ils levèrent leurs tentes, s'organisèrent en exode, et marchèrent vers l'Égypte, certains qu'ils étaient de ne rencontrer aucune résistance, espérant peut-être, même, que la dynastie royale installée au delta les préférerait aux Égyptiens. Ce fut une invasion, évidemment, mais nullement surprenante, commencée depuis longtemps, continuée, en quelque sorte, achevée. Il y avait des Asiatiques partout, jusqu'à la première cataracte, bien avant l'omnipotence des Hyksos.

Il est vraisemblable que cette invasion lente, ancienne, s'accentua, se transforma en une expédition sous l'influence d'une tribu, celle des Khétas, — les Héthéens de la Bible, — qui était installée sur la terre de Chanaan depuis peu, venue de Chaldée, apportant aux Asiatiques occidentaux les mœurs batailleuses des Assyriens, l'affirmation du droit d'enrichissement par la conquête, le mépris du faible, le goût du sang versé, du pillage, du massacre, de la destruction. A ce moment, en effet, l'Assyrie est le théâtre de combats stupides, où la convoitise des butins justifie seule les animosités, suscite des héros.

Manéthon a dit vrai. Des gens de *race ignoble, venus des contrées de l'Orient*, occupèrent l'Égypte, la *subjuguèrent facilement et sans combat*. Le premier soin du premier roi pasteur régnant à Memphis, Shalit, fut de se prémunir contre une invasion des Asiatiques orientaux, des Assyriens *alors tout-puissants*, en organisant l'immense camp d'Avaris. Mais Manéthon se trompe, Manéthon reproduit un mensonge devenu traditionnel, lorsqu'il accuse les Pasteurs d'avoir ruiné, pillé, détruit l'Égypte. Les Pasteurs respectèrent jusqu'aux statues des rois de la XII^e et de la XIII^e dynasties à Tanis même, la *ville par excellence* des Hyksos.

CHAPITRE XVI

DE 2214 A 1703 Av. J.-C. - Quinzième, seizième et dix-septième dynasties. - Le camp d'Avaris. - Les rois Pasteurs. - Les deux Égyptes : Thèbes et Tanis. - Ahmès I^{er} expulse les Pasteurs. - Fin du Moyen-Empire. - L'œuvre des Pasteurs. - Mélange de prêtres, de cultes et de dieux. - Les Hébreux. - Abraham et Sarah en Égypte (2173). - Jacob. - Joseph, ministre du pharaon (1967). - Égyptiens et Israélites.

TENANT tout le delta et l'extrémité nord de la vallée du Nil jusqu'à Memphis, le premier roi des Pasteurs, qui venaient d'envahir la Basse-Égypte, — Shalit, — inaugure la xve dynastie (2214). Une dynastie égyptienne conservait Thèbes, où la résistance aux envahisseurs s'organisait. L'Égypte était donc, à ce moment, réellement *coupée en deux* ; et Shalit ne pouvait marcher vers Thèbes, parce que des Asiatiques menaçaient déjà son pouvoir nouveau.

De la Méditerranée au golfe Persique, la conquête de Shalit surexcitait tous les esprits ; chaque tribu voulait sa part de *la longue vallée* ; les Élamites eux-mêmes, qui venaient d'envahir et de ravager la Chaldée, convoitaient l'Égypte. Shalit, se préoccupant surtout de sa frontière orientale, organisa le grand camp d'Avaris, se contentant vers le sud, comme démonstration suffisante, d'établir quelques postes stratégiques.

La première dynastie des Pasteurs comprit Shalit, Bnôn, Apachnas, Apapi I^{er}, Jannas et Assès. Ce fut Assès qui, le premier, réunit les deux Égyptes sous sa loi. La dynastie égyptienne de Thèbes disparut après deux cents ans de durée, et la dynastie pastorale, au moment de cette disparition, étant puissante et tranquille au nord, les Égyptiens, sans secousse, peut-être même sans remarquer le changement, passèrent sous la domination régulière des envahisseurs.

La volonté publique, alors, se résumait dans quelques voix. Les grands vassaux étaient les maîtres de leurs seigneuries, et les *serviteurs des temples* dans les villes, à Thèbes surtout, disposaient des populations urbaines. Les grands vassaux ayant vu que la dynastie pastorale régnant à Memphis n'y était pas plus tracassière que la dynastie égyptienne trônant à Thèbes ; et les prêtres, — que les pharaons égyptiens détestaient, — jugeant que les pharaons nouveaux leur seraient favorables, la dynastie étrangère put fort bien se substituer à la dynastie nationale, sans opposition, sans lutte, par tacite consentement. Assès, cinquième roi de la première dynastie pastorale, gouverna toute l'Égypte incontestablement.

Les listes indiquent une deuxième dynastie pastorale, — la xvie dynastie de l'ensemble, — régnant à Tanis, dans le delta, mais dont on ne connaît encore qu'un pharaon, Apapi II, dont le prénom fut Râ-aa-Kenen. Un autel destiné à *perpétuer le souvenir d'un service d'offrandes* fondé par ce pharaon, dans un des temples de la ville de Tanis, porte le cartouche de ce souverain. C'est une usurpation, car le monument est antérieur au monarque ; mais c'était déjà une coutume royale de substituer, sur les pierres monumentales, le nom du souverain régnant au nom de l'un de ses prédécesseurs.

L'unité monarchique obtenue par Assès ne se consolida pas. Thèbes eut bientôt une dynastie nationale, la xviii^e, où figurent les noms de Râsqenen-Taââ I^{er}, de Râsqenen-Taââ II, de Râsqenen-Taââqen III et de Kamen. Un prince de

Thèbes, le Râsquenen-Taââ Ier de la xviii^e dynastie, portant le titre de *régent du pays du sud*, se révolte contre le souverain siégeant à Tanis, l'Apapi de la dynastie pastorale. La querelle éclate, et Râsquenen-Taââ, qui n'était que *hiq*, c'est-à-dire *régent*, prend le titre de *souten, roi*. Thèbes s'est séparée de Tanis. Il y a de nouveau deux Égyptes.

On se battit cette fois, et rudement. Tous les grands vassaux de l'Égypte-Moyenne, ligüés, confédérés, refoulèrent les Pasteurs jusqu'à Memphis ; puis Memphis succomba, *prise par Alisphragmouthosis*, dit Manéthon. La chute de Memphis ne délivra pas la Basse-Égypte. Les envahisseurs se retranchèrent dans l'immense camp d'Avaris, au nord, d'où les Thébains ne parvinrent pas à les expulser. Râsquenen III et Kamen y avaient échoué, malgré la réunion de tous les vassaux, lorsque Ahmès Ier (1703), cinq ans après la mort de Kamen, auquel il avait succédé dans le gouvernement des Égyptes, réussit à triompher des Pasteurs, à les chasser du camp d'Aouaris, — Hâouâr, Avaris, — à les refouler, à les poursuivre en Syrie, à les vaincre définitivement *près de Sharouhen*. La guerre de l'Indépendance avait duré cent cinquante ans.

Sur certaines listes, le vainqueur des Hyksos, le *libérateur des Égyptes*, Ahmès Ier, est compris dans la xviii^e dynastie, sous le nom de Kamès-Râ-Ouats-Khoper, successeur immédiat de Kamen. D'autres listes le nomment en tête de la xix^e dynastie, comme *fondateur de la première dynastie du Nouvel-Empire*. Avec l'expulsion des Pasteurs se termine, en effet, cette période historique qu'il est convenu d'appeler le *Moyen-Empire*.

La période dite des Pasteurs, ou Hyksos, longtemps considérée comme un temps de calamités profondes pour l'Égypte, est maintenant admise comme un incident historique digne d'un plus équitable jugement. Ce n'est plus un fléau passant, ne laissant après lui que des ruines. Amenés par une invasion, les rois pasteurs subissent presque immédiatement la séduction du Nil, deviennent Égyptiens. Les envahisseurs avaient adopté l'écriture, les arts et la religion même des vaincus ; ils adoraient une divinité toute asiatique, le dieu Soutekh, mais ils formulaient leur titre royal, leur cartouche, avec le nom de Râ, le dieu des Égyptiens, et ils prenaient le nom d'Horus pour composer leur enseigne.

Supérieurs aux monarques égyptiens, comme politiques et comme militaires, les monarques pasteurs leur furent constamment inférieurs en intelligence et en moralité. Après la conquête, pour témoigner de leur tolérance, et en même temps frapper l'esprit des vaincus, les pharaons étrangers voulurent imiter les pharaons nationaux, en organisant autour d'eux une cour souveraine qui dépassât en munificence les plus somptueuses cours de Thèbes ou de Memphis. Ils voulurent aussi réglementer l'Égypte administrativement, y mettre une régularité excessive. Ce fut, dans le delta, une véritable invasion de scribes, de fonctionnaires, de courtisans, dont un grand nombre étaient Égyptiens sans doute, au commencement surtout, mais dont la plupart étaient des Asiatiques depuis longtemps installés le long du Nil et venant réclamer, comme un droit de race, les emplois que les pharaons asiatiques distribuaient. Ces fonctionnaires ne tardèrent pas à fatiguer les Égyptiens de leurs obsessions, de leurs exigences. Les Jannas et les Apapi pouvaient se conduire en Égyptiens, adopter les protocoles royaux des Amenemhat et des Ousortésen, même des Chéphren et des Chéops ; ils ne pouvaient pas faire que leur administration ne fût insupportable, tracassière, malhonnête, asiatique en un mot. De la mer à Memphis, le peuple acceptait les monarques, mais détestait le personnel de la monarchie.

Le camp d'Avaris, très fort, bien organisé, était une grande sécurité pour l'Égypte, car au delà des Asiatiques de Syrie, il y avait des hordes nomades très menaçantes, et les Assyriens, dont la réputation batailleuse était venue jusqu'aux bords du Nil. C'était une école militaire excellente, mais ce fut en même temps une piscine de corruption, un lieu de débauche où toutes les hontes de l'Asie s'épandirent. Les Égyptiens, graves, réfléchis, voyaient la démoralisation se répandre, s'accroître, jeter l'Égypte dans l'erreur des plaisirs bas, dans la pourriture des jouissances asiatiques, et leur propre dégoût les épouvantait.

Les grands vassaux qui tenaient les Égyptes, depuis Memphis jusqu'à Assouan, et au delà, en Nubie, avaient conservé leur indépendance, continuaient à gouverner leurs seigneuries, rendant aux monarques de Tanis l'hommage qu'ils avaient rendu jusqu'alors aux monarques de Thèbes, payant à ceux-là, comme avant à ceux-ci, le tribut annuel. Mais, bientôt, cet hommage devint une humiliation pour les roitelets des bords du Nil ; le joug leur parut, sinon tout aussi pesant, beaucoup moins digne. Les vieilles dynasties memphites ou thébaines continuaient une tradition respectable, et c'était honorer les grands ancêtres que respecter les pharaons amoindris ; tandis qu'à s'incliner devant les pharaons asiatiques, à les servir, à payer surtout les fastes de leur cour, de leurs fonctionnaires, de leurs courtisans, les grands vassaux s'amoindrissaient aux yeux de leurs serfs, et cela les inquiétait.

Enfin, si les rois pasteurs avaient fait plus que tolérer les prêtres égyptiens, le culte des tombes et des temples, s'ils avaient adopté eux-mêmes le culte des ancêtres de l'Égypte devenus comme des divinités, — Osiris, Ammon, Horus, — la masse des envahisseurs, inhabile à s'assouplir, inintelligente, froissait la religiosité toute nouvelle et par conséquent très susceptible des Égyptiens. La divinité asiatique importée par les Pasteurs, toute guerrière, — Soutekh, — se fit modeste à la cour même des pharaons usurpateurs, prit la forme égyptienne, essaya de s'insinuer dans le panthéon national. Ce dieu redoutable, batailleur, méchant, venu de Touranie semble-t-il, fut identifié au Set égyptien, le meurtrier d'Osiris, et devint ainsi une divinité acceptable ; car par la double influence des Asiatiques et des Éthiopiens, les Égyptiens commençaient à croire qu'il était prudent d'honorer les divinités méchantes, pour les adoucir.

La religion officielle des envahisseurs fut habilement rapprochée de la religiosité égyptienne. Mais dans le camp d'Avaris, Soutekh ne fit aucune concession ; et, tout le long du Nil, les Asiatiques, inaptés à comprendre les subtilités de leurs souverains, ambitieux, remuants, séduisants, pénétraient dans les temples, entraient dans le corps sacerdotal, modifiaient les rites. Les prêtres égyptiens admettaient volontiers ces innovations, aimaient cette religiosité manifestante qui mettait de l'émotion dans les théories magnifiques, un peu froides, dans les processions antiques, un peu compassées ; mais le peuple, et les princes peut-être, résistaient à ces pratiques nouvelles, souffraient de ce mélange de prêtres, de cultes et de dieux.

Lorsque Ahmès I^{er}, en révolte, marcha contre les Pasteurs, la lutte, ardente, générale, ne fut pas seulement nationale, mais encore religieuse ; le cri d'expulsion visait à la fois les pharaons, les guerriers, les prêtres et les dieux venus d'Asie. Malheureusement pour l'Égypte, ni les humiliations, ni la défaite, ni les souffrances même, ne purent décider l'ensemble des Asiatiques à abandonner leur proie, et les Égyptiens, délivrés de la dynastie étrangère régnant à Tanis, et des soldats entassés au camp d'Avaris, n'en demeurèrent pas moins *envahis*. Les Asiatiques peuplèrent le delta, demeurèrent en nombre dans l'administration

égyptienne, surtout dans les temples, supportant patiemment les avanies, les sobriquets, les outrages dont les Égyptiens les accablaient, croyant se venger.

C'est à partir d'Ahmès I^{er}, de la XVIII^e dynastie, que la vie religieuse devient dominante en Égypte, que *l'élément religieux* l'emporte sur l'élément civil. L'Égypte, toujours séductrice, a imposé aux envahisseurs son écriture, son gouvernement, ses arts, sa religion et ses dieux ; mais les envahisseurs ont importé, eux, en Égypte, et définitivement, l'esprit de spéculation qui fait que l'homme n'écrit, ne gouverne, ne bâtit, ne sculpte, ne prie, n'adore qu'en vue d'un intérêt personnel. Cette civilisation, *moitié égyptienne, moitié asiatique*, se développe par insinuation, tient le delta, et remonte le Nil, peu à peu, inévitablement, comme une tache grasse.

Thèbes, pendant cette période, a conservé l'esprit égyptien avec ténacité, ayant la foi nationale, ne considérant l'occupation du Nord par les Hyksos que comme un incident. Il y a en effet à Thèbes, une renaissance égyptienne au moment même où les rois Pasteurs règnent à Tanis, à Memphis peut-être. Dans la nécropole thébaine, à Drah-Abou'l-Negah, le culte funéraire est identique à celui de la XI^e dynastie ; on trouve dans les sarcophages les mêmes momies négligemment enveloppées, la même accumulation de vases et de meubles dans les tombes. Les cercueils de quelques princes, et de hauts personnages, se distinguent par une enluminure violente, toute d'or quelquefois.

Les pharaons nationaux qui succéderont aux rois pasteurs leur emprunteront un mode de gouvernement nouveau, notamment l'esprit de conquête que l'Égypte avait ignoré jusqu'alors. Parmi les Asiatiques venus, il s'est trouvé un groupe spécial, d'un type particulier, que l'histoire ne cessera plus de voir sur la scène du monde, tour à tour civilisateur ou corrupteur, humble ou vaniteux, esclave ou dominateur, doux ou criminel, suivant les circonstances ; mais envahisseur infatigable, insaisissable, perpétuel. Ce sont les Ibris, ou Ibrihim, ou Hébreux ; les Bénou-Israël, *guerriers d'Israël*, les Israélites.

C'est en Mésopotamie que s'était préparé l'avenir de l'Égypte, au moment où la XIV^e dynastie, égyptienne, laissait la vallée du Nil, si convoitée, ouverte à toutes les convoitises. A ce moment, au fond du golfe Persique, les Élamites venaient, en s'emparant du Bas-Euphrate, de la Chaldée, d'en chasser les occupants. Sous la conduite du *légendaire Tharé*, les expulsés marchèrent au nord, en suivant la rive gauche du fleuve ; ils s'arrêtèrent, pour s'y fixer, à Kharrân. Une grande partie des émigrants, continuant leur course, ne croyant pas que la Mésopotamie fût une terre favorable à leurs destinées, franchirent le fleuve sous la conduite d'un chef nommé Abram, ou Abraham, et vinrent en masse, traversant toute la Syrie, du nord au sud, s'établir à Hébron, — Kiriath-Arba, — *d'où ils rayonnèrent sur toute la terre de Chanaan*. Les Syriens, en voyant passer cette troupe de gens inconnus, dont on ne savait que le dernier campement à l'est de l'Euphrate, les nommèrent *Ibris*, — Hébreux, — ce qui voulait dire : *ceux de l'au delà du fleuve*.

L'installation en pays de Chanaan ne satisfait pas tous les Hébreux. Les uns, passant le Jourdain, allèrent former les tribus de Moab et d'Ammon ; les autres, marchant au sud, se mélangèrent aux Édomites ; un troisième groupe, le plus important, hésitant, nomade, difficile, après avoir *promené ses tentes à travers les plaines et les montagnes de Chanaan*, se dirigea vers l'Égypte. Ce mouvement fut-il la première cause de l'invasion de l'Égypte, toutes les tribus syriennes marchant à la suite des Hébreux, imitant leur exemple ? ou bien, ne formant qu'une tribu, les Hébreux suivirent-ils les Chananéens envahissant

l'Égypte ? Abraham, ce chef de la tribu hébraïque, connaissait-il l'Égypte déjà ? N'y vint-il pour la première fois qu'au moment de l'invasion ? ou peu après ?

Les traditions arabes racontent que les *premiers Amâlikas*, — et ce seraient les Chananéens, — après s'être emparés de la Palestine, marchèrent vers l'Égypte, prirent le delta, fondèrent la *ville d'Awar*, — le camp d'Aouar, ou Avaris, — et s'y installèrent comme dans la capitale de leur conquête. Ce serait bien là ces Phéniciens que Manéthon cite comme les auteurs de l'invasion pastorale. L'invasion chananéenne aurait entraîné vers le Nil toutes les tribus alors campées en Syrie, et avec elles l'importante tribu des Hébreux ? Quoi qu'il en soit, dans la grande invasion asiatique, et qui devait comprendre des races diverses, mélangées, misérables ou cupides, la race hébraïque joua un rôle prépondérant, non point dans l'envahissement proprement dit, mais par l'influence qu'elle eut sur les destinées de l'Égypte.

Abraham, — le *père élevé*, le *grand ancêtre*, — était originaire d'Our-Kasdim, en Chaldée, sur l'Euphrate, à égale distance, à peu près, de Babylone et du Schat-el-Arab. Il vint en Égypte avec sa femme Sarah, *qui était belle*, la présentant comme sa sœur. Le pharaon régnant obtint Sarah pour son harem, en donnant à *l'homme hébreu*, au prétendu frère de Sarah, *du bétail et des ânes, et des esclaves des deux sexes, et des ânesses, et des chameaux*. L'exagération de ces présents est évidente, mais le fait est très vraisemblable en soi. La beauté de Sarah et la misère d'Abraham fuyant la faim expliquent la conduite du patriarche. Les Égyptiens d'alors recherchaient les femmes asiatiques, beaucoup, et le caractère d'Abraham, tel du moins que la Bible hébraïque nous le dépeint, rend simple cette supercherie. L'auteur de la Genèse biblique remarque, après le récit de la légende du pharaon accablé de maux pour avoir pris Sarah, que le souverain la rendit à Abraham et que celui-ci quitta l'Égypte *avec sa femme et tout ce qui lui appartenait*.

Les Asiatiques s'emparaient de l'Égypte en s'insinuant dans les temples et dans les palais. Ils disputaient aux Égyptiens, avec succès, les situations qui avaient été jusqu'alors occupées par les scribes ; ils devenaient de plus en plus enregistreurs, intendants, prêtres et conseillers. La carrière de l'Hébreu Joseph, fils de Jacob-Israël, est l'exemple de ce que pouvaient les Asiatiques en Égypte. Vendu comme esclave à l'Égyptien Putiphar, — Pôtifar, Pétéphra, Pé-dou-phra, *celui qui appartient au dieu-soleil*, — qui était *chef des satellites*, Joseph remplit auprès de son maître les fonctions de scribe, *prenant soin de toutes choses*. La femme de Putiphar, suivant le récit de la Genèse, dit de l'esclave : *Voyez, on nous a amené là un homme hébreu*. L'homme hébreu résista à la femme de Putiphar, qui le désirait, fut dénoncé par elle à son mari, jeté en prison, et n'en sortit que pour expliquer un songe au roi. Le pharaon prit Joseph avec lui, disant : *Vois, je te mets à la tête de tout le pays d'Égypte*. C'est à Tanis, la capitale des rois pasteurs, que ceci se passait.

Suivant l'usage, Joseph, devenu le grand intendant du pharaon, son véritable ministre, abandonna son nom hébraïque pour prendre le nom purement égyptien de Zaphnath Panéah, et il épousa aussitôt Asnath, fille d'un prêtre de On, Héliopolis. Gouvernant avec prévoyance, en même temps habile et fort, *d'arc ferme et de mains souples*, sa politique fut absolument celle d'un Asiatique, c'est-à-dire toute vouée au succès, dédaigneuse des droits d'autrui, égoïste, autoritaire, n'ayant pour but que l'exclusive domination, hypocrite, cauteleuse, flexible, prête à toutes les concessions de forme, à toutes les spéculations utiles. Une année de disette étant survenue, l'heureux ministre put montrer au pharaon

des greniers regorgeant de céréales. Il ne serait pas surprenant que cette famine fût l'œuvre même de Joseph qui l'aurait préparée par un accaparement systématique des récoltes ? Il est certain qu'au moment de la disette, le ministre hébreu ne donna du blé aux affamés qu'en exigeant d'eux l'abandon au souverain de leurs terres et de leurs troupeaux. Le monarque devint ainsi le maître effectif d'une grande partie du sol égyptien. A ceux qui avaient conservé leur terre, Joseph donna des *grains d'ensemencement*, à la condition que désormais le pharaon aurait droit au cinquième de la récolte.

Ces prétentions exorbitantes, et qu'il fallait bien subir pendant la famine, eussent pu soulever le peuple contre le pharaon aux temps prospères. Joseph se prémunit contre cette éventualité, en s'assurant l'appui du corps sacerdotal. Les terres des prêtres *restèrent seules à leurs possesseurs ; ils purent vivre, sans les vendre, du revenu que leur donnait le roi*. Longtemps après Joseph, l'impôt du *cinquième du produit des terres* subsista ; les *terres sacerdotales* seules en furent affranchies. En favorisant les prêtres, Joseph n'accomplissait pas seulement un acte de politique prudente ; il obéissait aussi à un sentiment qui, plusieurs fois, fut le mobile de ses actes. Dans le corps sacerdotal se trouvaient un grand nombre d'Asiatiques, et probablement d'Hébreux, que le ministre favorisait.

Cette sollicitude avec laquelle Joseph s'applique à servir les Hébreux, surtout les Israélites, c'est-à-dire les Hébreux de la tribu de Jacob-Israël, se manifeste à chaque instant. Avec quelles précautions agit le tout-puissant ministre, bien que complètement sûr de son maître, lorsque cette faveur se réalise. Plusieurs fois, de Chanaan, Jacob enverra ses fils chercher du grain en Égypte, dans la maison même de Joseph ; Joseph a le soin d'éloigner tous les Égyptiens qui sont à la cour du monarque, pour pouvoir donner un libre cours à ses sentiments. Il est bon pour ses frères, même pour ceux qui l'ont vendu ; il est aimant, il est généreux, et il leur donne, pour Jacob, plus que Jacob n'a demandé ; mais la vanité autoritaire de l'Asiatique au pouvoir fera qu'en comblant sa propre famille de cadeaux, et ne dissimulant pas la joie de son cœur, il ne résistera pas au désir de se montrer à ses frères, comme un homme prédestiné, le souverain du souverain, le mandataire de Dieu. *Ce n'est pas vous*, dit-il aux fils de Jacob, *qui m'avez envoyé à Mizraïm, — en Égypte, — c'est Dieu. Il m'a établi pour être le père du pharaon, le maître de sa maison et le dominateur de tout Mizraïm*.

Joseph dut gouverner avec une intelligence et une habileté vraiment extraordinaires, car le peuple égyptien avait l'horreur des Asiatiques, et détestait surtout, parmi les Asiatiques, les Hébreux, les Bénou-Israël, qu'ils qualifiaient de *lépreux*, de *peste*, de *fléau*. Lorsque Joseph, recevant ses frères dans le palais du pharaon, voulut partager un repas avec eux, il dut se faire servir à part, *car un Égyptien regardait comme une abomination de manger avec les Hébreux*. Joseph dissimulait son origine, se donnait comme Égyptien. L'horreur des Israélites qu'avaient les Égyptiens était méprisante. Lorsque Jacob vint, avec sa tribu, pour s'installer en Égypte, le pharaon fut obligé de lui assigner une terre au delta, hors et loin du peuple, au *pays de Goschen*, à la terre de Gessen, dans la large dépression qui allait du Nil vers le lac central de l'isthme. Lorsque Jacob mourut, il fallut embaumer son corps, le momifier suivant les rites égyptiens, pour que l'on pût l'emporter à Chanaan, selon son vœu. Campés dans *la terre de Gessen* les Israélites s'y multiplièrent outre mesure.

Joseph fut certainement le ministre d'un roi pasteur, bien que de sérieux arguments aient été présentés pour mettre son gouvernement sous l'autorité

d'un monarque égyptien de pure race, de cet Ahmès qui chassa les usurpateurs. La haine que les Israélites inspiraient aux Égyptiens, l'excitation qui les animait contre ces envahisseurs, ont été considérés comme le résultat de la politique d'Ahmès Ier soulevant l'Égypte pour la jeter, en masse ; sur la dynastie pastorale et la refouler ainsi hors du pays. Mais cette *horreur des lépreux*, les Égyptiens l'éprouvèrent de tout temps, dès l'époque où les premiers Asiatiques parurent en Égypte. Ce sont les grands vassaux et les riches fermiers, les désœuvrés et les corrompus qui accueillirent bien les Asiatiques, les uns charmés de la basse courtoisie de ces hommes nouveaux, les autres séduits par les chanteuses et les musiciennes de grand talent, et les danseuses qui avaient suivi le mouvement d'invasion.

Si Joseph avait été le ministre du pharaon national, eût-il osé recevoir ses frères au palais ? Et comment le souverain même qui, le fer à la main, et plein de gloire, venait de personnifier la haine de l'étranger, aurait-il transmis son pouvoir, *livré toute l'Égypte*, à un étranger ? Joseph fut bien le ministre d'un roi pasteur ; et si, malgré son influence, il dut prendre mille précautions pour favoriser les Hébreux de Gessen, c'est que les pharaons de la dynastie pastorale, Asiatiques, n'étaient pas absolument de la race d'Israël. Un souverain israélite n'eût jamais accepté un premier ministre tel que Joseph.

La tradition chrétienne désignait un Aphobis comme le pharaon biblique sous l'autorité nominale duquel l'Hébreu Joseph gouverna l'Égypte. Jules l'Africain dit que Joseph fut le ministre *d'un roi nommé Apappus*. Le pharaon de Joseph serait donc l'Apapi de la XVIIe dynastie. Cette constatation a permis d'établir une série intéressante de faits chronologiques. Joseph *fut élever au rang de ministre* à la dix-septième année du règne d'Apophis, ou Apapi, soit en l'année 1967 avant notre ère, et il était, alors, âgé de trente ans, ce qui reporte à l'an 2173 la date de l'arrivée en Égypte d'Abraham, sous la xvie dynastie.

CHAPITRE XVII

DE 1703 A 1607 Av. J.-C. - Le Nouvel-Empire. - Dix-huitième dynastie (1703-1678). - Confédération des Asiatiques. - L'Alphabet. - Ahmès Ier. - Pharaons-dieux. - Les bijoux de la reine Aah-Hotep. - Amenhotep Ier (1678-1665). - Civilisation thébaine. - Féodalité militaire. - Thoutmès Ier (1665-1644). - Rotennou et Khétas. - Thoutmès II (1644-1622). - La régente Hatasou. - Expédition au « pays de Pount ». - Thoutmès III : régence d'Hatasou continuée (1622-1607).

DE même que l'invasion des Asiatiques avait provoqué l'unité égyptienne, préparé l'avènement du pharaon libérateur Ahmès Ier, ainsi les Asiatiques expulsés avaient ressenti la nécessité de s'unir, de se confédérer, pour résister aux attaques probables des Égyptiens. Au contact de l'Égypte, les Syriens avaient acquis des connaissances nouvelles, notamment l'art de gouverner royalement, d'entretenir et d'instruire une armée, d'écrire surtout. Ce furent les Asiatiques de la côte syrienne, ces Phéniciens de l'avenir, qui, pense-t-on, choisirent parmi les hiéroglyphes les vingt-deux *signes* dont se compose notre alphabet.

Le vainqueur des Asiatiques les poursuivit hors de l'Égypte, en Syrie, leur infligeant de rudes humiliations. Victorieux, fort, le pharaon Ahmès se montra plein de mansuétude, ne songeant pas à tourmenter les étrangers qui, venus avec les envahisseurs, s'étaient installés le long du Nil. Les Pasteurs proprement dits, les Hyksos, restèrent en nombre dans le delta, aux environs du lac Menzaleh ; les Israélites conservèrent la *terre de Gessen*, qui leur avait été en quelque sorte attribuée.

Toute l'ardeur du souverain national se voua, semble-t-il, au relèvement des ruines qui couvraient l'Égypte. Ce n'est pas que les Pasteurs eussent détruit des monuments ou saccagé des villes. L'incertitude de la paix, le découragement, la crainte, avaient paralysé l'activité ordinaire des Égyptiens ; et lorsque l'Égypte du nord fut délivrée, les temples délaissés et les villes, dont les maisons étaient toutes faites de briques crues, s'effondraient. Ahmès fit restaurer la *demeure d'Ammon* à Karnak, entreprit le relèvement de la *demeure de Phtah* à Memphis, ordonna l'édification de plusieurs temples nouveaux. Les carrières de Tourah et de Massarah reçurent de nombreux ouvriers, pour l'extraction des pierres. Le camp d'Avaris fut détruit complètement, et la forteresse de Tsal fut bâtie, menaçant tout projet d'invasion nouvelle. La capitale des rois pasteurs, Tanis, abandonnée, *disparut de l'histoire*. Les guerriers pasteurs qui avaient disputé l'Égypte à Ahmès, et qu'il avait battus en Syrie, ramenés comme prisonniers en Égypte, y furent employés au travail des carrières, à la reconstruction des monuments. Parmi les Asiatiques restés dans le pays, Syriens et Israélites, un bon nombre, considérés comme esclaves, traités comme tels, furent également utilisés par le pharaon.

Ahmès s'appliqua surtout à réorganiser l'administration égyptienne, à imposer sa royauté. Les grands vassaux qui l'avaient loyalement servi, avec lesquels il avait combattu pour la délivrance de l'Égypte, conservèrent leur titre de *souten*, roi ; mais ils ne furent plus que des *gouverneurs héréditaires*. Il se tourna ensuite vers le sud, pour replacer toutes les Égyptes sous son unique domination. Voulant que les Éthiopiens devinssent des *sujets* de la monarchie unifiée, il

épousa l'Éthiopienne Nowertari, toute noire. L'horreur des Asiatiques faisait aimer les Nègres.

Un *développement considérable de civilisation* fut le résultat rapide de la politique du grand Ahmès I^{er}, très égyptienne, très nationale, mais influencée par l'Asie encore, et fortement, au moins dans ses manifestations extérieures. Le pharaon très brave et très sage qui venait de rendre l'Égypte à elle-même n'eut pas l'idée d'en chasser les exploiters d'origine asiatique qui l'infestaient, courtisans, scribes et prêtres. Sa cour fut pleinement asiatique, avec des serviteurs nombreux lui rendant les honneurs divins. L'un des prédécesseurs immédiats d'Ahmès I^{er}, un pharaon de la dynastie thébaine, Kamès, est représenté sur un monument, debout, casqué, tenant à sa main la croix ansée, avec l'allure d'un dieu insolent ; Ahmès I^{er}, roi *libérateur*, fut nettement divinisé.

Dans l'histoire des arts, le règne d'Ahmès I^{er} tient une large place, grâce aux merveilleux bijoux que le pharaon fit exécuter pour sa mère Aah-Hotep, femme d'un roi obscur de la XVII^e dynastie, nommé Kamès. L'influence asiatique est telle à cette époque, que cette reine, femme et mère de pharaon, morte, est momifiée, mise dans un sarcophage avec ses bijoux, simplement enterrée dans le sable, sans aucun monument. Du temps de l'Ancien-Empire aucun Égyptien n'eût osé commettre un pareil sacrilège. Le mépris de la mort, le dédain du cadavre, l'incertitude de l'au delà, sont une innovation.

Amenhotep I^{er}, qui succède à son père Ahmès, et qui est le fils de la reine noire Nowertari, continue la politique paternelle. Il entend conserver les Éthiopiens comme des sujets ; il n'hésite pas à marcher au sud avec une armée, pour soumettre les Nubiens qui s'agitent. En défensive prudente au nord, en offensive heureuse au sud, Amenhotep I^{er} consolide l'œuvre nationale d'Ahmès, qu'il étend au moins jusqu'à Napata, en face de Souakin, en pleine Éthiopie, colonisant le Nil sur toute sa longueur. Sa femme — Nofré-Ari — était probablement Éthiopienne, comme la mère du souverain. Son nom figure dans les *litanies royales* des papyrus ; elle est presque toujours associée aux honneurs rendus au pharaon. Elle est dite *engendrée de la lune, tutrice des deux Égyptes, de la région d'en haut et de la région d'en bas, royale épouse d'Ammon*. Le pharaon Amenhotep I^{er} prend le nom du dieu de Thèbes ; son image figure parmi celles des divinités ; sur les autels, il reçoit, en même temps qu'Osiris, les offrandes rituelles de fruits et de fleurs. Son nom et celui de la reine Nofré-Ari sont introduits dans les actes d'adoration. Ces flagorneries, pour le malheur de l'Égypte, maintiennent à la cour, et dans les temples, les prêtres et les courtisans, conservateurs de l'esprit asiatique.

La civilisation thébaine se répandait en Égypte, de la mer Méditerranée à Napata. Cette civilisation, très égyptienne, régulière, ordonnée, calme, avait cependant une tendance au militarisme. Le souvenir de la grande victoire d'Ahmès sur les Asiatiques du camp d'Avaris, la prépondérance rendue à Thèbes par ce coup de force, les faveurs accordées sans doute par le souverain aux princes vassaux qui lui avaient obéi, faisaient que dans toute la vallée du Nil l'idée de la guerre pour la guerre ne révoltait plus les esprits. Les grands vassaux, se protégeant, avaient des contingents armés, bien instruits, et les pharaons, de leur côté, par précaution contre leurs vassaux, s'étaient entourés d'une troupe de garde. Chaque temple avait également ses soldats. L'expédition contre les Asiatiques venait de donner de la cohésion à cette féodalité guerrière, et le pharaon pouvait craindre que par la dispersion des contingents et la formation nouvelle des

principautés indépendantes, l'unité royale, obtenue par de si grands efforts, ne disparût encore une fois.

Thoutmès Ier venait à peine de succéder à Amenhotep Ier, qu'une expédition vigoureuse en Éthiopie faisait valoir ses qualités guerrières personnelles. Victorieux, il traça les frontières du sud à l'extrémité de la Nubie, et se tourna vers l'Asie, qu'il voulait battre plutôt que conquérir. L'ensemble du pays *à l'orient du delta* se nommait Khar, Shar, — d'où vint le mot Sar, Sir, Syrie. — La désignation du peuple occupant la Syrie, les vastes plaines s'étendant de la *terre de Chanaan* jusqu'en Mésopotamie, n'était pas encore absolument fixée. Les *Asiatiques ignobles* échappaient, par leur organisation variable, à toute classification.

Au moment de Thoutmès Ier, lorsque pour la première fois un pur esprit belliqueux pousse les troupes égyptiennes vers l'Asie, une agglomération de peuples divers tient tout le pays à l'orient de la Palestine, jusqu'en Mésopotamie. Les hiéroglyphes désignent ce groupe sous le nom de Rotennou, Routennou, ou Retennou. On avait cru que ces Rotennou occupaient alors toute l'Assyrie, avec Babylone et Ninive. Non, la Mésopotamie, avec ses villes déjà puissantes, appartenait aux Assyriens ; mais ces Assyriens étaient alliés aux Rotennou, faisaient partie de la grande alliance. Les vrais Rotennou, c'étaient les Araméens du nord de la Syrie, dont la supériorité s'imposait aux peuples confédérés, les dominant. La défaite des Pasteurs, et leur expulsion d'Égypte surtout, avaient épouvanté toutes les tribus asiatiques ; une immense confédération défensive s'était aussitôt formée, dans laquelle les Assyriens *encore imparfaitement constitués* durent entrer forcément. Cette confédération, très nombreuse, fut-elle pour Thoutmès Ier une inquiétude, et le retour possible des Asiatiques expliquait-il seul l'attitude guerrière du pharaon ?

Thoutmès quitta l'Égypte avec son armée, — celle qui venait de soumettre les Éthiopiens, — prit tout le *pays de Chanaan*, traversa le désert de Syrie *jusqu'au nord*, battit les Rotennou en pleine Mésopotamie. Ayant ainsi *montré sa force*, il revint en Égypte, ordonnant, ainsi qu'il l'avait fait en Éthiopie, que des stèles commémoratives fussent dressées au sud de l'Euphrate pour perpétuer le souvenir de sa victoire. Il fallait que le pharaon méprisât bien profondément ses ennemis, pour s'imaginer que ces pierres plates, témoignages de sa gloire, seraient respectées. Thoutmès revint en Égypte sans rien conserver de sa conquête, satisfait d'avoir étalé sa puissance, ayant tracé la *route militaire* par laquelle les armées égyptiennes iraient désormais imposer la paix aux Asiatiques remuants, aux ignobles Rotennou.

Parmi les Rotennou, qui désignaient l'ensemble des Asiatiques vaincus par Thoutmès Ier, les Égyptiens distinguaient déjà un groupe, une tribu spéciale, importante, qui occupait une partie de la Syrie septentrionale : les Hatti, ou Khétas.

Pendant qu'il vivait, Thoutmès Ier associa sa fille Hatasou, — Hatshepou, — au gouvernement de l'Égypte, la donnant comme femme, suivant l'usage, à son jeune fils, qui fut Thoutmès II. Lorsque Thoutmès II succéda à son père, des mouvements de révolte se produisirent en Éthiopie, et quelques tribus asiatiques, impatientées, se soulevèrent. Le nouveau pharaon dut immédiatement frapper de ses armes les Éthiopiens et les Syriens. Ce ne furent que de rapides expéditions, semble-t-il, et dont le pharaon n'eut pas à s'enorgueillir. L'Éthiopie vaincue tomba dans une *vice-royauté* qui s'étendit de la deuxième cataracte aux montagnes d'Abyssinie. Le prince héritier du pharaon

régnant fut le *vice-roi* traditionnel de cette partie de l'empire, qu'il devait gouverner avec le titre de *prince de Kousch*. Ce gouvernement ne fut pas toujours effectif ; le plus souvent, le vice-roi, demeurant à la cour, près de son père, délégua ses pouvoirs à un mandataire spécial.

La femme de Thoutmès II, la reine Hatasou, tenait *de sa mère Ahmès et de sa grand'mère Ahmès Nowertari* des droits que la tradition égyptienne considérait comme supérieurs à ceux de son mari régnant. Elle représentait plus directement que le pharaon, aux yeux du peuple, l'antique race pharaonique. Lorsque Thoutmès II mourut sans fils, laissant le sceptre à son jeune frère, la reine Hatasou prit résolument le pouvoir comme régente, et l'histoire de l'Égypte reçut de son gouvernement énergique, audacieux, un très grand éclat. Depuis les Pasteurs, l'idée d'empire, essentiellement asiatique, dominait la politique des souverains égyptiens. Ils ne rêvaient pas de conquêtes définitives, d'annexions violentes ; mais ils eussent voulu que tout autour de l'Égypte les populations se reconnussent comme liées au pouvoir pharaonique. Un peu de convoitise et beaucoup de curiosité s'adjoignirent à ce sentiment dans l'esprit de la régente Hatasou ; et elle ne résista pas à sa passion.

Au sud de l'Égypte, vers le Haut-Nil, tout ce qu'il était possible de désirer, humainement, avait été réalisé : l'Éthiopie faisait partie du *vice-royaume de Kousch*, appartenait bien à l'Empire ; — au nord, la *grande verte*, la mer Méditerranée, était une frontière définitive ; — à l'est, les Asiatiques, ayant senti le poids des armes égyptiennes, se tenaient en crainte ; — à l'ouest, il y avait l'inconnu, cette *montagne de l'occident* au delà de laquelle on avait placé l'amenti, l'enfer ténébreux, le mystère. — Mais, du sud-est, et par la route reliant Thèbes à Coptos et à Qocêyr, par la vallée de Hammamât, arrivaient des merveilles, qu'apportaient des barques de la mer Rouge, venant du sud. Cette *riche terre*, d'où les Thébains recevaient des aromates, de l'encens, des bois et des pierres précieuses, cette région où *naissait le soleil* chaque matin, la reine Hatasou voulait la connaître. Vaguement, on savait qu'il existait, de l'autre côté de la mer Rouge, un *pays de Pount* que le ciel favorisait, et que ce pays de Pount appartenait au To-nouter, à la *Terre divine*. C'est vers le soleil que veut aller Hatasou, s'imaginant que toutes les richesses dont Thèbes se réjouit sont l'œuvre matérielle de l'astre ardent. Cette tentation est la même qu'éprouvèrent les Aryas de l'Inde védique marchant vers l'est ; mais avec cette différence, qu'ici l'Égyptien curieux est mû par sa convoitise, tandis que l'Arya du Pendjâb, mal à l'aise dans son pays d'origine devenu trop étroit, trompé par les brahmanes, devient guerrier et conquérant alors qu'il ne voulait être qu'un émigrant pacifique.

La régente Hatasou veut connaître le pays de Pount, la *terre divine*, les *échelles de l'encens*. Avec solennité, elle se rend au temple d'Ammon, et les Égyptiens apprennent qu'Ammon lui-même, en personne, conseille l'expédition à la régente. *J'entendis un ordre dans le sanctuaire, un conseil du dieu lui-même*. Cette intervention de la divinité parlante, justifiant la volonté royale aux oreilles du peuple, est une innovation que l'effronterie asiatique seule put concevoir, car elle répond à deux buts également hypocrites : plaire au monarque en sanctionnant son despotisme au nom de Dieu ; faire du prêtre parlant au nom du dieu le maître du monarque. Les inscriptions égyptiennes donnent souvent des conversations entre hommes et dieux ; ici il y a plus, il y a mieux : Ammon donne l'ordre à Hatasou, positivement, d'exécuter le grand désir.

La régente fit aussitôt construire une flotte de guerre, *cing grands navires*, qu'elle conduisit elle-même au sud de la mer Rouge, au *pays de Pount*. Le débarquement des troupes se fit sans combat ; et la régente en fut à ce point heureuse, qu'elle arrêta l'expédition, renonçant à aller *jusqu'aux extrémités*, inconnues d'ailleurs, de la *terre divine*, du To-nouter. Elle trouva aux *échelles de l'encens* une quantité de produits admirables, venus de l'Inde, de la Chaldée, de l'Arabie, et elle rapporta à Thèbes, avec ce *butin* facilement obtenu, des plantes aromatiques de diverses espèces qu'elle espérait acclimater dans ses jardins.

Le pays de Pount, où qu'il fut, était certainement l'entrepôt des marchandises qui s'échangeaient entre les Thébains, par le port de Coptos sur la mer Rouge, les Indiens, par les ports du Dekkan, les Assyriens, par le golfe Persique, les Asiatiques des bords de la Méditerranée, par le golfe d'Akaba et la vallée du Jourdain. Existait-il un port spécial où s'entreposaient ces produits ? Il est probable que les intermédiaires, Chaldéens sans doute, n'avaient pas encore adopté un « port », et que non seulement ces entrepôts s'échelonnaient le long de la côte orientale de la mer Rouge, mais encore le long de la côte occidentale de cette mer. La désignation générale de *pays de Pount* s'appliquerait donc aux deux côtes ; comprendrait, avec la pointe méridionale de la péninsule arabique, l'Yemen et l'Hadramaut, toute la pointe africaine s'avancant au nord-est dans l'océan Indien, formant le golfe d'Aden, soit le pays des Somalis. L'absence d'un port spécial, d'un point déterminé d'entrepôt, est presque démontrée par ce fait, que la régente opéra son débarquement non pas dans une ville ou proche d'une ville, mais sur le rivage d'un territoire boisé.

Revenue à Thèbes, la régente Hatasou choisit un emplacement dans la vallée de l'Assassif, pour y édifier un temple sur les murs duquel d'habiles sculpteurs devaient immortaliser le souvenir de la *conquête*. Dans la plaine de Thèbes, au fond d'un cirque naturel que dominant de hautes roches, en falaises, fut commencé le temple de Deir-el-Bahari, *pour la gloire de la régente Hatasou*. Une avenue de sphinx précédait le temple, avec de larges rampes d'accès. L'entrée, flanquée de deux obélisques, menait à des cours successives, graduellement étagées. Sur les parois de ce temple, la régente fit sculpter la représentation de son départ, de son voyage, de son triomphe ; et c'est, en même temps qu'une grande page d'histoire, une intéressante œuvre d'art.

La flotte, sortie, navigue sur des eaux vertes qu'animent, allant et venant, nullement effarouchés, des poissons de toutes sortes, bien vus, bien mouvementés. Les barques, à la poupe relevée, verticale, de fer peut-être, à la proue gracieuse dessinant un lotus épanoui, sont menées par trente rameurs vigoureux que commande un officier attentif. Le débarquement s'opère sur une plage boisée ; on voit la flotte comme échouée, amarrée à des troncs d'arbres. Des chaloupes légères portent à terre les soldats et les provisions. La victoire succède au débarquement. Un officier égyptien, se tenant debout devant l'armée rangée en bataille, reçoit *du chef du pays*, vaincu, les hommages et le butin dus aux vainqueurs. Ce sont des singes, des girafes, des bœufs, des ballots soigneusement liés avec des cordes, des arbres dont les racines sont dans des couffes pleines de terre, des peaux de bêtes, des jarres, des dents d'éléphants, des billots d'un bois précieux, des armes, — arcs, traits et casse-tête, — des tas de fruits rouges, des sacs de pierres rares, des anneaux d'or et d'argent.

Le *chef du pays de Pount*, qui s'est avancé, dont la peau est d'un rouge brun, est vêtu d'un morceau d'étoffe ceignant ses reins, tombant en double pointe devant ses cuisses ; à sa ceinture est un poignard. Son attitude est suppliante. Ses

serviteurs, d'un brun foncé, sont presque noirs. Sa femme, qui le suit, presque nue, est à peine couverte d'une toile jaunâtre, s'arrêtant aux genoux, dessinant la proéminence d'une obésité malade, d'un bassin caractéristique, projeté en arrière, difforme, lourd. Sa peau, ravagée d'une sorte de lèpre, soutient mal des masses de chairs molles, tombantes. Cette reine grotesque, repoussante, a les traits réguliers, quasi virils ; elle porte, avec une certaine coquetterie, une chevelure épaisse, soignée, liée proprement, tombant en large tresse sur la nuque. Des disques enfilés forment un beau collier sur sa grasse poitrine.

Des prisonniers se prosternent devant la régente Hatasou, et des *indigènes* viennent ensuite, menant au licol des ânes chargés, des fauves et des singes. La reine du pays de Pount, par ses difformités, serait plutôt Africaine ; ses serviteurs, s'ils représentent la race du pays, caractériseraient l'*indigène* par des épaules énormes, un cou court, des hanches plates, un pied long et solide, un aspect trapu. Un simple morceau d'étoffe noué aux reins est tout le vêtement de cet *homme de Pount* ; il porte des boucles aux oreilles, une enfilade de grosses perles au cou ; sa barbe, rasée, n'est qu'une touffe époincée au menton, assez longue ; son œil est vif, bien ouvert ; sa bouche est lippue.

Le tableau triomphal représente l'armée victorieuse entrant dans Thèbes, *enseignes déployées, au son des trompettes, d'un pas que règlent les tambours*. La troupe est divisée en deux. La première division, qualifiée de *troupe d'Ammon*, précédée de musiciens et de danseuses, est suivie de valets menant des panthères. La régente offre son butin à Ammon, dirige en personne le sacrifice royal, gouverne avec autorité, pleinement, et comme sans s'occuper du souverain réel, qui était un enfant et mourut vite.

La régente conserva la plénitude du pouvoir pendant les quinze premières années du règne de son second frère Thoutmès III. Elle sut tenir en obéissance le sud et le nord de l'Égypte, percevoir avec régularité le tribut imposé aux Asiatiques, aux Rotennou, développer le grand art égyptien dans des traditions respectées, édifier des monuments superbes, et notamment les obélisques de Karnak, gigantesques, mesurant trente mètres de hauteur, monolithes de granit extraits des carrières d'Assouan, gravés et dressés en sept mois, pesant trois cent soixante-dix mille kilogrammes. Le pyramidion qui couronnait ces obélisques était fait avec l'or *enlevé aux chefs des nations*. La régente Hatasou se qualifiait de *fille chérie d'Ammon*, de *roi souverain du monde*, de *soleil dévoué à la vérité* ; elle se fit représenter sous la figure d'un lion.

CHAPITRE XVIII

DE 1607 A 1574 Av. J.-C. - Thoutmès III. - Réaction contre la régente Hatasou. - Révolte des Syriens. - Prise de Mageddo. - Nouvelle campagne en Syrie. - Prise de Kadesh. - Soumission des Syriens. - Thoutmès en Mésopotamie. - Poids et monnaies : or et argent. - Littérature. - Le roman de la prise de Joppé. - Architecture. - Multiplication des divinités. - Pharaon asiatique.

LORSQUE Thoutmès III prit le pouvoir, à la quinzième année de son règne (1607), par la mort d'Hatasou ou l'éloignement de la régente, le souverain, qui était en même temps le frère et le mari de l'usurpatrice, se vengea en un jour de toutes les humiliations qu'il avait supportées. Il faut croire que le despotisme de la régente ne s'était pas seulement imposé au pharaon, et que son règne avait été dur aux Égyptiens eux-mêmes, car l'explosion de colère qui fit rugir Thoutmès III eut un écho prolongé sur presque toute la longueur du Nil. C'est avec une véritable fureur que l'on martela sur tous les monuments, autant qu'on put le faire, les cartouches royaux disant le nom de la régente, les inscriptions racontant les fastes de son gouvernement.

Ce mouvement de réaction violente, universelle, eut un grand retentissement. Les peuples aux frontières de l'Égypte, que la crainte des armes égyptiennes tenait en respect, s'imaginèrent que la rage du peuple était déchaînée contre le pharaon succédant à la régente Hatasou ; et leur impression était naturelle, car, pour eux, il ne pouvait être qu'un efféminé indigne ou incapable d'exercer un commandement, ce Thoutmès III qui pendant quinze années avait laissé sa *femme et sœur* présider à la destinée des Égyptes. Aussi, comme s'ils exécutaient une décision, les Asiatiques de toute la Syrie se déclarèrent indépendants, sauf ceux, paraît-il, qui vivaient à Gaza et qui ne voulurent point se prononcer.

Thoutmès III part immédiatement pour Gaza, y fait procéder avec ostentation à une cérémonie de couronnement, et marche ensuite au nord, vers l'ennemi. On le voit s'arrêter dix jours après à *Jouhen*, à vingt lieues de Gaza, préparant avec calme son plan de campagne. Les Syriens n'étaient plus des hordes inconsistantes que la convoitise menait au combat, des tribus fortuitement réunies par une communauté d'intention ; ce sont maintenant des groupes, avec des princes portant haut leurs titres, régulièrement confédérés, obéissant à l'un d'eux, élu peut-être, — le prince de Kadesh, — et formant ensemble une imposante armée. Thoutmès III s'arrête et réfléchit, précisément parce qu'il vient d'apprendre que l'armée ennemie l'attend, massée, en avant de Mageddo, point stratégique bien choisi, passage de la Palestine au Liban, protégé par les hauteurs du Carmel, avec la Méditerranée à gauche et le lac de Tibériade à droite.

Les officiers accompagnant le pharaon lui proposent une stratégie prudente qui consisterait à tourner l'ennemi pour l'aller assaillir sur ses derrières ; mais Thoutmès, qui songe plutôt à reconquérir sa dignité de pharaon, par la manifestation de sa bravoure, de sa virilité, qu'à vaincre par ruse les Syriens en révolte, marche en avant sans masquer sa manœuvre, prend Aaloun qui se trouvait sur son chemin, l'occupe, et, sans s'arrêter, repart *un matin* avec ses troupes pour aller camper au bord du Qina, torrent passant à Mageddo.

L'attaque des Égyptiens fut rapide, brutale, bien conduite, la droite de l'armée s'appuyant au Qina, la gauche barrant la plaine, et se ruant, en ligne, sur l'ennemi. Thoutmès III, au centre, bravement, menait la bataille. Les Syriens, vaincus, pris de panique, s'enfuirent *avec leurs cavaliers*, courant vers Mageddo qui ferma ses portes, indignée autant qu'affolée. Les habitants accueillirent toutefois les généraux en les hissant le long des murs d'enceinte *avec des cordes*. L'armée syrienne, débandée, se dispersa dans les montagnes, abandonnant des chars, des chevaux et du butin. Assiégée, Mageddo la grande, *qui valait à elle seule mille villes*, ne résista pas à Thoutmès III, qui reçut l'hommage de tous les princes. La chute de Mageddo entraîna la soumission des Asiatiques ; le *prince d'Assour* lui-même envoya son tribut au pharaon.

Cependant les Syriens du nord, malgré la défaite de Qina et la chute de Mageddo, n'avaient nullement renoncé à leur vœu d'indépendance. Un an après le *triomphe de Thoutmès III*, le prince de Kadesh ayant reconstitué son armée, au nord, le pharaon se vit forcé de revenir à la bataille. Ce fut l'occasion pour Thoutmès III d'une série de victoires retentissantes. Il s'empara de Tounep, de Khalep et de Kadesh. Kadesh prise d'assaut, il la livra au pillage, détruisit une partie de ses murs. Simyra et Arad, enfin tombées, la Syrie devenait sans défense. Thoutmès reçut de nouveau l'hommage des vaincus ; mais il envoya en Égypte, cette fois, comme otages, les pères et les fils des *princes domptés* ; de telle sorte que lorsqu'un chef syrien mourait, son successeur recevait son investiture en Égypte, de la main du pharaon.

La soumission de la Syrie ne suffisant plus à Thoutmès, il marcha vers l'Assyrie, franchit l'Euphrate à peu près à l'endroit où Thoutmès Ier l'avait passé, — ainsi qu'en témoignait la stèle de Victoire, — et *s'enfonça dans les plaines de la Mésopotamie*. Les Araméens, laissant la route libre aux Égyptiens, s'étaient écartés, n'osant pas risquer une bataille, et le prince d'Assour, loin de s'opposer à Thoutmès III, le reçut magnifiquement, ordonnant, pour le distraire, des jeux formidables, des chasses où l'on tuait jusqu'à cent vingt éléphants.

Le retour de Thoutmès III, avec sa longue caravane guerrière chargée de tributs et de butins, fut une marche triomphale. Sur sa route, les princes venaient d'eux-mêmes approvisionner les troupes du triomphateur, mettre à ses pieds le tribut annuel qui leur avait été imposé. La force de Thoutmès, effrayante, domptait les Asiatiques, enthousiasmait les Égyptiens ; le pharaon devenait comme légendaire. La sécurité était telle en Asie, que des Égyptiens vivaient aux bords de l'Euphrate comme ils auraient vécu aux bords du Nil.

Au sud de l'Égypte, l'autorité de Thoutmès III était plus difficile à établir. Le souvenir de la régente Hatasou, et par conséquent de l'indignité ou de l'incapacité du pharaon, y était encore trop vif. Continuellement, les Oua-Oua refusaient le tribut, et, chaque année, une expédition était ordonnée, qui, régulièrement, voyait fuir devant elle les Nègres, abandonnant, avec quelques-uns des leurs, surpris, des provisions que les troupes apportaient à Thèbes. C'était des bois d'ornement, de la poudre et des lingots d'or, des vases de formes diverses, avec de l'émail et de la gravure, des plumes d'autruche surtout. Entre l'Éthiopie et la première cataracte, les Nubiens obéissaient à un prince ayant le titre de *gouverneur des terres méridionales*, et qui devait au pharaon un tribut annuel *en or, en argent et en grains*. L'or et l'argent apportés au monarque commençaient à devenir communément l'ex-pression d'une valeur représentant, sous un petit volume, la valeur correspondante d'un produit encombrant. Le

cuivre, le fer et le plomb concouraient, avec l'or et l'argent, à *représenter cette valeur d'échange*, cette monnaie.

L'or d'Éthiopie arrivait aux Égyptiens en poudre ou en lingots. L'or et l'argent d'Asie venaient en briques ou en anneaux. Les briques étaient le métal brut, pris en soi, sans destination spéciale ; les anneaux, au contraire, soigneusement gradués *d'après une échelle déterminée*, descendaient *jusqu'à des quantités très minimales*. Cette graduation, ainsi que la détermination des poids de base, étaient assyriens. Les tributs s'évaluaient facilement en *argent* ou en *or*, par le poids des anneaux dus ou apportés. Le *pek*, de soixante-quinze centigrammes, était l'unité de poids pour le pèsement de l'or ; l'unité pour le pèsement de l'argent était, sous Thoutmès III, l'*outen*, de quatre-vingt-seize grammes.

L'empire égyptien sous Thoutmès III fut très grand ; plus grand qu'il n'avait jamais été. Il s'étendait, par la vassalité des princes tributaires, et non par l'occupation, au sud, jusqu'au plus loin de l'Afrique alors connue, au pays des Nègres de l'Afrique centrale, et il avait, de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie certainement, probablement l'Arménie, peut-être le Kurdistan et l'Irak-Arabi ? E semble, en outre, que l'on puisse déduire de certains documents le fait d'expéditions maritimes, sérieuses, ayant porté la gloire ou la crainte de Thoutmès III très loin en Méditerranée.

Une véritable flotte de guerre, *considérable*, a-t-on écrit, aurait été fournie au pharaon par les Sidoniens, s'assurant ainsi la protection du monarque d'Égypte ; c'est avec cette flotte que les marins de Sidon auraient fait reconnaître la suzeraineté de Thoutmès III aux habitants de Chypre, de la Crète, de l'Archipel, de *l'extrémité méridionale de l'Italie*, du *littoral du Pont-Euxin* ? Cela n'est nullement impossible. La terreur mystérieuse qu'inspirait *l'invaincu* Thoutmès III était bien de nature à faire acheter la paix par tous les hommes ! Que les Sidoniens, ces trafiquants infatigables, aient envoyé leur flotte partout au nom du pharaon égyptien, cela serait vraisemblable, puisque le déploiement de l'enseigne pharaonique suffisait pour tenir le monde en respect ; que la flotte sidonienne, se faisant égyptienne, ait obtenu et rapporté à Sidon des tributs facilement consentis par les îles méditerranéennes, soit ! mais les documents purement égyptiens n'ont pas encore prouvé qu'en agissant ainsi les Sidoniens aient été les mandataires réguliers de Thoutmès. Il ne serait pas surprenant que Sidon, en cette circonstance, eût simplement fait commerce, *tiré profit* du tremblement des peuples entendant prononcer le nom de Thoutmès III. Le chant de triomphe du pharaon, qui énumère ses victoires et donne tous les noms des peuples vaincus, cite des îles qui ne peuvent être que méditerranéennes.

Ainsi que l'avait fait Hatasou, Thoutmès III déclare volontiers qu'il n'agit que par l'ordre d'Ammon ; un Ammon qui n'est pas précisément un dieu, mais un grand ancêtre auquel Thoutmès III a succédé : *Je suis établi sur le trône d'Horus pour des milliers d'années, étant ton image vivante*. De même qu'Horus avait gouverné l'Égypte après sa victoire sur le meurtrier d'Osiris, ainsi Thoutmès règne après avoir terrassé les *Asiatiques ignobles*. L'exagération du texte rappelle les récits de la régente Hatasou. Cependant l'inscription dit vrai lorsqu'elle constate l'effroi des nations soumises, lorsqu'elle exprime l'étendue de l'empire égyptien : toute la terre que couvre la *voûte céleste*, que limitent les *quatre supports du ciel*, — le Liban, le Caucase, les montagnes d'Abyssinie et la chaîne libyque ?

La littérature officielle est exclusivement asiatique ; les Hébreux sont devenus les panégyristes attitrés des pharaons, les scribes sacrés des temples, les

historiographes de l'empire égyptien. L'esprit de vérité a disparu ; l'excessif et le troublé dominant ; le fantastique et le mystérieux s'imposent. On vante à outrance, on imagine à plaisir ; il faudra, désormais, se défier de la loquacité des tombes, de l'effronterie des récitants, de l'outrecuidance des romanciers. Dans les protocoles, la flagornerie dépasse toute mesure : Thoutmès *marche avec les dieux*, il est *identique à chaque divinité, reverdissant, se rajeunissant en lui-même, multiplicateur et dispensateur de toutes choses*. Et le scribe, après avoir dit son enthousiasme, réclame son salaire : *Les dieux marchent avec toi ; tu es l'un d'eux... Celui qui est revenu vers ta demeure est enrichi ; aussi court-on vers toi, tout homme est-il amené à toi, afin que ton nom devienne stable dans les bouches, parce que tu auras vénéré les dieux et nourri les êtres intelligents*. Les êtres intelligents, ce sont les scribes asiatiques, devenus Égyptiens, rédigeant des inscriptions hyperboliques, trompant l'histoire.

Sous ce titre : *Comment Thoutii prit la ville de Joppé*, nous avons le type d'un roman historique. Le début est incomplet, malheureusement ; mais l'action se noue avec une suffisante netteté.

Il s'agit d'un officier nommé Thoutii, qui s'était chargé de réduire une ville syrienne, — Joppé ou Jôpou, — résistant à Thoutmès III. Pour vaincre, cet officier ne demande que la *canne du pharaon*. Il obtient cette canne, l'entoure de fourrage, déserte le camp égyptien, et simulant une désertion, pénètre chez l'ennemi. Lorsque le prince de Joppé apprit que Thoutii possédait la canne du pharaon, il eut un *grand désir de la contempler*. Thoutii vint, avec la canne, et se dressant devant le prince. *Regarde*, dit-il, *ô vaincu de Joppé, la grande canne du roi à qui son père Ammon donne la force et la puissance !* Et Thoutii, frappant son ennemi, lui met *aux pieds la paire de fers de quatre anneaux*. La canne du pharaon ayant ainsi dompté le prince, Thoutii, avant que la nouvelle de ce succès se répandit, introduisit dans la place deux cents Égyptiens ; puis, par un stratagème dont l'habileté est assez confuse d'ailleurs dans le récit, d'autres Égyptiens vinrent, au nombre de cinq cents, vigoureux, portant sur leurs épaules *cinq cents jarres, lourdes, qu'ils déposèrent dans l'intérieur de la ville*. Ces cinq cents jarres contenaient en partie des guerriers égyptiens, et en partie des *cordes et entraves de bois*. Ces jarres étant brisées par les deux cents Égyptiens que Thoutii avait d'abord menés dans la ville, l'armée égyptienne s'empara de Joppé et de ses habitants. La ville de Joppé, en Syrie, figure parmi les conquêtes de Thoutmès III ; le nom de l'officier Thoutii a été lu sur un document d'albâtre ; il est donc probable que le romancier a tissé son roman sur un fond vrai.

La littérature s'est transformée, mais l'architecture est restée égyptienne. Les monuments construits par Thoutmès III, nombreux, de la Méditerranée au Soudan, disent la gloire du pharaon, administrateur et guerrier, sous le règne duquel *l'Égypte posa ses frontières où il lui plut*. Thoutmès III procédait avec solennité à l'édification ou à la restauration des temples ; il inaugurait les travaux suivant un rite. Le scribe géomètre marquait avec soin, sur le sol, la direction des *quatre points cardinaux*, pour fixer les quatre angles de l'édifice ; on prononçait les *formules conservatrices*, et le pharaon simulait le commencement du travail en enfonçant un pieu dans la terre. *Le pieu que j'avais en main était d'or*, dit Thoutmès, *et j'ai frappé dessus avec le marteau*. Il fit décorer avec soin la plus ancienne partie du temple de Médinet-Abou, et il construisit le plus grand des temples de Ouadi-Halfa, près de la deuxième cataracte.

Si les monuments conservaient le caractère égyptien, leur organisation intérieure, livrée aux prêtres, devenait de plus en plus asiatique. Le sanctuaire était comme envahi. Sculptés, gravés, peints, tous les ancêtres, tous les dieux, toutes les déesses, tous les *emblèmes d'animaux sacrés*, tous les symboles, figuraient dans les temples ; et les chapelles, et les autels, multipliés, ne suffisant plus, des supports recevaient des milliers d'objets sacrés : naos de pierre, barques de bois, statuettes. Une inscription dit de Thoutmès III, qu'il accorda à chacun de tous les dieux *une place dans la grande salle*. Thoutmès III, vivant, terminait en personne l'immense cycle des ancêtres devenus des divinités, et parmi lesquelles se trouvaient maintenant, d'ailleurs, des divinités réelles importées. Chaque année, assis sur un trône, *comme Horus sur son estrade*, le pharaon recevait les honneurs divins, entendait la panégyrie anniversaire de son avènement, *comme Râ au commencement de l'année*.

Thoutmès III était-il Égyptien ? Son corps maigre, sa face allongée, son nez proéminent, dénoncent une origine asiatique. Ainsi s'expliquerait son règne très despotique, impérial.

CHAPITRE XIX

DE 1574 A 1462 Av. J.-C. - Fin de la dix-huitième dynastie. - Les colosses de Memnon. - La reine Taïa. - Les *mammisi*. - Amenhotep IV impose le culte solaire. - Tell-el-Amarna, ville capitale. - Lutttes religieuses. - Ammon générateur. - Déesses. - Triades. - Haremheb rétablit le culte égyptien. - Les « livres des morts ». - Guerre des dieux. - Corps et âmes. - Immortalité.

A la mort de Thoutmès III (1574), l'Assyrie seule ose se révolter, refuse le tribut à l'Égypte, se déclare indépendante. Le successeur de Thoutmès, Amenhotep II, *bondit comme un lion furieux*. Son armée, précédée d'un corps d'éclaireurs tout composé de cavaliers syriens, passe l'Euphrate, rencontre et bat les Assyriens, hiverne sur le champ de victoire, en Mésopotamie, et dès le printemps vient camper devant Ninive. Épouvantés, les Ninivites, *hommes et femmes*, accourent sur les murs, appellent le pharaon, lui livrent la ville. Amenhotep, satisfait, descend le Tigre, prend Accad et retourne en Égypte, glorieux. Sur le Nil, la *barque triomphale* d'Amenhotep II porte à la proue les cadavres de sept chefs que le pharaon a tués de sa main ; à Thèbes, on exposa les têtes et les mains de six de ces cadavres ; les débris du septième furent envoyés en Éthiopie, à Napata, comme un exemple de ce qu'était la vie d'un vaincu pour le pharaon. Le châtement infligé aux Assyriens tint en respect les nations tributaires de l'Égypte. Amenhotep II conserva l'empire de Thoutmès tel que ce pharaon l'avait organisé, c'est-à-dire formé de gouvernements libres, simplement obligés à un tribut annuel. La Nubie elle-même n'était pas incorporée.

Amenhotep II n'a presque rien d'égyptien. Il se fit représenter nu, divinisé, *coiffé des deux grandes plumes d'Osiris*. Son successeur, Thoutmès IV, dut batailler en Éthiopie et ramener au devoir quelques princes syriens. Il augmenta considérablement le temple d'Ammon, à Thèbes.

Amenhotep III, succédant à Thoutmès IV (1543), reçut un empire s'étendant au nord-est jusqu'à l'Euphrate, au sud jusqu'au delà de l'Abyssinie. S'il guerroya, ce ne fut point, certes, pour imposer l'obéissance aux princes tributaires, car la crainte des pharaons était absolue, et nul n'eût osé secouer son joug ; mais Amenhotep III avait le goût des constructions énormes, et ce fut pour se procurer des travailleurs qu'il entreprit des expéditions, de véritables razzias. Sur le piédestal d'une de ses statues, on voit, gravées en creux, vingt-trois figures de Nègres captifs, liés, agenouillés, représentant chacune une *principauté éthiopienne*. Des inscriptions donnent les noms de ces tribus soumises.

L'architrave du temple de Louxor qualifie Amenhotep III de *taureau puissant, Horus dominateur par le glaive, destructeur des barbares, roi de la Haute et de la Basse-Égypte, maître absolu, fils du soleil*. Il agrandit les temples de Karnak et de Louxor, et il édifia, de l'autre côté du Nil, le gigantesque monument, détruit, dont les colosses, encore debout, furent respectés par les destructeurs comme pour témoigner de l'effort que leur avait coûté l'assouvissement de leur rage. Ces statues ont vingt mètres de hauteur, leurs épaules mesurent six mètres, le médium de leur main a plus d'un mètre de longueur. Des figures d'Isis, sculptées en avant du trône, et relativement petites, font très habilement ressortir la grandeur de la sculpture représentant le pharaon, assis, les bras sur ses cuisses, les mains à plat sur ses genoux. La dédicace du monument, dont ces

gigantesques images n'étaient qu'un détail, invite Ammon à *descendre du haut du ciel pour prendre possession de sa demeure*. Le grès blanc, le granit rose, le basalte noir, l'or, l'ivoire et les pierres précieuses avaient été employés par le constructeur. Et de ce prodige d'architecture, de cette masse bâtie, il ne reste que les deux colosses, au centre de l'immense plaine livrée à la culture, toute verte, et que parfois le Nil inonde entièrement.

Amenhotep III est plus Éthiopien qu'Asiatique ; la race de sa mère caractérise ses traits. La courtoisie des sculpteurs a fait que, sur les monuments de ce règne, les divinités ont le type du pharaon, sont donc toutes éthiopiennes par leur physionomie. Sur une stèle représentant le pharaon Amenhotep III recevant d'Ammon-Râ un vœu de *joyeuse et longue vie*, le roi des dieux lui-même ressemble au monarque dont il a emprunté les traits ; et la reine, représentée en déesse Hathor, bien que blanche, a également le type éthiopien du pharaon. La flagornerie des scribes ne peut plus s'accroître. La gravure d'un scarabée affirme que de l'an Ier à l'an 10 de son règne, le pharaon Amenhotep III *a tué de ses mains cent deux lions terribles* !

C'est au temple de Louxor, bâti par Amenhotep III, que se trouve un exemple parfait de la *salle d'accouchement*, — ou *mammisi*, — que les pharaons firent construire pour diviniser leur naissance. Au mammisi d'Amenhotep III, le dieu Thoth annonce à la reine Tmauhenva, femme de Thoutmès IV, qu'Ammon générateur vient de lui accorder un fils ; puis, la reine, ayant son fils en elle, conduite par les divinités protectrices, va vers la *chambre de l'accouchement* ; enfin, sur un lit, la reine donne Amenhotep III au monde. Des femmes soutiennent la mère, pendant que des déesses formulent un vœu de longue vie pour le nouveau-né. La reine nourrit son enfant. Le Nil-Bleu, ou Nil des basses eaux, et le Nil-Rouge, ou Nil de l'inondation, fécondant, personnifiés, présentent aux grandes divinités de Thèbes réunies, et parmi d'autres *dieux-enfants*, Amenhotep, qu'Ammon caresse. Le jeune pharaon est institué *roi des deux Égyptes*.

Le temps des pharaons égyptiens n'est plus. Par les reines choisies, les types des rois se modifient. A ce moment de l'histoire égyptienne, les souverains sont, par leurs mères, Asiatiques ou Éthiopiens. Voici que par la reine Taïa, épouse d'Amenhotep III, un nouvel élément de discorde s'introduit en Égypte. La mère d'Amenhotep IV, qui vient de succéder à son père Amenhotep III, était blanche, et étrangère, Touranienne probablement, venant d'Assyrie, ou Iranienne, ayant dans tous les cas donné à l'Égypte un pharaon qui se distingue absolument de ses prédécesseurs. Amenhotep IV, imberbe, avec des pectoraux et un ventre très développés, est trop gras. Sa physionomie, molle, a fait supposer qu'il était eunuque, ce que démentent, au moins pour une bonne partie de sa vie, les sept filles qu'il eut. L'influence de la reine Taïa fut prépondérante ; elle se manifesta surtout par le déchaînement d'une passion religieuse outrée.

Amenhotep IV a l'horreur du dieu de Thèbes, de l'Ammon, placide ou générateur ; il ne consent pas à conserver son nom pharaonique d'Amenhotep, qui contient l'énoncé ammonique ; il se fait appeler Khounaten, c'est-à-dire *disque solaire resplendissant*. Le dieu qu'il adore, c'est le soleil, représenté par un disque, une hostie, rouge ou blanche. Cependant, au début de son règne, le pharaon très prudent sacrifie à Ammon, au dieu de Thèbes, lui rend des hommages. Cette condescendance ne fait que surexciter la passion de sa mère, et il finit par abolir le culte du dieu thébain, par proscrire ses statues, par faire marteler son nom sur tous les monuments.

Thèbes était devenue religieuse, presque fanatisée, depuis que les innovations d'un culte asiatique y avaient charmé les sens et séduit les esprits ; aussi le pharaon l'abandonna-t-il, se donnant une capitale nouvelle à Tell-el-Amarna, sur la rive droite du Nil, à mi-distance de Thèbes et de Memphis. Il éloigna de sa cour tous ceux qui *n'appartenaient pas à sa race*. Sur les monuments de son règne, notamment sur ceux qu'il édifia à Tell-el-Amarna, et qui ne manquent pas d'une valeur artistique, tous les personnages entourant le monarque reproduisent sa physionomie. Est-ce une flatterie du sculpteur, ou bien, réellement, suffisait-il d'être Égyptien, alors, pour être suspecté ? S'il en était ainsi, comment expliquerait-on le gouvernement très national de ce pharaon qui sut maintenir la puissance égyptienne, en Asie et en Afrique, telle qu'il l'avait reçue de ses prédécesseurs ?

A l'avènement d'Amenhotep IV l'asiatisme dominait ; les divinités pullulaient, devenaient absorbantes ; les prêtres, au nom des dieux prenant le peuple, préparaient leur domination. La spéculation avait envahi les sanctuaires ; la mythologie se dévergondait, affolante, cherchant à combiner la grossièreté naïve du Nègre, ami des emblèmes et des manifestations, avec le mysticisme de l'Asiatique friand de combinaisons et de symboles, et le goût profond de vérité simple qui caractérisait l'Égyptien. Ammon, antique roi d'Égypte, monarque des monarques, ancêtre des ancêtres, et finalement roi des dieux, grand engendreur, est pour le Nègre ce héros à la virilité persistante, toujours prêt, et que ni le temps, ni les œuvres, n'affaiblissent, père de tous, effectivement. On représente cet Ammon sur les murs des temples, avec les attributs de sa force, nu, prêt. Certes, l'Éthiopien est satisfait ; mais ceci est trop simple, trop humain pour l'Asiatique. Cette divinité n'est en somme qu'une humanité extraordinaire, animée d'un puissant amour, et très forte. Il faut imaginer du vague, de l'incompréhensible, un mystérieux dont les prêtres auront le secret. Voici les déesses, dites déjà *filles du soleil* et *mères des dieux*, ayant conçu et concevant chaque jour l'astre qui s'engendre lui-même, continuellement ?

Pour l'Éthiopien, la déesse-mère est une vache, et toutes les déesses seront, tour à tour, représentées par ce symbole de maternité. C'est la vache Isis, mère d'Horus ; la vache Neit, mère du soleil ; la vache Nout, mère du ciel, etc. Le soleil divin, le dieu solaire, qui s'engendre chaque jour en son propre sein, doit être matérialisé. Il se dédouble, se féminisant en partie, la partie *symbolisant l'espace* recevant le germe par lequel elle enfantera *un dieu-fils identique au dieu-père*. Cette formule s'applique bientôt à presque toutes les divinités, qui sont chacune, et en même temps, père, mère et fils. Cette trinité mystérieuse n'est pour le véritable Égyptien qu'une triade, une famille divine simple, composée du père, de la mère et du fils. Chaque ville a sa triade, chaque triade a son culte, chaque culte a ses prêtres infatués, et c'est une anarchie religieuse, révoltante, qu'Amenhotep IV ne peut plus supporter, qu'il dénonce, qu'il attaque, qu'il détruit.

Malheureusement, grâce à sa mère, Amenhotep IV voulut substituer à ces religiosités incohérentes, et qui devaient finir par lasser les Égyptiens, une religion nouvelle, importée, et qui ne fut qu'un élément de discorde ajouté au trouble que les Asiatiques avaient répandu dans les esprits. Le pharaon entendit remplacer la mythologie compliquée de toutes les villes égyptiennes par le culte unique du soleil. Il y eut alors, dans les temples, comme un bourdonnement de ruche violée ; un long murmure de résistance ébranla les bords du Nil, d'écho en écho ; menacé, le corps sacerdotal se réunit en phalange serrée devant le souverain trop audacieux.

Amenhotep IV ne combattit pas les Asiatiques seulement dans les villes et dans les temples ; en Syrie, menant au tombât ses propres filles, il continua l'œuvre guerrière de ses prédécesseurs. On avait cru, précisément, que ce pharaon purement Asiatique, animé d'un fanatisme religieux semblable à celui des Hyksos, des Pasteurs, ou même des Hébreux de la terre de Gessen, s'était élevé contre les divinités égyptiennes, contre les prêtres égyptiens, pour imposer à l'Égypte des divinités adorées en Asie, et peut-être l'Adonaï israélite. Amenhotep IV n'était Asiatique ni par son type ni par ses goûts ; il y avait en lui de l'Égyptien, de l'Éthiopien et de l'Asiatique ; mais l'Éthiopien dominait : lent à concevoir, peu intelligent, bon, tenace, malléable, confiant. C'est la reine Taïa qui fut le véritable pharaon fanatisé, le véritable *réformateur religieux*.

Taïa, la *royale épouse*, n'était pas une Asiatique, car, Asiatique, elle n'eût pas envoyé ses sept filles, avec le pharaon son époux, exterminer les tribus de sa race ; elle n'eût pas consenti, dans tous les cas, à ce que l'on représentât les vaincus, dans le temple de Tell-el-Amarna, foulés aux pieds des chevaux égyptiens. Un scarabée la cite comme *issue d'un père et d'une mère qui n'étaient pas de sang royal* ; son image, dans la vallée de Thèbes, fait ressortir ses joues roses, ce qui exclut le type arabe. Rencontrée au delta, dans l'ensemble des populations de toutes races qui occupaient cette partie de l'Égypte, la reine Taïa pouvait être Libyenne, ou venue d'une des îles de la mer *grande verte*, ou, transportée comme esclave après la conquête, originaire de l'Arménie ? ou de la Géorgie ? ou de l'Iran ? Sa conception religieuse est presque iranienne ; elle vise à l'unité divine, elle adore le soleil.

Le mari de la fille aînée du souverain, le prince Aï, fut le successeur d'Amenhotep IV (1506). Ce pharaon respecta l'*adoration du disque solaire* instituée par son prédécesseur, mais sans violenter ceux qui avaient conservé le culte des dieux égyptiens. Les prêtres commencent à formuler quelques plaintes ; ils montrent, avec leur misère, l'état pitoyable dans lequel les temples sont laissés : *Donne du pain à qui n'a pas de domaine, afin de gagner une bonne renommée à tout jamais. Regarde les dieux qui ont été auparavant ; leur viande d'offrande est déchiquetée comme par une panthère, on salit de poussière leurs pains d'offrandes... leurs formes ne sont plus debout dans le temple de Râ, et leurs gens mendient.*

Enhardis par la bienveillance du pharaon nouveau, les prêtres ameutèrent le peuple, en le ramenant au culte des grands ancêtres. Au fanatisme de la famille souveraine adorant exclusivement le dieu-soleil, on opposa le souvenir d'Osiris et d'Horus ; et ce fut, pour la première fois en Égypte, une guerre religieuse déclarée. Au pharaon Aï succédèrent ses beaux-frères, Toutankhamen et Râsâakakheprou. Plusieurs pharaons vinrent après, dont les règnes passèrent inaperçus dans le déchaînement des passions religieuses. L'Égypte, divisée, affaiblie, ne recevant aucun tribut, ni de l'Éthiopie, ni de la Syrie, eut heureusement un pharaon, Haremheb (1473-1462), l'Armais des Grecs, qui rendit la paix aux Égyptiens en proscrivant la *religion solaire*, en se rattachant aux grands ancêtres par son nom pharaonique d'Horus.

Le pharaon Haremheb, ou Horus, ordonna la destruction des monuments érigés par les *mauvais rois*, au moins l'effacement de leurs cartouches. La ville capitale de Tell-el-Amarna, construite par Amenhotep IV, fin comme enlevée pierre à pierre, avec une patience telle, qu'il n'en resta pas une brique. Le pharaon reconquit l'Éthiopie, imposa un tribut à la *terre de Pount*, laissa les Syriens libres, s'appliquant surtout à rétablir l'ancien culte.

Haremheb tentait l'impossible. L'ancien culte ne pouvait plus être rétabli. Les influences étrangères, dans les temples, se contrariant, avaient produit une sorte de religiosité incertaine où chacun, qu'il vînt du nord, du sud, de l'est, ou de l'ouest, c'est-à-dire des côtes méditerranéennes, de la Libye, de l'Éthiopie, de la terre de Chanaan, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Iran, ou de l'Inde, trouvait sa satisfaction, sauf l'Égyptien. Les persécutions d'Amenhotep IV et des pharaons ses successeurs, jusqu'à Haremheb, avaient obligé les prêtres à s'unir ; de cette union était résulté, grâce à des concessions mutuelles, un culte général où tout se rencontrait, depuis le fétiche du Nègre très doux et très bon, jusqu'à l'Adonai terrible des Hébreux. Le prêtre, s'insinuant, est devenu comme une puissance insaisissable ; il braverait le souverain, si l'expérience ne venait pas de démontrer le prix de la soumission hypocrite, le pouvoir de l'intrigue persistante, bien menée.

Avec sa manie d'écrire, l'Égyptien, depuis longtemps, avait rédigé une sorte de manuel donnant les rites de l'ensevelissement des morts. Les prêtres, en imitation de cet aide-mémoire, de ce *rituel funéraire*, avaient rédigé à leur tour un autre rituel, un *livre des morts* contenant des formules mystiques, des prières à réciter *après la vie*. Un exemplaire de ce rituel devait être placé à côté de chaque momie, dans son sarcophage.

L'Ancien-Empire avait son *livre des morts*, non écrit, mais peint, gravé, sur les parois des tombes ; l'Égyptien vivant y exprimait son vœu principal, de réalisation possible, demandant par delà ce monde une existence semblable à celle qu'il représentait, augmentant son bien-être avec complaisance, décuplant ses troupeaux, ses pâturages et ses serviteurs. Dès l'avènement de la XVIII^e dynastie, un nouveau *livre des morts* s'est substitué à l'ancien ; un mysticisme nuageux tourmente le cerveau de l'Égyptien songeant à sa seconde vie. Sur le bois d'un cercueil noir, au visage rouge, et que protège un grand vautour jaune joignant ses larges ailes sur le couvercle formant poitrine, couvant la anomie d'un fonctionnaire thébain de la XVIII^e dynastie, — Sen-Hotep, — le début du *livre des morts* s'exprime en une série de tableaux. Le cadavre de Sen-Hotep est amené dans une barque, des pleureuses précèdent le cortège, un veau est immolé ; des scènes inexplicables viennent ensuite ; puis, le défunt apparaît transformé en vanneau, en hirondelle, et ce sont aussitôt des figurations singulières, inquiétantes. La scène du jugement laisse voir un *bassin du purgatoire* que gardent des cynocéphales accroupis ; le *justifié* a fait les stations célestes parmi des animaux de toutes sortes. Le livre des morts de la dynastie prochaine ne ressemblera plus à celui-ci. On a pu dire avec raison, que les *livres des morts*, comparés, seraient une histoire de la guerre des dieux en Égypte.

Les divinités de l'Afrique et de l'Asie s'introduisent dans l'Olympe égyptien, et parmi les divinités importées plusieurs se disputent les autels. Il y a parfois une certaine entente ; les dieux les moins faits pour se combiner en arrivent à se confondre, mais ils ne tardent pas à se disjoindre, et c'est tantôt l'Afrique, tantôt l'Asie, qui l'emporte, suivant que le temple est rempli de prêtres asiatiques ou africains. Les ancêtres de l'antique Égypte, divinisés, sont un moyen de conciliation, et c'est généralement en leur image que se résument les fantaisies des prêtres.

L'invasion étrangère et le gouvernement des pharaons exotiques, incontestables, ont renversé les frontières du Nil ; les idées et les formules de l'extérieur sont venues troubler le long calme de la simple pensée égyptienne. Les dieux de l'Asie et de l'Afrique se sont installés à côté des ancêtres égyptiens.

Osiris n'est plus qu'un mythe. Bientôt, comme Astarté en Phénicie, Cybèle en Phrygie, Anaitis en Assyrie, l'Isis égyptienne l'emportera sur Osiris, les prêtres d'Asie sachant combien le culte des déesses charme les hommes bien autrement que le culte des dieux. Le symbolisme produit ses effets naturels. Les divinités asiatiques, efféminées, couvertes de leurs longues chevelures, voilées, contrastent avec les divinités égyptiennes aux yeux bien ouverts, au sein nu, aux lignes pures. Il y aura l'*Isis cachée* du livre des morts, et ensuite l'*arbre mystique* la représentant, le *tamarisque au branchage chevelu*, et les *arbres sacrés*, si importants dans la mythologie syrienne. Le cyprès était nettement adoré dans le Liban du temps d'Isaïe, et c'est l'écorce d'un arbre à myrrhe qui est, pour Adonis, l'enveloppe féminine dont il jouit pendant six mois. Le cèdre était l'arbre protecteur des Chaldéens, comme le pin était l'emblème de la vie en Assyrie.

Le mysticisme asiatique troublait l'Égyptien simplificateur, qui en revenait toujours, comme malgré lui, à son culte des ancêtres, ne parvenant pas à concevoir des divinités n'ayant pas vécu, supérieurement, sans doute, mais non autrement que des hommes. Thèbes, par exemple, ne renonçait pas à sa *famille royale*, à sa *famille divine* : — Ammon, père ; Mouth, mère ; Khons, fils. — Lorsque l'esprit éthiopien conçut l'Ammon générateur, ithiphallique, et une seconde famille, — Ammon, Thamour et Harka, — les deux triades subsistèrent l'une à côté de l'autre. Amenhotep IV lui-même, voulant imposer son dieu unique, son disque Aten, respecta un instant les divinités solaires égyptiennes, la triade Râ, Harmakhis et Hor.

Le despotisme d'Amenhotep IV, introduisant de force la religion du disque solaire, favorisa étrangement l'influence religieuse des Hébreux. Certes la divinité solaire d'Amenhotep IV, — l'*Aten*, — représentée sous la forme d'une hostie rayonnante, et dont l'extrémité de chaque rayon était une main tenant la croix ansée, — l'emblème de vie purement égyptien, — était sans rapport avec l'Adonaï des Hébreux, triangulaire. Mais l'Aten d'Amenhotep, comme la divinité hébraïque, était qualifié de *Dieu-Un, vivant en vérité*, et c'était du monothéisme. Le culte du soleil, tel que les monuments de Tell-el-Amarna le constatent, deviendra le culte du dieu des Israélites, quand ces derniers accompliront leur exode, et l'on a remarqué, avec raison, que la réaction violente des Égyptiens gouvernés par Haremheb, contre la religion et le culte d'Amenhotep IV, continua précisément à s'exercer contre les Israélites réunis dans la terre de Gessen.

La haine qui poursuivit la mémoire d'Amenhotep IV, de son *dieu soleil*, unique, et qui tomba toute lourde sur les Asiatiques-Hébreux, sur leur Adonaï, favorisa l'influence africaine, avec son Ammon indécent, générateur, et ses symbolismes accentués, ses bizarreries, ses étrangetés grossières, ses monstruosité. L'Uræus, ce serpent placé au front des souverains et des divinités, comme l'emblème de la supériorité incontestable, devint un serpent réel, agissant, *brûlant les ennemis*, se jetant sur ceux qui osaient l'approcher, s'enroulant autour de leur cou jusqu'à l'étouffement mortel ; combinaison singulière de l'imagination éthiopienne et des croyances venues du Touran. L'Uræus égyptien, tout petit, agit comme le serpent Afrasiab, énorme.

Les Africains conçoivent les divinités à têtes de lion, de vautour, d'animaux de toutes sortes ; le mysticisme asiatique anime ces fantaisies, et ce sont des figures où s'allient l'homme et la bête, que le *livre des morts* adopte et décrit. Une déesse a trois têtes : une de lionne, une d'homme doublement couronnée, une de vautour portant les plumes d'Osiris, *avec un phallus, des ailes et des pattes de lion*. On dirait d'un prêtre forgeant son dieu et réunissant en une les

trois idées fondamentales de la divinité, égyptienne, africaine et asiatique. Et c'est bien là ce qu'il faudrait à l'Égypte aspirant au repos, tiraillée dans ses croyances, assistant à la guerre des dieux, troublée, énervée, impatiente, allant même, dans son désir de simplification, jusqu'à admettre l'hermaphroditisme d'Isis, dépositaire de la semence d'Osiris, faisant Horus dans l'isolement.

L'influence indienne a sa part dans cette ébullition. Il y a un Ammon tenant la terre *en équilibre sur son doigt*, dans la mythologie nouvelle se préparant.

L'Égyptien, ennuyé, semble attendre une formule qui le satisfasse. Chaque ville, chaque groupe, se fait un Olympe à soi, qu'il modifie suivant les circonstances, mais en conservant l'amour d'Osiris, dominant. Les divinités ne lui sont pas indifférentes ; ne les comprenant pas encore, il les admet quand on les lui donne, et les change quand on lui impose le changement. Sa préoccupation persistante, c'est sa destinée dans l'autre monde. Il a conservé de ses ancêtres la certitude d'une *autre vie* semblable à la première, qu'il faut mériter, la mort sur cette terre étant inévitable, la succession des générations étant la loi dont nul ne peut s'affranchir, pas même les dieux.

En haut, comme en bas, le soleil, ainsi que l'homme, a son commencement, son matin, à l'orient ; sa vie, son jour ; sa fin, son coucher, à l'occident. Les mâles engendrent, les femelles conçoivent, et les êtres vivent par le souffle qu'ils aspirent et respirent, de la naissance à la mort. La mort jette l'homme *au pays où tout se mêle, d'où l'on ne revient pas*. Tout cela est absolument certain. Ce qui est douteux encore, c'est la *condition* de cette seconde existence. Et c'est ici que le prêtre s'empare de l'Égyptien. La cérémonie des funérailles, les rites de l'embaumement, de la momification, de l'ensevelissement, des offrandes pour le voyage, ont pour but essentiel de satisfaire aux conditions nécessaires de la mort pour la survie ; et celui-là serait rassuré qui saurait exactement ce qu'est l'homme, quelles de ses parties lui doivent survivre.

Aussi loin qu'il soit possible d'interroger les Égyptiens, on les entend croire à la *seconde vie* de l'homme, en un lieu d'où nul ne peut revenir, où séjournent déjà les ancêtres. Cette croyance, immuable, traverse intacte toutes les civilisations égyptiennes ; rien ne peut la détruire. Au contraire, ce qui ne résiste pas aux influences venues de toutes parts, et diverses, c'est le *comment* de cette croyance. Quelle est, dans l'homme, la *partie durable* résistant à la mort, ou qui, revivifiée, va vivre la seconde vie ? Par cette hésitation, par cette brèche, toutes les inquiétudes vont entrer dans le cerveau de l'Égyptien, et avec elles toutes les théories qu'il plaira aux prêtres d'imaginer.

La croyance la plus ancienne, celle des commencements, ne faisait de la mort qu'une suspension de la vie ; le corps, immobile pendant un temps, reprenait le *souffle*, allait vivre une nouvelle existence à l'ouest de ce monde. Ensuite, mais très anciennement encore, et peut-être même antérieurement aux premières dynasties historiques, l'idée fut émise d'une *partie de l'homme* seulement allant vivre la seconde vie. Ce n'était pas une âme, c'était un corps, autre que le corps premier, mais en dérivant, plus léger, moins matériel. Ce corps, presque invisible, issu du premier corps momifié, était soumis à toutes les obligations de l'existence ; il fallait le loger, le nourrir, le vêtir ; sa forme, dans l'autre monde, par la ressemblance, reproduisait le premier corps. C'est le *ka*, ou *double*, auquel, dans l'Ancien-Empire, s'adressait le culte des morts.

Une première modification fit du *double*, — du *ka*, — un corps moins grossier que ne l'était celui de la première conception. Le deuxième corps ne fut plus qu'une

substance, — *bi*, — une *essence*, — *baï*, — et enfin une lueur, *une parcelle de flamme*, de lumière. Cette formule se généralisa dans les temples et dans les écoles, car elle avait un mystérieux susceptible d'être dogmatisé. Le peuple, lui, s'en tenait à la croyance simple, originale, de l'homme composé de deux parties : le corps et l'intelligence, — *khou*, — séparables. Il y eut donc, un instant, à l'approche de la XVIII^e dynastie surtout, des croyances diverses, coexistantes. On croyait en même temps : au corps double ou *ka*, à la substance lumineuse ou *ba*, *baï*, à l'intelligence ou *khou*, et c'était trois âmes. De cette bizarrerie intellectuelle résulta ce fait, qu'à consulter les monuments de cette époque, on dirait que chaque Égyptien croyait avoir en soi les trois âmes, *ka*, *ba* et *khou*. Les monuments, bâtis et écrits, n'étant jamais en Égypte que la représentation d'un fait, l'expression d'un vœu, les Égyptiens acceptant comme possible chacune des trois combinaisons, ne se donnant pas la peine de chercher la vraie, craignant de se tromper en choisissant, admettaient trois hypothèses d'avenir et disaient leur croyance en se conformant, comme par précaution, à chacune des trois hypothèses.

Cela fut ainsi, et sans dommage, jusqu'au moment où la formation d'un corps sacerdotal nécessitant une doctrine, imposant un choix, il fallut prendre une détermination. C'est à la fin de la XVIII^e dynastie que les prêtres, très habilement, pour ne froisser aucune croyance, pour se concilier toutes les opinions, conçurent un système où toutes les hypothèses purent entrer. La *personne humaine* fut dite composée de quatre parties : le corps, le double (*ka*), la substance intelligente (*khou*), et l'essence lumineuse (*ba*, *baï*) ; mais ces quatre parties n'en firent réellement que deux, en ce sens que le *double*, ou *ka*, était partie intégrante du *corps* pendant la vie, comme l'essence lumineuse, ou *ba*, était contenue dans la substance intelligente, ou *khou*. Et c'est ainsi qu'à la fin de la XVIII^e dynastie, pour la première fois, quoique sans en comprendre la théorie, l'Égypte eut en réalité la notion de l'être humain composé d'une seule âme et d'un seul corps. La théorie nouvelle se simplifia encore en ceci, que le corps, avec son double, fut considéré comme demeurant à jamais dans le tombeau, tandis que l'âme-intelligence, *servant de corps à l'essence lumineuse*, allait vivre la seconde vie avec les dieux. L'immortalité de l'âme se substituait ainsi à l'immortalité du corps qui avait été la première conception égyptienne.

CHAPITRE XX

DE 1703 A 1462 Av. J.-C. - Mœurs et civilisation de la dix-huitième dynastie. - L'Égypte en Asie. - Renaissance artistique entravée. - Sculpture. - Architecture. - Religion. - Canopes. - Littérature et orfèvrerie. - Symbolisme. - Corporation des scribes et corporation des prêtres. - Despotisme du pharaon. - Offrandes nouvelles. - La grande suzeraineté.

LA politique des souverains de la XVIII^e dynastie donnait ses fruits inévitables : Ahmès I^{er}, laisse en plein repos tous les étrangers, Arabes, Bédouins, Syriens et Hébreux, qui sont venus avec les Pasteurs de Shalit. Les conquêtes d'Amenhotep I^{er}, au sud, font affluer les Nègres ; son expédition en Mésopotamie ramène sur les bords du Nil des quantités d'Assyriens. Des Arabes suivent la régente Hatasou comme des alliés, comme des amis. Les victoires de Thoutmès III attirent des émigrants belliqueux, et l'extension de l'empire, sous le règne de ce pharaon, fait accourir en Égypte des Assyriens, des Chaldéens, des Arméniens, des Géorgiens, des Touraniens et des Iraniens. Amenhotep II, par ses expéditions du côté de l'Euphrate, continue Thoutmès III, et Thoutmès IV étend l'empire, encore au delà de ses frontières, par les relations qu'il noue, suivies, avec les peuples étrangers, avec les Indiens notamment. Amenhotep III, lui, faisant des *razzias de travailleurs*, encombre l'Égypte d'hommes nouveaux, esclaves. Amenhotep IV, enfin, substitue officiellement une race étrangère à la race égyptienne, construit une nouvelle capitale, Tell-el-Amarna, et prétend imposer aux Égyptiens un dieu unique, venu de l'est.

Il n'est pas une croyance, il n'est pas un monument, il n'est pas une pensée de la XVIII^e dynastie, qui ne dénonce l'influence d'une race étrangère. Vraiment, on pourrait dire que l'Égypte est devenue asiatique, qu'elle appartient à l'ensemble des nations formées entre la Méditerranée et l'Iran ; que les Amenhotep et les Thoutmès se trouvaient, par le droit de la guerre, mais temporairement, comme les empereurs d'un vaste empire englobant les Iraniens, les Géorgiens, les Arméniens, les Assyriens, les Chaldéens, les Araméens, les Syriens, les Phéniciens, les Chananéens, les Arabes, les Nègres, les Abyssiniens, les Éthiopiens, les Nubiens, les Israélites, les Libyens et les Égyptiens.

A ce moment, au point de vue purement historique, l'Égypte devrait disparaître, pour n'avoir plus que sa part dans l'histoire générale des Asiatiques. Non seulement, en effet, les Asiatiques de toutes sortes ont envahi la vallée du Nil, mais les pharaons eux-mêmes ont cessé d'être exclusivement Égyptiens. Sans doute, l'histoire de l'Égypte se terminerait à l'invasion des Pasteurs, à l'avènement du réformateur religieux Amenhotep IV, si l'Égypte ne se caractérisait pas, précisément, par cette faculté prodigieuse d'absorption qui fait qu'à vivre aux bords du Nil les races diverses s'y transforment, sinon par le type, au moins par l'esprit, et qu'au moment même où s'accomplit la révolution la plus radicale, la moins nationale, les révolutionnaires, malgré eux, agissant comme des Égyptiens, continuent la tradition. L'Éthiopien, l'Assyrien, le Phénicien, l'Israélite et l'Iranien importeront leurs divinités dans les grands temples qui n'étaient que les grandes tombes des ancêtres ; ces dieux finiront tous par devenir plus ou moins des Osiris, par faire partie d'une triade. Amenhotep IV lui-même, le destructeur violent du culte égyptien, procédant à l'exaltation de son disque solaire tout rayonnant, donne à chacun des rayons de son dieu l'attribut

des divinités égyptiennes ; et désormais le disque symbolisera Horus *combattant Set et ses compagnons*, les meurtriers d'Osiris.

Lorsque Haremheb succède au fanatique Amenhotep IV, l'architecture égyptienne semble épuisée, prête à tomber en barbarie, à revenir aux cavernes. Les spéos de Silsileh sont l'exemple de cet immense recul. Eh bien, c'est précisément dans cette décadence, c'est dans ce découragement même, que se manifeste la persistance charmante de l'esprit égyptien. Un tableau ornant l'un de ces spéos est une merveille. Une déesse, Hathor, la *Vénus égyptienne*, allaite Horus enfant. Le groupe est délicieux de simplicité, de grâce naïve, de noblesse bienveillante. Il importe peu de décider si l'artiste a voulu représenter une idée ou un fait, s'il faut voir, dans ce groupe, une *femme divine caressant son fils divin* ou bien la déesse exprimant la protection qu'elle accorde au pharaon régnant, Haremheb ; ce qui est certain, c'est que le monument date du règne d'Haremheb, et prouve qu'au moment même où l'Égypte égyptienne s'effondrait, l'art le plus pur, le plus élevé, s'y manifestait encore, et cela sur les parois mêmes d'une tombe constatant la chute de l'esprit national. Car l'Égypte tic se peut concevoir, n'existe pas sans le culte des morts.

Le même tombeau nous raconte, en une belle exécution, le triomphe d'Haremheb-Horus revenant en vainqueur d'Éthiopie, du pays de Kousch. La somptuosité asiatique est ici pleinement étalée. Le pharaon, sur son palanquin que portent *douze chefs militaires*, doucement éventé par des flabellifères attentifs, grave, comme pontifiant, reçoit les humilités excessives des courtisans et des prêtres. Des groupes de prisonniers, moins humiliés par l'artiste, certainement, que les hauts dignitaires du monarque, suivent le triomphateur, que précèdent, bravement représentés, eux, des soldats portant le bouclier sur l'épaule, marchant à la cadence des trompettes. C'est une œuvre d'art, et de grande allure.

Thèbes, sous la XVIII^e dynastie, eut la fièvre d'une renaissance artistique. Cette renaissance fut d'abord purement imitative ; les architectes, les sculpteurs, les graveurs et les peintres reproduisirent exactement l'art de la XI^e dynastie ; si bien que les archéologues ont quelque peine, souvent, à — distinguer les monuments de cette époque de ceux qui appartiennent à l'époque des Ousortésen. L'idée de reprendre une tradition interrompue est essentiellement égyptienne ; il n'est donc pas surprenant que ce renouveau se soit caractérisé par un recommencement. Il y a des exemples de ce qu'auraient pu faire les artistes de la XVIII^e dynastie, si le goût personnel des pharaons, et surtout les événements qui se succédèrent en Égypte, n'étaient venus donner à l'art des impressions contraires aux sentiments des artistes.

Le groupe d'Hathor allaitant Horus signale un ouvrier délicat, concevant bien sa pensée, la traduisant tout entière avec une sublime honnêteté ; les bas-reliefs du temple élevé à la gloire de la régente Hatasou à Deir-el-Bahari, et qui sont autour de la porte de granit, témoignent de la sûreté de main du sculpteur, de la puissance de son talent ; le temple élevé par Amenhotep à Louxor montre jusqu'à quel point les graveurs de pierres savaient s'exprimer largement dans la plus minutieuse des exécutions. La précision, la rigueur même avec laquelle se taillaient les obélisques, la correction des signes figuratifs qui les ornaient, sont du grand art, assurément.

Or, avec de tels artistes, les pharaons ne savent pas s'immortaliser. Voulant exprimer la grandeur, ils ne conçoivent que l'énorme, et pas me pensée pharaonique de cette époque, bâtie, ne renouvelle la gloire des temps antérieurs.

La masse des constructions confond, effraye, attriste, on voit l'effort dépensé par l'ouvrier mécontent et l'intention vaniteuse du maître. La satisfaction du souverain n'est complète que si l'œuvre construite est un sujet d'étonnement, un cri de triomphe personnel, un témoignage de succès. Lorsque Thoutmès IV ordonne le dégagement du sphinx de Gizeh que les sables avaient envahi, et lorsque le monument, dégagé, apparaît aux yeux avec sa nudité grandiose, le pharaon fait appliquer à l'épaule droite du colosse une sorte de stèle de granit qui racontera les travaux de restauration exécutés. La préoccupation du mérite personnel dénature le service rendu, qui devient un outrage.

Le culte des morts, disparu, a fait disparaître, avec l'esprit national, l'ensemble monumental des nécropoles. Les tombeaux visent à l'élégance, s'agrémentent de colonnes, cherchent l'effet ; il en est que précèdent des avenues de sphinx réduits à l'état d'ornementation. La richesse croit suppléer au fini, l'ostentation est la pensée maîtresse du constructeur. Les parois et les plafonds reçoivent des couleurs trop vives. Les statues sont dressées dans des niches ; des morceaux d'une littérature recherchée remplacent les récits naïfs et délicieux des anciens temps. Aucune grandeur, ni dans les lignes, ni dans la disposition, ni dans l'ornement. Les chambres mortuaires, qui ne se verront pas, sont creusées au hasard, sans ordre, se superposant, larges, aptes à recevoir des générations de momies.

Le respect des cadavres n'existe plus. On viole les tombes avec facilité, sans s'émouvoir outre mesure. Aux meubles, aux vêtements, aux provisions pour la *seconde vie*, se substituent des *objets de piété*, sans but défini, manifestant une religiosité stupide. Ce sont des masses de statuetstes, tantôt enfermées dans des boîtes, tantôt répandues sur le sol, simplement. Des vases funéraires, — *canopes*, — où l'on a déposé les viscères embaumés du mort, — profanation mystique, — sont à côté des sarcophages, ou dans des niches, ou dans des caisses, indifféremment. Les statuetstes, de granit, d'albâtre, de calcaire, de bois, sont généralement sans art, quelquefois symboliques, portant presque toujours, en gravure colorisée de bleu, des légendes cléricales.

Les artistes, n'ayant plus l'occasion d'exécuter de grandes pensées, condescendent à s'abaisser au goût nouveau. Les architectes, devenus des maçons, *bâtissent* des constructions colossales ; aux écrivains des temps antiques se sont substitués des rhétoriciens courtisans ; les gardiens des temples où reposaient les ancêtres ne sont plus que des prêtres infatués de leur influence ; les sculpteurs et les graveurs, comme industriels, livrent des milliers de statuetstes, s'exercent à l'art restreint des menus objets.

L'idéal égyptien refoulé, mais persistant, imprimera sa grandeur, son style, aux *petites choses* que la XVIII^e dynastie nous léguera. Les bijoux de la reine Aah-Hotep, admirables, sont les œuvres d'art principales de cette époque. Et c'est pendant que l'Égypte troublée, envahie, révolutionnée, désespérée peut-être, est le jouet des événements les plus imprévus, perd son culte, ses mœurs, sa gloire, sa nationalité, sa personnalité, que les artistes exécutent ces merveilles, telles, que la bijouterie et l'orfèvrerie de tous les temps n'en exécuteront jamais de supérieures. C'est le miroir de la reine, figurant un palmier, à la poignée de bois ouvragé, et dont le disque, d'un métal d'alliage poli, est enduit d'un vernis d'or ; ce sont des bracelets au fermoir orné du cartouche d'Ahmès et que relie des chaînettes enfilant des perles d'or, de lapis, de turquoise et de cornaline ; un poignard à lame de bronze, au manche d'argent ; un autre à lame d'or et sur la poignée duquel s'entrecroisent des lignes multicolores dessinant des triangles

réguliers ; un collier formé d'une série de « motifs » dont chacun est un bijou complet, et cousus sur une étoffe : oiseaux de toutes sortes, fleurs de toutes espèces, magnifiques d'exécution vraie ; une chaîne de fils d'or tressés, avec deux têtes d'oiseau au fermoir, suspendant un scarabée émaillé de bleu dans des cloisons ; un collier de haut bras, qui est un vautour déployant ses ailes ; une hache au tranchant d'or massif, au manche de bois recouvert d'or, encastré de pierreries ; un pectoral d'or, ajouré, plaqué d'une mosaïque de turquoises, de lapis-lazuli et de cornalines rouges ; des flacons, des anneaux, des figurines où l'on chercherait en vain une faute de goût.

Ces bijoux ne disent pas seulement le talent de l'ouvrier ; ils racontent, avec tact sans doute, mais nettement, l'état d'esprit des Égyptiens, par le choix des ornements, le caractère des ciselures et des sujets. La préoccupation dominante est très saine. A la nature, — oiseaux, plantes et fleurs, — les artistes empruntent leurs modèles. Mais le symbolisme s'impose, et l'art pour l'art se manifeste. La hache d'or veut dire la puissance de la reine Aah-Hotep ; les poignards ne sont qu'un prétexte d'ornementation. Lorsque l'artiste en est réduit à se dépenser ainsi, comme en pure perte, c'est qu'il ne croit plus à son influence, à sa prédication pour le beau, à sa force de poussée vers l'idéal.

Le goût des orfèvreries est général. Les momies sont enterrées avec des bagues, des bracelets, des colliers et des pectoraux ; des bijoux et des amulettes. Une bague funéraire, trouvée à Thèbes, marque la séparation accomplie dans l'esprit des Égyptiens entre la divinité et la royauté : l'anneau, au chaton carré, a d'un côté le nom d'Ammon-Râ et de l'autre le nom d'Ahmès.

La littérature du Nouvel-Empire se développe parallèlement à son orfèvrerie. L'ornementation de la phrase correspond à l'ornementation du bijou, et c'est l'influence asiatique qui domine, paresseuse, habile. Les mots, cherchés, choisis, mis en ligne dans les inscriptions de toutes natures, de même que les traits et les images dessinés sur les bijoux, arrivent à l'effet tranquille, satisfaisant, par la symétrie exacte, toute matérielle, mécanique, au lieu d'être inspirés par le génie de l'artiste faisant une harmonie d'ensemble avec le disparate des détails ; l'œuvre plaît, sans doute, mais laisse l'esprit froid dans son admiration. L'impression d'autrui, voulue par le scribe et le bijoutier, est comme forcée par l'emploi des répétitions, plutôt que par l'expression juste de l'idée ; les alternances de mots, comme de dessins, semblables, viennent accuser l'intention d'augmenter l'effet de la répétition par le temps d'arrêt imposé. Enfin, l'hyperbole de la rhétorique égyptienne, outrée, flamboyante, équivaut au *rayonnement*, qui est la caractéristique de l'ornementation de cette époque. Le vautour tricolore, — or, rouge et bleu, — aux ailes éployées, est l'ornement principal, commun, banal, de la XVIII^e dynastie, comme la flagornerie brillante est le fond de la littérature de ce temps.

Parmi les bijoux de la reine Aah-hotep se trouvent un diadème en or et un bâton de commandement, sceptre pharaonique, recouvert en partie d'une feuille d'or l'entourant en spirale, recourbé à son extrémité, tel que le portent encore, de nos jours, les chefs de la Nubie et du Soudan. Le diadème est asiatique ; le sceptre est africain. Une chaîne réunissant trois abeilles d'or est probablement un exemplaire des *décorations* que les souverains de l'Égypte accordaient. Ordinairement, l'image suspendue à la chaîne est celle d'un lion. Ce genre de récompense était très usité en Égypte ; les tableaux funéraires représentent souvent le souverain honorant son serviteur par la remise d'un collier. Un Ahmès dont le tombeau est à El-Kat fut décoré sept fois *pour sa bravoure*.

Les scribes pullulaient. Chaque seigneur, comme chaque pharaon et chaque femme de pharaon, avait son *bibliothécaire*, réunissant et conservant les papyrus. Une certaine hiérarchie commençait à classer tous les écrivains de l'Égypte dans une série de corporations. Il y avait le scribe des soldats, le scribe des troupeaux, le scribe de la bibliothèque, etc. Les prêtres, organisés, influents, n'étaient plus aux yeux du peuple qu'une sorte de groupement industriel, et la cléricature, une carrière à laquelle un père pouvait destiner son fils. Sous la XVIII^e dynastie, un *gardien de canaux*, — Neferheb, — s'est représenté sur sa stèle funéraire, assis à côté de sa sœur, recevant les offrandes de ses douze fils, dont l'aîné, — Min-Mès, — est *prophète d'Osiris*.

Le despotisme de la royauté coïncide avec l'industrialisme général. Les artistes, les scribes et les prêtres, absorbés par les exigences de leur *métier*, bâtissent, sculptent, gravent, écrivent et officient, laissant le souverain gouverner. L'Asiatique a apporté, avec le goût du luxe, l'idée que les œuvres de l'esprit peuvent s'exploiter, comme les œuvres du corps ; que penser est un labeur ; qu'exprimer sa pensée c'est produire, et que le talent a droit à un salaire, comme le travail.

L'influence de la race asiatique se manifeste encore dans les tombeaux. Les tableaux gravés et peints sur les parois, qui disaient si bien, si simplement, la vie d'un homme, se couvrent maintenant de représentations fastueuses où domine le caractère religieux. On ne voit que processions de prêtres, cérémonies rituelles, hommages rendus aux divinités. Lorsque, fidèle à la tradition, l'Égyptien essaie d'un sujet personnel, le tableau manque absolument de simplicité, et ce sont des épisodes de batailles, des solennités de cour, des manifestations humiliantes devant les rois, ou des théories symboliques, interminables. Le prêtre s'est emparé du culte funéraire. Les scribes des temples rédigent le texte des stèles ; aussi, dès les premières lignes, le défunt se vante-t-il, — car c'est le mort qui parle, presque toujours, — d'avoir, vivant, *consacré des dons nombreux* à son père Osiris.

L'usage d'apporter des provisions aux morts n'existe plus, soit que l'Égyptien ait cessé de croire aux besoins matériels du corps revivifié, soit qu'il doute de cette reviviscence même. L'Égyptien n'a rien gagné à ce changement ; c'est au temple qu'il doit maintenant ces offrandes. Les prêtres, — surtout depuis le gouvernement de l'homme hébreu Joseph, — ayant de vastes domaines exempts d'impôts, et des champs de culture, et des pâturages où paissent des bêtes nombreuses, ne demandent plus aux fidèles, comme jadis, des *pains par milliers* ; mais *de l'or, de l'argent, du cuivre, des pierres précieuses*. Cela n'excluait pas absolument les dons de victuailles : vin, lait, bœufs, oies, pains sacrés, vêtements, encens, miel, et *toutes les choses bonnes et pures en quantité*, dit une stèle ; *toutes les choses exquisés que donne le ciel, que crée la terre, qu'apporte le Nil de sa source*. — *Que les offrandes en onguents, en huiles, en champs, en prairies, soient maintenues*, dit une inscription.

Depuis l'expulsion des Pasteurs et la destruction de la féodalité qui en avait été la conséquence, de rapides fortunes se faisaient sur les bords du Nil. Véritable empereur, le pharaon gouvernait l'Égypte despotiquement, mais il n'était que le grand suzerain des pays conquis ou domptés. Les provinces, — en Syrie, en Assyrie, en Arabie et en Éthiopie, — demeuraient, indépendantes, pourvu que chaque année le tribut consenti fût apporté au pharaon, et que *le territoire*, ouvert aux troupes égyptiennes, restât fermé aux étrangers. La main des pharaons était légère après la fureur du combat ; et sans la turbulence des

roitelets qui se disputaient des coins de terre en Syrie, la suzeraineté de l'Égypte eût été un large bienfait pour les Asiatiques. En effet, les Égyptiens ne songeaient pas à exploiter la Syrie, ce *pays doux et fertile* ; ils se contentèrent d'y tracer deux grandes voies militaires aboutissant à Mageddo, point stratégique en face du Liban. De Mageddo partait une autre route menant à Karkémish, devant la Mésopotamie. Kadesh *la grande*, était la place forte dominant cette voie.

CHAPITRE XXI

DE 1405 A 1338 Av. J.-C. - Dix-neuvième dynastie. - Ramsès Ier (1462-1456). - Sétî I (1456-1405). - Révoltes en Syrie. - Traité d'alliance avec les Khétas. - Architecture. - La salle hypostyle de Karnak. - Assemblées publiques. - Canal de Sétî. - Ramsès II (1405-1338), Sésostri - Soulèvement de la Syrie. - La confédération asiatique. - Ramsès II devant Kadesh. - Traité de paix. - Monuments. - Le pharaon et les prêtres.

LE pharaon Haremheb étant mort sans héritier (1462), une dynastie nouvelle, — la XIXe, — s'inaugure avec un Ramsès. On a dit que ce souverain n'était pas de race égyptienne, qu'il venait du delta, qu'il descendait des rois pasteurs ? Étouffée sous l'invasion permanente d'étrangers venant de toutes parts, lasse, assourdie, l'Égypte accepte le pharaon qui lui promet la paix, que ce pharaon soit Africain, Asiatique, Éthiopien ou Pasteur ; et pourvu que le *maître des Égyptes* satisfasse un certain nombre de traditions, nul n'osera lui reprocher son origine, nul ne voudra lui désobéir, se révolter.

C'était une tradition, par exemple, que dès son avènement le pharaon nouveau s'en fût guerroyer *au sud*, en Éthiopie. Ramsès Ier combattit les Éthiopiens, fit une expédition en Syrie, et revint en Égypte, pour y mourir, en l'an 1456, après sept années d'un règne sur lequel les monuments nous renseignent peu. La deuxième *campagne de Ramsès Ier* signale la confédération puissante d'un grand nombre de tribus tenant tous les pays que limitent l'Euphrate, les monts Taurus et la mer. Parmi ces tribus confédérées, la tribu des Khétas est prépondérante. Ramsès Ier aurait rencontré et combattu ces Khétas sur l'Oronte.

Sétî Ier, qui succède à Ramsès Ier (1456), se transporte aussitôt en Syrie, accule les *ignobles Asiatiques* au pied du Liban, les châtie avec dureté, et revient à Thèbes triomphant, acclamé par les prêtres, offrant ses prisonniers au dieu Ammon ? L'histoire doute encore du caractère belliqueux de cette première campagne. Les villes de la côte syro-méditerranéenne, parmi lesquelles *Tyr la maritime, riche en poissons* florissait, devenaient profondément indifférentes à la nationalité de leur suzerain. Les Phéniciens avaient sans doute accueilli le pharaon comme un maître acceptable, et réglé avec lui, sans animosité, les conditions de la paix qu'ils désiraient avant tout. Asiatique, comme Ramsès Ier, Sétî Ier vivait en pleine communauté de sentiments avec les scribes et les prêtres, et ceux-ci imaginèrent sans doute la grande première bataille de Sétî, pour lui préparer un triomphe impressionnant.

Mais à l'est de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie occidentale, et jusqu'à l'Euphrate, les Khétas, à la tête de la grande confédération qu'ils dominaient, se présentent comme des belligérants, insultent l'Égypte, la menacent. Sétî Ier marche, sérieusement cette fois, contre le roi des Khétas, — Sapalel, — le rencontre aux environs de Kadesh, le bat, et envoie ses dépouilles au sanctuaire d'Ammon. Battus mais non vaincus, les Khétas ne se sont pas soumis. Le successeur de Sapalel, le roi Motour, ou Motener, faisant valoir sa force, traitant avec le pharaon Sétî Ier *d'égal à égal*, conclut un traité d'alliance offensive et défensive. La frontière égyptienne s'arrête à l'Oronte. Des garnisons installées à Gaza, à Ascalon et à Mageddo, permanentes, témoignent de l'inquiétude de Sétî Ier. Cette fois encore les scribes exaltèrent outre mesure le pharaon, célébrant ses louanges, lui attribuant des victoires qu'il n'avait pas remportées, lui donnant

un empire qu'il ne possédait pas. Au temple d'Abydos, le prétendu vainqueur figure, héros superbe et bienveillant, à la physionomie douce et fière, recevant en hommage toute une théorie de vierges nues venant à lui, représentant les diverses provinces des Égyptes.

L'origine étrangère de Sétî Ier nuisait à son pouvoir. Sans le combattre, les Égyptiens le considéraient comme un usurpateur, ne lui reconnaissant pas le droit légitime de gouvernement. Pour donner à la XIXe dynastie, fondée par Ramsès Ier, ce droit qui lui manquait, Sétî Ier épousa la petite-fille du pharaon Amenhotep III, la princesse Taï, et il en eut un fils qui, par sa mère, étant de *race royale*, possédait, suivant la coutume, le droit de gouverner les Égyptes. Sétî Ier s'associa son fils, qui n'était encore qu'un enfant aux cheveux tordus en une lourde tresse tombant sur l'épaule, marque distinctive des héritiers présomptifs.

Nul n'aurait osé, dans la vallée du Nil, contester à *Ramsès enfant*, au futur Ramsès II, la moindre des prérogatives royales, et en cela toutes les traditions égyptiennes étaient respectées ; mais, en fait, dans les temples, les prêtres courtisans dédaignaient la tradition, et Sétî recevait les hommages. Le *prince royal*, traité comme tel devant les dieux, tenait le plat des offrandes, versait la libation, prononçait les paroles sacrées ; mais Sétî, en véritable pharaon, exécutait seul les rites. Sur les monuments, Sétî Ier est glorifié : *Tu as fortifié l'Égypte, tu as étendu tes ailes sur ses habitants ; tu es pour elle un mur de métal aux créneaux hérissés de pointes, dont tu as scellé la façade avec du fer, si bien que les barbares n'ont pu le forcer*. C'est le règne des scribes. Le dieu Thoth lui-même intervient, pour *écrire*, par la main des sculpteurs sacrés, le *témoignage de la perfection de Sétî Ier, juste et véridique*. A bout d'imagination, les poètes de la cour, ne sachant plus comment exalter le monarque, fort embarrassés d'énumérer des victoires qui n'existaient pas, prirent le chant triomphal de Thoutmès III et l'appliquèrent textuellement, en entier, à Sétî Ier, ne changeant que le nom du héros.

Ce désir d'une glorification imméritée eut au moins l'avantage, pour l'Égypte, de faire renaître l'art des architectes, dans d'excellentes conditions. Le rapetissement des idées, la mesquinerie des conceptions, qui avaient corrompu l'art de la XVIIIe dynastie, cessent avec Sétî Ier. Les mensonges hyperboliques valent à Karnak un chef-d'œuvre, la salle hypostyle ; au grand temple d'Abydos, d'incomparables sculptures ; à la vallée des rois, la tombe du souverain, *qu'on admire, parce qu'on ne comprend pas qu'un architecte ait même osé en concevoir le plan*. Le monumental, le grandiose, caractérise ce règne. Sétî Ier fit réunir la mer Rouge au Nil par un canal, creuser des puits artésiens, tracer une belle route de caravanes allant de Radasieh, qui est en face d'Edfou, jusques aux mines d'or du Gebel-Akeky.

De Ramsès II, qui fut le successeur dynastique de Sétî Ier, les historiens grecs racontent que *dès l'âge de dix ans, vainqueur des Asiatiques de Syrie et des Arabes, il gouverna les Égyptiens* ; c'est le pharaon des légendes. Il est certain que Ramsès II réclama très vite son droit de gouvernement ; qu'il se qualifia de très bonne heure de *Maître des deux mondes* ; que son père Sétî Ier, gouvernant de moins en moins à mesure que son fils Brandissait, finit par lui céder le sceptre et disparut. Le peuple était impatient d'obéir à un pharaon de race royale ; or le peuple avait maintenant une *opinion*, et il l'exprimait. Une inscription dit que Ramsès II était pharaon *dès le ventre de sa mère*.

Le mépris que le peuple avait publiquement manifesté pour l'usurpateur Sétî I^{er}, et la jeunesse du véritable pharaon régnant, Ramsès II, enhardirent les nations vassales. Le Soudan, pour se séparer de l'Égypte, livra aux vice-rois d'Éthiopie une série de combats heureux ; en Asie, en Syrie, jusqu'à l'Euphrate, les Khétas, menant *vingt peuples très forts*, défiaient les Égyptiens ; à l'ouest enfin, les Libyens *aux yeux bleus et aux cheveux blonds*, massés près du delta, menaçaient d'invasion le Bas-Nil. Ramsès II courut en Éthiopie, soumit les révoltés en deux rencontres, et cette victoire rapide intimida la confédération des Khétas, qui déclara aussitôt vouloir respecter le traité d'alliance fait avec Sétî I^{er}.

Cette première et courte campagne de Ramsès II, — le Sésostris des Grecs, — devint, dans le récit des Hérodote et des Strabon, une expédition extraordinaire, *menée jusqu'à l'Indus*, avec une *flotte de quatre cents navires*, continuée au centre de l'Afrique *jusqu'au pays de la cannelle*, ayant valu à l'Égypte la possession de toutes les côtes de la mer Rouge, colonisées. Le *butin merveilleux* que Ramsès II rapporta de cette brillante campagne n'a jamais existé que dans l'imagination des historiens grecs, trompés sans doute par les prêtres égyptiens qu'ils avaient questionnés. Victorieux, Ramsès II fit deux promenades militaires en Syrie, le long de la côte, jusqu'à quelque distance au nord de Beyrouth, dans les villes chananéennes où les garnisons de Sétî étaient maintenues, et il revint ensuite aux bords du Nil jouir de la paix qui favorisa les quatre premières années de son règne (1405-1401).

Vers la quatrième année de son pouvoir, Ramsès II apprit le soulèvement de toute la Syrie, l'ébranlement belliqueux de la formidable confédération asiatique. Les Khétas, substitués aux Rotennou des anciens temps, étaient décidément les irréconciliables ennemis des Égyptiens. Depuis l'époque des Rotennou, la terre asiatique s'était couverte d'hommes, l'Asie Mineure s'était peuplée. Les Khétas, admirablement placés entre l'Asie Mineure et la Syrie septentrionale, étaient comme le centre naturel de la longue ligne de bataille se développant de l'Euphrate à l'Hellespont, formée de mille tribus, diverses évidemment, mais unies par un but commun : la convoitise des richesses égyptiennes.

La situation était excessivement grave pour Ramsès II, car il n'avait pas seulement à affronter cette *longue ligne de bataille* ; l'Égypte était comme cernée de toutes parts : la Méditerranée jetait continuellement, et sur la côte asiatique et sur la côte africaine, des groupes d'hommes avides, très audacieux, venus des îles ou du continent : Achéens, Étrusques, Sardes, etc. — Ces ennemis nouveaux, suivant que les hasards de leur navigation les conduisaient en Afrique ou en Asie, ou en Égypte même, se mélangeaient aux Libyens, ou s'alliaient aux Khétas, ou s'installaient aux bouches mêmes du Nil.

Au sud, en Abyssinie, les révoltes étaient fréquentes, parce que, depuis la XI^e dynastie, de nombreux Arabes, franchissant la mer Rouge, étaient venus se mélanger aux Nègres, modifier profondément le caractère des Kouschites. Il y avait alors, dans le *pays de Kousch*, des hommes turbulents, fiers, tenaces, ayant l'instinct de l'indépendance et le goût des armes.

C'est dans la vallée de l'Oronte que se trouve le nœud de la confédération asiatique ; la ville de Kadesh est la forteresse avancée de ce vaste camp plein de menaces. Ramsès oppose à Kadesh une ville fortifiée qu'il fait bâtir sur la frontière, entre l'Égypte et l'Arabie, — Aanakhtou, ou Pa-Ramsès, — traverse le pays de Chanaan, va camper en face de la *ville forte* des Khétas. Là, étudiant le pays, voulant une victoire sûre, il s'abandonne à sa préoccupation, et tombe dans un piège. Le prince des Khétas a imaginé de faux déserteurs qui vont

annoncer à Ramsès la retraite imprévue des confédérés ; Ramsès s'avance, trompé, suivi de sa seule maison militaire ; il n'est qu'à une faible distance de ses ennemis, massés, prêts à l'étreindre, lorsque deux nomades, surpris, saisis, bâtonnés, laissent leur peur dire la vérité au pharaon. Ramsès s'arrête, réunit ses grands officiers, appelle ses légions ; mais ses légions sont trop en arrière, et les Khétas, se levant, poussant des clameurs, se précipitent, coupent l'armée égyptienne en détruisant la légion centrale, la *légion de Phra*. Ramsès, bravement, court avec sa maison militaire au vide laissé par la légion massacrée, charge l'ennemi *huit fois*, tient en arrêt le prince des Khétas *jusqu'à la nuit*, et permet ainsi aux deux tronçons de l'armée égyptienne, ralliés, de se présenter à la bataille le lendemain, de vaincre magnifiquement les Syriens. En déroute, les vaincus échappèrent cependant aux Égyptiens, grâce à une sortie de la garnison de Kadesh qui favorisa la fuite des troupes syriennes vers le nord. Le prince des Khétas demanda la paix à Ramsès ; Ramsès ne lui accorda qu'une trêve.

Voici qu'au lendemain de la victoire tout le pays de Chanaan se soulève derrière Ramsès, coupant sa voie de retraite au pharaon, tandis que le prince des Khétas, malgré la trêve, ayant reconstitué une armée, reprend l'offensive. La confédération syrienne est très diminuée ; les peuples de l'Asie Mineure qui s'étaient alliés aux Syriens, les ont abandonnés. Il n'y aura plus de grande bataille, mais une série de rencontres, qui pendant quinze années tourmenteront Ramsès.

Les monuments nous donnent les noms des peuples alliés aux Khétas, et qui formèrent la grande confédération menaçant l'Égypte. Un poème, — le poème de Pentaour, — écrit pour perpétuer les victoires du grand Ramsès, énumère les *nations vaincues* et les *villes frappées*. Toutes les désignations de ce document ne sont pas encore identifiées ; mais on y voit nettement deux *groupes principaux*, l'un comprenant les *peuples de la Syrie du nord et de la Mésopotamie* ; l'autre, *formé des peuples de l'Asie Mineure*. En Libye, parmi les hordes que Ramsès vint combattre, et qu'il vainquit si rudement que la terreur fit la paix de la frontière occidentale, se trouvaient les Méditerranéens, — *Shardanes* et *Tourshâ* ou Tyrsènes, — que Ramsès prit et qu'il incorpora dans sa garde.

Pendant quinze années, Ramsès II guerroya en Syrie contre les Asiatiques. Chaque chef de tribu espérait, par une victoire sur le pharaon, prendre le droit de reconstituer à son profit la grande confédération syrienne. L'armée des Khétas demeurait cependant la principale ; et lorsqu'elle fut épuisée, après quinze ans de luttes, l'armée égyptienne, lasse, ne désirait plus conquérir le pays. Le chef de Khétas, Motour, avait été assassiné ; c'est avec son frère Khétasar que Ramsès traita de la paix.

Les conditions de la paix entre Égyptiens et Khétas, entre Ramsès II et Khétasar, ne furent, au fond, que la reproduction des clauses déjà convenues avec Ramsès Ier et Séti Ier : paix éternelle, alliance offensive et défensive, protection du commerce et de l'industrie, exercice de la justice assurée, extradition des coupables, renvoi des émigrants, mais avec promesse de ne les point punir, profession d'égalité et de réciprocité parfaites entre les deux peuples. Ce traité fut loyalement observé, de part et d'autre, jusqu'à la mort de Ramsès II. Le pharaon épousa la fille du prince des Khétas, et le prince des Khétas fut l'hôte de Ramsès II en Égypte.

Par son traité avec le prince des Khétas, Ramsès II a fait des Asiatiques les égaux, les rivaux légitimes des Égyptiens. Sa politique, toute personnelle, semble ne rechercher que sa propre glorification. Pendant les soixante-sept

années de son règne, les architectes ne cessent pas de lui dédier des monuments, les sculpteurs de le célébrer, les graveurs de raconter ses fastes. Ses œuvres ne suffisant pas à sa vanité, il substitue son nom à celui de ses prédécesseurs partout où il le peut faire, dans les récits glorieux du passé. C'est ainsi que les historiens grecs, trompés, attribuèrent à Ramsès-Sésostri toutes les conquêtes des pharaons qui l'avaient précédé. En réalité, Ramsès II n'augmenta pas l'étendue de l'empire égyptien, bien diminué depuis Thoutmès III, et sa bravoure, partout exaltée, pourrait bien, comme ses victoires, n'être que le mensonge d'un courtisan.

L'exagération des œuvres de Ramsès II lui fit attribuer non seulement les monuments anciens sur les inscriptions desquels il avait fait insérer son nom, mais encore des monuments imaginaires. On affirmait que le grand Sésostri avait fait *bâtir un temple dans chaque ville, à la divinité principale du lieu*. Constructeur infatigable, les œuvres bâties de Ramsès II étaient cependant plus que suffisantes pour étonner l'avenir.

Toute l'Égypte monumentale dit le nom de Ramsès : c'est le grand spéos d'Ibsamboul, avec ses quatre colosses monolithes, de vingt mètres de hauteur, surplombant le Nil, comme taillés dans une falaise ; — c'est l'achèvement, à Louxor, du temple d'Amenhotep III, avec ses deux merveilleux obélisques ; — c'est le pylône de Karnak, racontant la prise de Kadesh ; — c'est le temple de Gournah, élevé à la mémoire de Ramsès par Sêti Ier et qu'il achève ; — c'est le Ramesseum, avec son Ramsès gigantesque, l'Osymandias des Grecs ; — c'est le grand temple de Tanis, restauré et agrandi ; — ce sont enfin les temples d'Abydos, de Memphis, de Bubaste, réédifiés, ou consolidés, ou achevés ; les carrières de Silsileh ouvertes ; les mines du Sinaï exploitées...

La personnalité du pharaon, absorbante, envahissait tout. Déjà, sous Sêti Ier, les sculpteurs donnaient à toutes les statues la physionomie du souverain régnant ; sous Ramsès II, le pharaon s'approprie les statues anciennes en inscrivant son nom aux socles. Comme s'il avait prévu l'usurpation monumentale de Ramsès II, Sêti Ier, rebâtissant le temple d'Abydos, avait fait graver son nom à l'extrémité des pièces de bois reliant les blocs de pierre, invisibles.

Les tableaux qui représentent les victoires de Ramsès sont égyptiens par la vérité des détails, asiatiques par l'exagération du récit. Les soldats, au camp, se reposent, ou gardent les bagages, ou fourbissent leurs armes, ou donnent la bastonnade aux prisonniers, et cela est simplement dessiné, vrai, vivant ; mais les combats sont excessifs, bruyants, quasi fantastiques. Ramsès y est représenté se ruant sur *la place de Khéta*, debout sur son char qu'emportent des chevaux fougueux mordant leurs mors, secouant leurs harnais richissimes, chargés de colliers, portant au front le disque divin, piétinant des vaincus entassés. Un lion combat pour le monarque.

Les triomphes du pharaon, gravés sur les murs, sont une épopée. L'armée marche par divisions. Le roi, sur son char, fouet en main, mène la théorie que les prisonniers précèdent. L'influence des prêtres est ici bien marquée. En entrant à Thèbes, le roi victorieux met pied à terre, et c'est du palais que vient le cortège triomphal, pour le recevoir et le conduire au temple d'Ammon-Râ.

Les musiciens sont en avant, avec les flûtes, les trompettes et les tambours, suivis de choristes chantant. Puis marchent, en un ordre rigoureux, surveillé, les *parents et les familiers* du pharaon, les pontifes, les fonctionnaires, le *fils aîné du roi*, brûlant de l'encens devant le triomphateur. A l'approche du temple, Ramsès

est dans une chapelle portative, dans le *naos*, que douze chefs militaires ont pris sur leurs épaules, pendant que des flabellifères font de l'ombre sur la face auguste du souverain divinisé. De jeunes enfants, *appartenant à la caste sacerdotale*, portent avec respect les insignes du commandement : le sceptre, l'arc, le carquois, la massue. Derrière le pharaon viennent les grands prêtres et les généraux. La foule, que sépare une cohorte, termine le cortège.

Le roi n'entrait qu'à pied dans le temple ; descendu de son *naos* triomphal, il venait répandre du vin et brûler des parfums sur l'autel. La divinité subordonnait le monarque ; le triomphateur s'amoindrissait. Les prêtres, chez eux, magnifiques, s'organisaient en procession, portant les statues des ancêtres, les *enseignes sacrées*, les vases, les tables de proposition, tout le matériel du culte et des sacrifices. Un prophète psalmodiait des invocations, et les clercs menaient en grande pompe un taureau blanc qui symbolisait le dieu Ammon-Râ, qu'un prêtre encensait. Le dieu, dont la statue était portée par vingt-deux hommes, sur un riche palanquin, était entouré d'officiants élevant vers la divinité des éventails de plumes aux longues hampes et des rameaux fleuris. Lorsque Ammon était à son sanctuaire, le pharaon, orné du pschent symbolisant son autorité sur les deux Égyptes, était admis à lui venir rendre grâce, pendant que des chœurs religieux retentissaient. Devant le corps sacerdotal, grave, omnipotent, le pharaon sacrifiait au dieu, suivant les rites, en coupant une gerbe de blé avec une faucille d'or. Alors seulement le souverain reprenait son casque de guerre, sa dignité de monarque, retournait à sa demeure avec un cortège de prêtres et d'officiers. Sur un pilier quadrangulaire de grès rouge trouvé à Karnak, Ramsès II est représenté deux fois à genoux, faisant l'offrande du vin à Ammon et à Mouth, les divinités thébaines.

Les prêtres récompensaient le *maître* soumis, en lui accordant, parfois, des honneurs divins. On le qualifiait d'*Aimé d'Osiris, d'Horus, d'Isis et de Héket* ; on le représentait avec le disque ailé ; on le nommait *Soleil stable et vigilant* ; on le laissait proclamer ses victoires sans le démentir, haranguer le peuple et les soldats : *Livrez-vous à la joie, et qu'elle s'élève jusqu'au ciel ; les étrangers sont renversés par ma force ; la terreur de mon nom est venue, leurs cœurs en ont été remplis ; je me suis présenté devant eux comme un lion ; je les ai poursuivis, semblable à un épervier ; j'ai anéanti leurs âmes criminelles. Ammon-Râ était à ma droite comme à ma gauche ; son esprit a inspiré mes résolutions ; il a préparé la perte de nos ennemis ; Ammon-Râ, mon père, a humilié le monde entier sous mes pieds, et je suis sur le trône à toujours !* Ramsès n'est que l'exécuteur des ordres d'Ammon, positivement. Le Ramesseum de Thèbes le représente recevant de la main même de la divinité thébaine la faux de la bataille, le fouet du commandement et le pedom de la direction. *Reçois*, dit Ammon à Ramsès, *la faux de la bataille pour contenir les nations étrangères et trancher la tête des impurs ; prends le fouet et le pedom, pour diriger la terre d'Égypte*. Partout, Ramsès se donne comme *le fils préféré du roi des dieux, engendré du roi des dieux, pour prendre possession du monde*.

CHAPITRE XXII

DE 1405 A 1388 Av. J.-C. - L'Égypte asiatique. - La soumission de l'Égyptien. - Ramsès II vient au delta. - La ville de Rhamsès. - Prisonniers employés aux travaux publics. - Architecture. - Le temple d'Ibsamboul. - Fastes de Ramsès. - Littérature. - Le poème de Pentaour. - Paix avec les Khétas. - Les Libyens. - La mode syrienne. - Les Israélites exploités et humiliés. - Moïse.

DE plus en plus asiatique, l'histoire de l'Égypte, à partir de Ramsès II, se confond dans les événements qui préparent les destinées de l'Asie occidentale, depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée. L'Égyptien proprement dit, que n'impatisse pas la domination étrangère, impose comme toujours son caractère à son vainqueur, en l'améliorant.

L'Égyptien ne songe nullement à la résistance ; il se soumet à la volonté des guerriers, à l'omnipotence des prêtres, au despotisme des souverains ; mais sa soumission n'est pas sans inquiéter ceux qui le gouvernent, le dogmatisent ou le mènent au combat. On ne sait ce qu'il faut penser de cette passivité indifférente, ce qu'il faut redouter de cette docilité sans restriction. Le souvenir des révoltes imprévues, déchaînées, détruisant en une heure des années et des années de combinaisons savantes, tourmente les spéculateurs heureux de la paix, de la religion et de la victoire. Le climat, d'apparence tranquille, comme le Nil d'apparence si régulièrement bon, ont leurs surprises. De même que le fleuve, parfois, emportant ses digues, va promener sa colère dévastatrice hors de son lit ; ainsi le soleil bienfaisant énerve, lasse, tue. Ramsès H, si glorieux, si bien servi, dont on chante partout les louanges, est mal à l'aise dans cette Thèbes qu'il a cependant choyée, qu'il a pour ainsi dire encombrée de monuments indestructibles. Ses généraux et ses fonctionnaires lui sont dévoués, des prêtres il n'a rien à craindre ; mais le peuple ne l'aime pas, et le peuple peut, sans préférer une seule plainte, faire déplorable le règne du pharaon. Il suffirait au peuple, pris de dégoût, de ne cultiver que la moindre partie possible des terres égyptiennes, et la cour, et les prêtres, et les fonctionnaires, et les généraux, se trouveraient affamés.

Ramsès s'imaginait qu'au nord de l'Égypte, dans le delta, parmi les Asiatiques, sa vie serait plus douce, et dans tous les cas, mieux appropriée à sa dignité. Il avait donc ordonné la construction de plusieurs villes à l'orient du delta, désigné l'emplacement de celle qui serait plus particulièrement sa ville à lui, son lieu de repos, et qu'il nomma de son nom : Ramsès, Rhamsès.

Tous les désirs du pharaon se trouvaient réalisés à Rhamsès. La *ville royale* était certainement placée en un point du delta où se réunissaient presque, si elles ne s'y mélangeaient pas, les eaux du Nil et les eaux de la Méditerranée. Les bateliers du fleuve et les marins de la mer *grande verte* y apportaient concurremment les produits de l'intérieur et de l'extérieur. Les poissons de Rhamsès étaient célébrés, et dans les viviers énormes de la ville on conservait des quantités de bêtes vivantes. Rhamsès, *toute remplie de provisions délicieuses*, était devenue un entrepôt ; les hommes des pays voisins lui apportaient *en hommage des anguilles et des poissons*, le *tribut de leurs marais*. Des oiseaux aquatiques pullulaient dans ses étangs bien entretenus ; ses prairies, soigneusement arrosées, *foisonnaient d'herbages* ; les plantes à touffes

et les plantes aux sucres *aussi doux que le miel* y abondaient ; ses greniers étaient *pleins de blé et d'orge*, s'élevant en monceaux, *jusqu'au ciel* ; les ajoncs libres et les ajoncs cultivés, les fleurs et les fruits de l'aloès, du pin pignon, de la mandragore et du grenadier, remplissaient les jardins ; on y trouvait, importés, et très estimés, les vins doux de Kakemi, *que l'on mélange au miel*, les poissons rouges de Rema, *gras, nourris de lotus*, le mullet tacheté des étangs et le mullet lisse comme l'anguille, les poissons pris dans l'Euphrate, et les poissons pêchés dans les canaux. Les navires abordaient à Rhamsès comme à un port, *chargés de provisions et de richesses*. De toutes parts on venait à la *ville royale*, soit par courtoisie, soit que la vanité du souverain y eût organisé une existence extraordinairement facile à tous. *Tous les hommes quittent leur ville*, dit un papyrus, *et s'établissent sur le territoire de Rhamsès*.

Lorsque le pharaon arrivait à *sa ville*, la population tout entière, réjouie, le recevait comme un dieu. Le maître était-il annoncé, aussitôt chaque habitant d'accourir, *les mains chargées de fleurs et de rameaux verts*. La cité est entièrement *ornée de guirlandes*. A la porte, les gens de Rhamsès offrent au roi de *doux breuvages* : le vin de grenade qui *brûle comme un feu*, une liqueur *qui a le goût du fruit dont on la fit et du miel qui la conserve*, les bières et les vins étrangers *entreposés dans les celliers*, *les huiles douces du fleuve Sagabaï*. Les *favorites du chef très vaillant* sont là. Les habitants, pressés, revêtus de leurs habits de fête, *ont des perruques neuves sur leurs fronts oints d'une huile parfumée*.

Les grands travaux du pharaon Ramsès, parmi lesquels la construction de *sa ville* ne devait pas être le moins important, nécessitaient l'emploi de véritables armées d'ouvriers. Ce *créateur de villes* ne se contentait pas de donner un plan, de bâtir des maisons ; il faisait exécuter, auparavant, d'immenses remblais, pour que les eaux du Nil, au moment de la crue, ne vinssent pas détruire la cité décrétée. Ramsès n'osait pas employer des Égyptiens à ces travaux.

C'était l'usage que dès son avènement le pharaon s'en fût guerroyer au sud contre les Nègres, en mémoire de ce qu'avait fait Horus, *vainqueur des peuples du midi*. Victorieux en Éthiopie, Ramsès II en était revenu avec de nombreux prisonniers. Ces prisonniers furent donc, avec ceux qu'il ramena de la Syrie et de la Libye, les ouvriers de son grand œuvre monumental. Ses prédécesseurs allaient en Éthiopie, massacraient quelques tribus noires, incendiaient des villages, volaient la poudre d'or et l'ivoire des vaincus, et se hâtaient de revenir à Thèbes pour jouir d'un triomphe longuement préparé. C'était une procession, toujours la même, dont l'ordonnance nous a été conservée ; sorte d'étalage du butin conquis : girafes, singes, panthères, ours menés au licol par les rues, prisonniers de tous pays, aux costumes divers : Nègres avec leurs pagnes blancs et leurs carquois vides au dos ; Libyens cuirassés et casqués, ou le front sous un mufler de bête, avec la peau de l'animal tombant en arrière, à plat, jusques aux reins ; Asiatiques aux barbes épointées, et dont les cheveux sont retenus par un bandeau ; hommes des îles de *la grande verte*, à peau blanche, étrangement tatoués.

Le pharaon avait un droit absolu de vie et de mort sur ces vaincus de toutes races. *Tu donnes la vie à qui tu veux, et tu fais mourir qui tu veux*, dit Phtah à Ramsès, suivant le texte d'une stèle d'Ibsamboul. C'était donc un acte de générosité souveraine, que l'assujettissement de ces vaincus à l'exécution de travaux publics ; car c'était pour eux la vie sauve. On marquait au front ces prisonniers. La nécessité de se procurer et de conserver ces travailleurs

adoucissait beaucoup les rigueurs de la guerre. On épargnait les vaincus qui *avaient courbé l'échine devant le vainqueur.*

Les monuments de cette époque ont un grand caractère. L'architecture a le sens de l'énorme, mais de l'énorme pondéré. Les prêtres ont accordé au pharaon toutes les prérogatives divines. Comme dieu, Ramsès a sa panégyrie annuelle, ses *grands jours d'offrandes*, où l'on sacrifie, où l'on brûle, en quantité, des taureaux et de jeunes bœufs. On dirait cependant qu'une certaine pudeur historique émeut Ramsès de temps en temps, que sa prétendue divinité le gêne ; il se secoue, il tâche de se montrer humain. Engendré par Phtah, il tient à rester le propre fils de sa mère, de qui il tient, aux yeux du peuple, son droit positif de gouvernement. *C'est moi*, fait-il dire au dieu Phtah, *qui suis ton père ; je t'ai engendré comme dieu, tous tes membres sont divins ; j'ai pris la forme du bélier et je me suis approché de ta royale mère.*

C'est le caractère des œuvres monumentales de Ramsès II, lorsque ses architectes ne se contentent pas d'imiter une œuvre ancienne, d'exprimer un sentiment humain. Le temple d'Ibsamboul disant les exploits du pharaon, près de la deuxième cataracte, n'est précisément ni un temple, ni un tombeau, mais une sorte de *mémorial* indestructible, taillé à plein roc, pour perpétuer la gloire du souverain. Les quatre colosses adossés à la falaise, et qui sont l'ornement innové du spéos, ne représentent nullement une divinité, mais le roi en personne, assis, majestueux, superbe, les mains sur les genoux, comme l'antique Chéphren, avec un très vague sourire, plein de bienveillance, et les yeux grands ouverts au soleil levant. Dans la caverne, sur les parois, se développe le récit des victoires de Ramsès ; une grande stèle dit son panégyrique. Statues, piliers, corniches, poutres, trône, tout a été taillé dans la masse de grès brèche qui, là, se dresse droit au Nil.

Les huit piliers du pronaos, ou grande salle précédant le sanctuaire, ont chacun, en adossement, une statue de Ramsès coiffée du pschent orné de l'uræus, tenant le sceptre et le fléau court se terminant en crochet. Ces images, de près de quatre mètres de hauteur, sont le portrait du souverain. On y remarque le contour des yeux noirci, le lien rattachant la barbe, les yeux très grands et fixes, le nez légèrement arqué vers la pointe, la bouche souriante, les lèvres épaisses.

Dans une salle obscure, sur un autel carré, simple, sans ornement, Ramsès figure avec ses grands ancêtres, Ammon-Râ, Phré et Phtah.

Dans l'exagération excessive du récit triomphal, l'artiste peut remarquer la vérité naïvement résumée de certains détails, qui suffiraient pour donner une valeur Purement égyptienne au morceau. Lorsque le sculpteur n'a pas à flagorner le monarque, sa main, libre, donne une figure de grand style, toujours. Un homme qui tombe de la forteresse assiégée par Ramsès est admirable de mouvement vrai ; un Nègre qui s'agite parmi les prisonniers que Ramsès conduit à Ammon est d'un dessin merveilleux, précis, savant.

La littérature, de même, à ce moment, est emportée vers l'extraordinaire. Les *poètes de la cour* sont en grande vogue ; leur réputation s'étend au delà des frontières. Les noms d'Amenemapt et de Pentaour sont déjà glorieux. Pentaour est le poète favori. Il a chanté la campagne de Ramsès en Syrie, la bataille de Kadesh, et il a signé son poème.

On lisait beaucoup sous Ramsès ; l'on écrivait plus encore, sans doute. Au Ramesseum de Thèbes, la salle consacrée aux livres, ou, bibliothèque, portait

ces mots en inscription : *Pharmacie de l'âme*. Un collège de savants et d'écrivains était attaché à la cour du pharaon. Pentaour, qui était prêtre, faisait partie de ce groupe. De son poème, dont le succès fut considérable, chacun voulut avoir une copie ; ces copies, mal faites, ou mal conservée, ne nous auraient donné qu'un récit douteux ou incomplet, si des passages entiers de l'œuvre n'avaient été gravés sur les pierres des temples de Louxor et de Karnak.

Très fin politique, Ramsès ne dut entreprendre sa *campagne de Syrie* qu'avec l'intention de nouer une alliance pacifique avec le prince des Khétas. Il y eut évidemment quelques rencontres ; mais tout le roman de Pentaour : ces *faux déserteurs* venant tromper le pharaon, l'incroyable imprudence avec laquelle Ramsès s'avança hors du camp avec quelques officiers, marchant droit aux ennemis, sa miraculeuse victoire enfin, ne sont qu'un tissu de faussetés masquant la prosaïque entrevue des deux chefs armés, pendant laquelle le pharaon des Égyptes traita le prince syrien comme un égal, reconnut sa puissance. Ramsès II, en effet, s'unit à la fille du chef des Khétas. Les Égyptiens n'auraient pas compris, ou pas accepté cette politique humiliante, qui cependant allait leur donner un long repos.

Au point de vue littéraire, l'œuvre de Pentaour est un grand progrès. Si l'auteur était Égyptien, il faudrait croire que des influences étrangères, vivaces, s'étaient introduites dans l'école des scribes. Le narrateur courtisan s'égarait dans une rhétorique pompeuse ; mais une idée dominante, un plan d'ensemble bien suivi, un ordre sévèrement logique, une certaine vigueur d'expression, rehaussent le roman. Les énumérations ont une valeur historique ; les dieux et les héros parlent bien comme ils doivent parler ; et l'auteur, maître de lui, sans froisser le pharaon, sans effaroucher le peuple, arrive fort bien à son but personnel. Le pharaon ne voit pas que ces dithyrambes le mettent au service du dieu de Thèbes, et par conséquent des prêtres d'Ammon.

Ramsès n'eut pas la seule prétention de faire accepter comme véridiques les merveilleux exploits imaginés par Pentaour ; il voulut en outre présenter son traité d'alliance avec le prince des Khétas comme un traité sanctionnant la défaite des Asiatiques : *Le prince vil et pervers de Khet envoya pour supplier les grands noms de Sa Majesté, disant : Veuille ne pas t'emparer de nous, ô toi dont les esprits sont grands !* Ramsès n'avait nul désir de s'emparer du pays de Khet. La paix étant obtenue, il revint à la vallée du Nil pour y vivre doucement, royalement, sans s'émouvoir des étrangers qui se répandaient de plus en plus en Égypte.

Le delta était couvert de Libyens, sauf sur un ou deux points où les Philistins de Gaza et d'Ascalon avaient laissé des colonies, aux environs du lac Menzaleh. Ces Libyens, peu faits pour le travail de la terre, s'employaient au service du pharaon comme gardes, guerriers, mercenaires ; dans les villes, la police leur était confiée. Le groupe des Libyens Matsiou, installé à l'orient du delta, près de Saïs, laissa son nom comme un synonyme du mot *soldat* : *matoï*, en copte.

Les Asiatiques, depuis le traité d'alliance surtout, se considéraient en Égypte comme chez eux. Ils briguaient tous les honneurs, s'emparaient de toutes les fonctions. Sous Ramsès II, le prêtre Hor-Nekht, *deuxième prophète d'Ammon*, fait sculpter son image assis à l'orientale, enveloppé dans sa longue robe asiatique, devant un naos ayant la tête du bélier de Mendès coiffé du disque solaire. Les *hommes d'Asie* sont à ce point tranquilisés, que des divisions se produisent parmi eux, sur la terre même d'Égypte, et que l'on commence à distinguer, par exemple, le Syrien de *l'homme hébreu*, de l'Israélite. L'influence

de la princesse des Khétas, devenue la *royale épouse* de Ramsès II, ne fut peut-être pas étrangère au mouvement singulier qui se produisit. On dirait qu'à ce moment l'Égypte voudrait être orientale. Chacun s'efforce d'introduire les dialectes de l'est dans la langue antique des bords du Nil. C'est une mode de tout faire *à la syrienne*. Il faut entendre ici par Syriens, l'ensemble des Asiatiques formant la confédération des Khétas, maîtres du pays compris entre la Méditerranée et l'Euphrate. Ces Syriens détestaient les Israélites, et le pharaon ne tarda pas à servir leur haine, dans son propre intérêt.

Les Israélites, depuis Jacob et Joseph, étaient relégués dans la vallée de Gessen allant du Nil au centre de l'isthme de Suez. Ils s'étaient grandement multipliés sur cette terre admirable, d'une merveilleuse fécondité. Beaucoup moins victorieux que ses scribes et ses poètes ne le racontaient, Ramsès II manquait d'hommes, de prisonniers, pour l'exécution de ses travaux gigantesques, de ses caprices fabuleux ; et il manquait aussi, quelquefois, des approvisionnements nécessaires à la nourriture des travailleurs. Or les Israélites s'étant enrichis, indifférents aux destinées de l'Égypte, ce fut pour Ramsès II comme un trésor découvert où ses larges mains pouvaient puiser.

Déjà des impôts très lourds, continuellement augmentés, en nature, frappaient les Israélites de la vallée de Gessen. La paix avec les Khétas de Syrie venant diminuer encore la quantité des travailleurs dont le pharaon disposait, Ramsès II employa les Israélites, de force, à la construction des villes qu'il avait décrétées, notamment de la *ville de Rhamsès*, au delta. A la cour, les Syriens s'acharnaient contre les *hommes hébreux*, que les Égyptiens détestaient d'ailleurs, eux aussi, parce qu'ils les dégoûtaient. Ramsès II exploitant cette double haine, assujettit *les Israélites innombrables* à des travaux humiliants.

Il y avait à ce moment, à la cour de Ramsès II, un *homme hébreu*, un Israélite, — Moïse, — qui, silencieux, s'instruisait.

CHAPITRE XXIII

DE 1405 A 715 Av. J.-C. - Fin de la dix-neuvième dynastie (1405-1288). Ramsès II. - Ménéphthah Ier. - Exode des Israélites. - Le Syrien Arisou - Vingtième dynastie (1288-1110). - Les Ramessides. - Usurpation des prêtres. - Vingt-et-unième dynastie (980-810). - Sheshonk Ier. - Sac de Jérusalem. - Vingt-troisième dynastie (810-721). - Vingt-quatrième dynastie (721-715). - Bocchoris.

LES maîtres de l'Égypte se croient définitivement à l'abri des invasions. *Il serait moins étonnant*, écrit un scribe, *de voir le désert changé en plaine cultivée et les montagnes changées en vallées, que les barbares venir en Égypte*. Dans cette quiétude irréfléchie, l'homme de guerre est méprisé. Un immense dégoût s'est répandu, dont le pharaon est lui-même atteint. N'ayant pas cinquante ans d'âge, Ramsès II délègue son pouvoir à son quatrième fils, Khâmouras, *chef du sacerdoce*. Khâmouras gouverne, meurt (1338), et laisse le trône à son frère Ménéphthah, âgé de soixante ans, treizième fils de Ramsès II.

Comme d'usage, le pharaon Ménéphthah faisait exécuter les grandes constructions qui devaient immortaliser sa mémoire, à Thèbes, à Abydos, à Memphis, et surtout dans le delta, où il résidait, lorsqu'une invasion lui arracha la paix. De nombreux navires venaient de jeter sur la côte africaine, à l'ouest de l'Égypte, des *bandes* de Libyens menés par un roi, Mermaïou, fils de Deïd. Ces envahisseurs ne venaient pas en désordre, mus par un simple esprit de convoitise, ravager le nord du Nil ; ils prétendaient s'emparer du delta et le garder pour eux.

L'armée égyptienne n'existait plus, les forteresses étaient vides, les *corps auxiliaires*, dispersés, n'offraient aucun secours. L'horreur du militarisme paralysait à ce point les Égyptiens, qu'à la nouvelle de l'invasion libyenne, menaçante, nulle idée de résistance ne se manifesta dans la vallée du Nil. Ménéphthah Ier, seul, très patriote, tressaillit, fit une armée, promptement, toute composée d'Asiatiques, décréta la guerre, *couvrit Memphis*, et montra sa cavalerie aux Égyptiens, autant pour étaler sa force devant l'ennemi, que pour intimider ses propres sujets. A Paarishaps, entre Memphis et la mer, les deux armées se rencontrèrent. Les Libyens furent repoussés *après six heures de lutte* ; leur roi Mermaïou disparut *en abandonnant son arc, son carquois et sa tente*.

A la nouvelle de cette victoire, à laquelle d'ailleurs Ménéphthah Ier n'avait pris aucune part personnelle, l'enthousiasme des habitants valut au souverain, à Thèbes même, une entrée triomphale rappelant les grands jours de Ramsès.

Vainqueur, Ménéphthah se garda de licencier son armée ; il l'employa à la construction de travaux de défense, en adjoignant aux *guerriers* des *escouades de gens* qui réédifiaient les monuments détruits, les villes saccagées, et notamment *la ville aimée de son père Ramsès*. L'organisation toute militaire des travaux publics était stricte. Chaque escouade de deux cents hommes était commandée par un chef, un *capitaine* ; des rations de blé et d'huile devaient être régulièrement données aux travailleurs. Les Israélites de la vallée de Gessen consentaient parfois à envoyer quelques-uns des leurs au pharaon pour servir dans l'armée égyptienne ; mais c'était, à leurs yeux, comme un acte de condescendance, et non l'accomplissement d'un devoir. L'idée de nation leur échappait ; et quant à la gratitude, ils n'en éprouvaient pas, parce qu'ils se

considéraient mieux qu'en pays conquis, sur une terre que leur dieu leur avait donnée.

Les Israélites vivaient sur leur *terre de Gessen*, divisés en tribus, se composant d'un certain nombre de familles ayant chacune son chef, son *zaken*, ou *scheikh*, que les Égyptiens nommaient *hak*. Le gouvernement du pharaon n'était représenté dans cette *terre* que par un corps de scribes, ou *schoterim*, de race israélite, mais répondant devant le pharaon, et personnellement, de l'exécution des ordres donnés par le souverain. C'est eux qui dénombrèrent la population, recueillaient et versaient les impôts, choisissaient les *hommes de corvée* lorsque le pharaon voulait des Hébreux, — des *Oberiou*, — pour l'exécution d'un travail public.

Après la défaite des Libyens, Ménéphthah Ier, voulant fortifier la Basse-Égypte, ordonna la construction de *murs de clôture*, de forteresses, de tours de vigie, de *camps retranchés* où l'on pût *exercer la cavalerie et passer en revue les archers*, de quais où les *galères débarqueraient les tributs*. Les Israélites, qui se souvenaient des travaux imposés par Ramsès, redoutaient les exigences de Ménéphthah. Moïse, qui savait l'inconsistance du gouvernement, et qui préparait son œuvre d'ambition personnelle, incita les Hébreux à s'agiter, à résister au maître. Il y eut donc des troubles sérieux dans le delta.

Le pharaon pensait qu'après avoir vaincu les Libyens il lui serait facile de dompter les Israélites ; il ne prévoyait pas que sous la conduite de Moïse le trahissant, les *hommes hébreux de Gessen* abandonneraient l'Égypte. Les Israélites partirent, en emportant — ce dont ils se vantèrent plus tard — tout ce qui était à la portée de leur main. *Alors*, dit la bible hébraïque, *le peuple d'Israël emporta sa pâte non encore fermentée, les pétrins sur l'épaule, enveloppés dans des manteaux ; et les Israélites firent selon l'ordre de Moïse, et demandèrent aux Égyptiens des objets d'or et d'argent et des habits, et l'Éternel fit obtenir au peuple les bonnes grâces des Égyptiens, qui les leur accordèrent, et ils dépouillèrent les Égyptiens*. Avec les Israélites, partirent un grand nombre d'hommes qui n'étaient pas de leur race, fuyant la vie devenue difficile au delta. Sortis de l'Égypte, les Israélites appartiennent à l'histoire de l'Asie, ils tombent dans le *grand mouvement asiatique*, où l'Égypte elle-même est entraînée.

A la mort de Ménéphthah Ier (1318), Séli, héritier direct, *prince de Kousch*, ne succède pas à son père. Un usurpateur, descendant d'un fils de Ramsès II, s'empare de Thèbes et *règne sur tout le pourtour du soleil*, dit une inscription. Ménéphthah II dépositaire, au moins nominal, du pouvoir souverain, par la mort de Ménéphthah Ier, désespérant de réunir toutes les Égyptes sous son sceptre, propose au Séli qui régnait à Thèbes comme *successeur* de l'usurpateur que les Égyptiens du Haut-Nil avaient reconnu légitime, un compromis dynastique : Ménéphthah II s'engage à proclamer ce Séli comme héritier. Une grande obscurité plane sur cette époque. On dirait que les étrangers se disputent l'Égypte sur son propre sol, non plus par les armes, mais par l'intrigue. Les Éthiopiens viennent au nord, Thèbes croit à son droit de prépondérance, et de Thèbes à la mer les Asiatiques et les Africains se cantonnent, s'appropriant chacun un morceau du pays. Ce sont des Babyloniens qui fondent la ville qui sera le Caire.

Séli II, s'il fallait en croire les documents qui nous sont parvenus, aurait, quoique usurpateur, s'autorisant du compromis consenti par Ménéphthah II, brillamment rétabli l'unité du pouvoir pharaonique. Mais les victoires dont parlent les papyrus et les inscriptions ne sont que des récits empruntés aux fastes des pharaons précédents. Il y a une agitation générale, que les historiens ont qualifiée de

révolte des esclaves, et qui ne fut probablement qu'une affirmation d'indépendance proférée par des groupes installés, çà et là, dans le Bas-Nil. Un *souverain pontife* de Memphis, nommé Aiari, se qualifie d'*héritier royal* sur sa statue, en plaçant le cartouche du pharaon régnant, Sétî II, sur son épaule. Un Syrien nommé Arisou prend le pouvoir après Sétî II. Les grands fonctionnaires, comme à l'époque des grands vassaux, se battent entre eux, en pleine Égypte. Les Égyptiens assistent impassibles à ces incohérences.

Un descendant éloigné de Ramsès II apparaît, — Nekht-Sétî, — maître de Thèbes, expulsant le Syrien Arisou, se disant *roi des deux terres*. Ce pharaon réorganise l'Égypte, rétablit les temples et les sacrifices, revient au culte traditionnel des ancêtres divinisés, et laisse à un Ramsès, qui fut Ramsès III, un gouvernement acceptable, dans une Égypte restreinte cependant, ayant perdu la Syrie, avec un delta rempli d'étrangers, et la frontière orientale, du côté du Sinaï, couverte de nomades menaçants.

Ce Ramsès III inaugure la xx^e dynastie, en l'an 1288. Ce furent les prêtres qui couronnèrent ce pharaon *régnant par Horus*, délégué du dieu. Une invasion syro-maritime vient jusqu'à Memphis. Ramsès repousse les envahisseurs, les poursuit, va les massacrer dans les environs de Péluse. Ayant ressaisi le prestige des pharaons conquérants, pendant douze années Ramsès III guerroya en Syrie, frappa les Khétas à Karkémish, comme à Kati, et porta ses armes en Arabie, pour y nouer des relations commerciales. L'Égypte est redevenue grande. L'on voit l'Asie Mineure, si remuante, se tourner vers l'ouest, vers l'Europe ; les Philistins, vassaux des pharaons, se consolider entre les Asiatiques et les Égyptiens, comme un rempart, pendant que les Libyens Mashouashs, admis au service de Ramsès, forment autour de sa personne une garde d'élite.

Ramsès III, pharaon véritable, exécute de grands travaux. Il agrandit Karnak, il restaure Louxor, il favorise le delta, il bâtit à Médinet-Abou, la première habitation royale, le premier palais, qu'il habite. C'est un Asiatique, dans l'acception la plus large du mot, glorieux sans doute, mais absolument corrompu. Le mépris de la souveraineté se répand. On se moque du pharaon, pourtant cruel et redoutable. Les fastes royaux gravés sur les murs du palais de Médinet-Abou sont ridiculisés par des caricaturistes. Ramsès III mourant épuisé, une longue série de Ramsès, les Ramessides, ces *fainéants* dont parle Diodore, laissent l'Égypte s'effondrer. Un Ramsès XI cependant essaie de reconstituer le royaume, de se mettre en relations pacifiques avec les peuples de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Éthiopie ; mais, soumis aux prêtres, qu'il redoute, ce pharaon ne parvient pas à appliquer sa volonté saine.

Voici qu'un grand prêtre d'Ammon, — Pahôr-Amoné, — prend le diadème, fait rendre les honneurs royaux à sa femme dans les cérémonies. Un autre, — Pihné, — se dit *fils du soleil*, usurpe les cartouches pharaoniques. Le collège sacerdotal de Thèbes est à l'apogée de sa puissance ; les grands prêtres sont tout : généraux, magistrats, gouverneurs, princes, dieux. L'un d'eux, — Her-Hor, — renverse Ramsès XI et règne, absolument. Il ne parvint cependant pas à assurer sa succession à son fils Pinotsen. Deux autres Ramsès passent sur le trône, et le fils de Pinotsen, — Piankhi, — laissant Thèbes, va au delta fonder une dynastie nouvelle, la xxⁱe, en l'an 1110 avant Jésus-Christ.

Thèbes, abandonnée aux prêtres, se débat dans des querelles interminables, pendant que Piankhi I^{er} règne au nord. Sân (Tanis), Bubaste, Saïs, Mendès et Sébennytès seront les villes principales du royaume nouveau, dans le delta. Ces

villes vont se disputer la suprématie, l'héritage glorieux des Memphis, des Thèbes et des Abydos.

Pendant que les pharaons de la xxie dynastie régnaient à Tanis, les Libyens Mashouashs, qui composaient toute leur armée, avaient des chefs rêvant d'exercer le pouvoir suprême. Le Libyen Bébaï, installé à Bubaste, était devenu le rival redouté des pharaons de Tanis. Un descendant de ce Bébaï avait épousé *une princesse de sang royal*, et son fils, — Nimrod, — en même temps grand prêtre et chef de l'armée, laissait à son petit-fils, — Sheshonk, — une force lui permettant de conserver, sinon d'accroître, l'autorité acquise par les successeurs de Bébaï. Ce Sheshonk, qualifié de *majesté*, de *prince des princes*, fit épouser par son fils la fille du dernier roi tanite, nommée Osorkon ; et c'est ainsi qu'à la mort du dernier roi tanite, Piankhi II, Sheshonk Ier put fonder au delta, légitimement, la xxie dynastie (980).

Sheshonk Ier fut un habile monarque. La Basse-Égypte était devenue l'asile de tous les aventuriers, de tous les mécontents, de tous les révoltés ; il en profita pour affaiblir ses voisins. En Palestine, une réaction violente des Israélites contre la tribu de Juda, qui visait à la prépondérance, avait suscité Jéroboam accusant Salomon, le *roi des juifs*, d'*incapacité et d'impiété*. Vaincu, Jéroboam se réfugia en Égypte, où Sheshonk le protégea. A la mort de Salomon, Sheshonk, qui avait soumis à son autorité tous les petits princes du delta, et qui connaissait par Jéroboam les richesses de Jérusalem, marcha contre cette ville, *soumit Israël*, pilla le temple, et revint en Égypte, victorieux et enrichi. Le sac de Jérusalem ouvrit à Sheshonk Ier la route de Thèbes. Le chef de la xxiiie dynastie fit graver ses fastes sur les murs du temple de Karnak. Le triomphateur n'abusa pas de son succès ; respectueux des traditions antiques, voulant conquérir le cœur des Égyptiens, il se fit représenter sous l'aspect colossal, mais offrant aux dieux de Thèbes les *trente chefs vaincus*, parmi lesquels le roi de Juda, — Jouda-Hamalek, — et il fit graver son cartouche pharaonique, suivant l'usage, en se qualifiant de *chéri d'Ammon*.

Le Sésac de la bible hébraïque, le Sésonchis de Manéthon, Sheshonk Ier, tout en sacrifiant aux dieux de Thèbes dans un intérêt personnel, n'abandonna pas ses propres divinités, asiatiques. Ses successeurs ne comprirent pas cette politique intelligente, et les Égyptiens n'eurent qu'une nouvelle liste de rois incapables de faire revivre le passé. L'hommage rendu aux dieux de Thèbes par le fondateur de la dynastie devint, pour les pharaons qui lui succédèrent, comme une obligation craintive. La fine politique de Sheshonk ne fut plus qu'une démonstration de faiblesse, une attitude de soumission. L'Égypte, mal menée, reprit la pente de son anéantissement. Osorkon Ier, qui succéda à Sheshonk Ier, s'humilia dans les temples ; Takelot Ier, qui vint ensuite, plus clairvoyant, mais sans énergie, donna à son fils le premier emploi sacerdotal, croyant s'approprier l'influence cléricale ; Osorkon II, Sheshonk II, Takelot II, Sheshonk III, Râ-Ousor-Ma et Sheshonk IV virent leur royaume en désordre, en anarchie, livré au pillage des audacieux, pendant qu'au sud, les Éthiopiens, détachés de l'empire, indépendants, formaient une Égypte spéciale, et qu'au nord, dix princes, Asiatiques ou Africains, partageaient la Basse-Égypte en dix petits États.

L'Égypte centrale est assez disloquée, assez anéantie, pour que les Éthiopiens descendent le Nil jusqu'à Minieh sans rencontrer, semble-t-il, la moindre résistance. Thèbes a succombé sous les querelles de prêtres, les jalousies de temples, les luttes de dieux. Memphis vient de tomber également dans les discordes. Piankhi-Mériamen, roi d'Éthiopie, chef de la vieille race noire de

Kousch, perverse, abominable, détestée d'Ammon, vient en libérateur fonder la XXIII^e dynastie (810).

Les princes de Tanis, s'écrie Isaïe, sont devenus insensés ; les princes de Memphis se sont égarés ; ils ont séduit l'Égypte, ceux qui étaient le soutien de ses peuples ; et je livrerai l'Égypte au maître violent qui l'opprimera. Isaïe fut mauvais prophète. Le monarque nouveau, généreux, bon, adopta le culte, l'écriture et la langue des Égyptiens. *Mes soldats,* dit une inscription du conquérant, *n'ont pas fait pleurer un enfant dans les cités paisibles qui m'ouvraient leurs portes.*

La dynastie éthiopienne fondée par Piankhi-Mériamen, et qui comprend Râ-Seher-Petsebast, Osorkon III, et un Râ-Ousor-Ptah-Psemout ? passe vaguement, comme interrompue, plutôt que remplacée, par une dynastie saïte, la XXIV^e (721-715), où ne figure qu'un seul nom de roi, le Bocchoris de Manéthon. Ce fut un prince du delta, ambitieux, qui s'arrogea le titre de pharaon et voulut combattre la dynastie éthiopienne. Le pharaon vengeur, *Sabacon*, battit Bocchoris, qu'il *châtia cruellement*, et prit toute l'Égypte jusqu'à la Méditerranée, inaugurant la XXV^e dynastie, en l'an 715 avant notre ère.

C'est un moment très grave de l'histoire de l'humanité.

Arrêtée dans sa marche vers l'orient par les brahmanes jaunes, la civilisation aryenne est venue à l'occident, en passant par-dessus les Asiatiques, préparer l'Europe. Mais les Asiatiques, comme s'ils avaient le sentiment de leur infériorité, entreprennent, pour ainsi dire, de corrompre ceux qu'ils ne peuvent anéantir. S'insinuant parmi les Aryens, avec une hypocrite humilité, ou par de lâches complaisances ; s'imposant à eux, tantôt avec une insolente effronterie, tantôt avec un violent esprit de domination, suivant les circonstances, les Asiatiques ne cesseront pas de troubler les destinées aryennes ; si bien qu'après tant de siècles écoulés, la guerre des deux races, parfois évidente, plus souvent occulte, est encore ce qui domine l'esprit de notre temps, ce qui explique nos angoisses, nos hésitations, nos déboires, ce qui justifie nos impatiences, nos colères, nos vengeances parfois. A vrai dire, toute notre histoire n'est au fond que l'histoire de cette longue lutte, non terminée, entre l'esprit asiatique et l'esprit européen, ou aryen. Des incidents nombreux, et de grande importance, ont pu suspendre ce combat pour la vie d'une race à laquelle une autre race dispute l'avenir, et des événements très graves ont quelquefois éloigné l'une de l'autre les deux grandes armées aux prises ; mais, comme par une fatalité souveraine, avec toute la rigueur d'une inéludable loi, l'Europe et l'Asie, après l'incident, après la trêve, se sont recherchées avec passion pour reprendre la longue bataille interrompue.

Ce ne furent point et ce ne sont pas des hordes se déplaçant, marchant à la conquête d'un territoire, ni des envahisseurs, et pas même des émigrants, que les Iraniens, les Grecs, les Romains, les Européens enfin, auraient pu combattre, repousser, expulser ; mais des charmeurs, procédant par individualités remuantes, continuellement répétées, s'emparant des esprits, asséchant les cœurs, corrompant les caractères, n'étant pour ainsi dire jamais plus victorieux que lorsque, vaincus, humiliés, la nécessité de leur défaite les amène à concevoir, à pratiquer cette merveille d'une soumission qui finit par devenir maîtrisante, d'un esclavage qui aboutit à la domination. Par ses femmes, par ses artistes, par ses despotes, par ses prêtres et par ses dieux, l'Asie caresse, charme, gouverne, dompte, tient et corrompt l'Europe, quand l'Europe s'abandonne à la lascivité orientale exclusive de l'amour, à l'art superficiel des formes dénonçant l'absence du penseur, au gouvernement des monarques

exploitant la paresse des nations, à la religiosité irréfléchie qui mène au despotisme des prêtres par le despotisme des divinités.

Ce furent des Asiatiques, ces poètes devenus brahmanes, qui détruisirent le peuple arya dès bords de l'Indus. Asiatiques étaient ces magiciens du Touran qui imposèrent leurs mensonges à Zoroastre. Asiatiques sont ces envahisseurs, scribes et pharaons, qui corrompent la civilisation égyptienne si profondément. Les Aryas védiques disparurent ; les Iraniens de l'Iran, fortement impressionnés, conservèrent de l'esprit aryen tout ce que leur législateur, Zoroastre, avait osé maintenir malgré l'influence des mages ; les Égyptiens, eux, dociles, toujours soumis, obéissants, mais calmes, exempts de passion, garderont au centre des bouleversements que va produire le grand choc entre l'Europe et l'Asie, cet esprit de neutralité qui ressemble souvent à de l'indifférence, et qui n'est, en somme, qu'un mépris profond adouci par une extrême bonté. Ouverte à toutes les races, subissant tous les despotismes, devenue complètement asiatique après l'invasion des Pasteurs, l'Égypte sait garder son caractère, sa personnalité proprement dite, absorbe ses vainqueurs, ses occupants, et devient à jamais comme un champ béni où s'atténuent, où s'éteignent les grandes querelles humaines, nationales, philosophiques, religieuses. L'Égypte tolère, concilie, et elle demeure comme le trait d'union entre l'orient et l'occident du monde. C'est en elle que vont se résoudre, par la paix et pour la paix, les vastes problèmes d'intérêt universel.

Entraînée dans le remuement asiatique qui suit l'invasion des Pasteurs, s'étant ressaisie toutefois, grâce à l'Éthiopie africaine, — très égyptienne au fond, — au moment où l'Asie se sent pressée à l'est par les Iraniens qui vont moraliser, constituer les Perses et les Mèdes, à l'ouest par les Grecs qui sont toute l'Europe à eux seuls, l'influence de l'Égypte sera considérable.

Il importe, avant d'aborder l'histoire des Asiatiques, de voir ce qu'était exactement l'Égypte, son organisation, ses mœurs et ses aspirations, à cette époque dite des Ramsès, qui livra Thèbes aux grands prêtres d'Ammon et Tanis aux pharaons venus d'Asie.

CHAPITRE XXIV

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - L'Égypte des Ramsès. - Architecture. - Cariatides. - Sculpture. - Gravure ou glyptique. - Outils. - Peinture. - Statuaire. - Bijouterie et orfèvrerie. - Musique. - Littérature. - Sciences. - Divisions du temps. - Médecine. - Hygiène.

CONSIDÉRÉS comme des étrangers, les pharaons de la XIXe dynastie s'étaient appliqués à faire revivre les traditions des souverains antiques, pour acquérir la bienveillance des Égyptiens. Sétî Ier renouvelle facilement la gloire de la dynastie précédente, en s'appropriant des victoires qu'il n'a pas remportées. Les murs du temple d'Abydos étalent les fastes de ce plagiaire ; on le voit, sur les murs, fêté par une théorie de jeunes Égyptiennes toutes nues. Il construisit Karnak pour affirmer qu'il avait continué les grandes œuvres guerrières de Thoutmès III, et ce fut le premier type de monument public, — semi-temple et semi-palais, — où, dans d'immenses salles bien éclairées, le peuple se réunira, où des tribunaux siégeront.

Ramsès II finit par un traité de paix et d'alliance une guerre de quinze années avec les Syriens unis aux peuples nouveaux de l'Asie Mineure ou Petite-Asie. De la longue série de petits combats qui pendant ces quinze années, et sans gloire pour personne, épuisa les deux camps, les scribes du pharaon firent une campagne extraordinaire. Ramsès II, très pacifique, ordonna la construction dans le delta de la ville de Rhamsès, qui ne devait être d'abord qu'un point stratégique fortifié, et qui devint un séjour de plaisir, une cité charmante, où le monarque venait vivre doucement. Quarante-six années d'une paix non interrompue permirent à ce pharaon d'ordonner, avec l'édification de nombreux édifices, l'achèvement des monuments que les pharaons ses prédécesseurs n'avaient pu terminer. Jaloux de sa réputation de *roi constructeur*, Ramsès II fit graver son nom sur tous les monuments de l'Égypte, anciens et nouveaux, de telle sorte que les Grecs, de très bonne foi, attribuèrent à Ramsès II, leur Sésostris, les hauts faits de tous les pharaons antérieurs.

La paix voulue par Ramsès II, paix indolente, ouvrit l'Égypte aux étrangers, toute grande, et ce fut une invasion. Syriens et Libyens, — Asiatiques du nord-est et Africains du nord-ouest, — venus en masse, s'emparèrent du Bas-Nil, lentement, sûrement. L'agitation égyptienne, totalement disparue, était remplacée par une lourde nonchalance. Les scribes seuls, très actifs, régnaient.

Ménephtah, par son héroïsme personnel, par l'énergie de son caractère, aurait peut-être refait la vieille Égypte, s'il y avait eu encore, le long du Nil, un peuple égyptien suffisant. De la mer Méditerranée jusqu'à Thèbes, les Asiatiques dominaient. Pour avoir une armée, Ménephtah dut engager des mercenaires. Une première victoire, vraie celle-ci, valut au vaillant monarque une grande popularité ; mais le pharaon était déjà fort âgé lorsqu'il devint le maître de l'Égypte ; il ne put donc pas utiliser son influence, et des révoltes rendirent presque impossible le gouvernement de ses successeurs. Sous le dernier pharaon de la XIXe dynastie, — Arisou le Syrien, — l'Égypte n'existe presque plus.

L'œuvre monumentale des pharaons de cette dynastie est assez difficile à classer, puisque leur manie persistante fut d'usurper le mérite de leurs

prédécesseurs. Ramsès II mit sans hésitation son propre cartouche sur des statues de rois de la XII^e et de la XIII^e dynastie. Cependant, les sépulcres de Biban-el-Molouk à Thèbes, le spéos d'Ibsamboul, les temples de Deir et de Beit-Oually en Nubie, et surtout le Ramesseum, demeurent comme des conceptions heureuses de ce temps, des merveilles d'exécution. Memphis, horriblement détruite, avait dû également être embellie par Ramsès II. Le temple de Sâh, rebâti par ce pharaon, n'est qu'un amas de débris gigantesques. Le palais de Karnak, suffisamment respecté, est encore magnifique, avec ses cent trente-quatre colonnes, dont quelques-unes ont un chapiteau capable de recevoir cent hommes debout. Ces colonnes, énormes, sont à ce point multipliées, que les entrecolonnements en deviennent étroits. La lumière, tombant de vastes fenêtres haut placées, vient se jouer dans cette forêt de pierre, et ne se répand dans ce dédale que rompue, divisée, affaiblie, douce, mystérieuse, étrange. Les images peintes sur les colonnes, vivement coloriées, animent l'immense salle silencieuse. Le Ramesseum, avec ses trente colonnes aux chapiteaux en forme de calice, avec sa porte principale couverte d'une plaque d'or pur, était une somptuosité. Le colosse de Ramsès II, qui y trônait, pesait plus d'un million de kilogrammes. Le pied de la statue mutilée, gisant sur le sable gris, mesure quatre mètres de longueur. Le temple d'Abydos, avec ses sept nefes menant à sept sanctuaires, reçut les plus admirables bas-reliefs. Après Ramsès II la décadence se précipite, l'art s'effondre. Dès Ramsès IV les sculptures s'affadissent ; les bas-reliefs, grossis, tendent rondement à la reproduction purement matérielle des êtres et des choses.

La fin de la XIX^e dynastie termine une grande période. L'histoire de l'Égypte, — de l'Égypte proprement dite, — artistique, politique et sociale, ne va pas au delà des Ramsès. Le Nil n'est plus isolé, il n'appartient plus exclusivement aux Égyptiens. Du côté de ses sources sont venus, viennent, les Africains du pays de Kousch et du pays des Nègres, avec leurs mœurs particulières, bons et reconnaissants, mais superstitieux et dévergondés. Par les bouches du fleuve, largement ouvertes, vont arriver bientôt, et en grand nombre, les hommes blancs des îles méditerranéennes, du continent européen. Les chaînes arabique et libyque se sont abaissées, et c'est à peine si l'on distinguerait déjà, sur les bords du Nil, de la mer jusqu'à la première cataracte au moins, l'Égyptien, du Libyen, du Phénicien, du Syrien, de l'Araméen, de l'Assyrien et de l'Arabe, partout répandus. On remarquerait probablement, conservant mieux leur physionomie dans cet ensemble de races diverses se confondant de plus en plus, beaucoup d'Israélites, quelques Indiens et des Grecs.

En ordonnant l'exécution du merveilleux spéos d'Ibsamboul, Ramsès II revenait aux origines de l'architecture égyptienne. Phtah dit au pharaon : *Roi Ramsès, je t'accorde de sculpter les montagnes en statues hautes, élevées, éternelles* ; et le pharaon fit sculpter son image colossale, quatre fois, à pleine falaise, sur les bords du Nil, pendant que des ouvriers hardis creusaient le temple à même la roche. A Thèbes, les tombes royales étaient également creusées dans la montagne, comme jadis. L'architecture égyptienne revient à son point de départ, — la caverne, — après avoir entièrement achevé son cycle étonnant.

Temples, palais, monuments de toutes sortes, creusés ou bâtis, ce ne sont partout, en Égypte, que des cavernes, et ces cavernes ne sont jamais, en réalité, que des tombeaux. Lorsque le pharaon a trouvé *sa montagne*, il la fait creuser résolument, après avoir fixé le plan des galeries intérieures, après avoir indiqué les points où les ouvriers devront laisser des blocs de soutènement. Ces blocs, ouvragés, ornés, gravés, peints, seront des colonnes. Lorsque là où le caprice

pharaonique veut un monument, le sol n'est qu'une terrasse plate, comme à Gizeh, une pleine comme à Karnak, à Gournah, à Thèbes, ou bien le pharaon fait construire des montagnes factices, et ce sont les pyramides ; ou bien, pierre à pierre, reproduit-il, mais en plein air alors, — et c'est une innovation, — la caverne qu'il eût creusée dans le roc, et ce sont les temples bâtis sur toute la longueur du Nil, uniformes, généralement obscurs, donnant à celui qui y pénètre l'impression voulue du creusement souterrain.

L'idée de cette architecture fut purement funéraire. C'est, sous la terre, le calme du tombeau que l'on cherchait. Les prêtres, faisant du culte des ancêtres un culte purement religieux, substituèrent l'idée de *temple* à l'idée de *tombe*. Les Ramsès, eux, formulèrent pour la première fois la pensée du *palais public*. Malgré ces transformations successives, le monument égyptien ne fut jamais qu'un tombeau. L'énormité des pyramides, la profondeur des galeries de la vallée des rois, les méandres obscurs des temples, n'expriment que le désir d'éloigner de la curiosité et de la cupidité des vivants, des injures de l'air et du ciel, les dépouilles de ceux qui ont terminé leur première existence et dont les corps doivent être conservés, intacts, pour la deuxième vie de l'au delà. Dans le delta, aux terres basses et humides, il fallait bien, pour préserver les momies, les placer dans des tombes épaisses, solidement bâties ; en Égypte-Moyenne, les tombes étaient simplement creusées dans le roc, la sécheresse de l'air y étant un élément de conservation certaine.

Le creusement des montagnes et l'édification des monuments qui ne devaient être, en somme, sauf leur ornementation, que des montagnes artificielles, nécessitaient une dépense d'efforts dont le calcul est vertigineux. La quantité des pierres transportées, le poids du plus grand nombre de ces pierres, exigeaient le développement d'une force mécanique puissante et constante. Des obélisques de plus de trente mètres de hauteur, d'un seul bloc de granit, étaient travaillés comme l'eussent été des bijoux.

Les architectes avaient à leur disposition, le long du Nil, des calcaires compacts, des grès excellents, d'indestructibles granits, et le limon du Nil, gras, apte à se modeler en briques durables, cuites au soleil. Le bois était rare, ainsi que les métaux. Dès le commencement des temps historiques, on voit que les Égyptiens se procuraient des porphyres en Arabie, des marbres au Sinaï et des basaltes en Éthiopie.

L'art du tailleur de pierres s'exerça de bonne heure, avec une extrême habileté, une grande précision. L'équarrissage absolu et la rectitude des angles sont les règles principales du constructeur égyptien. Apportée, hissée, placée, *assise*, la pierre demeure éternellement, et par son propre poids exactement équilibrée. Des niveaux de bois servaient aux ouvriers attentifs et minutieux. Les joints des pierres étaient imperceptibles. Les monuments terminés avaient l'aspect voulu d'un bloc immense, hardiment creusé. Par l'énormité des pierres équarries et leur parfait placement, les plafonds allaient d'un mur à l'autre, simplement, et nul ne songeait au problème de la voûte, ni à l'emploi d'un ciment. La *solidité*, qui est la caractéristique de l'architecture égyptienne, résultait de la simplicité des moyens employés, de la succession logique des masses placées, de la raison de l'architecte. Cette raison faisait, en outre, que sans règles chiffrées, sans *données* de style, sans *rappports* établis entre les diverses parties d'un monument, les architectes savaient presque toujours obtenir un ensemble d'unité parfaite.

Dédaigneux du détail, ayant l'instinct du simple, de l'immuable, vivant dans une harmonie naturelle, l'architecte égyptien ne conçoit pas une seule ligne qui puisse couper le dessin général des choses. Il n'a d'ailleurs à se préoccuper, ni de la pluie qui ronge les assises, ni de la neige qui surcharge les plafonds ; rien ne l'entrave ; il n'a qu'à s'accorder avec l'horizon, avec le ciel, avec les montagnes, avec le Nil. Il édifie ses masses monumentales carrément, et n'emploie, pour en arriver au maximum de l'effet, que des moyens légitimes. Par exemple, il donnera de l'élévation aux pylônes en les assujettissant un peu à la forme pyramidale ; il démontrera l'importance des colosses sculptés, en plaquant à leur côté même des figures de dimensions ordinaires, humaines.

L'application matérielle, à l'*art architectural*, de l'idée originale, funéraire, se perpétue. C'est toujours, du petit au grand, le mastaba ou lieu de réunion, la galerie mystérieuse, cachée, et le caveau. La *salle de réunion*, peu à peu, devient la principale et aboutit à la splendide salle hypostyle de Karnak, qui est publique, comme les galeries se transforment en couloirs sacrés, et les caveaux en sanctuaires sombres, où les prêtres seuls peuvent pénétrer.

L'ornementation des édifices, confiée aux sculpteurs, aux graveurs, aux peintres, s'harmonise admirablement avec l'idée fondamentale. Les supports laissés de loin en loin dans les cavernes creusées deviennent des colonnes, mais ne perdent pas leur caractère d'utilité. La nature donnait le palmier comme un modèle, et ce furent des palmes sculptées qui s'élançèrent autour du chapiteau. Le besoin du solide, de l'énorme même, fit bientôt concevoir, et nécessairement, l'emploi simulé de plusieurs troncs de palmiers réunis ; et c'est en indiquant la séparation des fûts liés que les architectes trouvèrent les cannelures. Les palmes du chapiteau n'exprimant pas la solidité du support ornementé, l'artiste plaça entre le chapiteau et l'architrave un entablement relié aux colonnes par des dés de pierre. L'élévation des colonnades s'accrut comme avait été obtenue l'élévation des pylônes, par l'amincissement, de la base au chapiteau. L'architecte qui hasardait à l'extérieur, comme un ornement, les obélisques monolithes, debout, dans l'air, ne supportant aucun poids, n'acceptait à l'intérieur des monuments que des colonnes formées de plusieurs blocs superposés.

L'imagination de l'artiste se donnait carrière dans le dessin des chapiteaux, parce que le dessin, — palmes ou fleurs, — ne représentait qu'un revêtement de la colonne solide, intérieure. Ce furent des variétés pleines d'une délicate fantaisie, bizarres quelquefois. L'excès de cette liberté conduisit à l'emploi de figures humaines. Des poids énormes furent posés sur les épaules de cariatides ; des têtes sans corps vinrent former des chapiteaux. L'architecte du palais de Médinet-Abou osa encastrier dans le mur même du palais des images de prisonniers formant poutres, les épaules et les bras, hors du mur, supportant des balcons de pierre.

La sculpture des parois, toujours sobre, faisant corps avec le bâtiment, dépassait l'importance technique du monument édifié. L'esprit demeure confondu, lorsqu'il a essayé de supputer la somme de travail que représentent les sculptures, les reliefs, les gravures, dont les murailles de grès, de granit, de basalte, sont couvertes. La superficie sculptée des monuments est incommensurable. Jamais un ornement ne fait saillie ; lorsque le sculpteur veut modeler à fond son sujet, c'est en creux qu'il formule son idée. Pour arriver à l'uniformité calme de l'ensemble, des modèles limitaient strictement la fougue de l'artiste. Ces modèles successifs allaient, en série graduée, de l'ébauche la plus grossière jusques au

fini le plus complet. Chaque hiéroglyphe, quelque minime qu'il fût, répondait à une loi fixée, et cette loi, mûrement réfléchie, tenait compte non seulement du sujet à graver, mais encore de la place que le sujet devait occuper sur le monument. Le jeu de la lumière, par exemple, devant donner aux surfaces des obélisques livrés au plein soleil un aspect de concavité, on taillait ces surfaces avec une convexité, diminuée jusqu'à rien au sommet. Il en était de même des sujets gravés, qui étaient d'un dessin rigoureusement approprié aux exigences des hauteurs architecturales. Leur quadrillage préliminaire, une véritable *mise au carreau*, refrénait le sculpteur illustrant un mur. Hommes, animaux, plantes, fleurs, objets de toutes sortes, avaient été profondément étudiés. Chacune de ces figurations est un chef-d'œuvre, une expression du vrai, finie, qu'il est impossible de simplifier davantage, et qui cependant dit tout ce qui doit être dit, complètement, exactement. Cet art spécial se dénature à mesure que les Asiatiques viennent vivre sur les bords du Nil.

A l'admiration que font éprouver ces œuvres d'art, sublimes, s'ajoute l'étonnement de leur exécution matérielle. Chacun de ces hiéroglyphes intaillés, innombrables, dans le granit, le basalte, le porphyre, est un travail de patience tel, représente une telle somme de labeur, qu'il prend l'importance d'un problème. Le sable ferrugineux du Darfour était-il exploité pour en extraire des outils avec lesquels les graveurs exécutaient leur merveille, et savaient-ils, ces ouvriers, transformer ce fer en acier ? Pline observe que le Nil apportait jusqu'à Péluse le sable d'Éthiopie, *aussi dur que la poudre de diamant*, et l'on a pensé que ce sable servait à polir les granits ? Dans le temple d'Ibsamboul, Phtah dit à Ramsès II : *Je t'accorde que les pays étrangers trouvent pour toi des pierres précieuses pour inscrire les monuments à ton nom*. Quelles étaient ces pierres précieuses ?

L'ornementation des monuments, d'abord sévère, calme, pure, se compliqua de colorations diverses, moins saines, et de plus en plus excessives. Sous la XIX^e dynastie, des murs entiers étaient recouverts de faiences aux pâtes vitrifiées formant des dessins. L'emploi des couleurs obéissait, sinon à un certain symbolisme, au moins à un goût superstitieux. Le vert exprimait la prospérité ; le jaune disait le malheur, la tristesse ; il rappelait le désert ; il était devenu la couleur de Typhon, de Set, l'ennemi d'Osiris, comme dans l'Inde védique il caractérisait *la maladie*, la fièvre des jungles. L'emploi des couleurs remonte aux plus anciennes dynasties. Les scribes trempaient leurs calams dans cinq godets. L'écriture bicolore, — noir et rouge, — est fréquente. Les effets de coloration monumentale s'obtenaient par des oxydes métalliques, des pâtes tenues dans des cloisons, des pierres et de l'or enchâssés. Des momies étaient complètement enveloppées de feuilles d'or formant un étui, reproduisant en repoussé, extérieurement, le corps et les traits du cadavre.

L'art de la dorure demeura toujours grossier dans l'ancienne Égypte. La pierre, le bois et les métaux à dorer étaient d'abord recouverts d'un stuc ; l'or, plaqué brutalement sur cette couche, demeurait comme poissé.

L'art de la peinture, naïf en tant que reproduction des sujets, reste loin de l'art de l'architecte, du sculpteur et du graveur. L'amplitude des horizons, la grandeur des spectacles naturels, l'immensité des lignes, ne permettaient pas à l'Égyptien de concevoir, de reproduire en un résumé algébrique parfait, tout ce que son regard embrassait. Il faut aller jusqu'à la XXVI^e dynastie pour rencontrer un *sujet* peint sur une stèle.

L'art de la statuaire, plus individuel que l'art du sculpteur et du graveur, dirait à lui seul l'histoire entière de l'ancienne Égypte. Avec toute la patience d'un ciseleur, — car les statues de granit s'achevaient au polissage, — l'Égyptien sculptant une figure humaine, que ce fût un pharaon ou un artisan, s'inspirait de sa propre émotion, résumait le sentiment de son époque, nous léguait un témoignage irrécusable de la pensée contemporaine de l'œuvre. Les statues devaient immortaliser les vivants, rappeler les souverains aux siècles à venir, comme de grands ancêtres, afin qu'ils eussent leur place à côté des Osiris, des Ammon, des Horus, ces premiers rois. A mesure que le culte des morts se transformait en un culte religieux, les pharaons préhistoriques devenaient des divinités, et les sculpteurs n'osaient plus représenter, tels qu'ils les voyaient, les pharaons modernes divinisés. L'allégorie et le symbolisme dévoyèrent donc l'art sculptural, intimidé.

L'art égyptien luttait contre cette décadence. Continuellement, on rencontre des œuvres admirables protestant contre la déchéance de l'art vrai, mais subissant cette déchéance. A Deir-el-Bahari, un grand artiste a représenté un jeune prince, — peut-être Thoutmès, — tétant une vache sacrée. Le symbolisme de la déesse Hathor nourrissant le pharaon Horus est une décadence formelle ; l'œuvre d'art est encore irréprochable en soi : Hathor-vache est *divinement dessinée*, certes, mais la pente est fatale, la notion du vrai est perdue ; l'idée étant faussée, l'art d'exprimer l'idée se faussera à son tour. L'artiste qui fit cette merveille sera dépassé par cet autre qui, représentant un hippopotame traversant un marais, peignit sur le ventre même du monstre, qui est d'un bel émail bleu, les roseaux qu'écarte en passant sa masse ambulante.

Hors du vrai, l'impression bondit à l'aventure, d'un extrême à l'autre, va de l'énorme disproportionné au tout petit mesquin. Dès la XVIII^e dynastie, les statuettes funéraires, — de calcaire, de granit, d'albâtre, de serpentine, de bois, de faïence crue ou émaillée, — rapidement faites, encomrent les tombeaux. C'est à peine si l'on en exécutait quelques-unes vers la XIII^e dynastie. Un souffle de mauvais goût a voulu que, confondant le grand et l'énorme, le pharaon crut exprimer sa supériorité en faisant sculpter son image dans un bloc de vingt mètres de hauteur. L'industrialisme asiatique a permis que cette chose sacrée de la représentation d'un homme dans son propre tombeau devînt, par la multiplication des reproductions faciles, et peu coûteuses, un élément de commerce lucratif. L'idée de durée ne hante plus les esprits ; la mort, si elle ne termine pas tout, est certainement la fin de quelque chose ; ceux qui restent auront suffisamment témoigné de leur intérêt, si, suivant l'usage, ils ont apporté des statuettes qu'ils auront jetées dans la tombe ; et quant à *celui qui est parti*, on ne lui doit plus rien si l'on a pieusement mis dans quatre vases, — *canopes*, — ses entrailles, son cerveau, son cœur et son foie. Ces quatre vases, placés aux quatre angles du sarcophage, représenteront, par les têtes sculptées de leurs couvercles, les quatre *génies de l'amenti* : Amsset à la tête d'homme, Hapi à la tête de chacal, Soumaoutf à la tête d'épervier, Kebhsnir à la tête de singe.

Au fond, cette décadence n'est pas sans témoigner d'un grand respect pour l'art merveilleux qu'elle corrompt. Il y a, dans l'ensemble, des règles fixes auxquelles nul n'ose toucher. Le symbolisme supprime le vrai, mais le symbole conserve le caractère égyptien ; les statuettes funéraires précipitent l'art du sculpteur dans le métier ; mais c'est, en petit, l'art égyptien qui se continue ; les graveurs soignent beaucoup moins leurs sujets, mais ils ont étudié leur art sur d'excellents modèles. L'artiste qui exécuta la statue colossale de Ramsès II, de granit, obéit à la volonté du maître en mettant à chacune de ses mains un emblème de

commandement, en le coiffant de la lourde perruque surmontée du disque solaire, en le revêtant de la schenti qui le couvre, du tablier orné de six uræus dressant le front, avec une tête de lion centrale. L'œuvre, molle, sans élégance, dit bien la fièvre vaniteuse qui caractérise l'époque de Ramsès II ; mais avec quelle habileté l'artiste applique à sa production hâtive, manquée, les lois de la statuaire correctement transmises par les âges antérieurs ! Si bien, qu'à voir en passant les œuvres générales des artistes de cette période, on ne serait peut-être pas frappé de la décadence qu'elles prouvent.

La rigidité des lois auxquelles obéit l'art égyptien, le but stable de cet art, qui est de chercher la simplification de tout, d'arriver à l'expression des choses par le minimum des lignes, font que l'ensemble des productions artistiques de l'Égypte, depuis Ménès jusqu'aux Romains, apparaît comme unique, immobile, immuable. Platon, éprouvant cette impression, affirmait qu'en Égypte des *modèles d'art* étaient enfermés dans les temples, et qu'il était défendu aux artistes *de rien innover, ni de s'écarter en quoi que ce fût de ce qui avait été réglé par les lois* ; et il ajoute : *Cette défense subsiste encore, et pour les figures, et pour les ouvrages de sculpture et de peinture, et pour toute espèce de morceau de musique ; il y a plus de dix mille ans, à la lettre, que ces règles ont été posées, et les œuvres de ces temps reculés n'étaient ni plus ni moins belles que celles de nos jours. Elles sont toutes, sans exception, travaillées sur les mêmes patrons ; et le goût du plaisir n'a pas prévalu sur l'antiquité.*

Platon se trompait, comme se sont trompés, après lui, ceux qui n'ont pas analysé leur sensation. Le but des artistes est le même, certainement, depuis Ménès, et avant lui depuis *dix mille années*, disait avec raison Platon, à son époque. L'*idée artistique* de l'Égyptien n'a pas varié, parce que la leçon fut complète dès le premier jour : dire le vrai, par le moyen le plus simple. L'idée principale, la représentation du vrai, a subsisté, mais le *vrai*, mais le *vu*, s'étant modifiés en Égypte, le *faire* a exprimé le changement. Le Nègre représenté sur les murs d'Ibsamboul, et merveilleusement, ne ressemble pas à l'Asiatique si parfaitement gravé sur les murs de Karnak ; le procédé du graveur est le même, l'impression ressentie est semblable. Chaque époque a si bien imprimé son cachet à ses œuvres, que l'inspection de l'écriture gravée, des hiéroglyphes, peut conduire à déterminer le moment de leur exécution.

Il en est des mœurs comme des arts. Les Égyptiens, à travers les âges, ont conservé leur caractère fait de patience, de calme, de douceur ; mais quelle différence dans les œuvres morales, suivant que dominant, à Tanis, à Memphis, à Thèbes, à Éléphantine ou à Napata, des pharaons égyptiens, asiatiques, éthiopiens, ou que le gouvernement des Égyptes appartient aux pharaons, aux grands vassaux ou aux prêtres ! Le grand art suit les vicissitudes de la vie égyptienne. Vers la XVIII^e dynastie, la coquetterie asiatique ayant envahi les bords du Nil, les femmes se couvrent de fleurs, se parfument d'essences, se parent de bijoux ; les sculpteurs et les graveurs se font ciseleurs et orfèvres, et nous avons les admirables bijoux de la reine Aah-Hotep, et ces milliers d'objets précieux devant la collection desquels il suffirait, pour les expliquer, d'écrire ce passage d'un papyrus de l'époque : *Qu'il y ait toujours des parfums et des essences pour ton nez, des guirlandes et des lotus pour tes épaules et pour la gorge de ta sœur chérie, qui est assise auprès de toi.* Devenus orfèvres, les sculpteurs appliquent aux menus bijoux qu'ils cisèlent les lois dont ils ont en eux la tradition, et c'est ainsi que des flacons pour essences, et des boîtes destinées à recevoir des fards, sont de réels monuments artistiques, largement compris,

donnant au regard une impression de grandeur, bien qu'un grossissement seul puisse en faire saisir toutes les délicatesses, en révéler tous les fins détails.

Nous ne savons de l'art musical des Égyptiens que leur goût prononcé pour la musique. Les pharaons choyaient leurs *intendants du chant*, et chaque temple avait ses chœurs organisés. Les princes de Meh, ces grands vassaux dont les munificences sont racontées dans les hypogées de Béni-Hassan, n'eussent pas vécu sans musiciens. Des batteurs de tambour et de tambourin, des sonneurs de trompette, des joueurs de harpe, de lyre, de sistre et de flûte, prenaient part à toutes les réunions, concouraient à toutes les cérémonies royales, militaires, religieuses ou funèbres. Entendre de la musique, jouée ou chantée, était un très vif plaisir pour l'Égyptien : *Qu'il y ait de la musique ou du chant devant toi, et, négligeant tous les maux, ne songe plus qu'aux plaisirs, jusqu'à ce que vienne ce jour où il faut aborder à la terre qui aime le silence.* La chanson du roi Entew prouve que le goût de la musique était populaire. Il existait une *Chanson des bœufs*, que chantaient les meneurs de charrue. Par des battements de mains et par des jets de voix, les assistants accompagnaient les virtuoses.

Nous ne savons rien de la science musicale des Égyptiens. Elle devait être assez avancée, puisque Platon la signale comme fixée depuis dix mille ans. En s'impressionnant du goût artistique des Égyptiens, en général, de leur architecture, de leur statuaire, de leur gravure, de l'esprit qui animait leurs récits ; en tenant compte de la douceur de leur vie, du calme de leur existence, de l'absence de passions qui les caractérisait ; en écoutant surtout la nature qui les environnait, et qui fut toujours leur grande maîtresse, on pourrait, peut-être, qui sait ? entendre leurs harmonies. Ils savaient évidemment réunir des voix humaines, en combiner les registres divers, et ils savaient aussi les lois par lesquelles s'allient les vibrations différentes des instruments. Ils connaissaient l'accord, puisque les harpistes de Ramsès III sont représentés jouant à trois doigts d'une harpe à treize cordes. A la tête des armées, au triomphe des souverains, dans les processions religieuses, les trompettes devaient sonner rudement, donner un son prolongé, se répercutant au loin, car l'idée musicale n'était là qu'un signal ou un appel. Mais pour l'accompagnement des chœurs, dans les palais et dans les temples, l'instrumentation devait être douce, légère, car la basse, donnant le rythme, et le maintenant cadencé, était relativement très faible, les instrumentistes n'ayant qu'un petit tambour et le sistre de bronze. Une grande dextérité des lèvres et des doigts devait multiplier les notes rapidement, car on remarque dans l'attitude des musiciens représentés la préoccupation d'une stabilité de corps nécessaire à un jeu fatigant des muscles. Les harpistes de Ramsès ont l'épaule appuyée sur le bois courbé de l'instrument. La multiplicité des notes, — qui est encore la caractéristique de la musique actuellement préférée sur les bords du Nil, — exclut la possibilité des effets puissants, et donne, avec exactitude, si l'effet en est prolongé, l'impression des murmures harmoniques, naturels, dont les Égyptiens jouissaient. Ces harmonies, très nettement perceptibles, sont l'œuvre constante du soleil et des eaux. Le matin, dès que les premiers rayons échauffent la terre d'Égypte, toute imprégnée de l'abondante rosée de la nuit, l'humidité se vaporise rapidement, les myriades de petites pierres, les grands blocs, les hauts rochers, vibrent de toutes parts, et c'est, dans le grand silence d'une aube blanche, comme un cantique. Dans les vallées profondes, cette harmonie devient très puissante ; elle prend le cœur. Pendant le jour, c'est la plainte des palmes, interminable, la brise venant du nord ; et la nuit, c'est le concert des bestioles, intense, plein de notes aiguës, mais qu'enveloppe le bruit lent et grave du fleuve battant ses rives.

Il est probable que, vers la XVIII^e dynastie, la musique égyptienne proprement dite se mélangea d'harmonies asiatiques ; que des effets conventionnels se substituèrent, en partie au moins, à la reproduction idéalisée des bruits vrais, à l'expression sincère des sentiments naturels. Il serait bien surprenant, en effet, que l'art musical, à cette époque, se fût affranchi de l'influence néfaste qu'eut l'esprit asiatique sur l'architecture, la sculpture, la gravure et la littérature égyptiennes.

L'art littéraire est ordinairement en parallélisme avec l'art musical. Aux premiers récits gravés sur les murs des tombes se sont substitués peu à peu des morceaux plus travaillés d'où toute naïveté est bannie. L'histoire vraie des Égyptiens, continuellement dite par eux-mêmes sur la pierre, aux commencements, ne fut bientôt plus, sur les papyrus, qu'une phraséologie banale, conventionnelle, n'apprenant rien. Le prêtre Pentaour, sous Ramsès II, imagina tout un poème pour célébrer la gloire du pharaon, et le goût des romans se répandit. Pour distraire Sétî II, le *roman des deux frères* fut écrit. L'auteur de ce roman a mis en œuvre le mythe purement asiatique du *jeune dieu solaire*, toujours mourant et toujours renaissant. Ce goût de la fiction, du mensonge, du convenu, tout nouveau en Égypte, y devient général au moment où les Asiatiques tiennent la vallée du Nil. Les romans ont désormais leur place dans la *maison des livres*. La musique purement instrumentale, avec l'abus de la virtuosité, dut être importée en Égypte par les Asiatiques en même temps que l'art de la narration et le goût du fictif.

L'histoire de l'art égyptien, bien connue, jetterait une grande clarté sur l'histoire de la vie égyptienne, parce que l'Égyptien, irréfléchi, spontané, se montre tel qu'il est à tout moment. Cette disposition, très africaine d'ailleurs, et que les Nègres possèdent à un haut degré, qui fait l'Égyptien rebelle à toute contention d'esprit, devait le livrer aux Asiatiques, très réfléchis, eux, très spéculateurs, sachant préparer leur voie de longue main. La spontanéité égyptienne produisit un art merveilleux, mais la paresse intellectuelle de l'Égyptien fit que la science égyptienne proprement dite n'exista pas.

Quelques notions d'astronomie astrologique, obtenues sans doute empiriquement, un peu de mathématique pratique due à l'expérience des constructions gigantesques exécutées, une médecine excessivement restreinte, voilà tout ce que l'Égypte scientifique posséda. Les divisions du temps elles-mêmes demeurèrent arbitrairement fixées, en dépit de toutes les constatations positives. Le calendrier copte commence encore l'année en septembre, simplement parce qu'à ce moment toutes les récoltes sont terminées, que la terre est sous l'eau du Nil, et que le renouveau se prépare. Le mois était divisé en trois décades, par pure commodité. Aucun besoin de chronologie historique. Les Égyptiens ne comptaient que les années du pharaon régnant.

La médecine, exercée par les prêtres, se compliquait de pratiques superstitieuses. Hors des temples, chaque médecin avait sa spécialité, non seulement au point de vue de la maladie à guérir, mais encore du membre souffrant. Les rhumatismes étaient sans doute la maladie principale. Le spécialisme à outrance, et qui faisait que le *médecin du front* était absolument distinct du *médecin des yeux*, du *médecin des lèvres*, etc., se continua lorsque les prêtres, s'étant approprié le monopole de l'art de guérir, imaginèrent des invocations religieuses ; chaque dieu guérisseur eut sa spécialité. L'anatomie était complètement inconnue. Les battements du cœur suffisaient à l'Égyptien comme explication de l'*être*. Il attribuait au cœur, qu'il confondait avec les

poumons, le *souffle vital*. C'est par le cœur que la momie devait revivre. L'hygiène remplaçait la médecine. Très sagement d'ailleurs, les Égyptiens se gardaient de tout excès ; ils savaient avec exactitude les diverses conditions de l'existence suivant les saisons. Pendant les équinoxes, surtout en septembre, de grandes précautions étaient prises, les *hommes* devenaient attentifs. *Évitez de vous fatiguer*, dit le calendrier copte, *habiliez-vous plus chaudement. Les matinées fraîchissent, les rosées deviennent abondantes, les coups de vent sont perfides. L'eau est refroidie ; il ne faut pas en boire pendant la nuit. Suspendez toutes médications périodiques.* Hérodote a remarqué l'excellente et méthodique hygiène des Égyptiens.

CHAPITRE XXV

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Fonctionnaires et grands vassaux. - Divinisation du pharaon. - Harem de Ramsès II. - Le grand eunuque de Sétî. - Les femmes d'Asie. - Amours égyptiennes. - L'homme et la femme. - La famille. - Jouets. - Villes. - Meubles. - Les grands domaines. - Institutions militaires. - Armes. - Équitation. - Stratégie.

LE culte des grands ancêtres avait été fait somptueux par les premiers pharaons. L'Égyptien croyant que la mort n'était qu'une interruption d'existence, qu'une deuxième vie semblable à la première était vécue à l'ouest de l'Égypte, les monarques finirent par se faire rendre dès ce monde, dès leur existence première, les honneurs qu'ils n'auraient dû recevoir qu'après leur mort. Plus tard, lorsque les dynasties asiatiques s'installèrent sur les bords du Nil, et dès que les prêtres, organisés, eurent divinisé les ancêtres, les pharaons, ne pouvant plus renoncer aux hommages que recevaient leurs prédécesseurs, se trouvèrent comme des dieux. Sous la XIXe dynastie, — bien avant sans doute, mais jamais aussi complètement qu'alors, — le pharaon ne se montre plus qu'avec le costume d'Ammon, le dieu de Thèbes, entouré de thuriféraires balançant leurs encensoirs, de flabellifères penchant leurs longs éventails de plumes blanches sur le front du monarque deux fois couronné, ayant au front l'uræus. Ses enfants, les généraux et les grands dignitaires lui font cortège ; le peuple se prosterne, le saluant de retentissantes acclamations. C'est un dieu ; un dieu vivant. Thoth, parlant à Sétî, affirme lui-même la divinité du monarque : *Tu crées les humains, tu fais naître les générations des hommes*. L'essence divine, éternelle, des pharaons est un dogme : *Ton être est l'être de l'éternité ; l'être de l'éternité est ton être*.

Bien que dieux, les pharaons n'étaient pourtant pas les meilleurs des hommes, et l'exemple de leur vie royale dut profondément troubler la pure conscience des Égyptiens. Le peuple, qui ne voit pas les monarques souvent, se scandalise peu des immoralités souveraines dont le spectacle ne frappe pas directement ses yeux ; mais les grands dignitaires de la cour, mais les grands vassaux, spectateurs continuels de la corruption pharaonique, sont incités par leur ambition même à imiter le monarque, à se corrompre comme lui pour l'égaliser. Il n'y eut pas d'Égyptien riche, ou puissant, sous les dynasties du Nouvel-Empire, qui ne vécût ou ne voulût vivre, autant qu'il le pouvait, en pharaon.

Ramsès II, qui fut peut-être le monarque le mieux divinisé, eut un harem où lui naquirent cent soixante-dix enfants, dont soixante-neuf fils. On a dit de ce pharaon qu'il ouvrit son gynécée à l'une de ses propres filles. Il est certain que la démoralisation était profonde sous la XIXe dynastie. Sétî décora du collier d'or, qui était la marque distinctive du haut mérite, son grand eunuque Horkhem. Et Sétî, qui pousse l'outrecuidance jusqu'à faire représenter cette cérémonie sur la pierre, se rendait parfaitement compte de l'immoralité de son caprice souverain, puisque dans l'inscription expliquant le tableau, parmi les souhaits du monarque, se trouve ce vœu : *que Horkhem ne soit pas ravalé dans le palais*. Serviteurs dignes de tels maîtres, les courtisans récompensaient le pharaon avec une impudence qui ne surprend que par la grossièreté de ses manifestations. On collectionne, pour les rééditer en l'honneur du roi, toutes les flatteries imaginées pour ses prédécesseurs ; ou bien, simplement, dans les inscriptions publiques, monumentales, disant la gloire d'un pharaon passé, on substitue au nom du

monarque mort le nom du monarque vivant. Tout est permis au pharaon. Dans le palais de Médinet-Abou, Ramsès II se fait représenter plusieurs fois dans son gynécée, caressant l'une de ses femmes toute nue.

L'invasion des femmes asiatiques devait être pour l'Égypte un grand élément de corruption, car rien ne pouvait y réfréner le développement sensuel d'une race qui semble avoir ignoré l'amour. Amoureuses comme elles étaient musiciennes, c'est-à-dire pour le seul plaisir que leur grâce ou leur talent pouvaient procurer, ces femmes furent de plus en plus recherchées, et elles infestèrent le pays. C'était parfois comme une rage. Les hommes venus d'Asie obtenaient tout des Égyptiens lorsqu'ils se présentaient à eux avec leurs femmes. C'est ainsi qu'Abraham offrit Sarah au pharaon.

Il est remarquable, — et c'est peut-être un fait unique au monde, — que dans toute la littérature égyptienne, — sculptée, peinte, gravée ou écrite, — les passages sont extraordinairement rares où l'écrivain ait exprimé l'idée d'un sentiment d'amour. La rhétorique égyptienne même, dans sa forme conventionnelle, n'a pas de ces jeux de style qui, par la fiction d'une émotion d'amour ressentie, démontrent au moins la connaissance de cette émotion. L'Égyptien semble n'avoir de tendresse que pour son pays ; si, loin de l'Égypte, il en parle, c'est avec une simplicité touchante qu'il exprime le sentiment vrai qui l'émeut. Certes, l'époux fera de son épouse, et avec sincérité, l'amie principale de son cœur ; les monuments diront souvent la tendre affection par laquelle l'homme et la femme sont unis, et dans la vie, et dans la mort ; mais de l'amour, rien, ou presque rien. Le calendrier copte actuel, tout imprégné de traditions antiques, et qui satisfait dans tous les cas l'esprit des Égyptiens, exprime avec une franchise dont la brutalité n'est pas sans charme, ce qu'est l'amour pour les Égyptiens : un phénomène naturel auquel nul n'échappe, un incident de la vie universelle, inévitable, qui a sa périodicité comme le Nil, comme les fleurs, comme les fruits, et qui se peut enregistrer. Le calendrier copte a ces trois indications : 27 mars : *La terre reçoit la pluie avec amour*. 29 mars : *Floraison des rosiers. Les bêtes entrent en rut*. 11 octobre : *Cueillette générale des fruits. Réveil des passions sensuelles*.

Cette absence du sentiment d'amour, cette ignorance, pour dire mieux, des joies de la recherche, des craintes de l'attente, des splendeurs du premier baiser obtenu, laissaient l'Égyptien comme intact, en pleine possession de ses facultés affectives et sensuelles, jusques au jour de l'union, préparée, raisonnée, consentie, et froidement consommée. L'avenir de cette union dépendait de la femme, absolument ; si elle était en même temps, pour l'époux, mère, sœur, fille, épouse, surtout amie ; si elle représentait, dès les premiers jours, toute la conception de la famille, le mariage devenait réellement indissoluble, parfait. La femme, dans ce cas, était l'égale de l'homme. En réalité, pour l'Égyptien des premiers temps, le mariage ne devait être qu'un fait accroissant la famille, une sorte d'acte d'adoption. Il ne semble pas que la rigueur des sens, ni l'excitation cérébrale, aient été, sur les bords du Nil, les moyens employés par la nature pour assurer la reproduction des espèces. La paresse de cœur qui caractérise l'Égyptien frappait son cerveau et ses reins ; et c'est par indolence que, désirant inaugurer une famille nouvelle, il arrivait souvent que le frère épousait sa sœur. Peut-être aussi, à cette époque lointaine, l'Égyptien voyageant avait-il une famille, une femme au moins, et parfaitement légitime, bien-aimée, dans chacune des contrées, dans chacune des villes où il séjournait ?

Le fils aîné, par son nom, continuait la grande famille des ancêtres. Le mariage unissait si bien l'homme et la femme, que même sous la XIX^e dynastie, au moment de la plus grande corruption, des manifestations touchantes d'amour conjugal se lisent sur les pierres funéraires.

Il n'y avait aucune inégalité de droit, ni de coutume, entre l'homme et la femme. Le mari, *maître de la maison*, est toujours figuré tenant à la main la longue canne, souvent ornée, qui témoignait de son droit de commandement. La femme pouvait exercer ce droit, en fait, et commander. Il y eut des femmes attachées au service du culte dans les temples. Les pharaons associaient presque toujours leurs femmes aux honneurs qui leur étaient rendus, et quelquefois leurs filles. Les princesses royales avaient une *maison*, une *cour*, comme les princes. Les courtisans honoraient les femmes des hauts dignitaires, leur prodiguant des marques de respect, excessives. L'histoire entière de l'Égypte, par les actes de la régente Hatasou, par l'importance des reines mères, par les monuments, les inscriptions et les papyrus, prouve que la femme, et quelle qu'elle fût, pouvait briguer tous les honneurs. Il importe de remarquer, cependant, que ces droits n'étaient garantis ni par les lois, ni par les croyances, ni par les mœurs ; qu'ils résultaient uniquement de la valeur personnelle de la femme, en tant qu'être organisé se manifestant. Le mari, par exemple, pouvait abandonner sa compagne, comme un ami rompt avec son ami, comme un associé renonce à son association. Un fonctionnaire de la XX^e dynastie se vante de n'avoir pas quitté sa femme le jour où le pharaon le *promut à une grande dignité*. Les tombeaux des reines valent les tombeaux des rois. La femme d'Aménophis III, dans sa *maison éternelle* de Thèbes, accomplit elle-même les rites parmi les divinités, faisant les offrandes, jouant du cistre. Les déesses ne sont pas inférieures aux dieux ; elles protègent les reines, elles font la destinée heureuse des nouveau-nés. Les Hathors deviennent ainsi des fées bienfaitantes.

Après l'invasion des Pasteurs, un grand changement se produit. Les femmes visent à la domination, non plus par la mise en œuvre positive de leur valeur intellectuelle, mais par l'exploitation étudiée de leurs charmes, de leur grâce, de leur beauté. Elles ont le dédain du travail et la passion de la coquetterie. Les femmes asiatiques, sans scrupules, se sont montrées aux Égyptiens vêtues de gaze, frappant du plat de la main des disques de peau tendue, et donnant aux yeux, en des poses savantes, la fête de leur svelte nudité. Surexcitée, l'Égypte s'abandonne, se livre, et désormais, après la victoire, au partage du butin, le pharaon aura sa part de femmes choisies. Méneptah I^{er} obtient ainsi douze femmes blanches prises au *vil chef des Libyens*. L'Égyptienne, menacée dans sa dignité par cette invasion, dut se défendre, réclamer des droits, exiger des garanties. Diodore de Sicile dit que *par contrat*, au jour du mariage, les femmes égyptiennes en étaient venues à se réserver une part d'autorité. L'envahissement féminin tournant au scandale, des ordonnances sévères visèrent le dévergondage importé d'Asie. Un Ramsès *rendit* aux femmes le droit de sortir librement et de se parer.

Les familles étaient nombreuses dans l'ancienne Égypte. De stèles figuratives, il résulterait que les familles composées de huit, douze enfants, étaient ordinaires. Rien encore n'est venu signaler une différence entre les unions légitimes ou illégitimes. Tous les enfants d'un même père sont cités fraternellement, sans distinction. L'amour des enfants se manifeste avec une grande intensité. On pourrait dire que l'imagination des Égyptiens ne fut réellement active que dans la recherche des plaisirs de l'enfance. Des jouets de toutes sortes, — poupées raides, articulées et chevelues, mannequins, paumes de cuir et de bois, osselets,

sabots à fouet, toupies, pions, petits instruments aratoires, — se trouvent dans les tombeaux les plus anciens.

Les villes étaient mal bâties. Tout le luxe des constructions s'épuisait aux nécropoles. Les *maisons éternelles*, faites avec des blocs de calcaire, de grés, ou de granit, contrastaient avec la simplicité primitive des *maisons temporaires*, où les vivants vivaient, et qui se bâtissaient avec du bois et des briques crues mélangées de paille. L'existence des Égyptiens, toute de plein air, s'accommodait fort bien de ces abris sommaires. Et puis le Nil était à redouter. L'inondation, parfois, ravageant les terres, une ville emportée était promptement rebâtie. Les sépultures, au contraire, devaient être défendues par leur propre poids. La maison civile, pour ainsi dire sacrifiée à l'avance, recevait peu d'ornements, peu de meubles. Le nécessaire, l'indispensable seul, y figurait.

Quelquefois un grand travail préalable, ordonné par le pharaon, fixait l'emplacement d'une ville nouvelle ; sur un remblai, d'épaisses murailles en briques, basses, se coupant à angles droits, formaient un immense damier dans les casiers duquel on bâtissait des quartiers. Malgré cette protection, la ville endiguée ne rassurait pas l'Égyptien, qui n'y bâtissait que sa maison de boue ordinaire, traditionnelle, à un étage, avec un escalier extérieur menant à la terrasse formant toit plat. Les grandes habitations comportaient une cour intérieure autour de laquelle ouvraient les chambres ; ces chambres donnaient toutes, généralement, sur un corridor. Quelques Égyptiens agrémentaient leur demeure de portiques de pierre, ornés ; de pavillons de bois, gracieux ; d'une seconde toiture, légère, surmontant la terrasse, et que d'élégantes colonnettes supportaient.

Les meubles, ordinairement, se résumaient en fauteuils, sièges, tabourets, coffres, nattes et paniers. Des artistes habiles sculptaient les pieds des tabourets, marquetaient d'ivoire et d'ébène le plat des sièges et le dossier des fauteuils, peignaient de couleurs vives les nattes de jonc, les corbeilles en côtes de palmier tressées, les couvercles à charnières des coffrets de bois. Les ustensiles de ménage étaient de bois, de terre cuite, de calcaire, d'albâtre, de granit et de bronze ; mille ornements en égayaient les lignes : émaux variés dessinant des étoiles, des fleurs, des bêtes ; colorations intéressantes, en bleu, en rouge et en noir ; vernis rayés ou lisses ; anses figuratives, palmées et feuillues. Le bronze, d'un bon alliage, rendait un beau son. Des inscriptions hiéroglyphiques contournaient les vases ; le fond des coupes s'enrichissait de dessins aux incrustations d'or.

Hors des villes, et quelquefois dans les villes mêmes, mais rarement, la maison d'un haut fonctionnaire, ou d'un grand, s'étendait comme un monde à part. C'était une société complète, voulue ainsi, parfaitement hiérarchisée, avec ses prêtres, son clergé, ses sacrificateurs, ses scribes, ses intendants, ses porteurs, ses gardiens de toutes sortes, ses artisans, ses ouvriers, ses agriculteurs, ses bouviers, ses bergers, ses bateliers, ses valets, son médecin, son vétérinaire, son *maître des jeux*, ses musiciens, ses chanteurs, ses lutteurs, ses mimes, ses acrobates et ses nains. De ces *domaines*, aux terres vastes, le temple de Gournah nous a laissé une intéressante représentation. La *maison*, dans ce cas, était grande, car elle comprenait, en même temps que l'habitation de la famille, les salles d'approvisionnement, et, dans une certaine mesure, les greniers. Des jardins admirablement soignés, avec leurs arbres taillés en pyramide, entouraient la maison.

Ayant la conception de la rapidité de cette vie, et s'en consolant, — car il la trouvait suffisamment agréable, — en songeant à l'éternité de la seconde existence meilleure, l'Égyptien ne considérait en somme la *ville* que comme un camp bâti. Toujours prêt pour le départ, — émigration ou mort, -il se déplaçait avec une facilité extraordinaire ? N'ayant pas, en outre, au commencement au moins, l'idée de nations rivales existant au dehors de la vallée du Nil, il n'avait pas conçu la nationalité ; et pourvu qu'il pût se défendre contre les voleurs venant du sud, de l'est ou de l'ouest, en nombre plus ou moins grand, sa quiétude était complète. Les pharaons, eux, et vite après Ménès, sinon avant, redoutaient les hommes du sud, noirs ; et comme ils trouvaient chez ces hommes des pierres indestructibles, de l'ivoire, de l'or, du fer peut-être, et des esclaves, ils constituèrent une armée, défensive aux yeux des Égyptiens, conquérante en réalité, au but du monarque.

Le pharaon fut l'incontestable et unique chef de l'armée. Il déléguait ses commandements, mais d'une façon limitative, pour une expédition déterminée, pour la garde d'une province ou d'une place. L'*oéris*, portant la plume d'autruche, était le *chef militaire* ; les princes avaient ce titre, de droit. Les grades se qualifiaient par des mots équivalant à ceux de *cousin*, *parent*, ou *ami* du pharaon. La personnalité souveraine dominait exclusivement ce service public. Lorsque, sous la XII^e dynastie, le système féodal l'emportant, les grands vassaux se furent partagé l'Égypte, créant une série de petites souverainetés héréditaires, le pharaon demeura, — dernier pouvoir, — chef militaire du pays. Le monarque de Meh s'honore, par une inscription, d'avoir reconnu cette autorité : *J'ai marché en qualité de fils d'un chef, de chambellan, de général de l'infanterie, de monarque de Meh. Je conduisis les butins de mon maître. Pas un de mes soldats n'a déserté.* Chaque grand vassal, sous Ousortésen I^{er}, devait au pharaon un contingent fixé en cas de guerre, un tribut en temps de paix. Les pharaons, d'ailleurs, méritèrent de conserver cette prérogative, car ils n'hésitèrent presque jamais à mener les troupes à la bataille, à combattre personnellement. Hors du costume d'Ammon, dont les pharaons du Nouvel-Empire se revêtirent pour apparaître au peuple comme des divinités, le costume des pharaons fut essentiellement militaire. Pentaour dit de Ramsès II : *Voici que Sa Majesté se leva. Il saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal, dans son heure.*

L'armée égyptienne proprement dite ne fut constituée qu'après l'invasion des Pasteurs ; cependant, sous la XII^e dynastie, des guerriers, déjà admirablement exercés, avaient une grande valeur individuelle. Le camp d'Aouaris, ou d'Aouar, montre ce que pouvait donner une éducation militaire. Thoutmès III eut à ses ordres une véritable armée. Les hommes de pied portaient au bras un grand bouclier, couvrant le buste ; au chef, un casque en cuir ou de métal, orné au sommet ; une cuirasse protégeait leur poitrine. L'armement de ces fantassins de *première ligne* se composait d'une lance, d'une hache courte et d'un poignard long, de bronze, à manche de bois ; les hommes de *seconde ligne*, ou troupe légère, avaient un bouclier rond, un sabre recourbé, — *harpé*, le khopesh, — une massue, un arc pesant, souvent triangulaire, avec un énorme carquois. Les massues de bois avaient la forme d'un sabre courbe, épointé, ou bien d'un casse-tête à boule ronde, ovale, ovoïde. Les flèches, longues, de roseau, étaient à pointe de silex, d'or ou de bronze. Des trompettes, des tambours et des joueurs de flûte traversière marquaient la cadence des marches de guerre et de parade.

E n'y avait pas en Égypte, alors, de cavalerie proprement dite, bien que l'art de l'équitation y fût connu, mais des *hommes de char*. C'est sur un char de guerre

que les pharaons combattaient personnellement. Le cavalier, en effet, était essentiellement asiatique, les vastes espaces à franchir, en Asie, nécessitant l'emploi du cheval. Dans la vallée du Nil, en temps de guerre, l'emploi du cheval était difficile, la délicatesse de l'animal s'accommodant mal, au sud, des terres dures ; au nord, des terres molles. Dès les premières batailles contre les Syriens, le cheval fut amplement utilisé. Les Rotennou vaincus donnèrent des chevaux à Thoutmès III. L'Égyptien demeura rebelle aux chevauchées ; c'est à peine s'il osait se servir du cheval sellé pour hâter l'envoi d'un message. En attelant la bête, l'Égyptien la maîtrisait mieux. Les *hommes de char*, ou cavaliers, lançaient à l'ennemi la pique nue, la javeline à courroie qui revenait au lanceur, les traits minces à la pointe acérée, engluée de poison, le bâton servant d'ordinaire à la chasse des oiseaux, et le harpon hameçonné.

Les soldats, divisés en sortes de compagnies, — Égyptiens ou mercenaires, — s'exerçaient continuellement, soit par une gymnastique personnelle, soit par la lutte à deux, soit par le simulacre, en corps formés, groupés, d'une marche offensive ou d'une attitude de résistance. Sur un ordre, on simulait également une prise d'armes, la mise en défense d'un terrain, l'organisation d'un camp fortifié. L'entrée de la palissade est gardée par un gros de fantassins ; la tente du pharaon, dressée au *point opposé à l'entrée*, est entourée de la maison militaire du monarque. Les chevaux et les ânes, harnachés ou bâtés, ont le fourrage devant eux ; derrière eux s'étend la ligne des chars. A la droite, les troupes ; à la gauche, les ambulances.

La marche en bataille veut les fantassins, lourdement armés, en tête, par rangées de dix hommes ; les troupes légères aux flancs, les chars ensuite. Le pharaon est au centre, avec sa *garde* personnelle. Les troupes de pied ont des enseignes de ralliement ; les cavaliers sont guidés par un char mâté d'une lourde hampe portant un ornement symbolique : c'est, sous la XIXe dynastie, une tête de bélier au disque solaire. Dans l'ensemble de l'armée, les cavaliers avaient une situation supérieure à celle des fantassins. Tout Égyptien pouvait donner son fils au pharaon, *l'envoyer au camp* ; le jeune Égyptien qui se destinait à la cavalerie payait à l'avance les frais de son éducation militaire et de son équipement. L'ordre de marche variait à la volonté du commandement. Parfois les lourds fantassins, mis en réserve, étaient au centre, et les troupes légères, lancées comme des tirailleurs, *sur tous les points menacés*.

La représentation d'une bataille contre les Khétas indique une marche d'attaque en colonne, par rangs de quatre. La supériorité des Égyptiens sur les Asiatiques provenait surtout de l'ordre absolu qui régnait dans l'armée des pharaons. En temps de paix, des officiers allaient inspecter les camps, passer des revues. *Je suis arrivé à Éléphantine*, dit un rapport appartenant à la XIXe dynastie, *et j'accomplis ma mission. Je passe en revue les fantassins et les cavaliers des temples, ainsi que les domestiques, les subordonnés qui sont dans les demeures des officiers de Sa Majesté*. Les Asiatiques se battaient à l'aventure, innombrables, *couvrant les montagnes et les vallées, comme des sauterelles dans leur multitude*, désordonnés, plaçant jusqu'à trois hommes sur un seul char.

CHAPITRE XXVI

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Sociétés. - Politique de Ramsès II. - Nourriture. - Exploitations pastorales, agricoles et industrielles. - Échanges. - Transports. - Troupeaux. - Moissons et vendanges. - Costume. - Ateliers et chantiers. - Grèves. - Poids, mesures et monnaies. - Divisions territoriales. - Gouvernement. - Justice. - Impôts. - Villes rivales. - La vie aux bords du Nil.

VICTORIEUSE partout, l'armée de Thoutmès III était une armée nationale, bien qu'elle ne représentât pas l'esprit égyptien, essentiellement pacifique. L'armée de Ramsès II n'est plus qu'une bande de soldats disparates. Il y faut distinguer d'abord les prisonniers enrôlés de force, et ensuite les *contingents de temples*, formés et entretenus par les prêtres pour la garde des domaines légués aux dieux, contingents que les *prophètes* consentaient à prêter au pharaon, troupes douteuses assurément, n'ayant à la bataille que le désir d'un prompt retour. Quelle valeur militaire, quelle valeur nationale, pouvait avoir une troupe où se trouvaient en nombre les vaincus des derniers combats ? Le scribe Pentaour est très net sur ce point : *Voici que Sa Majesté avait préparé ses archers et ses chars, ainsi que les Sardonien qui avaient été ses prisonniers*. Ramsès II, pharaon très habile, très politique, avait donné aux Éthiopiens la crainte des *hommes de Libye* et fait redouter aux Libyens les *hommes de Kousch*, tenant ainsi le Sud par la crainte du Nord, et le Nord par la peur du Sud. A Ibsamboul, un prince éthiopien émet le vœu *qu'Ammon accorde de longs jours à Ramsès, pour gouverner le monde et pour contenir les Libyens à toujours*.

La guerre ne se justifiait plus, sous la XIXe dynastie, que par le butin, et la victoire ne se sanctionnait que par de cruelles razzias. Lorsque Ménéphthah eut vaincu les Libyens de l'ouest, *le pays entier*, dit un papyrus, *fit retentir des cris de joie jusqu'au ciel ; les canaux regorgèrent de richesses et de provisions amenées comme tribut ;* et plus loin : *Les troupes auxiliaires, l'infanterie, la cavalerie, tous les vétérans de l'armée et ceux qui étaient dans les jeunes, pleins d'ardeur, revinrent avec des prises*. De longues files d'ânes chargés de débris humains témoignaient de l'importance de la victoire ; on s'enorgueillissait du massacre général ordonné, et l'on enregistrait avec minutie le butin rapporté : monnaies, argent, or, vases de bronze, parures de femmes, sièges, arcs, armures, bœufs, chèvres, ânes et prisonniers. En Éthiopie, les razzias valaient au pharaon, généralement, de la poudre d'or, des anneaux d'or et d'argent, des pierres précieuses, du corail, des peaux, de l'ivoire, de l'ébène, des plumes d'autruche, des perles colorées, des animaux vivants, bœufs, antilopes, singes, fauves, du cuivre en lingot et des armes. L'enrichissement rapide qui devait résulter de ces razzias était, sous Ramsès II, le seul mobile des jeunes hommes se vouant au métier des armes. Une discipline sévère contenait cette horde ambitieuse ; la bastonnade n'y était pas épargnée ; des décorations, telles que *le collier d'or*, et des titres honorifiques, — ami, prince, etc., — récompensaient les vaillants.

Sur la mer Rouge, et depuis la régente Hatasou, des navires égyptiens naviguaient avec ce caractère de surveillance protectrice qui fait les flottes militaires. Un tableau de la XIXe dynastie montre de l'infanterie conduite à un rivage par les barques du pharaon, repoussant un ennemi accouru. Un papyrus du temps de Ménéphthah Ier signale un *vaisseau amiral*.

Le peuple, sauf à l'époque des grands vassaux, dut se montrer rebelle aux expéditions militaires. Mais les pharaons conquérants avaient rendu la guerre inévitable en frappant de leurs armes victorieuses, et non sans insolence, toute la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Un pur mouvement de vanité pharaonique avait ainsi jeté le peuple le plus pacifique du monde dans le tourbillon des aventures qui allaient agiter l'Asie en formation. Il en résulta pour les Égyptiens un contact avec les étrangers et des relations qui détruisirent presque leur caractère original, traditionnel. Il fallait si peu de chose à l'Égyptien pour vivre heureux ! Du miel, des fruits, un quartier de gazelle parfois, du pain de loura ou de papyrus, des graines de lotus, fraîches ou desséchées, des poissons, des oiseaux. Mais, un jour, la richesse étant devenue, — surtout chez les grands vassaux, — la manifestation de la puissance, ce furent d'immenses exploitations pastorales, agricoles et industrielles. Pour le transport, d'une province à l'autre, des produits seigneuriaux, une navigation très active sillonnait le Nil. Le blé se livrait en épis. L'élève des bestiaux tenait une grande place dans l'exploitation des domaines. Chaque groupe de bêtes devait avoir son berger spécial : c'étaient des bœufs marqués à la cuisse, des quantités d'antilopes, des bandes d'autruches, et tout un monde d'oies, de canards, etc. Vers l'époque du Nouvel-Empire, les troupeaux d'antilopes et d'autruches disparaissent, les troupeaux de porcs se multiplient.

Le raisin était un produit très précieux. Le voleur d'une grappe recevait la bastonnade.

Le costume de l'Égyptien était aussi simplifié que sa nourriture et son habitation. Une robe aux larges manches, relevée par devant en tablier triangulaire, constituait le fond du vêtement national. Il s'y ajoutait, ou s'y substituait, parfois, le calasiris, sorte de courte tunique de lin tissé, aux manches courtes, dont la bordure était délicatement frangée. Des chaussures de cuir ou de papyrus, larges, couvraient le pied. Un carré d'une étoffe épaisse, laineuse, jeté sur les épaules, garantissait l'Égyptien du froid. La tête était nue presque toujours, coiffée d'une chevelure frisée ou nattée. L'usage des perruques, qui se répandit, semble indiquer une répulsion pour toute coiffure étoffée. Les femmes, sur une robe étroite, sorte de tunique, portaient d'amples vêtements, de lin ou de coton, aux larges manches ; l'étoffe en était généralement unie ou simplement rayée. Une coiffure très soignée rangeait les cheveux. La chaussure des femmes était légère. Leurs oreilles et leurs mains, leurs bras souvent, et quelquefois leurs jambes, étaient ornés d'anneaux. Les jeunes filles se distinguaient des *épouses*, semble-t-il, par l'absence absolue de bijoux, d'ornements. Les enfants portaient des anneaux aux oreilles.

Vers la XIX^e dynastie, les lourdes perruques se sont généralisées, mais le costume est resté le même. Ce qui s'est modifié, et profondément, c'est le goût. Les broderies, les bijoux, les parures de toutes sortes, abondent ; les étoffes, de couleurs voyantes et alternées, blessent le regard. Les anneaux, les bagues, les bracelets et les colliers surchargent les femmes. La toilette d'une Égyptienne s'est compliquée de fards, de cosmétiques, de parfums ; et ce sont, partout, des coffrets, des flacons, des étuis, des quantités de petits meubles, de figurines, de jouets, d'amulettes, de cylindres gravés, etc. ; des miroirs, des épingles, des bijoux délicieux, et des couvres d'art, sans but : fleurs, animaux, symboles, emblèmes. Des milliers d'artistes étaient occupés à la création de ces menus objets.

Le tissage des étoffes avait, depuis la XII^e dynastie au moins, toute l'importance d'une grande industrie. Les fils de lin, teints au henné, donnaient une toile serrée que terminait de fines franges. On faisait des tissus quadrillés, blanc et bleu, de laine et de coton ; des mousselines et des peluches. Les tisserandes, groupées en atelier, obéissaient à un intendant spécial. C'étaient de véritables manufactures, avec des ouvrières et des apprenties, très surveillées, régulièrement salariées.

L'usage du bronze était général. Le cuivre venait principalement de l'Arabie, notamment des mines du Sinaï. Sous les Ramsès, de grandes fonderies, des *maisons de fusion*, existaient au *pays d'Ataka*. Les outils, — hachettes, couteaux, ciseaux, etc., — étaient de bronze. Le fer était connu, mais on ne peut pas encore affirmer que les Égyptiens l'employèrent à l'exécution de leurs patients travaux de gravure. On le considérait comme un *mauvais métal*, comme un *os de Set*, le meurtrier d'Osiris. Les forgerons, en Afrique, furent toujours honnis comme des magiciens, des parias.

La civilisation égyptienne du Nouvel-Empire, extrêmement compliquée, et par conséquent très besogneuse, exigeait des relations suivies avec les étrangers, détenteurs des produits nombreux devenus indispensables. Sans parler des bitumes de Judée, dont la consommation devait être énorme pour l'embaumement des momies, les matières précieuses, les bois durs, les parfums, les épices, n'existaient qu'au centre de l'Afrique, et dans les ports de l'Arabie où les Chaldéens et les Indiens venaient les entreposer. Des routes de caravanes, protégées, reliant la vallée du Nil à la mer Rouge, permettaient d'apporter aux Égyptiens les *merveilles* découvertes par la régente Hatasou. Par le golfe de Suez, et grâce au canal de Sêti le reliant au Nil, de nombreux échanges s'effectuaient. Ce qu'emportèrent les Hébreux en exode dit tout ce que l'Égypte possédait déjà, couramment.

Les transports se faisaient à dos d'hommes, à échines d'ânes, et de grands vaisseaux louvoyaient en mer Rouge, des côtes d'Arabie aux côtes d'Égypte, *pourvus de nombreux matelots et de serviteurs*. La mer Rouge était considérée comme un bassin égyptien ; c'était la *grande verte de l'eau de Kat*. Il semble que des navires indiens venaient à Suez, ou, au moins, que des navires égyptiens allaient dans l'Inde. Le calendrier copte signale le commencement de novembre comme l'époque la meilleure pour *le grand départ vers la mer des Indes*. On a cru pouvoir dire que, par le grand canal de Sêti, cette navigation venait jusqu'aux quais de Memphis ?

Pour satisfaire à ces échanges de produits, l'Égypte devait travailler rudement. Dès la XII^e dynastie, on voit certains groupements d'ouvriers liés à un travail obligatoire. Les uns, cernés dans un quartier, ne pouvaient en sortir ; les autres, surveillés dans des ateliers, devaient achever une tâche quotidienne. Sous Ménéphthah, des révoltes d'ouvriers, de véritables grèves, se produisirent ; à Thèbes, les grévistes se réunissaient derrière un temple. L'exode des Israélites n'est, en somme, qu'un départ d'hommes redoutant un travail forcé.

Des étrangers, — des mercenaires libyens surtout, — gardaient les ouvriers tenus à leur labeur, menaient les corvées, répondaient de l'exécution des tâches ordonnées, stimulaient les paresseux, fustigeaient les récalcitrants, tandis que les intendants interprétaient les ordres du maître et en constataient les résultats. A la fin de la XIX^e dynastie, les gouvernants, les scribes, les dignitaires, les fonctionnaires, les prêtres et les intendants, étant des Asiatiques, et la police

étant faite par des mercenaires libyens, on peut dire que l'Égypte était exploitée par l'Asie et gardée par l'Afrique.

Pour la régularité des échanges, on employait comme poids, l'*outen*, divisé en dix *kats* et valant 91 grammes, ou 94, ou 96 ; comme mesure de capacité, le *hin*, valant litre 0,443 ; comme mesure de longueur, la *coudée royale*, de 28 doigts, 7 palmes, 525 millimètres ; et la *coudée ordinaire*, ou *petite coudée*, de 6 palmes ou 24 doigts. L'art des comptes, — l'arithmétique, — était absolument primitif. Les Égyptiens ignoraient le zéro et sa fonction ; leurs calculs étaient un enfantillage. Des lingots et des anneaux d'or ou d'argent servaient comme de monnaie.

Le gouvernement effectif ou nominal des pharaons se subordonna toujours, avec facilité, à l'organisation politique des Égyptes. L'abdication fréquente des monarques régnants démontrerait le peu de satisfaction que leur donnait l'exercice du pouvoir. La domination pharaonique fut, en général, relative à la situation sociale des Égyptiens. L'esprit d'unité nationale, ou d'Empire, dont quelques pharaons furent animés, ne suffit pas, malgré le succès, pour fixer les destinées de la vallée du Nil. Ce long couloir rendait presque impossible un groupement définitif, une fusion des types, des caractères, des aspirations, des goûts. Jamais l'Éthiopien ne put se confondre avec l'homme du delta, et l'importance successive de Memphis, de Thèbes, d'Éléphantine et de Tanis, ne se manifesta jamais qu'au détriment de la capitale supplantée, inconsolable, rebelle, constamment prête à secouer le joug.

On voit, bien qu'assez confusément, à l'origine des temps historiques, des tribus nombreuses vivant le long du Nil ; puis, par un groupement de tribus, la formation de quelques États indépendants ; enfin l'existence de deux principautés suffisamment définies : la Haute-Égypte, — *To-res*, — ou *pays du sud*, allant de la première cataracte jusqu'au delta, et la Basse-Égypte, — *To-méra*, — ou *pays du nord*, allant de la pointe du delta à la mer.

La réunion de ces deux principautés fut le *pays de Kémit*, le patrimoine des pharaons. Au delà de la première cataracte c'était une autre Égypte. Dans ces trois grandes divisions principales, il y eut des subdivisions persistantes, bien tranchées, et telles, que les Grecs, maîtres de l'Égypte, n'eurent qu'à faire revivre partout l'esprit local conservé, pour délimiter exactement leurs circonscriptions administratives, les *nomes*. Les pharaons eux-mêmes respectèrent, autant que cela leur fut possible, les divisions territoriales que la nature des choses imposait, et les *districts*, ou *nomes pharaoniques* ne furent pas une fiction.

Chaque nome avait sa ville capitale, — *nout*, — centre administratif, militaire et religieux. Le gouverneur du nome, — *hiq*, — presque toujours héréditaire, était comme un monarque. Lorsque la féodalité s'organisa, ces monarques, ou grands vassaux, régnèrent effectivement. Au delà de la première cataracte, les gouverneurs furent toujours à la dévotion du pharaon ; les princes héritiers, avec le titre de *prince de Kousch*, y maintenaient le droit du suzerain. Au nord de la première cataracte, à l'exception de la ville d'où le pharaon gouvernait, nul groupe ne se croyait absolument tenu de lui obéir définitivement. Les rivalités souveraines d'Éléphantine, de Thèbes, de Memphis et de Tanis étaient irréconciliables. Ces quatre Égyptes, parfois réunies sous un sceptre fort, demeurèrent en fait constamment séparées.

Chaque nome, indépendant ou subordonné, avait tout un système de gouvernement et d'administration semblable au gouvernement pharaonique. Chaque ferme, d'ailleurs, était pour ainsi dire un gouvernement administratif complet. L'impôt à recevoir de la province, -par le pharaon directement, ou par le chef de nome, grand vassal, — se payait de trois manières : en nature, en service militaire, en *corvée* pour l'exécution d'un travail public. L'impôt en nature était proportionnel à la richesse de la terre cultivée ou bâtie ; fréquemment, on recensait la population, on cadastrait les terres. L'impôt du sang était variable ; suivant les nécessités, le pharaon réclamait au chef de nome un certain nombre d'hommes, que le chef de nome désignait autoritairement. A l'époque de la féodalité, et depuis lors, les grands vassaux et les chefs de province entretenirent un contingent permanent, armé, exercé. Les temples avaient des contingents semblables. Pour l'exécution des travaux publics, — qu'il s'agît de creuser un canal, de dresser une digue, de tracer une route, ou d'édifier un monument, — le pharaon faisait un appel, et les travailleurs désignés se rendaient au point indiqué, avec des provisions. Sous le Nouvel-Empire, les pharaons employèrent à ces travaux les prisonniers ramenés de Syrie et d'Éthiopie, et certains groupes d'étrangers fixés en Égypte, comme les Israélites de la terre de Gessen.

Les terres des nomes se divisaient en deux principales catégories : les *ouou*, *terres de production*, entièrement cultivables, recevant les eaux du Nil, directement ou par une canalisation permanente, et les *peh'ou*, *terres marécageuses*, terres basses, continuellement inondées, où l'on cultivait les lotus et les papyrus, où l'on entretenait des bêtes aquatiques, comme en troupeau, et sur les bords desquelles s'étendaient des pâturages. Dès les ive et ve dynasties, cette organisation administrative était complète ; déjà les prêtres s'étaient emparés d'une partie du sol, exploitaient leurs domaines, possédaient une administration spéciale, qui s'étendait sur toute l'Égypte. Les circonscriptions religieuses étaient sans rapport avec les circonscriptions politiques. Le Darfour, qui semble avoir conservé le type de l'ancienne administration égyptienne, est encore divisé en quatre principautés gouvernées chacune par un *magdomn*, qu'assistent des *chotias*. Le *magdomn* est l'intermédiaire entre la province et le sultan.

Le pharaon fut toujours le grand juge. Pentaour fait dire à Ramsès II : *A quiconque m'adresse ses requêtes, je fais moi-même justice, chaque jour*. Maître de la justice, le souverain était maître de la grâce. Ramsès III dit : *J'ai fait vivre le pays tout entier ; j'ai relevé tout homme de son crime et lui ai pardonné*. Cette amnistie, suivant le texte, pourrait être considérée comme visant une peine de mort prononcée.

Les revenus du monarque provenaient de l'impôt et des butins. Les vaincus, prisonniers, n'étaient ramenés que le *dos chargé*. Les *peuples étrangers* soumis envoyaient un tribut annuel au pharaon. L'impôt intérieur frappait tous les Égyptiens, indistinctement. Ce fut Joseph qui, le premier, en exonéra les prêtres, ses compatriotes. Sous la XIXe dynastie, Ramsès II promit aux guerriers de les décharger de leurs redevances, *s'il survenait quelque malheur en Égypte*. Le pharaon, très besogneux, envoyait ses percepteurs avec des escortes de Nègres armés de bâtons, ou seulement de branches de palmier. A la moindre résistance, le malheureux imposé était maltraité ; s'il refusait son blé, on l'emmenait avec sa femme et ses enfants, pendant que *la peur tenait les voisins éloignés*. Des scribes ainsi escortés parcouraient le pays, faisant la récolte pharaonique, rendant compte de leur mission, ensuite, dans un rapport écrit, complet, minutieux. La comptabilité publique était extrêmement détaillée. Des armées

d'écrivains vivaient près des pharaons du Nouvel-Empire. Les *scribes royaux* étaient des personnages de haute importance ; ils encombraient l'Égypte, littéralement.

Il est probable que de tout temps, mais surtout, et de plus en plus, à mesure que la civilisation se corrompait, les villes étaient pleines de courtisans, de dignitaires, de fonctionnaires, de scribes innombrables. Lorsque le pharaon, capricieux, abandonnait une capitale pour une autre, l'exode de « la cour » dépeuplait presque la ville délaissée, furieuse. Mais les prêtres, très nombreux eux aussi, attachés aux temples, ayant leurs propres fonctionnaires, leurs scribes et leurs guerriers, ne pouvant pas suivre le pharaon, prenaient en main les affaires de la ville abandonnée. L'antagonisme devenait ainsi profond entre les villes de l'Égypte, tour à tour favorisées et abandonnées. Éléphantine, Thèbes, Memphis et Tanis en arrivèrent à se détester, cruellement parfois.

Les villes étant faites de maisons bâties en briques crues, il arrivait qu'à chaque changement de capitale, une grande partie de la cité déchue ne tardait pas à se ruiner, à disparaître ; et c'est ainsi, — en y ajoutant la colère des envahisseurs, — que rien, mais absolument rien, n'est resté de ces grandes villes dont l'importance fut exagérée sans doute par les historiens grecs, mais qui couvraient cependant d'immenses espaces. C'est Thèbes, capable, suivant Homère, de jeter à l'ennemi, par chacune de ses *cent portes*, une armée de *dix mille guerriers avec leurs chevaux et leurs chars* ; Thèbes la splendide, où Strabon ne vit plus que *des ruines au milieu desquelles habitait une population rare* ; Thèbes, dont les monuments seuls ont défié la trahison du temps, la rage des hommes, et qui est encore, avec sa salle hypostyle de Karnak, la merveille incontestée de l'art architectural. C'est Memphis, encore vivante et peuplée au moment de la conquête romaine, et que Strabon vit déchiqeter, morceau à morceau, pour la construction de la capitale nouvelle ; Memphis, dont les débris couvrent un espace de dix kilomètres de longueur sur cinq de largeur, et si ruinée, que l'on n'en peut pas tracer les limites précises. C'est Tanis, enfin, qui n'est plus, sur une éminence, qu'un amoncellement de pierres énormes, d'obélisques brisés, de colonnes, rompues, de pylônes effondrés.

A voir les ruines de ces villes antiques, 'on croirait qu'elles n'eurent jamais d'autres habitants que les pharaons, les prêtres et les scribes. Du *peuple*, de ses habitations, aucun vestige, nulle part. Il y avait un *peuple* cependant, et une sorte d'aristocratie, puisque les pharaons gouvernaient par droit de naissance, que les grands vassaux transmettaient leur pouvoir à leurs héritiers, que des *masses* humaines, conduites par des intendants, finirent par être condamnées à des travaux obligatoires. Il y avait une aristocratie évidemment, et des corporations, mais pas de castes. Par le talent, ou par le travail, le plus infime des Égyptiens pouvait arriver jusqu'à la place la plus proche du pharaon. Chacun avait le droit de choisir son métier.

La démarcation entre l'aristocratie et le peuple, naturelle, était celle qui distingue partout le citadin du paysan. *Jamais*, dit un écrivain de la xx^e dynastie, *on ne m'a trouvé agissant brutalement, à la façon d'un paysan qui entre dans la maison d'autrui*. L'urbanité était la caractéristique du changement de condition, permis à quiconque. Cependant l'ascension sociale exigeait quelques efforts. L'administration excessive des pharaons et des chefs de province était troublée par les moindres changements sociaux. Il semble que dans les recensements, chaque famille fut cataloguée comme appartenant à une corporation définie ? Les Ramsès, dont le gouvernement fut difficile, essayèrent de hiérarchiser les

Égyptiens en groupes, en *familles*, et de rétablir ainsi, avec une sanction, l'organisation corporative des anciens, qui avait été spontanée, libre.

Les Ramsès échouèrent, car les troubles sociaux ne résultaient pas des Égyptiens soumis, faciles à conduire, mais des étrangers dont était encombrée la vallée du Nil, et surtout des esclaves de toutes races pris par les guerriers, dans les razzias. La superbe des fonctionnaires, l'outrecuidance des scribes asiatiques, la dureté des policiers libyens, impatientaient le peuple, que les prêtres excitaient d'ailleurs ; et sous la XIXe dynastie, on voit des réunions d'hommes délibérant de l'avenir avec animosité. Les grands officiers, — *oérou*, — Égyptiens probablement, profitaient de l'anarchie gouvernementale pour se préparer de petites principautés. *Pendant un temps*, dit un papyrus de l'époque de Ramsès III, *le pays d'Égypte appartient à des oérou gouvernant les villes et se massacrant l'un l'autre ; c'était extraordinaire, surprenant.*

La cour pharaonique, où fermentaient toutes ces ambitions, était strictement hiérarchisée. Le triomphe de Ramsès II, gravé, donne les divisions sociales de l'Égypte sous la XIXe dynastie : le pharaon, le prince héritier, les princes, les hauts fonctionnaires et les prêtres, les chefs militaires et les pontifes, les parents et les familiers du monarque, le peuple. Divinité, dieu si l'on veut, le pharaon a le sentiment de sa réalité humaine. *Écoutez*, dit Ramsès III, *je vous fais connaître mes actes glorieux, que j'ai accomplis comme roi des humains.*

Au plus fort des troubles intérieurs, lorsque l'incapacité fainéante des Ramessides gouverne l'Égyptien demeure calme, gai, confiant. L'artiste qui est chargé de glorifier Ramsès III sur les murs de Médinet-Abou rit à sa verve, se moque du pharaon, et nous laisse la caricature d'un lion et d'une chèvre gravement assis devant un échiquier. La vie était extrêmement facile, sur les bords du Nil, à l'Égyptien pur, dédaigneux des ambitions démesurées, des plaisirs intenses. Sobre, peu vêtu, il vivait lentement, sans passion d'aucune sorte, très bon, très doux, indolent et non paresseux, soumis, mais vindicatif, incapable de s'émouvoir d'une abstraction, excessivement honnête, moral, faisant sa loi des conventions traditionnelles. En recevant le collier d'or des mains de Sêti, Horkhem disait : *J'ai atteint une vieillesse heureuse, sans souillure.* A chaque renouvellement de l'année, les Égyptiens échangeaient des vœux de longue vie, en s'offrant des bagues. Le maximum de la vie, à l'époque de la XIXe dynastie, pouvait dépasser cent ans. *Puisses-tu*, dit un papyrus, *durer cent dix ans sur la terre !*

CHAPITRE XXVII

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Ancêtres, dieux, rois. - Le culte des pharaons. - Funérailles. - Prisonniers. - Administration des temples. - Recettes sacrées. - Hiérarchie cléricale. - Prêtresses et prophétesses. - Chants et chansons. - Magiciens. - Superstitions et amulettes. - Mystères, miracles et reliques. - Oracles. - Avènement des dieux.

JUSQU'AU Moyen-Empire, au moins (3064 av. J.-C.), on ne trouve en Égypte ni culte, ni prêtres, ni religion, ni dieux, dans le sens positif de ces mots ; à cette époque, l'Égyptien n'a que le culte de ses morts. Il existe auprès des tombes, des gardiens, des serviteurs, chargés d'entretenir la *demeure éternelle*, de veiller aux offrandes apportées, de faire respecter ou d'exécuter les hommages funèbres traditionnels. Parfois plusieurs gardiens de tombes se réunissent pour donner plus de solennité à la manifestation convenue, et c'est alors comme une cérémonie rituelle.

Les hommages funèbres variaient, suivant l'importance de celui qui n'était plus, ou plutôt de ceux qui, lui survivant, étaient tenus d'ordonner les cérémonies. Ces différences se retrouvaient plus accentuées encore dans la construction des monuments funéraires ; elles allaient, par degrés, de la plus grande des pyramides de Gizeh à la plus étroite des mastabas d'Abydos, de Memphis ou de Thèbes. Suivant les dimensions du monument, les gardiens étaient plus ou moins nombreux.

Lorsque le culte des morts honorait de grands ancêtres, les cérémonies prenaient une certaine allure ; c'était un véritable rite, solennel, impressionnant, que les gardiens exécutaient. Ces hommages, les pharaons voulurent les recevoir dès leur vie, et c'est ainsi que les monarques égyptiens, après avoir fait construire eux-mêmes leurs tombeaux, entretenirent dans ces tombes spacieuses, devenues de véritables temples, des *gardiens* aptes à exécuter magnifiquement les rites funéraires prescrits. Dans ces temples, dans ces tombeaux, exclusivement destinés à recevoir la momie du pharaon régnant, des statues commémoratives, et plus tard des symboles, associèrent à l'avance les *grands ancêtres*, aux hommages qui seraient rendus au dernier d'entre eux, au pharaon vivant. Puis, pendant leur règne même, des souverains voulurent jouir de ces honneurs, et l'on eut, périodiquement, publiquement, la cérémonie funèbre d'un pharaon à laquelle le pharaon encore vivant assistait.

Les *serviteurs des morts* prirent une très grande importance, le jour où les cérémonies qu'ils exécutaient eurent pour objectif la personne du monarque présent. Le culte des morts s'adressant au pharaon plein de vie, et comme par anticipation, l'image du souverain, dans les temples, se trouva placée à côté de l'image des grands ancêtres : d'Osiris, d'Ammon, d'Horus, etc. ; il en résulta que, lorsque ces grands ancêtres furent définitivement divinisés, leurs successeurs, morts ou vivants, devinrent également des dieux. Il y eut donc, bientôt, en conséquence, des *prêtres* et des *grands prêtres* attachés au culte du roi, puis des prêtres et des grands prêtres servant le culte de l'ancêtre et du monarque, du *dieu* et du *roi*. L'on vit, quand le maître des cérémonies funèbres fut un très haut personnage, des pharaons inquiets prendre le titre de *grand prêtre*, mener la théorie de leur propre hommage public.

L'acte principal du culte funéraire, c'était *les funérailles*, nécessairement. Cette cérémonie prenait une importance exceptionnelle lorsque la momie du défunt devait être transportée à quelque distance du lieu de son agonie, par le Nil. C'était une grande consolation pour l'Égyptien que d'avoir assuré l'envoi de sa momie à Abydos, point le plus rapproché, — suivant la géographie mystique des Égyptiens, — des lieux de la seconde vie. Trois grandes barques, aux voiles immenses, carrées, blanches, bien assujetties au mât, remorquaient la momie, placée dans une barque plus petite, couverte, en forme de naos. Ceux qui accompagnaient la momie l'acclamaient : — *A l'occident ! A l'occident ! A la terre des justes !* — et ils formulaient des vœux : — *Ô Osiris de l'amenti, accorde-lui une douce brise, et qu'il soit parmi les louables dans le pays des vivants.* — Au débarquement de la momie, des marques touchantes d'un respect attendri l'accueillaient. Un traîneau recevait le sarcophage débarqué. Sur le chemin battu que devait suivre le cortège, on répandait du lait.

Les rites funèbres de l'Ancien-Empire étaient un témoignage de deuil, de regrets ; mais ils exprimaient en même temps, avec une simplicité charmante, la croyance bien arrêtée d'une deuxième vie, heureuse, par delà-les montagnes d'Abydos. Sous le Moyen-Empire, les gardiens des tombes, ou des temples, les maîtres des cérémonies, les prêtres, en un mot, se sont emparés de ce culte, — unique en Égypte jusqu'alors, — et lui ont enlevé, en le réglementant, son caractère primitif. A Thèbes notamment, les funérailles étaient devenues bruyantes ; la douleur s'y démontrait par des battements de mains désordonnés, des déchirements d'étoffes, des contorsions de corps, des lamentations à pleine voix. Des litanies énumérant, avec les vertus du défunt, les emplois qu'il avait occupés, les dignités dont il avait été honoré, se psalmodiaient, pendant que des pleureuses vociféraient des sanglots, et que le prêtre, comme indifférent à ces accès d'un désespoir public, murmurait sa plainte rituelle. Les lamentations, les exaltations, les regrets, les pleurs, tout était prévu, défini, fixé, formulé. A Thèbes, une sorte d'entrepreneur louait des barques funéraires. Les funérailles n'étaient plus qu'une cérémonie banale.

Des funérailles, cependant, dépendaient en grande partie l'existence des prêtres, car la suppression de cette cérémonie eût détruit, dans les usages égyptiens, tout ce qui pouvait ressembler à un culte. Le peuple ne se rendait pas dans les tombes, c'est-à-dire dans les temples, autrement qu'aux jours anniversaires de la mort d'un parent ou d'un ami, et les pharaons seuls avaient à honorer les grands morts devenus des dieux ; de telle sorte qu'en dehors de leur intervention dans les cérémonies des funérailles, de leur emploi dans la conservation des tombeaux, les prêtres n'auraient eu rien à faire sur les bords du Nil, absolument.

Après avoir scellé la momie dans son sarcophage, après avoir placé le sarcophage dans le caveau funéraire, après avoir comblé le puits par où le sarcophage avait été descendu, muré l'orifice de ce puits, on sacrifiait au mort en immolant des victimes. De riches funérailles ne pouvaient se terminer décemment que par une large immolation de bœufs, l'entassement de provisions de toutes sortes. Quelquefois les assistants, réunis dans la tombe même, dans le temple, et participant à un repas, mangeaient *les provisions des dieux*. Les pauvres gens offraient au mort un peu de vin, de l'encens, ou de l'eau même, simplement. Mais l'offrande, l'approvisionnement, était inévitable, et c'est de l'offrande que le corps sacerdotal vivait et s'enrichissait, thésaurisant. Les pharaons en arrivèrent à offrir aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres, jusqu'à des bandes de prisonniers. Au triomphe de Ménéphthah I^{er}, à Thèbes, son char est

traîné par *des chefs liés* qu'il conduit à son père Ammon, *taureau de sa mère*. Ramsès II, s'en allant guerroyer, ne partit pas sans avoir donné à *son père Ammon* des offrandes innombrables. *J'ai rempli ta demeure sacrée de prisonniers*, dit le pharaon au dieu son père ; *je t'ai bâti un temple pour des millions d'années ; je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins ; je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines ; j'ai fait sacrifier devant toi trente mille bœufs, avec tous les bois aux parfums délicieux...* Il fallait au corps sacerdotal enrichi, devenu propriétaire de vastes domaines, des ouvriers d'exploitation ; et c'est pourquoi le souverain, après chaque victoire, livrait aux prêtres des prisonniers, des esclaves. Une stèle trouvée à Ouadi-Halfa fait ainsi l'éloge de Ramsès II : *Il a comblé de biens les prophètes et les prêtres, en remplissant le trésor des dieux d'hommes et de femmes de race pure, pris parmi les captifs.*

L'entretien du personnel des temples et l'accomplissement des rites sacrés, comprenant des sacrifices d'animaux, exigeaient l'exploitation de grandes terres, de nombreux troupeaux ; mais le besoin de l'enrichissement dominait toutes ces nécessités. Les temples avaient, dans leur masse bâtie, des quantités de *cachettes*, dissimulées avec le plus grand soin, très habilement, par le jeu des gravures ornant la paroi où se trouvait la pierre d'entrée. Les joints de l'issue coïncidant avec la ligne d'un dessin en creux, nul ne pouvait songer à la mobilité de la pierre ouvragée.

Le service des offrandes avait ses scribes, sa comptabilité, ses registres exactement tenus, avec ce titre : *Recettes sacrées*. Chaque temple avait son *gardien du trésor*. Chaque fête, — et elles se multipliaient, — était une *fête des offrandes*. Chaque divinité avait son rite spécial, son goût particulier ; les inscriptions murales disaient exactement ce que les fidèles devaient faire, devaient offrir. De grandes tables de pierre étaient dressées devant les images des ancêtres, devenus des dieux exigeants ; des godets troués dans la table étaient disposés pour recevoir et contenir les liqueurs apportées. Ces godets, très petits, rappelaient seuls les traditions de l'Ancien-Empire. Les Égyptiens de cette époque, n'ayant pas de prêtres à nourrir, ne faisaient à leurs morts, en réalité, que des offrandes symboliques. Dès le Moyen-Empire, les offrandes prennent le caractère de *provisions*. Sous le Nouvel-Empire, elles se multiplient relativement à la multiplication des divinités. On lit sur les murs du temple d'Esneh : *Du pain, du vin, des liqueurs, des bœufs, des oies, des collyres, des parfums, au dieu Chnouphis et à la déesse sa compagne ! Du lait à Chnouphis seul ; une oie à la déesse Menhi ; une oie à la déesse Neith, une oie à Osiris, à Khem, à Thoth, à Phré, à Atmou, à Thoré ! Des semences, des fleurs et des épis de blé à Chnouphis, seigneur d'Esneh.* Vers la XIXe dynastie, les temples étant encombrés de divinités, les offrandes sont devenues un impôt excessivement lourd.

Le rite démonstratif est surtout processionnel. Les châsses, ou *naos*, sortes de tabernacles, énormes ou portatifs, de pierre ou de bois, et les *barques sacrées*, ou *bari*, étaient les objets principaux du culte, que l'on portait solennellement, que l'on adoptait, dans les cérémonies, comme centre, comme but des manifestations rituelles. Les matières les plus précieuses s'employaient à la construction des *baris* et des *naos* sacrés. Dans le *trésor* des temples, s'entassaient des vases d'or et d'argent ; des tables d'offrandes faites d'un bois choisi, avec une inscription disant les engagements pris par le donateur ; des stèles vocatives, mémoriales ; des statues de divinités et de pharaons portant, avec la dédicace, le nom du dédicateur ; des coupes de bronze à l'extrémité de

tiges, servant d'encensoir ; des coffrets de toutes sortes, conservant les parfums ; des cuillers d'ivoire, de bois, de serpentine, de pâte émaillée ; des couteaux de sacrificeur ; des vases de libation, en pierre, en terre cuite, très ornés ; des vases sacrés, de bronze ; des seaux énormes, pansus, à anses solides, et destinés à approvisionner les prêtres d'eau du Nil. Les temples de l'ancienne Égypte n'ont livré jusqu'ici, comme *matériel du culte*, que des objets ayant servi pratiquement à l'existence du corps sacerdotal, vivant en communauté.

Le personnel des temples était devenu très nombreux. Ramsès II dit à Phtah : *Je t'ai pourvu abondamment de prêtres, de prophètes, d'ouvriers, de domaines et de bestiaux*. Il semble qu'une hiérarchie bien arrêtée, qu'un partage sévère d'attributions, empêchait tout désordre. On a constaté l'existence de *grands prêtres*, dont l'autorité s'étendait au delà du temple et rivalisait avec l'autorité du monarque parfois ; si bien, que des pharaons se firent les grands prêtres du temple principal de leur capitale. Le corps sacerdotal comprenait : des hiérogammates, ou scribes sacrés ; des archiprophètes, voués au sanctuaire ; des prophètes servant une divinité spéciale ; des *gardiens*, surveillants généraux, chargés du *trésor*, du *matériel*, de la *maison des livres*, des *attachés*, serviteurs à fonctions fixes, déterminées, temporaires peut-être ; des sphragistes, ou *scribes des victimes*, marquant les bêtes apportées ; des hiérocophores, recueillant et présentant les offrandes ; des libanophores, brûlant les parfums ; des spondistes, chargés des libations ; des *surveillants* ou maîtres des cérémonies, répondant de l'exécution des rites ; des flabellifères, portant les longs éventails en plumes d'autruche ; des décorateurs, des musiciens, des chanteurs et des embaumeurs. Il y avait en outre, mais en dehors du personnel sacré, du corps sacerdotal proprement dit, des scribes lettrés, des scribes savants, mathématiciens, architectes, artistes, et des guerriers. Les temples étaient souvent comme des écoles sacerdotales, littéraires et militaires. Les grands prêtres officiaient en même temps qu'ils instruisaient, qu'ils dirigeaient l'éducation de jeunes guerriers.

Le costume des prêtres était simple. Le *schenti* ceignait les reins, couvrant les cuisses, et la *calasiris*, plus ample, flottante même, plissée en tablier, descendait aux genoux. Les grands prêtres avaient sur l'épaule une lourde peau de panthère. Des colliers variés, appendant des bijoux symboliques, des bagues, des bracelets, ornaient leur cou, leurs doigts et leurs bras nus. Des chaussures de papyrus ou de palmier, — *tabtehs*, — à longue pointe recourbée, tenaient au cou-de-pied par de solides ligatures. Les prêtres se distinguaient des autres Égyptiens par leur tête entièrement rasée, ou épilée.

La hiérarchie cléricale, ainsi que la nomenclature des objets du culte, visaient exclusivement l'existence matérielle du corps sacerdotal organisé. C'était une administration nette, sans mysticisme, loyale dans ses volontés, et qui demeura telle jusqu'au moment où les Asiatiques vinrent s'y immiscer. Il n'y avait pas de prières proprement dites, suppliantes, mystérieuses, accusant un dogmatisme obscur, une foi stupide ; mais des invocations, des exclamations, des hommages. Les cérémonies se déroulaient comme une théorie, exprimant la pensée publique, sorte de poème en action, de représentation théâtrale, avec ses danseurs et ses chanteurs.

Il n'y avait pas de réunion d'hommes sans musique. Pendant les repas, des chansons originales égayaient les convives ; au travail, des refrains cadencés excitaient les ouvriers, tisserands, forgerons, bateliers. En dirigeant sa charrue, l'Égyptien marquait par une chanson le pas des bêtes. On chantait partout, dans

la rue et sur le Nil, aux fêtes joyeuses comme aux funérailles, dans les temples et hors des temples, aux cérémonies, aux processions. Les trompettes annonçaient au peuple la venue des prêtres ; des flûtes sacrées modulaient une harmonie devant le *naos* ou le *bari*, solennellement porté ; des frappeurs de cymbales, des batteurs de tambours, dictaient la mesure des pas. Des chœurs, que soutenaient des harpistes, célébraient la grandeur des ancêtres, la bonté d'Osiris, la magnificence d'Ammon.

Les femmes participaient à ce culte. Sous la XIXe dynastie, les temples avaient leurs *princesses royales*, en imitation des splendeurs de la cour pharaonique ; leurs prophétesses ; leurs *Hathors* vivantes, femmes de prêtres, sans doute. L'épithète d'un *premier prophète d'Osiris* nomme Taïa comme *supérieure des recluses du temple d'Abydos*.

Les scribes, remuants, ambitieux, infatués, se croyaient encore supérieurs aux prêtres sous la XIXe dynastie, car ils les considéraient comme liés à une tâche servile. *L'homme*, dit un écrivain indépendant du temps de Ramsès II, *se courbe devant ses supérieurs dès qu'il est sorti du sein de sa mère. Le conscrit sert le capitaine, le cadet sert le commandant, le paysan sert le cultivateur... le berger est fait pour le boucher, le preneur d'oiseaux pour la chasse, le preneur de poissons pour la pêche, le prophète pour l'accomplissement des rites, le prêtre pour l'exécution des cérémonies. Il n'y a que le scribe qui prime tout ; il prime tout ce qui est sur cette terre.* Et un autre : *Celui qui comprend le mérite des lettres et qui s'y est exercé, prime tous les puissants, tous les courtisans du palais.* Le scribe littéraire est aimé, choyé ; *image de la grâce, il explique les livres et les chroniques ; tout ce qui sort de sa bouche est frotté de miel ; il fait germer les esprits comme germent les fleurs.*

L'ancêtre Thoth était la divinité des scribes ; son culte, servi dans les temples, y amena les écrivains. *Thoth*, dit un hymne de la XIXe dynastie, *fait les conditions de ce qui est et de ce qui sera.* La collection des livres écrits, des manuels de toutes sortes, était le bien de Thoth, et ce furent les *livres hermétiques*, l'encyclopédie des connaissances littéraires, scientifiques et religieuses. Ces *connaissances*, dans le sens élevé du mot, étaient superficielles. La paresse des penseurs aboutit au fatalisme, promptement ; les superstitions en furent la conséquence immédiate, et les formules mystérieuses, le résultat définitif.

De tout temps les Égyptiens s'étaient montrés disposés à croire à la fatalité des choses ; aussi haut que l'on remonte dans le passé, on rencontre les témoignages de l'inquiétude qui résultait de leur ignorance. Sous le Nouvel-Empire, l'exploitation de cette inquiétude est nettement organisée. Des amulettes protègent les hommes contre les maladies, les fléaux et les bêtes méchantes, ou dangereuses. *Arrière ! crocodile, fils de Set, arrière !* dit une image d'Ammon, à quatre têtes. La magie s'exerçait. Des *paroles* procuraient des songes heureux ; des formules de conjuration chassaient les mauvais rêves ; de bizarres pratiques livraient sûrement à l'endormi la forme entrevue d'une femme désirée. Des liqueurs, des onguents et des poudres, dans la composition desquels entraient des ingrédients extraordinaires, augmentaient l'effet des formules. Des présages tenaient en éveil la superstition des Égyptiens. Tel héros, grand massacreur de Syriens, tremblait devant un rat.

La destinée de l'homme était fatale, évidemment ; mais l'intervention des divinités, par les prêtres, pouvait modifier ce destin. Les Hathors, présidant comme de véritables fées à la naissance d'un homme, étaient capables de conjurer le mal menaçant, *destiné*. Les scribes, très consultés, devinrent des

magiciens : *Tu es un scribe habile parmi tes compagnons, instruit dans les livres, armé en ton esprit, habile de ta langue. Or, tu as parlé, une phrase est sortie de ta bouche, trois fois pesante, et tu m'as laissé muet de terreur... Je m'effraie de tes paroles ; je te crains en tant que scribe, plus que le ciel et la terre, plus que le firmament. Ta science est une montagne, en poids et en volume, une bibliothèque cachée. Ah ! dis-moi ce que tu sais, que je te réponde ! Que je garde les progrès qu'ont fait tes doigts dans les saintes écritures.* La peur poussait les Égyptiens vers l'initiation aux mystères, et les temples recrutaient ainsi, dans le monde des scribes, dans le monde des épeurés, d'une part, un personnel dirigeant très habile, et d'autre part, un personnel soumis, très dévoué.

Les magiciens s'identifièrent bientôt aux divinités. Les prêtres vinrent jusque dans les maisons pour en chasser le mal : *J'ai prononcé les paroles sur les herbes sacrées, placées à tous les coins de la maison ; puis j'ai aspergé la maison tout entière avec les herbes sacrées et la liqueur haq, au soir et au lever du soleil.* Les formules magiques retardaient la mort, conservaient la jeunesse, rendaient la virilité. Tracer un ibis, à l'encre noire, sur la main gauche, assurait une vie heureuse. Des statuette jetées dans le sable jaune s'opposaient à l'envahissement du désert. Une plume d'ibis frappait le crocodile d'immobilité.

Aux amulettes succédèrent les reliques. Des parcelles de *corps divins* étaient distribuées aux dévots. Un morceau de cœur de sycomore devint un ossement d'Osiris ; un débris de pierre rouge fut le *précieux sang* d'Isis, solidifié. C'est par de telles protections que Ramsès II avait été glorieux : le pharaon se présentait, les ennemis *s'arrêtaient, se prosternant*, et Ramsès les massacrait. Thoth, le dieu des scribes, était le grand maître des magiciens : *Viens, ô Thoth, viens agir pour moi... Plus excellents sont tes travaux que tous les autres travaux... C'est toi qui agis chez tout être provenant de l'homme et de la femme.* Les scribes les plus audacieux appartenaient au personnel des temples. Le chroniqueur de Ramsès II, Pentaour, était prêtre.

Ce fut l'alliance des scribes et des prêtres qui détruisit le pouvoir des pharaons. Les admirables architectes des pyramides, les mécaniciens étonnants qui, se jouant des montagnes, les transportaient, les charmeurs sachant l'influence de la littérature et de la musique, mirent tout leur esprit et tout leur talent au service du corps sacerdotal. Et voici qu'un jour les lourdes portes des naos de granit, immobiles jusqu'alors au fond des sanctuaires, s'ouvrirent comme d'elles-mêmes devant le peuple émerveillé, épouvanté, et que les statues des ancêtres s'agitèrent devant les pharaons, dirigeant leur regard vers le souverain, qui les entendit parler. Par des mécanismes ingénieux, par de l'air surchauffé et bien conduit, ou même, — qui sait ? — par de la vapeur d'eau bien dirigée, ces phénomènes, ces miracles, s'accomplissaient publiquement. Les dieux de pierre, de bronze, de bois, vivaient réellement dans les temples, à la volonté des prêtres, et les pharaons de la XIX^e dynastie, domptés, n'entreprenaient plus rien sans avoir consulté l'oracle parlant. Cette humiliation était imposée au monarque, quelquefois, devant le peuple assemblé. *Je consens*, disait le dieu appelé à sanctionner le projet du roi. La fin de l'Égypte coïncide avec cet avènement des divinités et cette déchéance des pharaons. On peut dire que, dans la vallée du Nil, les dieux n'existent qu'à partir de ce moment.

CHAPITRE XXVIII

DE 1462 A 715 Av. J.-C. - Les divinités. - Religiosité. - Râ-Ammon, Indra, Adonaï. - Osiris, dieu principal. - Dogme. - Péchés. - Le nouveau rituel, « guide de l'âme ». - La vie des dieux. - Triades. - L'Olympe égyptien. - Animaux sacrés. - Apis. - Le jugement après la mort. - Corps et âmes. - Formation de la lumière, de la terre, des eaux. - L'homme. - La vie et la mort. - Morale.

EN Égypte, les divinités ne supplantèrent pas les pharaons sans qu'il en résultât des querelles. La rivalité des temples divers, c'est-à-dire des prêtres, fut très vive, et l'on pourrait dire que, dans un même temple, il y eut de violentes disputes, souvent. Le corps sacerdotal de Tanis n'était pas organisé comme l'était le corps sacerdotal de Ouadi-Halfa, à la deuxième cataracte, et les prêtres de Thèbes ne ressemblaient pas, assurément, aux prêtres de Memphis. L'influence de la Méditerranée, de la côte syrienne, pour mieux dire, était venue jusqu'à Thèbes, où les divinités asiatiques tendaient à prévaloir. Au delà de Thèbes, à Éléphantine déjà, après la première cataracte, à Ouadi-Haifa sûrement, les divinités syriennes et assyriennes ne pouvaient vivre que si elles prenaient le caractère éthiopien, arabe un peu, iranien, indien peut-être.

Les expéditions de la régente Hatasou au pays de Pount, en mer Rouge ; l'invasion des Pasteurs, du delta à Thèbes, générale ; les victoires de Thoutmès III sur l'Euphrate, et la politique de Ramsès II en Syrie, avaient fait qu'à la chute de la XIXe dynastie (1288 av. J.-C.) et pendant le gouvernement des Ramessides (1288-1110 av. J.-C.), l'Égypte était dépossédée, momentanément si l'on veut, mais absolument, de son caractère spécial. Il n'y a presque plus rien d'égyptien dans la vallée du Nil. C'est un amalgame de mysticisme syrien, d'effronterie chaldéenne, de dévergondage assyrien, de magisme touranien, de sorcellerie éthiopienne et de lubricité nègre. Chacun a appelé sa divinité, son culte, sa croyance, avec son art, ses pratiques et ses conventions.

L'Égyptien, plus que tolérant, subit cette invasion bien autrement redoutable que ne le fut celle des hordes étrangères. On dirait que, ne pouvant croire aux divinités, telles que les Asiatiques les avaient conçues, les Égyptiens consentaient, avec indifférence, à rendre hommage, pour avoir la paix, à tous les dieux qui leur seraient offerts. Lorsque Ramsès H va guerroyer contre les Syriens, ses légions sont consacrées aux dieux de l'Égypte et aux dieux des Hyksos : Ammon, Phra, Phtah et Soutekh. L'Assyrie, la Phénicie et l'Égypte ont mélangé leurs divinités. Soutekh, arrivée avec les Pasteurs, introduite par l'invasion, est devenue une forme de Typhon, de Set, le *vainqueur*, et non plus le *meurtrier* d'Osiris, et c'est le dieu de la force. Le Baal des Assyriens et l'Astarté des Phéniciens sont honorés à Thèbes sous le nom d'Atesh et d'Anata. Le Phtah de Memphis prend des attitudes iraniennes, devient *Feu*. Phra, ou Râ, la divinité principale, *soleil resplendissant*, se divise, comme dans l'Inde, en Toum, soleil d'avant l'aurore ; Harmakhou, soleil levant ; Kheper, soleil paru, réchauffant, créateur ; Schou, soleil continu, toujours renaissant. Comme l'Indra du Sapta-Sindhou, ce dieu détruit l'orage, illumine la tempête, frappe l'impie.

Râ, qui devient Ammon-Râ à Thèbes, dès la XIe dynastie, subit toutes les transformations. Il est Égyptien lorsqu'il *repousse le crocodile*, lorsqu'il souffle *sur la barque*, lorsqu'il *massacre les Asiatiques* ; il est Indien lorsqu'il *commande*

aux ouragans, — que l'Égypte ignore, — et lorsqu'il *frappe l'impie* ; il est Éthiopien enfin par sa forme ithyphallique, par ses œuvres d'amour. S'engendrant lui-même, ayant été son propre auteur, devenant son propre fils, il engendre Schou, qui est le soleil visible, *roi de la Haute et de la Basse Égypte*, le plus grand des dieux. L'idée de Schou, purement indoustannique, s'entache de dravidisme, ne vient à l'Égypte qu'influencée au passage par les Dravidiens, les Dasyous, qui tiennent l'Inde méridionale, des monts Vindhya jusqu'à Ceylan. Dieu des évocations et des exorcismes, Schou est adoré par les singes, qui sont les hommes de l'Inde du Sud. L'Ammon-Râ, générateur, régnant à Thèbes, concentre en soi toutes ces fantaisies. C'est bien le dieu de l'Égypte centrale, conciliante. Il y a l'Ammon ithyphallique, — *Khem*, — père, fils et *mari de sa mère*, que les Éthiopiens et les Nègres trouvent fort, simple et charmant ; il y a l'Ammon à tête de bélier, — *Noum*, — aimé des Nubiens, et compréhensible au delta, qui a son *bélier de Mendès*, très puissant ; et il y a enfin l'Ammon à tête d'épervier, — *Mentou*, — véritable dieu de Thèbes, divinité guerrière, dominante, et que doivent consulter les pharaons.

En apportant à l'Égypte des *formes* de divinités diverses, les étrangers y introduisirent en même temps des *œuvres* divines de toutes sortes. En se mélangeant, les dieux de toutes races produisirent des monstruosité, comme, en se combinant, les croyances importées formèrent des dogmes inattendus. La religiosité, jusqu'alors presque inconnue aux Égyptiens, devint, par la peur, un élément nouveau de la vie intellectuelle sur les bords du Nil. L'idée de l'enfer est entièrement nuée sur le tombeau de Sêti I^{er}. Parmi des serpents hideux et rampants, des damnés, décapités, sont précipités dans les flammes. Que cela est loin de la deuxième vie, si heureuse, à l'ouest du Nil, continuant la première vie de l'Égyptien, et à laquelle tout homme avait droit ! La privation de cette seconde existence, la mort définitive, était la seule punition qui menaçât les coupables au commencement. Les prêtres, maintenant, jettent l'épouvante dans les esprits ; et c'est sur le tombeau du pharaon que la leçon terrible est donnée. Le roi lui-même *devra triompher de ces épreuves, avant de mériter la félicité éternelle*.

Râ-Harmakhou, — Har-em-khou-ti, l'*Horus des deux horizons*, — divinité solaire, *soleil diurne* faisant le jour, est la forme qui répond le mieux à l'idée égyptienne, généralisatrice, simplificatrice. Râ-Harmakhou, dieu-soleil, bon, régulier, resplendissant, apparaît chaque matin à l'horizon, vogue sur les eaux bleues d'en haut, ascendantes, culmine, s'arrête au zénith, magnifique, et reprend sa navigation descendante, qu'il va terminer à l'occident, du côté de l'amenti. Sa mère, — *Noun*, — c'est le ciel, d'où il sort à chaque aurore. Sa vie quotidienne ressemble à la vie ordinaire de tous les humains ; il naît, il vit, il meurt. Râ-Harmakhou est un être adorable, un *mortel*, joie du ciel, de la terre, des hommes vivants, et ayant vécu ; c'est l'idée égyptienne toute pure. Mais voici que, d'une part, cette personnalité mystérieuse s'accuse trop, devient *homme*, fait de *chair vivante*, tandis que, d'autre part, les étrangers venus en Égypte prétendent démontrer aux Égyptiens comment le soleil, comment Râ-Harmakhou est un dieu, rien qu'un dieu, terrible, dont il faut connaître les œuvres, qu'il est nécessaire de craindre, de redouter, d'adorer.

L'Indou raconte que le *Dieu-Soleil* a dompté le serpent Mehen, — l'Ahi védique, — et l'aspic Aara, — l'Uræus, — et qu'il renouvelle son triomphe chaque matin. L'hymne à Râ-Harmakhou naissant, mis au monde par Noun, à l'horizon, est en effet comme un texte des derniers temps védiques. La crudité de l'expression disant le fait fut dictée par un brahmane. C'est en naissant que le dieu solaire

détruit son ennemi serpent. L'invocation de l'auteur de l'hymne est encore védique d'intention

Râ-Harmakhou est supplié de *détruire les impies* ; mais la forme de l'imprécation est asiatique, il y a parallélisme soutenu entre la gloire de Râ et les ignominies de ceux qui ne le veulent pas servir : Il frappera le serpent avec son glaive ; il accordera une longue vie au pharaon. Les singes sacrés l'adorent, chantant et dansant. Faiseur d'aurores, il donne la lumière et rend les morts à la vie ; il est le seigneur des formes ; il a fait le ciel *de ses mains* ; il a *élargi la terre en allongeant ses bras* ; épervier auguste, oiseau divin, lion terrible, disque, mâle, taureau. — C'est l'Indra védique, absolument, mais importé dans la vallée du Nil par un brahmane de race asiatique. En effet, l'Indra d'Égypte cesse d'être bon, devient impérieux, guerrier, irascible, dominateur, cruel, dictant sa volonté aux hommes, menant les rois, ordonnant le massacre des ennemis, impitoyable, destructeur de tout ce qui n'est pas sa propre gloire, unique. C'est l'Ammon de Ramsès II ; c'est l'Indra védique absorbé par le Jéhovah d'Israël.

L'adoration du soleil ne pouvait pas être une œuvre égyptienne, car en Égypte le soleil n'est qu'un ami ; c'est le Nil qui y est la puissance adorable. La domination de Râ, et l'adoration du *disque* le représentant, dénonceraient l'influence indienne, si le texte même des hymnes à Râ-Harmakhou ne montrait pas nettement la main d'un plagiaire des derniers hymnes védiques. Il en sera de même de l'apparition du feu signalant l'idée iranienne. Le Râ-Harmakhou, égyptien, transformé en Indra védique d'abord, puis devenu méchant, prendra les allures de l'Adonaï redoutable, despote, vengeur. C'est que les Israélites demeurés sur les bords du Nil, après l'exode, — et ils furent nombreux ceux qui doutèrent de Moïse, — prévaudront.

Cependant, au fond, le peuple reste fidèle au grand ancêtre, à Osiris, dont l'histoire est devenue légendaire, touchante ; le *dieu bon*, bien que dénaturé, fortement modifié par l'influence étrangère, l'emportera finalement sur toutes les autres divinités. Le fils d'Osiris, — Horus, — continuellement incarné, se survit pour venger son père. En réalité, quel que soit le nom des divinités devant lesquelles le peuple s'incline, c'est toujours Osiris qu'il voit, voguant sur la *bari*, sur le navire de Râ, dont les rameurs sont des dieux. Osiris est à lui seul tous les dieux : *Il est Ammon-Râ quand il parle, et il est Thoth quand il écrit*. Tout est lui, tout est par lui, tout va à lui. C'est Osiris qui règne à l'ouest, à l'amenti, où tous les hommes vont vivre leur deuxième existence. Il est *Tout*.

Les prêtres comprirent qu'ils ne gouverneraient les âmes que par Osiris, par l'Osiris de l'amenti. Ils s'en emparèrent, et devinrent les conseillers des Égyptiens, les scribes des devoirs à remplir pour mériter la béatitude *dispensée par Osiris au seuil de la deuxième vie*. Il y eut des énumérations des fautes à éviter, des devoirs à remplir, des formules à réciter, des rites à accomplir. *Ô Osiris, je n'ai pas péché... accorde-moi d'être lumineux dans le ciel... que mon âme prospère !* formule où se rencontrent l'idée iranienne du péché, l'idée brahmanique de l'âme lumineuse, l'idée égyptienne de, la prospérité dans l'autre monde. Le dogme arrêté, c'est qu'il faut *mériter* la seconde vie.

L'Éthiopien, Nègre, qui n'apporte aucune idée, a sa part importante dans le développement de la civilisation égyptienne ; c'est lui qui donne des formes aux croyances : la luxure est un bouc ; la paresse, une tortue ; la voracité, un crocodile. Le mazdéisme se montre avec sa confession des péchés et son code de morale. E faut s'accuser, lorsqu'on est coupable de méchanceté, de blasphème, d'ivresse, de paresse, de *vol au temple* ; — correction asiatique, car l'Iranien

condamnait le vol partout, — de mensonge, de libertinage, d'impureté, de *mépris des choses saintes*, et de prolixité. L'âme arrivant dans l'amenti est jugée par Osiris, assisté de quarante-deux conseillers. Les élus vivront dans la *société des rois*. On obtient cette vie en aimant les dieux, en secourant les hommes. Un mort admis au jugement dira : *Je me suis attaché Dieu par amour ; j'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu ; j'ai donné un lieu d'asile à l'abandonné.*

La mort est toujours la préoccupation dominante des Égyptiens. Jadis, sous l'Ancien-Empire, elle ne causait aucune appréhension ; maintenant, elle terrifie. Des rites sévères président aux funérailles. Tous les dieux sont invoqués, comme par précaution ; chaque divinité protège une partie de l'homme. L'Égyptien recommande ses oreilles à Aperou, ses cheveux à Net, sa face à Râ, son œil à Hathor. Pour amalgamer toutes ces incohérences, pour fixer ce chaos, envelopper de mystérieux ce qui inquiéterait, le *Rituel*, cet ancien livre des espérances et des vœux, devient un code définitif, absolu. C'est le *guide de l'âme*, en ce monde et dans l'autre. Aux anciennes époques, il existait plusieurs rituels, plusieurs *livres des morts*, que les scribes imaginaient et dont ils vendaient des copies.

La trame de l'ancien rituel était simple. De même que le soleil, traversant le ciel dans sa barque lumineuse, passait à l'occident noir pour renaître, ainsi l'homme traversait la vie, et passait, pour revivre, dans l'amenti. Le rituel des temps nouveaux, compliqué, obscurci, mystérieux, est incompréhensible ; les prêtres seuls peuvent l'expliquer. Les hommes, épouvantés, vont aux prêtres, nécessairement.

Selon les promesses du rituel, l'âme repoussera les monstres qui seront les obstacles de son voyage d'outre-tombe. Assistée d'Osiris, elle triomphera de ces dures épreuves, elle conquerra l'immortalité ; sinon, une seconde mort, définitive, la frappera. Le paradis promis, c'est une immense lumière, c'est le soleil, tout or, *beau comme l'Arabie !* Le ciel est solide, comme la terre ; mais il y a le *ker-neter*, lieu inconnu, vaste champ, qu'il faut cultiver, où il faut vivre avant de passer au *séjour définitif*, parmi les dieux.

Le code religieux, contenu dans le rituel, est d'une morale suffisante, élevée même, bien que la préoccupation de l'existence des prêtres y soit la principale. L'Égyptien ne devra pas tourmenter la veuve, mentir, manquer à la loi, abuser des hommes soumis au travail de corvée ; être négligent, oisif, faible ; desservir l'esclave près de son maître ; affamer, faire couler des pleurs, tuer ni *faire tuer* ; détourner les offrandes *de la voie des temples* ; enlever les offrandes apportées ; dépouiller les morts de leurs bandelettes ; se procurer des gains frauduleux ; fausser les poids, les mesures et les balances ; *voler de la terre* ; refuser de la nourriture à l'enfant ; chasser les *animaux sacrés*, au pacage ou dans les marais ; endommager les canaux d'irrigation ; éteindre *le feu sacré* ; manquer de respect aux divinités ; *tourmenter les bœufs des prêtres* ; troubler une procession.

L'histoire navrante d'Osiris, devenue mythique, est le pivot du rituel. L'influence chaldéenne est dominante dans cette transformation. La religion qui en résulte était entièrement inconnue des anciens Égyptiens. Le tribunal d'Osiris, solennel, est gardé par des génies à têtes de rat et de serpent. Des singes surveillent le bassin mystique où brille le *feu épurant*. Un hippopotame à mâchoire de crocodile est le gardien principal. Les juges qui siègent autour d'Osiris couronné ont des têtes de lion, de singe, d'hippopotame, de chacal, d'ibis, d'épervier, de

bélier, d'aspic et de crocodile. Thoth enregistre le mal et le bien, qui viennent d'être pesés dans une balance énorme. L'âme coupable, chassée, prend la forme d'une truie grasse que fouaillent des cynocéphales excités. L'allégorie envahit tout, le mythe triomphe ; les amulettes et les talismans se sont multipliés. L'Olympe égyptien est encombré ; des dieux nouveaux, bizarres, s'y introduisent à chaque instant. Certaines divinités, poussées jusqu'aux dernières limites de l'absurde, reviennent, comme par réaction, à une formule purement humaine ; et voici qu'elles *règnent*, qu'elles *gouvernent*, comme des pharaons, avec une cour, des conseillers, des serviteurs, une armée, une flotte. — Thoth est premier ministre ; Horus, régnant, est de *chair, fils de chair*. — Les ancêtres étant devenus des dieux, les dieux deviennent des hommes, dans le ciel.

Sur la terre, les Égyptiens avaient moins peur, et ils choisissaient, dans l'ensemble, les divinités qui leur convenaient. Ce fut comme une féodalité religieuse. Chaque nome eut son dieu préféré. L'Égyptien ne saisissant pas tous les mystères importés, concevant ses dieux à sa propre image, faisait des familles divines, des triades. Chaque temple avait un dieu père, une déesse mère et un dieu fils. Cependant, la formule asiatique du *dieu éternel*, unique, sans commencement ni fin, étant une difficulté, il en résulta cette croyance, que le dieu principal s'était fait lui-même, et qu'il était en même temps son père et son fils ; la mère n'étant intervenue que comme un moyen. Chaque ville eut sa triade : Ammon père, Mout mère et Chons fils, à Thèbes ; Phtah, Pascht et Phré à Memphis ; Chnouphis, Neith et Haké à Esneh ; Osiris, Isis et Horus à Abydos ; Thoth, Anouké et Horus en Nubie.

L'esprit des Égyptes diverses se manifestait par la diversité des conceptions mythiques. L'Ammon de Thèbes, victorieux, soleil, créateur et vivificateur, comprend tout, englobe tout ; *il se cache dans sa pupille* ; il est *œil*, et lutte contre le mal, contre les ténèbres. Il porte deux cornes à son front, parce qu'il est le grand taureau, auteur des dieux. — A Memphis, Phtah, roi de sagesse, a créé matériellement ce qui existe ; sa femelle, sa *grande amante*, est bonne ou mauvaise ; elle fut la nuit dans laquelle son amant engendra tout ce qui est, elle est l'*énorme matrice noire* ; le fils, Phré, a coordonné et écrit les lois du monde ; enfant, incubé par Pascht, il était difforme, aux jambes torses, au ventre gonflé, et pourtant c'est de lui que tout viendra, pur et beau. — Le Chnouphis d'Esneh, dieu de la cataracte, bruyant, fort, bélier, soutient les mondes ; sa déesse, Neith, femme et mère, antérieure à lui, personnifiant la nature, a enfanté et enfantera en demeurant vierge. S'intéressant au *mal*, elle le change en *bien* ; on la représente osant allaiter des crocodiles. — Osiris, à Abydos, dieu réellement national, est en possession de son histoire. Set, Typhon, génie du mal, a tué Osiris, a dispersé les membres de sa victime. Les sœurs d'Osiris — Isis et Nephthys — ont recueilli ces débris, ont *ressuscité l'Osiris* par le charme de leurs voix, et Horus est né de l'amour d'Osiris et d'Isis, pour venger le meurtre de son père. Fils aîné de l'éternité, Osiris devient le *Temps sans bornes* des Iraniens ; il réside à l'occident, il détient le soleil chaque soir, il le délivre chaque matin ; il est donc antérieur et supérieur à Ammon-Râ. Isis ayant Horus en elle, comme la vache a son petit, se nomme Hathor, et c'est une idée asiatique. Horus, c'est Osiris renaissant, triomphateur. Osiris, par lui-même, et par Horus qui le continue, qu'il a *envoyé*, est un *Sauveur*, le *Sauveur des hommes* ; il demeure comme l'intermédiaire entre la divinité et l'humanité, parce qu'il est bon, et le sang qu'il a répandu, le sang qui coule de son cœur intarissable, est la nourriture suprême des hommes et des animaux. On communit de ce *divin seigneur*.

Thoth, écrivain, secrétaire des dieux, sagesse et raison, conseiller d'Osiris, a assisté Horus dans son combat contre Set ; c'est lui qui a saisi Typhon et qui l'a émasculé, suivant la coutume éthiopienne. Inventeur des lettres et des lois, non créateur, mais régulateur par excellence, il règne en Nubie. Au nord, sa légende se cristallise, devient un fait, et on lui attribue tous les livres qui ont été écrits. C'est par Thoth que les dieux ont révélé leurs volontés aux hommes. Il sait, et il apprend à l'humanité, qui veut s'instruire, le langage, l'écriture, la morale, les rites, l'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, l'usage des mesures et des poids, la musique, l'architecture, la sculpture, la peinture et la gymnastique.

Des milliers de divinités surgissent : — le chacal Anubis, qui a assisté Isis lors de sa recherche ; — Seb, personnification de la terre, que Nout (le ciel), courbée en voûte sur lui, caresse et féconde ; — Souvan, la déesse à tête de vautour, la *mère par excellence*, reine du midi, en opposition à Ouat'i, reine du nord ; — Bès le grotesque, monstrueux, dieu des querelles et des plaisirs, maître des excès. — Chaque idée se divinise. La nomenclature des dieux égyptiens, au moment de la décadence, serait interminable : car chacun conçoit, chacun exécute sa divinité, suivant son caprice ou sa fantaisie. Les éléments, les abstractions, les phénomènes, les emblèmes, les symboles, les allégories, tout revêt la forme divine. Il y a des animaux sacrés, des dieux moitié hommes et moitié bêtes, des singes géants.

Dieu s'incarne dans des corps d'hommes, et ce sont des dynasties divines ; puis, pour mieux servir l'humanité, ils s'incarnent ensuite dans des corps d'animaux. Osiris se manifeste en bœuf, que des signes mystérieux font reconnaître : c'est Apis. — L'Apis est noir, avec une tache blanche, triangulaire, au front et des *marques* au dos ; il a l'image d'un scarabée sur la langue, des poils doubles à la queue. Les prêtres seuls sont capables de voir ces signes. La vache prédestinée à recevoir le Messie-veau, l'Apis attendu, c'est Neith, qui conçoit et enfante sans perdre sa virginité. Le Phtah de Memphis, se faisant chaleur, féconde Neith. La nécropole des Apis, — Sérapeum, — souterraine, cachée, contenait les sarcophages de granit où reposaient les corps du dieu-bœuf.

Les divinités se divisent et se subdivisent à l'infini ; leurs attributs les supplantent parfois ; ou bien ils se dédoublent, et il en résulte des divinités accouplées. Une collection d'attributs, d'emblèmes, de symboles, réunis, bloqués, forme un dieu auquel on attribue une puissance multipliée par la quantité des formes divines combinées en lui. Il y a enfin des accouplements de divinités bonnes ou mauvaises, comme Sebek et Horus à Ombos, Set et Râ à Tanis.

Sans les incertitudes de la seconde existence, les Égyptiens eussent été indifférents à ce panthéisme. Chaque ville a son dieu, mais accueille volontiers le dieu de la ville voisine. C'est une tolérance qui ne se peut comparer qu'à la liberté conservée par chacun de choisir sa divinité. Au fond, pour l'Égyptien, les divinités ne sont que des pharaons ayant régné ou régnant quelque part, et qu'il importe d'honorer, de respecter au moins, en prévision d'une éventualité inconnue, mais possible. Qui sait à quel monarque on devra obéir, à l'ouest ? et si l'on ne retrouvera pas, vivant, gouvernant le nome de l'amenti, ou Ménès, ou Chéops, ou Thoutmès, ou Ramsès ? Les statues des temples représentent indifféremment des dieux et des rois. Dans ce chaos, les croyances demeurent simples, en somme. Le jugement de l'homme après la mort est l'arme des prêtres, et elle leur suffit. Aucunes pratiques religieuses, proprement dites,

assujettissantes, ne sont ordonnées. On ne peut pas dire qu'il y ait eu jamais une véritable religion sur les bords du Nil.

La vie du corps dépend du cœur, confondu avec les poumons, et donnant le souffle ; le cœur de l'âme, c'est la conscience qui se dressera au jour du jugement, pour parler : *Ô cœur, cœur qui me viens de ma mère, mon cœur de quand j'étais sur terre, ne te dresse pas comme témoin, ne lutte pas contre moi en chef divin, ne me charge point devant le dieu grand.* L'âme jugée vient reprendre le corps, traversant l'espace sous la forme d'un oiseau ou d'une fleur. Le mal poursuit l'âme, sous la forme d'une bête méchante et immonde. L'âme récompensée vivra avec son corps, et éternellement, dans un ciel où mûrissent des fruits savoureux, où se cultivent facilement des champs superbes, où les offrandes et les libations ne coûtent aucun sacrifice, où l'on joue des jeux charmants, où l'on prend des bains frais, parfumés, délicieux. L'âme coupable, jetée avec son corps dans *l'hémisphère inférieur*, livrée au *dieu infernal, noir*, franchira soixante-quinze *cercles douloureux*, peuplés de monstres tourmenteurs armés de glaives, et elle finira par se précipiter dans un enfer où des supplices de toutes sortes attendent le corps : — suspension par les pieds, ligatures abominables, décapitations perpétuelles, cœurs traînés à vif sur le sol, corps jetés dans des chaudières pleines d'une eau toujours bouillante. — L'imagination des prêtres s'épuise dans ce sujet.

La Foi, vague, eût exigé, pour se former dans l'esprit de l'Égyptien, le labeur de longues pensées, ce dont il était incapable. S'il rêvait, c'était de l'avenir. Il y a cependant dans le rituel, et sur les monuments, une série de données, desquelles on peut extraire une idée générale. Du chaos primordial une volonté quelconque tira ce qui est. Cette volonté voulut la lumière, *et la lumière fut*, le soleil resplendit. La terre étant aplanie, les eaux furent séparées : — il y eut l'eau terrestre et l'eau céleste ; le firmament était liquide pour l'Égyptien. — L'homme créé ignorant, sans langage, imita le cri des animaux. Dieu vint lui-même apprendre à l'homme ce qu'il devait savoir.

Avant de naître, l'enfant a vécu, et la mort ne termine rien. La vie est un devenir, *khepraou* ; elle passe, semblable au jour solaire, qui recommence. L'homme se compose d'intelligence, *khou*, et de matière, *khat*. L'intelligence est lumineuse, et elle se revêt, pour habiter le corps, d'une substance qui est l'âme, *ba*. Les bêtes ont une âme, un *ba*, mais un *ba* privé d'intelligence de *khou*. La vie est un souffle, *niwou*. Lorsque le souffle se retire en *ba*, l'homme meurt. Cette première mort se manifeste matériellement, par la coagulation des liquides, la viduité des veines et des artères, la dissolution de la matière composant le corps. Par l'embaumement, toutes les matières sont conservées, y compris le sang, que *ba* reviendra vivifier après le jugement d'Osiris. Le souffle est au service de l'âme.

La morale des premiers temps, de l'Ancien-Empire, découlait de l'appréciation traditionnelle, de la longue expérience de la vie. La quiétude était le but ; la sagesse, le moyen d'y parvenir. La docilité est dominante sous les premiers pharaons ; les leçons des anciens, très écoutées, semblent constituer toute la loi. Un sage, — Ptah-Hotep, — après avoir énuméré les *principes de la docilité et de la piété filiale*, ajoute en concluant : *Pour ceux à qui il arrive de les garder véritablement, ces préceptes sont leurs trésors, et leur réputation se répand dans la bouche des hommes, à cause de l'excellence de ce qu'ils embrassent.* Ce sont là des paroles d'ancêtre, et non des commandements. *C'est la parole des sars* (anciens) *pour instruire l'homme, en lui disant que, lorsqu'il a écouté cela, il*

devient un homme habile, et dans une circonstance heureuse on le choisit pour être un supérieur. L'indiscipliné n'arrive à rien, sinon au tourment ; la société l'écarte, elle s'éloigne chaque jour de lui. Tout dépend de l'éducation de l'homme par son père : Fais tout ce que te dit ton maître ; c'est pour l'homme l'instruction de son père, de celui de qui il est sorti, dans les membres duquel il était ; déjà il lui parlait lorsqu'il était encore dans le sein maternel. La récompense principale, c'est une vie saine, longue et heureuse : C'est ainsi que tu acquerras la santé du corps, l'approbation du roi en toute circonstance, et que tu prolongeras ta vie jusqu'à cent dix ans.

CHAPITRE XXIX

Les Égyptiens. - Leur caractère. - L'art, unique expression du génie égyptien. - Optimisme. - Patrie restreinte. - Pas de nation. - L'Égypte devenue asiatique. - Races connues sous la dix-neuvième dynastie. - L'invasion "des blonds". - Victoire inutile de Méneptah. - Égypte et Syrie. - Conception sociale. - Les Éthiopiens conservateurs. - L'Égypte absorbe ses vainqueurs.

MÉTHODIQUES, graves, persévérants, les Égyptiens n'ont d'excès que leur patience. Laborieux et moraux, ou, pour mieux dire, redoutant l'ennui qui résulte de l'oisiveté, n'ayant en eux aucune flamme passionnelle, nul travail ne les rebute, nulle fantaisie ne les distrait. Docilement, ils laissent leur vie s'écouler en ce monde, se contentant de ce qui leur vient, se consolant, au jour de l'épreuve, par la possibilité d'un lendemain parfaitement heureux. Il n'eût pas été possible de les séduire et de les entraîner hors de leur territoire, comme les brahmanes le firent des Aryas du nord-ouest de l'Indoustan. Zoroastre eût échoué à vouloir, sur les bords du Nil, révolutionner le monde antique, rédiger un code de lois et l'imposer. L'activité curieuse de l'Arya védique était un élément d'exploitation tout naturel que les brahmanes devaient puissamment utiliser ; la misère profonde des Iraniens de Balkh, — physique et morale, — les livrait d'avance au premier réformateur venant ; tandis que les Égyptiens, calmes, reposés, heureux, satisfaits de leur existence, ayant plutôt la crainte que le désir d'une vie améliorée, ne furent jamais, pour leurs maîtres, un peuple définitivement pris et tenu.

Il n'y avait en Égypte, pour le pharaon régnant, aucune satisfaction à gouverner des hommes, qui obéissaient toujours, évidemment, mais étaient toujours prêts à obéir à un autre maître. On pouvait impunément leur donner des princes, et des prêtres, et des dieux ; puis les changer, puis les reprendre, et les changer encore. Les Égyptiens pensaient que les pharaons, les prêtres et les divinités ne différaient entre eux que de peu de chose, et que l'important était de vivre en paix avec le maître nouveau, quel qu'il fût. C'est ainsi qu'au moment où, les grands ancêtres étant devenus des dieux, les prêtres organisèrent un culte, un rite, une religion, les Égyptiens se montrèrent à ce point dociles, qu'on a pu dire d'eux qu'ils étaient un peuple dévot. En réalité, l'Égypte a donné au monde ce spectacle unique, d'un groupe de sept millions d'hommes inaugurant et achevant plusieurs cycles historiques, sans se constituer en nation, sans laisser une formule de gouvernement, de patrie, de religion, de philosophie, de société enfin, que l'on puisse qualifier spécialement d'égyptienne.

La pluralité des phénomènes politiques, religieux, philosophiques et sociaux, qui se sont manifestés dans la vallée du Nil, simultanément et successivement, interdisent tout essai de délimitation de frontières, de définition de principes. L'art égyptien seul peut être qualifié, car il est l'unique expression du génie égyptien. S'il est vrai que l'humanité « vit de trois grands sentiments : le culte de la vérité, le culte de la vertu, le culte de la beauté », et que la Philosophie, la Morale et l'Art sont les grands moyens de progrès que l'homme possède, on peut dire que le recueil des hymnes védiques, le Rig-Vêda, — le livre de Zoroastre, le Zend-Avesta, — et les monuments des Égyptes, sont les trois sources auxquelles il faut demander les premières notions du Vrai, du Bien et du Beau.

Indifférents au jeu des ambitions humaines, calmes aux moments les plus critiques de leur histoire, les Égyptiens opposaient leur patience sereine, leur optimisme imperturbable, aux menaces les plus rudes du destin. On a remarqué qu'au moment même où Ramsès II jouait, en une bataille, *le sort de l'Asie*, un Égyptien de Thèbes *s'inquiétait de la santé de ses chiens*. Cet exemple est un entre mille. Il y a contraste continu, en Égypte, entre la gravité extrême des événements et la parfaite quiétude de ceux qui doivent fatalement en supporter les conséquences. Lorsqu'il y a trouble, désordre, agitation, c'est que les étrangers dominent. L'Égyptien, lui, vaincu, subjugué, esclave même, ne se plaint pas, ne proteste pas ; il travaille, il bâtit surtout, et il attend. Il lui importe peu que le pharaon vienne du nord ou du sud, de l'est ou de l'ouest, pourvu que le maître assure à ses *sujets* la tranquillité de la vie.

La patrie de l'Égyptien, c'est l'enclos restreint où il a vécu. Rien au monde ne peut lui valoir ce coin du monde. Exilé, jeté hors de sa demeure par les nécessités de la guerre ou des échanges, l'Égyptien n'a pas la nostalgie de l'Égypte ; mais celle de *sa maison*, de *sa ville* tout au plus. Pour l'habitant de Memphis, Thèbes c'est l'exil ; pour l'habitant de Thèbes, Memphis c'est la *terre étrangère*. De la mer à la première cataracte, à Philae, on pourrait délimiter cinq ou six pays différents. L'idée de patrie ne pouvait pas se former dans l'esprit d'un tel peuple, et la notion de la grandeur par l'unité se fût-elle introduite dans le cerveau de quelques-uns, que les rivalités des grands centres eussent vite combattu cette illogique innovation.

Lorsque la mer venait jusqu'à Memphis, et que les chaînes arabique et libyque étaient à la droite et à la gauche du fleuve, comme des obstacles infranchis, déjà sans doute l'Égyptien du nord se distinguait de l'Égyptien du sud ; et Thèbes même pouvait se fonder, croître, devenir très grande, sans qu'Abydos, ni Memphis, eussent, pour ainsi dire à s'en inquiéter. Abydos, Thèbes, Memphis, étaient comme les capitales d'Égyptes différentes, bien que non organisées. Quand les peuples de l'Asie et de l'Afrique commencèrent à avoir le sentiment de leur existence ; quand les *hommes de la grande verte*, les habitants des îles de la mer Méditerranée et de quelques points du continent, connurent le Nil et ses merveilles, les montagnes longeant le fleuve n'étaient plus des obstacles ; le delta, tout formé, s'étalait complaisamment comme une voie d'accès au cœur même des Égyptes. Le sud, enfin, eut à son tour ses velléités, ses convoitises. La placidité de l'Égyptien s'accommoda si naturellement de ces nouveautés, qu'avant les invasions par hordes, armées, brutales, il y eut de toutes parts, aux « quatre horizons », les invasions lentes, successives, individuelles, ou par petits groupes, dont l'influence profonde se manifesta par de grandes révolutions sociales. Et c'est ainsi que l'Égypte, par insinuation d'abord, et par violence ensuite, finit, avec la dynastie des Ramessides, par n'être plus qu'une partie de l'Asie. Son histoire se confondit avec l'histoire des Asiatiques.

Les tombeaux des rois, dans la grande vallée de Thèbes, — Biban-el-Molouk, — nous disent les races diverses connues des Égyptiens de la XIX^e dynastie. On y distingue nettement le type africain, le type asiatique et le type européen. Des nuances de lignes, d'ornements et de coloris, permettent de reconnaître, dans la grande division, parmi les Africains, les Nègres à la tête ronde, aux cheveux laineux, et les Abyssins au nez droit, aux cheveux lisses ; parmi les Asiatiques, les Assyriens à la barbe noire, abondante, époincée, vêtus magnifiquement, et les Nomades de même type, — Hébreux et Bédouins, — presque nus ; parmi les Européens, les *hommes de Libye, aux yeux bleus*, parfois tatoués, et « les

hommes de la grande verte », à la tête chevelue, très ornée, à la taille haute, élancée, portant aux épaules une peau de bœuf.

Les Asiatiques avaient tourmenté l'Égypte en la corrompant, en l'exploitant ; les Libyens, — parmi lesquels se confondent absolument les Européens, — allaient intervenir à leur tour, puissamment, ouvrir le Nil aux destinées occidentales. Après Ramsès II et son alliance avec les Syriens, après Ménéphtah et ses victoires, une coalition formidable, refaite, plus générale, menaça un Ramsès, le troisième. Cette coalition, décrite sur les murs de Médinet-Abou, donne, au point de vue historique, l'« état des peuples » au moment où l'Égypte va entrer dans le grand cycle de l'histoire des Asiatiques. Ce sont les Libou, ou Libyens, et les Mashouashs, groupe libyen spécial, qui sont à l'ouest du Nil, qui habitent les bords de la mer ; les Khétas de Syrie, les *gens du pays d'Amaro*, à l'occident de la mer Morte ; les Takkaris, les Shardanas *de la mer*, les Shasou touchant l'isthme de Suez ; les habitants de Toursha en Asie Mineure ; les Purosotus, les Sharkurschas, les Tanoaounas, que l'on a identifiés, vaguement, tantôt aux Pélasges, tantôt aux Philistins, et qui étaient à l'est de l'Égypte au moment où Ramsès III se sentit menacé. Cette coalition, dans tous les cas, *comprendait les Libyens d'Afrique et s'étendait de l'Asie Mineure jusques à la frontière orientale du delta, en passant par la mer Morte*. Ramsès III, après six années de guerre, revint à Thèbes, vainqueur ; mais l'Égypte, délivrée du danger qui la menaçait, n'y gagna rien.

L'Égypte n'existe plus sous Ménéphtah I^{er}, car à l'avènement de ce pharaon toutes les races ont envahi la vallée du Nil, dévastant, pillant les campagnes et les villes, avec méthode, avec suite, et finissant par s'installer au cœur du pays conquis. *Aujourd'hui, dit un papyrus, les étrangers arrivent nombreux comme des reptiles. Ne pourra-t-on pas les faire ramper en arrière, ces amis de la mort, ces hâisseurs de la vie ? Ils passent leur temps sur la terre à combattre pour remplir leur ventre, à satiété ; ils sont venus dans le pays d'Égypte pour y chercher leurs provisions de subsistance ; leur intention est de s'établir en Égypte ; mais la mienne est de les prendre comme des poissons sur leurs ventres ; leur chef est tout le portrait d'un chien*. Le mépris de l'étranger qu'a ce scribe, tous les Égyptiens le ressentent au même degré ; mais tous les Égyptiens, las, sont prêts à subir la domination de ces ennemis, le gouvernement de leur chef, ce *chien !* Ménéphtah, écoeuré, hésite. *Alors, Sa Majesté vit en songe comme une statue de Phtah*, qui lui ordonna de résister, et, lui remettant le khopesh, ce poignard pharaonique, dit : *Éloigne de toi la déjection de ton cœur !*

Ménéphtah, décidé, occupa la Basse-Égypte, le delta, et vainquit les Libyens commandés par *le roi Marmaiou, fils de Deid*. La confédération libyenne comprenait, en outre des Libyens proprement dits, des Mashouashs et des Kahakas, des *nations de l'Asie Mineure*, peut-être les Lyciens, et des *nations de la Méditerranée*, peut-être des Sardiniens, des Sicules, des Étrusques et des Achéens ?

Au moment même, — quinze siècles avant notre ère, — où cette *nuée de barbares blonds aux yeux bleus, venant du nord*, passait la frontière occidentale de l'Égypte et se répandait le long du Nil, en Europe, des hordes envahissantes franchissaient les Pyrénées, *rejetaient des Ligures et des Sicanes en Italie, et des Ibères au delà de l'Èbre, jusqu'en Afrique*. L'Europe et l'Asie se heurtaient donc réellement pour la première fois, en Égypte, à l'occident du delta. Ménéphtah sut

battre les envahisseurs, fit incendier leur camp ; mais la brèche était ouverte, la route était tracée.

Ces ennemis nouveaux apparaissaient, menaçants, alors que l'Égypte était réconciliée avec l'Asie. Quels changements, depuis l'époque où le roi de Syrie Naharanna, ayant promis sa fille au héros qui accomplirait certaines merveilles, manque à sa parole parce que le héros est un *officier égyptien*, jusqu'à Ramsès II qui, pour cimenter son traité de paix avec la Syrie, épouse la fille aînée du prince des Khétas.

L'absence de ressort national qui caractérise l'Égyptien à l'avènement de Ménéphtah est une réaction contre le souvenir des pharaons batailleurs et glorieux. L'écoeurement du monarque a sa raison d'être. La décadence est une corruption sociale ; le fonctionarisme est insolent ; chaque intendant, chaque collecteur d'impôts, chaque scribe, est un despote. Ceux que le pharaon charge de réunir des hommes en corvées pour exécuter un travail public, forment les contingents, les groupent et les emploient à leur profit personnel ; les contrôleurs s'endorment dans leur paresse. Sous la XIXe dynastie, un scribe célèbre, — Roi, — maître, *flambeau* de l'administration des greniers, est un sujet de scandale : *Il ne s'est pas remué, il n'a pas couru depuis sa naissance ; il a l'horreur de l'activité ; il ne la connaît pas.* Le travail des champs, par qui l'Égypte prospère, est méprisé. *On me dit que tu abandonnes les lettres... Regarde les travaux des champs et tu reviendras aux écritures ;* et le scribe énumère tous les déboires du cultivateur, l'envahissement des vermines détruisant les grains, la destruction des récoltes par les pourceaux, les rats, les sauterelles, les bestiaux, les oiseaux et les voleurs ; la dureté des percepteurs de la dîme, les exigences des *gardiens des portes*, la cruauté des Nègres qui accompagnent les collecteurs. *Celui qui n'échange pas les travaux manuels pour les études littéraires, ne fait jamais son profit, sache-le bien.* Ce ne sont presque plus que des esclaves que l'on emploie aux travaux des champs, et la crainte de perdre ces travailleurs leur vaut l'attention de leurs maîtres : *Mande-moi de tes nouvelles, des nouvelles de tes esclaves, et de tout ce qu'ils font, car mon cœur est après eux, beaucoup, beaucoup.*

Les ouvriers et les artisans, appauvris, forment presque une caste dont l'infériorité s'impose : *Il ne brille pas celui qui fait les travaux manuels des journaliers, il n'inspire pas le respect. Des travaux désagréables sont devant lui, et il n'y a point de serviteur qui lui apporte son eau, point de femme qui lui fasse du pain.* Les oisifs pullulent, exploitant le peuple, vivant d'autrui : *Je connais beaucoup de gens sans courage, des bras rompus, des accroupis, qui n'ont pas de cuisses ; ils abondent en leurs maisons de biens et de provisions ; on ne leur refuse rien.* L'ivresse, enfin, abêtit, et la description des effets de l'ivrognerie nous vaut une page curieuse : *On me dit que tu abandonnes les lettres, que tu cours de rue en rue, flairant la boisson fermentée. Toutes les fois qu'on abuse de la boisson fermentée, elle fait sortir un homme de soi-même ; c'est elle qui met ton âme en pièces. Tu es comme une rame arrachée de sa place et qui n'obéit plus d'aucun côté ; tu es comme un tabernacle sans divinité, comme une maison sans pain, dont le mur est vacillant et la porte branlante ; les gens fuient devant toi, car tu leur lances de la boue et des huées. Sachant que le vin est une abomination, abstiens-toi des outres, ne mets pas les cruches devant ton cœur, ignore les jarres. Instruit à chanter avec accompagnement de flûte, à réciter avec accompagnement de chalumeau, à moduler avec accompagnement de kinnor, à chanter avec accompagnement de lyre, tu es assis dans une chambre, entouré de vieilles femmes, et tu te mets à dodeliner du cou ; tu es assis en*

présence de jeunes filles, oint d'essence, ta guirlande de fleurs au cou, et tu te mets à te battre le ventre, tu te balances comme une oie, tu tombes sur le ventre, et tu te salis comme un crocodile.

La venue des femmes asiatiques en Égypte y avait considérablement troublé les mœurs. L'Égyptien, ignorant presque l'amour, n'éprouvait pas de scrupule à jouir librement des plaisirs nouveaux qui lui étaient offerts. La naïveté de sa joie en excluait toute l'immoralité, et ce n'est que peu à peu, mais avec toute la rigueur d'une loi fatale, que, par curiosité, par surexcitation, en voulant combattre sa lassitude, il tomba dans la corruption des sens, perdit sa dignité et détruisit les droits naturels de la femme, — fille, amante, épouse et mère, — dans toute la vallée du Nil. Dans les harems des pharaons, dans les harems des grands dignitaires, et sans doute dans la maison de plus d'un Égyptien, vécurent des esclaves enlevées par les guerriers, des étrangères surprises et emportées, ou venues d'elles-mêmes, ou livrées par leurs maris, leurs pères, leurs frères, leurs parents. Un romancier de la XIX^e dynastie trouve naturel l'enlèvement d'une *belle Égyptienne* pour le gynécée du pharaon.

L'Égypte a perdu son individualité ; son histoire se mêle à l'histoire des Asiatiques. C'est d'Éthiopie que viendront les pharaons nouveaux, patriotes, conservateurs. L'Égypte est devenue sceptique ; elle n'a que la croyance du fatalisme ; elle nie les dieux, tout en les honorant d'un culte ; elle se rit de la vie future, tout en poussant à l'excès les pompes de ses funérailles ; elle doute enfin de la responsabilité de l'homme, tout en demeurant perplexe, inquiète, craintive. Dans un conte philosophique, le chacal symbolise cet état d'esprit.

Vouée au gouvernement des étrangers, — car, sauf Chéphren et Ousortèsen, on peut se demander s'il y eut jamais un pharaon de pure race égyptienne, — l'Égypte s'abandonne avec une extrême facilité, et c'est comme malgré elle qu'on la voit s'imposer à ses dominateurs, les modifier, les transformer, et continuer, elle, le développement de sa civilisation particulière. Cela s'explique par l'effet certain, quoique lent, du ciel d'Égypte, de la terre d'Égypte, du fleuve d'Égypte. On peut venir du sud ou du nord, de l'est ou de l'ouest, et s'installer en maître dans la longue vallée ; mais peut-on vivre à Thèbes si l'on n'a pas en soi de la chair et du sang thébains ? Le froid y gèlera l'Éthiopien, le chaud y brûlera l'Européen, non point à bref délai, certes, mais dans la progéniture de ceux qui auront pris possession de cette jalouse terre. Au Delta peuvent venir, en masse, tous les Méditerranéens ; en Nubie peuvent descendre tous les habitants de l'Afrique intérieure ; mais de Memphis à Éléphantine, du Caire à Assouan, le Nègre et le Blanc ne feront que passer ; le Rouge seul, c'est-à-dire l'Égyptien, persistera.

FIN DES ÉGYPTES